

A romantic close-up of a man and a woman about to kiss. The woman is on the left, with her hair blowing in the wind. The man is on the right, with a beard and his eyes closed. They are both wearing white clothing.

ANNE ROSSI

**PASPOUR
TOI**

 HARLEQUIN
VEONA

Anne Rossi

Pas pour toi

Ariane Senchat est surdouée, asthmatique, vierge et bonne aux échecs. Ah, et elle tient aussi un journal intime. De son entrée en fac de droit à Paris à son premier stage en Australie, elle y consigne ses pensées, ses aventures et surtout, ses tribulations amoureuses. Il y a bien des garçons mignons autour d'elle, mais le seul qui la fasse véritablement, honteusement vibrer... est le seul qu'elle ne peut pas avoir : le trop beau, trop parfait mari de sa sœur, un prof par-dessus le marché ! Autant dire qu'entre elle et lui, c'est cuit d'avance...

Épisode 01 : Un mariage en hiver

Journal d'Ariane Senchat, 5 janvier 2008

Blanc. Il y a du blanc partout. Différentes nuances de blanc. Le blanc un peu cireux des cierges qui éclairent l'église. Le blanc soyeux de la robe de mariée, étalée comme une corolle. Le blanc éclatant des bouquets de lys attachés au début de chaque rangée. Le blanc laiteux des grains de riz dispersés sur le parvis. Et, au-delà, dans l'obscurité qui s'installe peu à peu, le blanc lumineux de la neige. Quelle idée de vouloir se marier en hiver.

Les mauvaises langues prétendent que ce serait pour légitimer une situation compromettante. Elles ne connaissent pas ma sœur. Plus bardée de principes, il n'y a pas. Je me demande si son futur mari a seulement eu le droit de l'embrasser. Je ne le connais pas. Elle vit à Paris, moi à Dijon avec nos parents ; même si très bientôt je vais devoir la rejoindre. Elle est venue une fois nous présenter son fiancé, mais je n'étais pas là, j'avais un tournoi d'échecs. Elle a d'ailleurs beaucoup récriminé contre mon absence — du moins c'est ce que m'en ont dit les parents à mon retour. De toute façon, elle passe son temps à me critiquer dès que nous sommes ensemble, alors un peu plus un peu moins... Sous prétexte qu'elle a quatorze ans de plus que moi, elle semble croire que je lui dois un respect inconditionnel.

Tu comprendras, cher journal, que, dans ces circonstances, je ne sois pas ravie à l'idée de passer les quatre prochaines années chez elle. Oui, les quatre prochaines années, si je compte aller jusqu'en maîtrise de droit. Tu me diras, c'est une bien grande ambition de la part d'une fille de seize ans. Je te le concède. En même temps, à seize ans, j'ai déjà mon bac en poche, et je commence l'université. Ou plutôt j'aurais dû la commencer si un problème de santé imprévu ne m'avait pas fait manquer tout le premier trimestre.

Chez moi, l'esprit fonctionne un peu trop bien et le corps un peu trop mal. Les docteurs m'avaient dit qu'en grandissant, mes problèmes d'asthme avaient de grandes chances de disparaître, mais apparemment ils se sont trompés. La preuve : un simple petit refroidissement le dernier jour des vacances scolaires (d'accord, ce n'était peut-être pas très intelligent de se baigner dans ce lac de montagne, mais Olive m'avait lancé un défi, et je ne suis pas du genre à me défilier) et je me suis traîné une pneumonie qui a vite dégénéré au point de me contraindre à passer trois mois sur un lit d'hôpital. Et à manquer la seconde visite de Cassandra et de son fiancé.

Enfin, je suis remise à présent, j'ai même pu assister au mariage, ma sœur devrait être contente. Eh bien non, elle me foudroie du regard parce que j'ai l'audace d'écrire dans mon journal pendant sa cérémonie de mariage. Disons que c'est pour me dégourdir les doigts ? Il fait sacrément froid ici, tous les invités grelottent. Il ne manquerait plus que je fasse une rechute. Certes, j'ai pu suivre les cours par correspondance, mais ce n'est pas la même chose.

J'essaye d'espionner le fiancé du coin de l'œil, mais je n'en vois pas grand-chose. Une silhouette de nageur (grande taille, épaules larges, hanches étroites) et des cheveux un peu trop longs (il aurait quand même pu faire un effort pour le jour de son mariage) qui masquent son visage. Je réalise que je ne sais rien de lui, à part ce que m'en ont raconté les parents à travers les propos de Cassandra, alors j'imagine que c'est tellement déformé que cela ne vaut rien.

Il est professeur de littérature. Pas à l'université où je vais aller — la plus prestigieuse de la ville —

mais une autre de moindre importance. Enfin, ça, ma sœur s'en fiche, elle clame à tout vent qu'être directeur d'études, à son âge (si je me souviens bien, il a cinq ans de moins qu'elle), augure une carrière prometteuse. Si ça se trouve, elle l'a épousé rien que pour ça.

Je me souviens, lorsqu'elle était au lycée, elle passait des heures au téléphone avec ses amies (en plein milieu du salon, pour que tout le monde en profite) pour décider avec quel garçon il était bien vu de sortir ou pas — en fonction de sa fortune personnelle, de la place de ses parents dans la société et de son allure, dans cet ordre.

* * *

Pour en revenir au présent, j'ai hâte que la cérémonie se termine. J'ai les doigts gourds, je n'arrive presque plus à écrire. Je déteste les mariages. Je ne me marierai jamais. Je finirai vieille fille. Une tare de plus à mon actif... Si je récapitule :

A : Je suis « intellectuellement précoce ». On pourrait croire que c'est un avantage, mais quand vous parlez et que les autres ne comprennent même pas ce que vous leur dites, c'est lourd.

B : Je suis asthmatique, ce qui ne serait pas dramatique en soi, si je ne finissais pas à l'hôpital à la moindre infection.

C subséquent : À cause de ça, ma croissance a été perturbée. Tout au long de ma scolarité, j'ai entendu : « Mais qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? L'école maternelle/primaire, c'est de l'autre côté de la rue ». En terminale, on me prenait pour une collégienne ; peut-être qu'à la fac, j'aurais enfin droit au statut de lycéenne ?

D (conséquence des trois précédents ?) : Je n'ai jamais eu un seul vrai copain (au sens amical du terme, hein ; pour le reste, je n'ai pas encore vraiment cherché).

E (pour couronner le tout) : Je vais devoir aller m'installer chez ma sœur qui me déteste et qui en plus vient de se marier. Je me demande comment mes parents sont parvenus à convaincre Cassandra d'accepter cette situation. Sans doute en faisant appel à son sens inné des responsabilités. Ils n'ont jamais compris qu'elle et moi n'avions absolument rien en commun.

Ah, je crois que c'est fini.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 5 janvier 2008 (soir)

Finalement, cela ne va peut-être pas être si horrible que ça, cette cohabitation forcée avec ma sœur. Son mari a l'air plutôt gentil. Ça devrait permettre de mettre de l'huile dans les rouages.

Après la cérémonie au temple, il y a eu un vin d'honneur dans les jardins de la mairie (ça sert d'avoir un papa conseiller municipal...). Je suis restée un bon moment collée au buffet à grignoter du bout des dents, tout en considérant d'un œil morne le ballet des mondanités qui se déroulait devant moi. Puis j'ai entendu une voix chaude derrière moi :

« Tu n'as pas trop froid ? »

Beau-frangin. Vu de près et de face, il est vraiment très beau. Pour une fois je suis d'accord avec les choix de ma sœur... Imagine-toi, cher journal, mon antithèse à peu près parfaite : grand et baraqué, des cheveux d'un noir brillant (contrairement aux miens, châtain délavé) juste assez longs pour faire sexy sans paraître débraillé. Des yeux brun foncé (les miens sont gris, couleur de pluie) masqués par des lunettes, très intellectuel, dans un visage aux traits bien dessinés. On aurait dit un acteur plutôt qu'un prof ; en tout cas, si j'avais ce type de prof, je serais certainement plus attentive en classe. Surtout, le genre de sourire qui te donne envie d'être joyeuse en retour, même si l'instant d'avant tu étais complètement déprimée.

Il a attrapé une de mes mains entre les siennes et je me suis efforcée de ne pas rougir. Il ne pouvait pas savoir que c'était la première fois que l'on me touchait de la sorte. Ma famille n'est pas vraiment portée sur les effusions.

« Tu as les mains gelées ! »

Effectivement, mes ongles avaient dépassé le stade du bleu pour virer à un blanc de mauvais augure. Il a frictionné mes doigts pour rétablir la circulation. Il a de grandes mains chaudes, cher journal, c'est... Mais je ne suis pas censée fantasmer sur le fiancé, non, le mari de ma sœur.

Ensuite, il m'a demandé de l'attendre pendant qu'il allait me chercher une boisson chaude. Il est revenu avec un bol de chocolat brûlant, et la sensation de la porcelaine chaude contre mes doigts m'a presque fait mal. Je commençais à me sentir nettement mieux, lorsque Cassandra est arrivée comme une furie et l'a attrapé par le bras au son de :

« Mais qu'est-ce que tu fiches ?! Viens, tu n'as pas salué les Quelqu'un. »

Je me demande vraiment ce qu'il fait avec elle. Enfin, ce ne sont pas mes oignons. Grâce au chocolat, j'ai réussi à survivre à la fin du buffet ; après quoi nous avons continué la fête dans un grand restaurant qui offrait au moins l'avantage d'être chauffé. Je me suis retrouvée coincée entre une vieille dame persuadée que la vie de son chihuahua était passionnante, et une femme de l'âge de ma mère qui ne me prêtait aucune attention, trop occupée à faire des effets de décolleté à son voisin. Du coup, j'ai confectionné de petites boulettes de pain et je me suis amusée à reconstituer un échiquier sur les carreaux de la nappe. Les noirs ont gagné deux fois, les blancs trois. Incroyable ce que ça peut être long, un repas de noces.

À un moment, j'ai relevé la tête, et je l'ai vu qui m'observait d'un air amusé. Ça change de Cassandra qui a toujours l'air de penser que je me conduis en parfaite asociale (ce qui est partiellement vrai, je le lui accorde).

* * *

J'ai essayé de me terrer dans mon coin lorsque l'heure des danses a sonné, mais papa est venu m'en extirper pour que je le fasse danser.

« Je suis tellement fier de ma fille. »

Tu parles. C'est parce que maman prétexte de son arthrite pour couper à la corvée ; qu'elle ne croie pas que je sois dupe. Non pas que je danse mal, ce serait malheureux avec toutes les leçons que j'ai eues (non : auxquelles on m'a contrainte, maman étant persuadée que l'apprentissage des danses de salon est vital à toute jeune fille de bonne société), mais papa n'a pas son pareil pour écraser les pieds de ses danseuses. J'ai regardé Cassandra tourbillonner au bras de son Apollon. Pourquoi je ne peux pas lui ressembler ? Grande, séduisante, riche, aimée. Mon intelligence ? Je la laisse à qui en veut, pour ce que cela me rapporte.

Papa m'a obligée à danser avec toutes ses relations, flattées d'être menées par une « si jolie jeune fille ». Ces vieux libidineux ne pensaient qu'à loucher dans mon décolleté. Manque de bol pour eux, ils n'ont guère eu de quoi se rincer l'œil de ce côté-là. Le seul bon moment, c'est encore beau-frangin qui me l'a offert. Un tour de danse magique. Pas de pieds écrasés, pas de regards sournois. De grandes mains fermes posées dans mon dos (il faut que j'arrête de fantasmer sur ses mains).

« Tu dances très bien », m'a-t-il complimentée à la fin.

J'ai viré au rouge brique et prétexté que j'avais très chaud pour quitter la piste et me réfugier derrière une plante en pot avec un verre d'eau. Ça ne va pas durer, ma mère va bien finir par me repérer à un moment où à un autre, mais en attendant, cher journal, ça me calme de pouvoir écrire.

* * *

Vivent les voyages de noce ! Je dispose de l'appartement pour moi toute seule les deux prochaines semaines. Cassandra m'a laissé deux milliers de recommandations que je me suis empressée d'oublier. Elle m'a refilé un memento aussi épais qu'un dictionnaire, et j'ai bien vu que son mari se retenait pour ne pas rire. Moi pareil.

Après les avoir déposés à l'aéroport, je suis revenue à l'appartement avec mes parents. J'ai cru que j'entrais dans un hôpital. Non, j'exagère : dans un hôpital, il y a des couleurs, des fresques réalisées par les patients. Ici, tout est blanc : le sol, les canapés, la moquette des chambres, les lampes...

« Ce doit être salissant », a remarqué ma mère d'un ton soucieux.

Je me demande si ce n'est pas précisément la raison pour laquelle ma sœur a choisi cette couleur. T'ai-je déjà dit, cher journal, qu'elle était légèrement obsessionnelle au sujet de la propreté ? Les produits de nettoyage occupent un placard entier dans la cuisine. Et une bonne dizaine de pages de mon memento sont consacrées à la question du ménage.

« Remarque, avec ton asthme, il faut te montrer prudente. »

Je sais, maman. Je dois faire attention à la poussière, aux acariens, aux pollens, aux poils d'animaux et que sais-je encore. Ce serait plus court de faire la liste de ce qui ne me met pas en danger de mort. Mais, contrairement à Cassandra, je n'en ai jamais fait une obsession, moi. Je me demande si elle me laisserait mettre des posters dans ma chambre. J'adore celui d'Einstein qui tire la langue. Mais ne rêvons pas, je suppose qu'elle aurait des palpitations si jamais j'osais souiller ses murs avec des images *colorées*. Je vais devenir neurasthénique dans cet endroit.

Curieusement, aucune trace de sa marque à lui. Il est vrai qu'ils ne vivaient pas ensemble avant le mariage, cet appartement est celui de ma sœur. Un symbole de sa réussite sociale... Parce que, oui, rendons-lui cette justice, elle a quand même très bien réussi sa vie. De bonnes études d'économie, un poste prestigieux dans une grande entreprise, il ne manquait plus que le mari à sa panoplie de la femme accomplie. Elle vient de le décrocher, tout va bien dans le meilleur des mondes. Tu sais quoi, cher journal ? Je crois que je commence à détester le blanc.

* * *

C'est toujours la même chose. Chaque rentrée me laisse un goût amer dans la bouche. Au mieux, on me regarde comme une bête curieuse, au pire, comme un phénomène de foire. J'ai même eu droit à un : « Eh, tu t'es trompée, ce n'est pas la maternelle, ici », qui a fait ricaner tout l'amphi. Sauf moi. Et ma voisine qui m'a lancé un : « T'occupe, ils sont cons », réconfortant.

Évidemment, étant donné que j'arrive en cours d'année, tous les groupes de travaux dirigés sont déjà pleins ; je me retrouve en surnombre dans des groupes déjà formés qui m'ont regardée d'un sale œil. Comble de bonheur, le club d'échecs n'a même pas voulu de moi : « Plus de place », m'ont-ils dit. J'aurais juré qu'ils venaient d'inventer le *numerus clausus* à l'instant. Tant pis, il ne me reste qu'à m'inscrire dans un club amateur. Ce n'est pas ce qui manque, dans une grande ville comme Paris.

Heureusement que Cassandra et son mari sont absents. Je n'aurais pas été d'humeur à faire la conversation ce soir. Je suis passée à l'épicerie m'acheter des nouilles instantanées. C'est à peu près tout ce que je suis capable de cuisiner sans mettre le feu à la maison, et encore ; une fois, j'avais oublié de mettre de l'eau, j'ai bousillé le micro-ondes.

* * *

J'ai trouvé un jeu d'échecs sur une étagère. Une édition de luxe : les pièces sont jolies, en bois sculpté et poli. J'imagine qu'il appartient au mari de Cassandra, quel est son prénom, déjà, Alexandre ? Je crois que c'est ça... C'est bizarre, je n'ai jamais pensé à lui autrement que comme « le mari de Cassandra ». Est-ce qu'il s'intéresse aux échecs ? Ma sœur pour sa part n'y a jamais prêté le moindre intérêt.

Poussée par la curiosité, j'ai dressé l'inventaire de leur bibliothèque. Ma sœur possède une impressionnante collection de romans pour jeunes femmes branchées et de magazines féminins. Pour le reste, c'est vraiment très éclectique, et ça ne m'aide pas beaucoup à cerner le personnage. Il y a de la littérature classique (logique, puisque c'est ce qu'il enseigne) mais aussi du policier, du moderne, de l'historique, du drame, des auteurs connus et d'autres dont le nom ne me dit absolument rien, plusieurs livres sur les échecs, des autobiographies... Une seule certitude : étant donnée la quantité, il doit beaucoup lire. Un bon point pour lui.

Je me suis installée sur le canapé avec l'un des livres sur les échecs. Il était abondamment souligné et annoté. Un passionné ? Curieux que Cassandra ne l'ait jamais mentionné, elle sait pourtant que je m'y intéresse. Enfin, tant que ça ne la concerne pas directement, il est vrai qu'elle ne porte pas grande attention aux choses ni aux gens qui l'entourent. À la fin du livre, il y avait l'adresse d'un club notée au crayon. J'ai regardé sur le plan, ce n'est pas très loin d'ici. J'irai sans doute y faire un tour demain soir. J'ai besoin de jouer, cela me calme toujours. Après la journée que je viens de passer, ce ne sera pas du luxe.

* * *

Au moins, j'ai des horaires corrects. Les cours sont groupés sur le début de la semaine, et la fin consacrée aux travaux dirigés. Ça me permettra de m'organiser pour travailler. Si je pouvais rentrer chez les parents en fin de semaine, ce serait génial, mais avec la charge de travail, il ne faut pas trop rêver. En plus, il y a beaucoup de recherches à faire, ce sera plus pratique de pouvoir accéder à la bibliothèque universitaire. Cassandra m'a dit avant le départ que je ne devais pas hésiter, le week-end, à aller voir mes amis. Quels amis ? Pour l'instant, ça m'a l'air plutôt mal barré. Peut-être qu'avec le club d'échecs, ce sera un peu différent. J'aimerais bien aussi pouvoir reprendre la natation, mais pour l'instant, les médecins me l'ont interdit, à cause du chlore.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 janvier 2008

Bilan de la première semaine mitigé. L'accueil de mes camarades à l'université ne s'est guère amélioré, à part celui de la fille qui m'avait salué le premier jour. Elle s'appelle Sonia Zambone, nous sommes dans le même groupe de travaux dirigés de droit public. Son look gothique contraste avec le style général de l'université. Tout le monde s'habille très classique, limite trop sérieux, on a l'impression d'avoir affaire à de jeunes cadres plutôt qu'à des étudiants. Je reconnais que c'est également mon cas, mais c'est parce que je veux me donner l'air plus âgée. Sonia dit que je devrais m'en moquer et porter les fringues que je veux, mais je pense qu'elle se trompe. La preuve, c'est qu'à cause de sa façon de s'habiller, tout le monde la traite comme une marginale, alors qu'en fait c'est une fille très sympathique et pas du tout une adepte de la magie noire ou de drogues dures comme je l'ai entendu insinuer. La dictature de l'apparence a encore de beaux jours devant elle.

* * *

Je me suis également inscrite au club d'échecs dont l'adresse figurait dans le livre de mon beau-frère. L'ambiance y est très sympathique. Ils m'ont appris qu'Alexandre (monsieur beau-frère, donc) a remporté, en son temps, la finale du tournoi universitaire, et qu'il continue à disputer régulièrement des tournois amateurs. J'espère qu'il ne m'en voudra pas de m'être incrustée dans son univers sans prévenir. Mon adversaire le plus régulier cette première semaine a été un étudiant d'origine australienne, Brian Taylor, un grand blond baraqué que l'on verrait mieux *a priori* sur un terrain de tennis que devant un échiquier. Pourtant, il n'est pas mauvais du tout. Il m'a appris qu'il était là pour un an dans le cadre d'un programme d'échange, et qu'il suivait les cours d'Alexandre à l'université. Selon lui, c'est un excellent prof, très pédagogue et passionné par ce qu'il fait. J'espère qu'il sera aussi agréable en privé ; il faudra au moins ça pour compenser le caractère de ma sœur.

* * *

J'ai reçu une carte des Seychelles — c'est bien de Cassandra, ça, de vouloir passer son voyage de noces là-bas. Une plage de sable blanc, des palmiers, du soleil et absolument rien d'autre à faire que de perfectionner son bronzage, voilà l'idée qu'elle se fait du bonheur. Je m'y ennuierais comme un rat mort, mais bon, les goûts et les couleurs... « *Nous passons des vacances de rêve. J'espère que tu prends soin de l'appartement. Baisers, Cassandra* », disent les deux lignes rédigées au dos. Son mari a simplement signé au bas — un grand paraphe, large et appuyé, qui a débordé du cadre.

* * *

Premier week-end seule, je ne suis pas habituée. J'ai traîné au lit jusque tard, avalé n'importe quoi pour le petit déjeuner et le déjeuner, traîné devant la télévision, expédié mes devoirs pour les prochains travaux dirigés — ce n'est que pour la fin de la semaine, mais j'ai préféré m'avancer — et puis j'ai fait un tour au club d'échecs. J'ai battu Brian, et la plupart des autres membres présents. Le niveau n'est pas très élevé, mon club de Dijon était bien meilleur. Mais j'aime bien l'ambiance. Personne ne se prend au sérieux et surtout, personne ne m'a fait de réflexion au sujet de mon âge, de mes capacités intellectuelles ou de mon physique. C'est reposant.

Ce serait bien si je pouvais habiter seule pour ne pas dépendre de Cassandra. Mais papa estime que tant que je suis mineure, je dois rester sous le contrôle d'un membre adulte de la famille. Quelle barbe.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 20 janvier 2008

Ces deux premières semaines sont finalement passées relativement vite — je n'ai rien eu d'intéressant à te raconter, cher journal : la routine des cours, des devoirs, des recherches à la bibliothèque universitaire. J'appréhendais un peu d'être lâchée dans le grand bain, mais finalement je me suis bien débrouillée, ma méthode de travail personnel a l'air d'être au point. Sonia fait tout n'importe comment et dans le désordre, mais curieusement, cela n'a pas l'air de nuire à l'efficacité de son travail : cette fille est une énigme. Je l'ai presque convaincue de venir au club d'échecs avec moi la semaine prochaine. Elle n'y a jamais joué, mais ils acceptent les débutants. Pour la piscine, ce n'est pas encore d'actualité : j'ai vu le docteur hier et il m'a confirmé que l'état de mes poumons n'était pas encore assez satisfaisant pour me permettre de m'exposer au chlore.

Je déteste le mois de janvier. Les festivités sont passées, tandis que le printemps est encore loin. Il fait froid et souvent humide, tout le monde déprime, les jours sont courts, les nuits glaciales. Il paraît que c'est le pic pour les dépressions saisonnières, ça ne m'étonne pas. C'est vraiment un mois pourri pour

changer de ville, de cadre de vie et d'école, mais bon, je n'ai pas vraiment eu le choix.

Sinon, mes condisciples ont paru relativement impressionnés par ma prestation aux premiers travaux dirigés, mais cela n'a pas changé grand-chose à nos relations — à part les deux ou trois qui ont tenté de me convaincre de faire équipe pour les devoirs, dans l'espoir manifeste que je les rédigerais à leur place. Mon refus n'a pas amélioré leur opinion à mon égard. Pourtant, il y a un garçon qui me plaît bien en travaux dirigés de droit économique. Il a l'air plutôt timide et maladroit, avec de grands yeux verts et un sourire à tomber. Mais je n'ai pas eu le cran de l'approcher, j'ai suffisamment de choses à gérer pour l'instant. Peut-être plus tard dans l'année, lorsque je me serai acclimatée à mon nouvel environnement ? Enfin, il ne faut pas rêver non plus. Pour l'instant, je ne suis guère allée plus loin que quelques fantasmes et l'aide de mes cinq doigts. Ce n'est pas demain la veille que je serai prête pour le grand numéro de drague.

* * *

Demain, Cassandra et son mari reviennent. J'espère que tout se passera bien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 21 janvier 2008

Cassandra s'est amèrement plainte des températures, du temps pourri (il faut dire qu'il tombait une sorte de neige fondue particulièrement peu ragoûtante, je le reconnais) et de la nécessité de devoir reprendre le travail demain alors qu'elle était encore en plein décalage horaire.

À peine arrivée, elle s'est jetée sous la douche, puis au lit, prétextant une migraine. Je suis restée seule avec Alexandre pour ranger les trois valises et quinze sacs qu'ils avaient ramenés de leur voyage, puis préparer le repas. Au moins, cela m'a donné l'occasion de discuter un peu avec lui. Brian avait raison, c'est vraiment quelqu'un de sympathique. Il n'a pas beaucoup parlé de leur voyage aux Seychelles, mais j'ai bien compris qu'il avait trouvé ça rasoir au possible — je t'avoue que le contraire m'aurait déçue. J'ai rapidement orienté la conversation vers les échecs, et je lui ai avoué m'être inscrite à son club. À mon grand soulagement, il n'a pas paru fâché, au contraire. Il m'a demandé des nouvelles de tout le monde, si l'ambiance me plaisait, ce que j'en pensais. Je lui ai répondu que le niveau était inférieur à celui de mon précédent club, mais l'atmosphère plus chaleureuse. Là, il est allé vérifier que Cassandra dormait, puis il est revenu me proposer une partie en attendant que le repas cuise.

Cher journal, j'ai perdu. Cela faisait un moment que ça ne m'était pas arrivé. Avec son air de ne pas prendre le jeu au sérieux, il m'a mise échec et mat en moins d'une heure. Il a ri devant mon air ébahi, avant de m'assurer que j'avais très bien joué. Je lui ai promis que la prochaine fois, c'était moi qui le battrais. Je suis heureuse d'avoir trouvé un partenaire de jeu. Chez moi, personne ne s'intéresse aux échecs. C'est mon grand-père qui m'avait initiée, mais il est mort l'an dernier. Il me manque.

Pour la première fois depuis deux semaines, j'ai mangé autre chose que des pâtes. J'avoue que ça m'a fait du bien. Je comprends maintenant pourquoi Cassandra l'a épousé : il cuisine comme un dieu (et ma sœur n'est pas plus douée que moi en matière culinaire). Quand je pense qu'elle a encore trouvé moyen de se plaindre en regrettant les fruits frais des Seychelles... Pour compenser, j'ai terminé mon plat jusqu'à la dernière miette, j'en ai même redemandé. Cassandra m'a traitée de goinfre, mais Alexandre a pris ma défense en disant que j'étais en pleine croissance. Si seulement...

En tout cas, je suis heureuse qu'il soit là. Cassandra et moi seules, ce serait tout simplement invivable. Quant à savoir pourquoi il l'a épousée, c'est un des grands mystères de l'existence...

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 janvier 2008

Ce soir, je suis allée avec Alexandre au club d'échecs. L'accueil a été encore plus chaleureux que d'habitude, on peut dire qu'il est apprécié. J'ai retrouvé Brian pour une partie que j'ai remportée aisément : les quelques parties que j'ai disputées contre Alexandre m'ont aidée à retrouver mon niveau d'avant la rentrée. Lui a bien entendu gagné toutes ses parties, même si j'ai remarqué que souvent, il jouait en dessous de son niveau pour permettre à son adversaire de développer son jeu. L'instinct du pédagogue, sans doute.

Comme je m'y attendais, je m'entends parfaitement bien avec lui. Du coup, les heurts avec Cassandra sont bien moindres que ce que je redoutais. Il a l'art et la manière de savoir la prendre — je retire ce que j'ai dit : finalement, ils vont très bien ensemble. Entre lui, Sonia, avec laquelle je m'entends de mieux en mieux, et Brian, je commence à m'adapter en douceur à ma nouvelle vie. Bientôt la fin du mois de janvier. Espérons que février marquera le retour des beaux jours.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 29 janvier 2008

C'est officiel, je déteste l'hiver. Comme si je n'avais pas eu assez de soucis comme ça, il a encore fallu que je dérape sur une plaque de verglas en sortant de l'université. J'ai cogné suffisamment fort pour ne pas arriver à me relever. Heureusement que Sonia était là ! Elle m'a aidée à clopiner jusqu'à l'infirmerie. Pour les autres, je crois que j'aurais pu crever la bouche ouverte sur le trottoir sans qu'ils ne s'en émeuvent autrement. L'infirmière a jugé mon état suffisamment préoccupant pour vouloir prévenir ma famille, bien que j'aie tout fait pour l'en dissuader. Évidemment, elle n'a pas réussi à joindre Cassandra (l'agenda de ma sœur est toujours surchargé, elle rentre rarement à la maison avant 20 heures, voire plus), mais Alexandre travaillait à la maison. Il est venu me chercher immédiatement pour m'emmener faire des examens à l'hôpital.

Il a été parfait, comme d'habitude. Y a-t-il un seul moment depuis que j'ai fait sa connaissance où il ne s'est pas conduit en parfait mari / professeur / ami / beau-frère..., rayez les mentions inutiles ? Ça en deviendrait presque suspect. Rassurant, concerné sans inquiétude excessive, concis dans ses explications au médecin. Le seul truc, c'est que j'avais un peu l'impression d'être une gamine de cinq ans qui s'est couronné les genoux dans la cour de récréation. En plus, je n'avais rien de grave, à part un hématome géant qui s'étendait depuis ma cuisse gauche jusque sur le bas de mes côtes et qui, à mon avis, va me faire souffrir pendant un certain temps. Quand je te dis, cher journal, que je n'aime pas le mois de janvier... La seule réaction de Cassandra a été de me dire de prendre garde où je mettais les pieds. Je crois que c'est la première fois que j'ai vu Alexandre esquiver un geste d'agacement. Pas possible, ce type aurait des nerfs, finalement ? Je commençais à en douter. Avec ses airs de ne jamais rien prendre au sérieux... Sincèrement, je n'arrive pas du tout à le cerner. Je ne sais pas quoi penser de lui, et ça m'intrigue.

* * *

Enfin, cher journal, je me rends compte que depuis quelques pages, je ne te parle que de lui. Revenons plutôt à cet étudiant dont je t'avais parlé il y a quelque temps. J'ai appris son nom, il s'appelle Misha Zekni et comme moi, il semble un peu en marge du reste des étudiants. Il traîne toujours avec un

garçon de troisième année qui fait partie du journal des étudiants, redouté de tous pour son esprit caustique, mais Misha a l'air plutôt gentil. Un jour, je trouverai le courage de l'aborder, il faut juste que je déniche un bon prétexte. Je ne peux pas prendre celui des cours ; il est assez nul en droit économique alors que je fais partie des premières. Je ne suis pas du genre à mettre en avant mes succès, mais les autres le font pour moi, et après ils me traitent de petite bêcheuse ou autres gentils surnoms. Ça doit les énerver qu'une fille (horreur) plus jeune qu'eux (enfer) ait de meilleurs résultats, mais je n'y peux rien ! Ils n'ont qu'à bosser davantage s'ils tiennent absolument à réussir, au lieu d'être jaloux.

Sonia me tanne pour que nous sortions en boîte, mais ce n'est pas trop mon truc. Déjà, je n'ai pas l'âge légal pour celles qu'elle a en tête. Puis, tous ces corps en sueur pressés les uns contre les autres dans une musique à vous arracher les tympans, ça ne m'excite pas plus que ça. Je préférerais inviter Misha à la piscine... et plus si affinités. Ou pas. Toujours l'histoire du corps et de l'esprit. L'aspect physique des choses me fait peur, cher journal, je te l'avoue. Alors, je recule toujours et encore le moment décisif.

* * *

Aïe, ça fait mal, cette saleté de bleu. Vivement février...

Épisode 02 : Ce que nos cœurs désirent

Journal d'Ariane Senchat, 12 février 2008

Février. La neige. Les partiels — c'est parti pour les exams ! Le ski. Voilà la philosophie de Cassandra : les Seychelles en été, les Alpes en hiver. Plus pour exhiber sa combinaison dernier cri et son bronzage high-tech que pour dévaler les pentes. Personnellement, je déteste le ski. Ou plutôt, les skis me détestent et profitent de la première occasion pour me plonger la tête en avant dans un sapin / autre skieur / trou de neige molle — rayez les mentions inutiles. Mais les médecins, toujours eux, ont estimé que pour mon asthme, il était souhaitable, voire recommandé que je prenne l'air des cimes. Ô joie, ô bonheur !

Me voilà donc coincée dans un minuscule appartement en compagnie de ma sœur et de mon cher beau-frère. Eux sur le canapé du salon, moi dans ce que je n'ose appeler un lit, reléguée dans l'entrée en compagnie des skis et des combinaisons humides. Enfin, au moins je suis tranquille les soirées. Cassandra les passe au bar/night-club de l'hôtel et entraîne avec elle Alexandre, qui n'en a pas l'air spécialement ravi. Une fois de plus, je me demande ce qu'il fait avec elle : ils n'ont aucun intérêt en commun. Mais bon... je comprendrai quand je serai grande ?

Comme on pouvait s'y attendre, Alexandre dévale allègrement les pistes noires pendant que je me débats sur les bleues, entourée d'une bande de mêmes braillards qui, ô suprême humiliation, skient souvent mieux que moi. Je me demande pourquoi je m'entête. Je devrais me cantonner à la terrasse des cafés comme Cassandra.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 février 2008

J'ai osé le faire ! J'ai envoyé une carte à Misha pour la Saint-Valentin. Mon audace n'est pas allée jusqu'à la signer, mais... c'est la première fois que je fais une chose pareille. Je sais, c'est une fête commerciale, superficielle, on n'a pas besoin de ça pour se prouver son amour etc., etc. N'empêche que tout le monde y souscrit plus ou moins — sauf ceux qui n'ont personne dans leur vie et à qui ce jour vient cruellement le rappeler. Mais à ce moment-là, Noël doit paraître bien sombre à ceux qui ont perdu leurs proches, le Nouvel An, sinistre à ceux qui n'ont pas d'amis, la fête des Mères, lugubre pour les femmes qui ont perdu un enfant ou n'ont pas pu en avoir, et ainsi de suite.

Même Cassandra et Alexandre ont fêté l'occasion dignement. Dîner aux chandelles et pendentif somptueux — que ma sœur avait repéré quelques jours plus tôt dans une bijouterie de la station — le hasard faisant bien les choses... Je n'y peux rien, ils me tapent sur le système. Je ne supporte pas de voir Alexandre se plier à tous les caprices de ma sœur alors qu'elle ne fait absolument rien pour le mériter. Je vais finir par croire qu'elle lui a lancé un charme vaudou...

Enfin, bref. Ma carte pour Misha représente deux bonhommes de neige en train de dévaler une pente enneigée main dans la main. Kitsch à souhait. Derrière, j'ai juste marqué mes initiales avec un cœur — le ridicule ne tue plus depuis longtemps. Je ne sais pas s'il établira le rapport avec moi. Je ne le connais même pas, en fait. Enfin, pas tellement. Je sais juste qu'il a l'air toujours gentil et de bonne humeur (tout mon contraire, en somme) et qu'il est vraiment très mignon. Si ça se trouve, il est gay : je ne l'ai jamais

vu avec une fille. Encore qu'à ce tarif, je suis moi-même lesbienne. Enfin quoi, j'ai seize ans. Il faut bien que les hormones travaillent un peu. Au moins, ça m'évite de penser à Cassandra et Alexandre en train de fornicer dans la pièce d'à côté. Beurk !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 16 février 2008

Ça aurait pu être pire. Si, si. J'aurais pu me casser la jambe, par exemple, au lieu de me faire une simple entorse de la cheville. Puis j'ai quand même réussi à éviter la gamine, même si j'ai fini dans un sapin. Note qu'elle a été gentille. C'est elle qui a été prévenir les secours, et elle m'a même fait un bisou sur la joue. C'est fou ce que j'ai comme succès auprès des gamines de six ans !

Bref. Me voilà cloîtrée au studio. Alexandre a gentiment proposé de rester avec moi pour jouer aux échecs, mais j'ai décliné la proposition. Je m'en voudrais de le priver du plaisir de skier juste à cause de ma maladresse. L'idée n'a en revanche même pas effleuré Cassandra, merci pour la sacro-sainte solidarité familiale !

Il n'y a rien à la télévision, je connais par cœur tous mes cours de droit (de toute façon, je sais que j'ai réussi mes partiels haut la main) et j'ai déjà fini tous les livres que j'avais emportés. Autant dire que je m'emmerde prodigieusement. Je t'écris, cher journal, et je contemple le plafond. C'est passionnant. Quatre anneaux de lumière y dansent, dessinent une mystérieuse et envoûtante sarabande. Je me demande d'où viennent ces reflets. Et puis non, je n'ai pas envie de le savoir. Ça briserait la magie. Je préfère imaginer que ce sont des feux follets, spécialement surgis d'un conte de fée pour distraire mon ennui, qui exécutent devant moi des pas compliqués, tout un ballet lumineux auquel je me dois d'applaudir.

Je sais, cher journal, je déraile complètement. Tu as dû t'apercevoir, depuis le temps, que je possède une imagination un peu délirante. Un petit détail, un chat noir brodé sur le devant d'un bonnet, par exemple, et je me monte tout un scénario. Ce chat noir est le symbole d'une mystérieuse secte dont les adeptes sont capables, tels les félins, de voir dans l'obscurité. Ils sont chargés d'une mission vitale pour le bien de l'humanité... etc.

Parfois, je me dis que je devrais écrire tout ça. Ne serait-ce que pour empêcher que ça me tourne sous le crâne. Puis j'arrive toujours à la même conclusion. À quoi bon ? Mon destin, c'est de devenir avocate. Je l'ai voulu. Par tradition familiale, certes, mais aussi parce que je veux défendre certaines idées : le droit à la différence sous toutes ses formes, la lutte contre les discriminations. J'ai suffisamment entendu les récits de mon père pour ne pas me faire d'illusions : la plupart des personnes qui embrassent cette profession le font plus par appât du gain, ou recherche de la gloire, ou héritage, que par véritable conviction. Et vouloir faire évoluer les choses, en la matière, s'apparente peu ou prou à vouloir diriger un mammouth à l'aide d'une brindille. Mais peu importe. Au moins, j'aurai essayé.

Mes anneaux de lumière dansent toujours au plafond. Peut-être que ce sont les auréoles d'anges gardiens venus veiller sur mes rêves.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 17 février 2008

Alexandre est vraiment adorable — comme toujours. Je me demande comment il fait. Il est toujours aimable avec tout le monde, rieur, avec en même temps un certain détachement, comme si finalement, tout ça ne le concernait pas vraiment. Plus je le fréquente et moins je le comprends. Hier soir, il est revenu les bras chargés de livres — et pas des ouvrages pour enfants ou les best-sellers du moment, qui sont pour

moi des ouvrages kleenex : tu les lis, tu les jettes. Non, des livres que j'avais vraiment envie de lire depuis un moment et que je ne possédais pas encore.

« Comment as-tu fait... ? » n'ai-je pu que demander, assez stupidement.

Il m'a adressé un sourire nonchalant en me disant : « Je me suis basé sur ce que tu as dans ta bibliothèque. »

Sciée. Alors comme ça, non seulement il a pris la peine de consulter ma bibliothèque (quand ?), mais en plus, il a retenu ce qu'il y a dedans ? Sachant que j'ai des goûts assez éclectiques, et que j'ai vraiment de tout. La seule chose que j'ai pu sortir, ç'a été un « merci » un peu étranglé. Derrière, Cassandra râlait contre le poids que les bouquins prendront dans la valise. Sûr que les fringues qu'elle a entassées dedans pèsent moins lourd. Alexandre l'a ignorée, bien fait. Nous avons passé la soirée à discuter littérature pendant que ma sœur boudait devant son poste de télévision. C'est vraiment un type brillant. Je comprends pourquoi il a pu atteindre un tel poste aussi jeune. Surtout qu'il n'est pas, comme moi, un surdoué. À ce qu'il m'a dit, il a bossé dur pour arriver où il est. Moi, je n'ai même pas à me forcer pour avoir les meilleures notes.

Cher journal, j'aimerais tellement, tellement être plus normale !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 19 février 2008

Ma sœur est une psychopathe. Je savais déjà qu'elle était un peu dérangée, mais là... Hier soir, Alexandre est resté à l'appartement pour me tenir compagnie, en dépit de mes protestations. Nous avons joué aux échecs, et j'ai réussi à le battre une fois ! (Sur cinq, certes, mais un jour j'arriverai à m'imposer.) À vrai dire, ce programme me convient bien mieux que le ski. Cassandra n'est rentrée qu'à une heure du matin, un peu éméchée, et est partie se coucher sans dire un mot.

Ce n'est que ce matin, une fois mon beau-frère parti, qu'elle s'est adressée à moi.

« N'accapare pas Alexandre sous prétexte que tu as une minable foulure de rien du tout. Il est à moi, tu entends ? À moi seule ! Si tu joues les trouble-fête, je te le ferai regretter, compris ? »

Je crois que ce sont là ses mots exacts. Je suis restée sans voix. Non, mais franchement, qu'est-ce qu'elle va s'imaginer ? Je n'ai pas couché avec non plus, nous n'avons fait que jouer aux échecs. Être jalouse à ce point-là, c'est pathologique. Et puis merde, elle parle de son mari, là, pas de son chien ou de sa console de jeux. Comment est-ce qu'il peut la laisser le traiter comme ça ? On dirait qu'il s'en fout. Il est tout le temps en train de plaisanter, de rire. Il appelle ça « prendre la vie du bon côté ». Moi j'appelle ça « prendre la vie à la légère ». La vie, c'est quelque chose de sérieux, non ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 21 février 2008

Enfin rentrés, ouf ! Je n'en pouvais plus, de tourner en rond dans ce studio. Après l'incident dont je t'ai parlé précédemment, cher journal, Alexandre n'a plus passé aucune soirée avec moi. Ça m'énerve. Pourquoi lui cède-t-il aussi facilement alors qu'elle a de toute évidence tort ? Je pense que c'est parce qu'il déteste tout ce qui ressemble à un conflit. Plutôt que de s'opposer à elle, il cède, c'est tellement plus facile... Merde, moi aussi je peux hurler si c'est ça qu'il lui faut. Je ne suis pas certaine d'arriver à concurrencer Cassandra. Elle a du coffre quand elle s'y met, mais je peux au moins produire assez de boucan pour l'obliger à prendre parti. Sûr que la « chaleureuse ambiance familiale » en prendrait un coup. Finalement, je suis une lâche, moi aussi. Je me tais, pour avoir la paix. Cassandra ne m'a pas

encore poussée suffisamment à bout pour que je me rebelle. Mais quelque chose me dit que ça viendra. Si Alexandre n'était pas là, nous nous serions déjà sauté à la gorge depuis longtemps.

Le dernier soir, elle m'a traînée de force à la boîte de nuit de la résidence, pour la soirée d'adieu. Je t'ai déjà dit à quel point je déteste ce genre de chose. Parce que, comme d'habitude, je me sens décalée. Trop petite. Trop lucide. Pourquoi la plupart des gens semblent-ils penser que pour bien s'amuser, il faut nécessairement se bourrer la gueule ? Ça me fait penser à une pub qui passait il y a quelques années : « Tu t'es vu quand t'as bu ? » Ben manifestement, non. Sinon, ils ne recommenceraient pas. Alexandre ne fait pas exception à la règle. Il a bu beaucoup, même trop. Même si je dois reconnaître qu'il tient bien l'alcool. Moi, avec la quantité qu'il a ingéré, j'aurais plongé dans le coma éthylique. Remarque, ça ne veut rien dire : vu que je ne bois jamais, un verre de cidre suffit pour me faire tourner la tête. Lui, il a manifestement l'habitude. Un peu trop, en fait. Comme s'il cherchait à... oublier quelque chose. Enfin, je me fais sûrement des idées, et puis comme je l'ai déjà dit, ce ne sont pas mes affaires. Cassandra a bu aussi, juste assez pour devenir gaie et se déhancher langoureusement sur la piste (quel spectacle pour sa sœur mineure), mais pas assez pour perdre le contrôle. Cassandra contrôle toujours tout, dans les moindres détails, et à chaque seconde.

Quant à moi, je me suis contentée de me planquer dans un coin sombre avec un verre d'eau, comme d'habitude. J'ai regardé les gens danser, les jeux de lumière au plafond. Il y avait quatre anneaux de lumière, comme les reflets de ma chambre, sauf qu'ils étaient larges et lumineux, un peu comme les anneaux du drapeau olympique. Quand on y songe, c'était une sorte de compétition qui se jouait sur la piste de danse. Une compétition pour le plaisir, la séduction. Qui sera la plus belle ? Qui remportera la plus belle ?

Évidemment, moi, je regardais plus les garçons que les filles. Il y en avait de pas mal. Bronzés, musclés. Vive le ski. Je devais faire tache avec ma figure pâle et mes membres grêles. J'ai voulu me lever pour partir, mais on m'a barré le chemin. Un barrage nommé Alexandre, qui avec un grand sourire charmeur, m'a dit :

« Tu ne vas pas partir déjà ? Tu dances pourtant bien, si mes souvenirs sont bons. »

J'aimerais bien qu'il arrête d'avoir l'air de draguer sans arrêt tout ce qui passe à sa portée. Surtout quand il a bu. Il y a des moments où j'en viens presque à comprendre Cassandra.

« J'ai mal à la cheville, tu te souviens ? » ai-je répondu plutôt agressivement.

Un de mes grands défauts : réagir de façon excessivement brutale quand je me sens mal à l'aise. Ça n'a pas paru le gêner pour autant, puisqu'il a rajouté :

« Oh, c'est vrai ! Pardon. Je vais te raccompagner au studio. »

Avant que j'aie pu objecter quoi que ce soit, il était déjà parti prévenir Cassandra, qui m'a fusillée du regard. Si on pouvait tuer par les yeux, je serais morte cent fois. Et elle aussi. Donc nous sommes sortis tous les deux dans la nuit froide et étoilée. J'ai retrouvé l'extérieur avec soulagement, et aussi un peu de culpabilité : ma cheville ne me faisait pas tant souffrir que ça. Mais je n'ai rien dit, et je n'ai pas protesté non plus quand Alexandre, de retour au studio, m'a retiré chaussures et chaussettes pour commencer à masser doucement ma cheville. Il a des doigts de fée. Cassandra ne se rend pas compte de sa chance. Je me demande si Misha sait faire des massages ? Ça m'étonnerait. Après ça, Alexandre m'a fourrée au lit comme si j'étais une gamine de quatre ans. Limite, je m'attendais à ce qu'il me chante une berceuse pour m'endormir. Mais il s'est contenté de me caresser doucement les cheveux, jusqu'à ce que je sombre dans le sommeil. Bonne nuit.

* * *

Une semaine de cours et déjà, la routine reprend ses droits. Cours magistraux, recherches, travaux dirigés. Longues discussions avec Sonia. Rêveries lointaines au sujet de Misha. Club d'échecs trois fois par semaine. Les seuls moments, peut-être, où je me sens vraiment bien.

Je m'arrange pour voir Cassandra le moins possible. En revanche, Alexandre est généralement là quand je rentre. Les enseignants sont des privilégiés, si l'on ne tient pas compte du volume de travail qu'ils ramènent à la maison. Alexandre est toujours plongé dans un dossier, une pile de copies ou son ordinateur. La petite pièce qui lui sert de bureau, et qui m'avait parue si bien rangée à mon arrivée, est perpétuellement encombrée de livres, de papiers divers traînant dans tous les sens et de post-it collés n'importe où. Cassandra n'y met jamais les pieds. Elle préserve son cœur de l'infarctus. J'aide Alexandre à ranger quand ça menace de déborder, ou quand il squatte le salon, parce qu'il ne sait même pas par quel bout commencer pour tout remettre en ordre. Je lui ai demandé comment il faisait à l'université. Il a ri en disant qu'il avait un assistant très efficace. Quand je te dis qu'il fait preuve d'une légèreté frisant l'insouciance... C'est censé être un adulte responsable, ça ? Pourtant, j'ai parfois l'impression que ce n'est qu'une façade. Ou plutôt, un choix délibéré de ne pas prendre la vie au sérieux. Pourquoi ? Je sais tellement peu de choses de lui, au final. Il élude toute question un peu personnelle d'une pirouette verbale accompagnée d'un sourire. Tu vois, j'ai encore passé trois pages à te parler de lui, et pas du tout de Misha. Allez, demain, c'est décidé, j'irai lui parler (à Misha, pas à Alexandre). Advienne que pourra.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 3 mars 2008

Je l'ai fait ! Cher journal, tu peux être fier de moi, j'ai enfin osé adresser la parole à Misha, sous le prétexte parfaitement foireux que je n'avais pas bien noté le prochain TD de droit économique. Sonia se retenait pour ne pas ricaner. En tout cas, ça a marché. Il s'est montré tout à fait disposé à me venir en aide, et nous avons pu engager la conversation. C'est un garçon vraiment gentil, en plus d'être mignon. Je me demande pourquoi les autres l'évitent : contrairement à Sonia ou à moi, il a l'air tout à fait normal. Sonia a dit qu'elle allait se renseigner. J'ai bien dû lui avouer pourquoi j'avais monté cette péniche pour aborder Misha. Bien qu'elle continue de proclamer son aversion pour les histoires d'amour, elle s'est jetée dans la mienne avec un enthousiasme suspect. Elle doit me prendre pour quelque espèce exotique d'insecte à étudier — une fille amoureuse ! Peut-être... Je ne suis pas tout à fait certaine des sentiments qui me poussent vers Misha. Amour véritable ou désir d'entrer dans la norme, d'avoir un petit copain comme tout le monde ? L'avenir le dira.

Comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, mon médecin m'a enfin autorisée à reprendre la piscine. L'inamovible Alexandre m'a proposé de m'emmener avec lui, puisque, coïncidence, il fréquente régulièrement la piscine du coin. À ce stade, comment ne pas y voir un signe du destin ? Il ne m'en avait jamais parlé avant, mais il se montre aussi peu bavard à son sujet qu'il l'est sur celui de ses auteurs favoris. Ce n'est pas que je refuse qu'il m'accompagne mais... j'éprouve une impression bizarre quand je suis avec lui, je te l'ai déjà dit. Je n'arrive pas à le cerner et en même temps, j'ai l'impression que nos destins sont inextricablement liés. Ridicule, quand on songe que la seule chose que nous ayons en commun, c'est Cassandra...

Sans oublier cependant les échecs. À ce propos, dernière grande nouvelle : je suis inscrite pour le tournoi de printemps. Avec Alexandre, cela va de soi ; sans vouloir me vanter, nous sommes les deux meilleurs du club. Mais nous ne concourons pas dans la même catégorie, puisque j'ai moins de dix-huit ans. Il y a des moments où je pourrais tuer pour gagner quelques années tout de suite, là, immédiatement.

Bref, l'un dans l'autre, je passe plus de temps avec le mari de ma sœur que ma sœur elle-même. Je me demande si c'est bien normal. Enfin, du moment que ça leur convient...

Revenons à Misha. Je lui ai proposé d'aller au cinéma voir un film vendredi soir. Avec Sonia en chaperon. Je suis lâche, on ne se refait pas. Nous irons directement à la sortie des TD.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 7 mars 2008

Je n'y crois pas. Mais pour qui il se prend ? Mon père ? J'ai l'âge de faire ce que je veux sans avoir de comptes à rendre à personne, d'abord ! Certes, je ne les ai pas prévenus avant de partir au cinéma. Pas envie de leur parler de Misha. Cassandra n'en a pas fait une maladie, elle. En même temps, je pourrais vendre mon corps dans les rues tous les soirs que ça ne la dérangerait pas plus que ça, j'ai l'impression. Mais Alexandre... ! Je suis rentrée tard, c'est vrai. Après le film, nous avons traîné un moment pendant que Sonia tentait de nous convaincre de l'accompagner en boîte. Je ne m'attendais pas à le trouver encore réveillé. Ni à ce qu'il me saute dessus sur le mode « mais où étais-tu passé, qu'est-ce que tu faisais, et avec qui ? » Sous le coup de la surprise, je me suis montrée assez désagréable. J'ai répondu un truc du genre « ce ne sont pas tes oignons ».

Il a écrasé sa cigarette dans l'évier. C'était la première fois que je le voyais fumer à l'intérieur, et j'ai toussé ostensiblement pour lui filer des remords. Il a soupiré.

« Désolé, mais tu es mineure. Comme tes parents ne sont pas là, et que ta sœur ne semble pas se préoccuper de ce que tu fais...

– Tu n'es pas mon père, et personne ne t'a rien demandé », ai-je coupé en passant devant lui dans l'intention de me rendre dans ma chambre.

Il m'a rattrapée par le poignet, plutôt brutalement.

« Tu as seize ans et il est minuit passé, alors oui, je trouve qu'il y a des raisons de s'inquiéter.

– Je croyais qu'il ne fallait rien prendre au sérieux, ai-je argumenté en reprenant l'un de ses axiomes favoris.

– Au tragique, pas au sérieux. Cela ne veut pas dire pour autant que tu es autorisée à faire n'importe quoi ! »

Là, j'en ai eu assez de cette conversation qui ne menait nulle part.

« Tu n'es rien pour moi, je ne vois pas de quel droit tu te permets de vérifier mes allées et venues. Je fais ce que je veux ! »

Je ne sais pas comment ça aurait tourné si, au même moment, Cassandra n'était pas sortie de leur chambre, en nuisette transparente et l'air exaspéré.

« Non, mais vous avez vu l'heure qu'il est !? Alexandre, lâche-la. Elle peut bien faire ce qu'elle veut, on s'en fout.

– C'est totalement irresponsable... a-t-il commencé avant qu'elle ne le coupe.

– Pardon ? C'est toi qui me traites d'irresponsable ? Alors là, c'est l'hôpital qui se moque de la charité... Viens, c'est l'heure d'aller au lit... pour tout le monde ! » a-t-elle ajouté avec un regard lourd de signification dans ma direction.

J'ai disparu dans ma chambre sans attendre mon reste. Si on m'avait dit hier que Cassandra prendrait mon parti contre son mari... je ne l'aurais pas cru. Sans doute espère-t-elle que je me ferai tuer un soir au coin d'une ruelle, et qu'elle sera ainsi débarrassée du fardeau que je représente pour elle.

Tout ça pour pas grand-chose, au final. Je crois que je n'intéresse pas Misha, ou qu'il est déjà casé, ou les deux. Au moment de nous séparer, il m'a dit :

« Merci de m'avoir invité, parce que les autres étudiants ne m'adressent pas trop la parole.

– Pourquoi ? Tu es pourtant un garçon adorable ! »

J'ai plongé le nez dans mon milk-shake pour masquer la rougeur de mes joues. Il est devenu écarlate pendant que Sonia s'étouffait de rire avec son coca.

« Merci », a-t-il bredouillé.

Son regard s'est arrêté sur la baie vitrée. Il a jeté de la monnaie à la hâte sur la table avant de nous quitter en courant. Je me suis demandé si je lui avais fait si peur que ça. Puis je l'ai vu, dans la rue. Il marchait à côté d'un grand type blond, costard cravate, la classe, mais l'air pas commode. Son père, peut-être ? Non, trop jeune. Son frère ? Ils ne se ressemblent pas du tout. Quelqu'un qui avait le droit de l'engueuler, en tout cas.

« On les suit ? » a proposé Sonia.

J'ai secoué la tête. Se mêler des affaires des autres ne vous rapporte que des ennuis. Si Misha avait eu besoin de nous, il nous aurait demandé de l'accompagner, non ? Tant pis pour notre curiosité. Après tout, je peux toujours lui poser la question, la prochaine fois que nous nous verrons... ou attendre que Sonia le fasse pour moi. Si Misha ne veut pas nous répondre, nous n'avons pas à nous en mêler. Point.

« T'es vraiment pas drôle ! » a conclu Sonia.

Sur ce point, je lui donne entièrement raison.

Puis-je parachever le tableau, cher journal, en t'avouant que ma sœur et son tendre époux nagent actuellement en pleine extase conjugale, et que les murs ne sont pas bien insonorisés ? Je parie qu'elle fait exprès d'élever la voix rien que pour me casser les pieds, en plus... Heureusement qu'ils ne font pas ça trop souvent.

Cher journal, voici mon fantasme le plus profond : m'endormir pour cinq ans, au moins, et me réveiller adulte et libre de toutes ces contraintes qui pèsent sur moi, juste sous le prétexte que mon corps n'a pas le même âge que mon cerveau. Crois-tu qu'il y ait des cours d'hibernation, à l'université ? Il y a bien ceux de droit constitutionnel, mais ça ne dure pas assez longtemps, on est obligé de se réveiller à la fin.

Allez, étant donné que je ne pourrai pas dormir avant que les deux obsédés en aient fini (déjà cinq minutes... plus que dix ?), je vais me faire une petite partie d'échecs sur Internet.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 8 mars 2008

À peine assise dans l'amphi, Sonia m'a sauté dessus, sans se préoccuper du maître de conférences qui tentait en vain d'obtenir le silence. Que vaut le droit pénal face aux potins, je vous le demande ?

« Tu sais pourquoi les autres évitent ton chéri ? a-t-elle attaqué.

– Ce n'est pas mon chéri !

– Et si j'en crois la rumeur, il n'est pas prêt de le devenir.

– Depuis quand tu crois aux rumeurs ?

– Je n'y crois pas, mais ça expliquerait certaines choses.

– Qu'est-ce qui expliquerait quoi ?

– Qu'il préfère les garçons. »

Je ne pouvais pas lui jeter la pierre, j'avais moi-même évoqué cette possibilité. N'empêche que l'entendre la formuler tout haut m'a mise de mauvais poil. Surtout qu'elle se traduisait par une forme d'ostracisme envers Misha.

« On le coince à la cafèt' à midi pour lui tirer les vers du nez ? a proposé Sonia, guillerette.

– Si tu veux... mais tu me laisses poser les questions. »

Mieux valait éviter l'effet bulldozer pour que l'escargot ne se recroqueville pas dans sa coquille.

J'ai avalé une bouchée de poulet au curry et manqué m'étrangler. Sonia, qui avait goûté avant moi, m'a obligeamment passé la carafe d'eau. Il paraît que les cultures habituées à manger épicé le font pour masquer la décomposition rapide de la viande sous les climats chauds. À mon avis, la même raison peut s'appliquer au poulet de la cafétéria. Je me suis tournée vers Misha, qui examinait ledit poulet d'un air circonspect.

« Au fait, c'était qui le mec avec qui tu es parti l'autre soir ? »

Admire ma subtilité ! Sonia s'en est étranglée avec son verre d'eau et Misha a viré au rouge pivoine, sans que le poulet n'y soit pour rien.

« Mon colocataire, a-t-il répondu.

– Il a l'air plus âgé que toi, non ? a rebondi Sonia.

– C'est un ami de mon frère aîné. Ses parents lui ont laissé un grand appartement, alors il a proposé à Grégory de m'héberger.

– Il fait quoi, dans la vie ?

– Il est traducteur. Il parle plus de dix langues ! » a précisé Misha avec une pointe de fierté.

Sonia m'a adressé un coup d'œil éloquent. Au moment où elle a ouvert la bouche, j'ai senti venir la catastrophe.

« Vous sortez ensemble ?

– Bien sûr que non ! » a hurlé Misha, si fort que toute la cafétéria a tourné la tête dans notre direction.

Raté pour la discrétion. Je me suis concentrée sur mon poulet pour déterminer si je pouvais encore en tirer quelque chose de comestible. En face de moi, Misha s'empêtrait dans les dénégations.

« Tu te trompes, je ne suis pas... comme ça ! Je m'intéresse aux filles, bien sûr et... et...

– Et c'est pour ça qu'on ne t'a jamais vu avec une petite copine, a conclu Sonia avec un sourire en coin.

– C'est bon Sonia, laisse tomber, lui ai-je fait. Va nous chercher de l'eau plutôt, ce truc est immangeable. »

Heureusement, elle s'est exécutée sans protester, sans doute consciente qu'elle avait poussé le bouchon trop loin. J'en ai profité pour m'excuser auprès de Misha. Il s'est levé sans me répondre, pâle comme un linge.

« Désolé, je n'ai plus faim », s'est-il excusé avant de s'éloigner.

Bravo, bien joué, Sonia. Ça m'étonnerait qu'il accepte de nouveau de sortir avec nous. Sans parler de mes espoirs sentimentaux tués dans l'œuf. Je suis douée en matière de relations sociales, il n'y a pas à dire ! J'ai regardé mon reflet sur le dos de la cuillère.

« Je suis si moche que ça ? ai-je demandé à Sonia, qui revenait avec l'eau.

– Ça n'a rien à voir avec toi.

– Tu as abusé, aussi.

– J'ai juste posé une question ! »

J'ai continué à me regarder dans ma cuillère. Sonia a pointé la sienne dans ma direction.

« Tu sais quoi ? Tu te prends trop la tête. Tu es mignonne, super intelligente, et même riche. Alors c'est quoi, ton problème ?

– Je ne sais pas. »

Est-ce que je pourrais faire comme Alexandre ? Sourire, prétendre que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, aller vers les autres ? Ça ne doit pas être trop difficile. En m'appliquant, j'y arriverais sûrement. Mais pour quel résultat ? Les relations creuses, superficielles ne m'intéressent pas. Je crois aux vertus de la franchise. Comme Sonia. Enfin, dans certaines limites. Malheureusement, l'hypocrisie prévaut dans le monde qui nous entoure. Mon père appelle cela de la politesse. Il a sans

doute raison.

« Ce curry est dégueulasse ! » ai-je conclu pour couper court à la conversation.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 10 mars 2008

Première séance de piscine avec Alexandre. Il a un corps encore plus splendide en maillot de bain, ce n'est pas juste. Pourquoi les professeurs de littérature doivent-ils ressembler à des mannequins ? Il nage bien, en plus. Y a-t-il une seule chose qu'il ne sache pas faire à la perfection ? Je te le dis, cher journal : ce type est trop parfait pour être honnête.

Copiez vingt fois : je ne fantasmerai pas sur le mari de ma sœur.

Nager m'a détendue. Cela faisait longtemps. J'aime le contact de l'eau sur ma peau, la sensation de ne rien peser. J'aime plonger en apnée aussi. Rester le plus longtemps possible au fond du bassin, comme si j'étais de retour dans le ventre maternel, dans ma bulle, protégée. Je n'aime pas me prendre une engueulade de la part d'Alexandre sur le thème « ne reste pas aussi longtemps au fond de l'eau ça me fout la trouille et en plus c'est mauvais pour tes poumons avec ton asthme ». Il faut qu'il arrête le syndrome du papa poule, ça devient fatigant. Je plains ses futurs gamins. Pour un mec qui se fout toujours de tout, je le trouve singulièrement concerné par mon sort.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 12 mars 2008

Pourquoi ce n'est pas moi qui l'ai épousé ? Ça m'irait bien, au fond, comme genre de vie... Il se charge de toutes les tâches ménagères, sous prétexte, dixit mon adorable frangine, que lui n'a pas un boulot aussi prenant qu'elle. Les cours qu'il prépare à la maison jusqu'à parfois très tard le soir comptent pour rien, quoi ! Il cuisine comme un chef (mieux que la cafétéria de la fac, en tout cas), est toujours de bonne humeur et toujours disponible pour une partie d'échecs lorsque j'en ai envie. En plus, il est beau et ne doit pas être mauvais au lit, si j'en juge par ce que j'entends certains soirs bien malgré moi. Enfin, ne rêvons pas trop. Il est marié à ma sœur, en plus d'avoir dix ans de plus que moi. Il va falloir que je me trouve un autre plan.

Tu sais, cher journal, tout ce que mon cœur a toujours désiré, c'est un peu d'amour. Ce que je n'ai jamais eu. Mes parents m'aiment, je crois, mais ils s'intéressent avant tout à ma réussite scolaire. Mes capacités mentales leur font peur, je crois. Je suis davantage un objet de fierté pour eux qu'un objet d'affection. Ma sœur, n'en parlons pas. Et les autres... quels autres ?

Je vais appeler Sonia pour une sortie cinéma. Ils passent une comédie sentimentale à l'UGC. Elle adore ce genre de choses (chut, c'est un secret bien gardé), et moi, je pourrai imaginer pendant quelques instants que ça existe... pour les autres.

Épisode 03 : De l'héroïsme ordinaire

Journal d'Ariane Senchat, 20 mars 2008

Demain, c'est le premier tour du tournoi d'échecs. Ça va me faire du bien. Je ne devrais pas, mais je t'avoue, cher journal, que la perspective d'écraser quelques crétins trompés par mon apparence de petite fille modèle m'enchant. Juste retour des choses.

Hier, une délégation de filles est venue me voir pour me demander pourquoi je traînais toujours avec Sonia. Selon elles, la seule raison pour laquelle je suis mise à l'écart, c'est parce que depuis le départ, je me suis affichée avec elle. Or Sonia n'est pas quelqu'un de fréquentable. À part ça, elles n'ont rien contre moi, elles me trouvent plutôt sympa. Comme c'est touchant ! Note qu'elles doivent me trouver beaucoup moins sympa, maintenant que je les ai proprement envoyées promener.

Sonia a été avec moi depuis le premier jour, sans s'embarrasser de préjugés ou de préalables. Et je devrais la laisser tomber comme une vieille chaussette sous prétexte que finalement, les pimbêches de service ont décidé que oui, je leur plaisais bien ? Qu'elles aillent se faire voir ! Je ne vendrai pas mon âme au diable.

À midi, j'ai mangé avec Sonia comme si de rien n'était. Elle a plaisanté au sujet de mes nouvelles amies, mais j'ai senti que sous ses airs de s'en moquer, cette histoire l'avait remuée. Elle n'est pas si indifférente qu'elle le clame. Comme la plupart des gens, elle dissimule ce qu'elle pense vraiment pour jouer un personnage. La seule différence, c'est que son personnage est plus excentrique que la moyenne. Moi, je ne joue pas. Je dis toujours ce que j'ai dans la tête, quitte à me fâcher avec mes interlocuteurs. Combien de fois m'a-t-on reproché d'être trop directe... Je ne peux pas changer mon caractère et je ne le veux pas. Sonia m'a fait remarquer que j'aurai du mal à devenir avocate avec une mentalité pareille. Elle a raison. Je crois que je ferais mieux de me tourner vers la magistrature, au bout du compte. J'imagine que pour mes parents, ça ne changera pas grand-chose. Tant que j'ai une bonne position dans la société et que je leur fais honneur, ils ne se soucient pas des détails.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 21 mars 2008

Alexandre et moi sommes tous deux qualifiés pour le second tour. Trop facile. J'ai battu tous mes adversaires à plate couture. Pareil pour lui. Au fond, nous dissimulons bien notre jeu tous les deux : moi, j'ai l'air d'une gamine inoffensive et lui, de celui qui s'en fiche. Sauf que si mon attitude à moi est involontaire (Dieu sait que j'aimerais ne pas donner cette impression-là !), je crois la sienne parfaitement calculée. Il y a quelque chose d'artificiel dans la décontraction dont il fait preuve. Comme s'il ne s'agissait que d'un écran pour cacher sa véritable personnalité, ou d'un bouclier pour se protéger de quelque chose. La curiosité me dévore. J'irais bien regarder ce qu'il y a derrière, mais je doute qu'il apprécie. Sans compter que je ne serais peut-être pas ravie de ce que j'y trouverais.

Voilà bien son seul point commun avec Cassandra. Ma chère grande sœur joue un rôle, en permanence

et avec une maestria que j'ai rarement observée. Sans doute parce qu'elle a fini par confondre son rôle avec sa véritable personnalité. Superwoman, c'est elle. Je ne sais pas pourquoi elle veut autant prouver à son entourage qu'elle est capable de réussir. Ou plutôt, si, je le sais, mais je n'aime pas y penser. Parce que tu vois, cher journal, c'est quand même ma faute si elle se croit obligée de viser le sommet de peur que je ne la rattrape. Pas question de laisser la petite sœur passer devant, or j'ai mis la barre très haut. Même si je n'ai pas choisi d'être ce que je suis. Si j'avais eu le choix, j'aurais sans doute opté pour une tout autre existence, mais en l'état de choses, je fais avec ce que j'ai reçu. Elle aussi, sans doute.

Ce soir, elle reçoit des invités, des collègues de travail, plutôt. Du coup, elle s'est mise aux fourneaux. Quand elle veut bien s'en donner la peine, elle est une cuisinière exceptionnelle. Il faut croire que ni son mari ni moi ne sommes dignes de ses attentions. La décoration aussi a été soignée dans les moindres détails : je dois au moins lui reconnaître un don pour la mise en scène, même si je ne partage pas ses goûts en la matière. Elle n'a pas voulu que j'aide parce qu'avec ma maladresse naturelle, c'est certain, j'allais casser quelque chose. Je me suis réfugiée dans ma chambre. Par la porte entrouverte, j'entends Alexandre la complimenter sur ses préparatifs, sa cuisine et sa table. Crétin... Je suis certaine qu'il n'en pense pas un mot. Tout ça, c'est trop raffiné pour lui. J'ai l'impression qu'il n'y est pas à sa place, pas comme lorsque nous sommes au club d'échecs ou à la piscine. Ou alors je me trompe, et c'est avec moi qu'il joue un rôle ? Je te l'ai déjà dit, cher journal, je n'arrive vraiment pas à le comprendre. C'est sans doute ce qui me rend si curieuse. Pour quelle autre raison je m'intéresserais à lui ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 21 mars 2008

D'abord, je n'ai plus l'âge d'être punie dans ma chambre comme une gamine. Ensuite, je dis ce que je veux. Si ça ne plaît pas à ma chère sœur ou à ses invités, c'est le même prix ! De toute façon, ce qu'ils étaient en train de dire tombe sous le coup des lois contre la discrimination, ce que je ne me suis pas privée de leur faire remarquer. Pas ma faute s'ils n'ont pas apprécié.

J'essaye de me rappeler ce que m'a dit Alexandre, après coup. Quelque chose comme « tu fonces toujours tête baissée sur les obstacles en espérant que l'impact fera bouger les choses, mais ça ne marche pas ainsi ». Et pourquoi pas ? C'est une loi de la physique bien connue : si l'on projette un objet avec force sur un autre objet immobile, il lui transmettra une partie de son énergie, par conséquent l'objet immobile se mettra en mouvement. Certes, les relations sociales ne sont pas régies par les lois de la physique. Ce qui est bien dommage, ça simplifierait beaucoup de choses !

Mon corps, en revanche, l'est, régi par les lois de la physique. Cette fois, ça ne simplifie rien. Surtout quand l'effet de sa main dans mes cheveux se traduit par une soudaine chaleur dans mon bas-ventre. Du grand n'importe quoi ! Si j'avais pu creuser le matelas pour m'y enterrer, je l'aurais fait. Au lieu de quoi, je me suis contentée de m'enfoncer au maximum dans la couette et de cacher mon visage dans l'oreiller. Comme je ne lui répondais plus, au bout d'un moment, il a fini par s'en aller.

Au secours... Vivement que j'aie deux ans de plus et que je me tire d'ici !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 23 mars 2008

C'est officiel, je suis maudite. Autrement, je n'aurais pas fait une crise d'asthme à la piscine. Ils ont dû rajouter trop de chlore — putain, c'est quand même pas dur de respecter le dosage ! Heureusement que je n'étais pas dans l'eau quand c'est arrivé, mais je déteste quand même cette sensation de manquer d'air,

de ne plus arriver à respirer. Alexandre a immédiatement remarqué qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il est sorti du bassin pour me demander ce qu'il se passait. Je lui ai désigné mon sac, dont il a sorti l'inhalateur. Après deux bouffées, je pétai la forme. Trop même, si on tient compte du fait que j'étais à moitié à poil dans ses bras, qu'il n'était pas plus habillé et que je m'agrippais à lui d'une façon pas très orthodoxe. Je me suis enroulée précipitamment dans mon drap de bain pour ne pas que la situation ne devienne plus embarrassante qu'elle ne l'était déjà. Vraiment, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi. Je veux dire, en plus de tout le reste. Pour couronner le tout, à présent, papa poule ne veut plus que j'aïlle à la piscine. Tout ça pour une crise de rien du tout, quelle mauviette ! Il va falloir que je retourne chez le médecin pour obtenir un nouveau permis de me baigner. Galère !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 mars 2008

Victoire ! Misha est venu se joindre à nous pour manger. Plutôt, je l'ai invité à se joindre à nous. Malgré le clash de la dernière fois, il a accepté. L'absence du troisième année avec lequel il traîne d'habitude devait y être pour quelque chose, mais n'ergotons pas. J'ai écrasé les orteils de Sonia pour lui rappeler de ne pas lancer de remarques déplacées, cette fois. Si seulement elle pouvait se tromper ! C'est un garçon adorable. Un peu naïf sur les bords (bon, d'accord : dans les grandes largeurs) mais plein d'enthousiasme ! C'est plutôt rafraîchissant dans notre marigot aux crocodiles. Bizarre qu'il ne se soit pas déjà fait bouffer tout cru... Nous avons discuté un peu de tout et de rien. Tant qu'on évite certains sujets, en particulier celui de son colocataire, il est d'une compagnie délicieuse. Les filles de l'autre jour m'ont lancé des regards genre : « Ma pauvre, tu collectionnes les tocards ! » Je les ai royalement ignorées. Des amies comme ça, je n'en ai pas besoin.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 mars 2008

Il m'énerve. C'est quoi, cette façon de lancer « tu sais, tu peux inviter des copains ici, si tu veux » ? Je n'ai plus cinq ans, au cas où il n'aurait pas remarqué. Je lui ai répondu froidement que je m'en voudrais que nous tachions la jolie moquette de l'appartement. Un éclair de colère est passé dans ses yeux sombres. J'ai eu envie de continuer. Enfin une réaction humaine ! Je sais que j'ai tendance à exagérer avec lui, mais sa façon de ne rien prendre au sérieux m'exaspère. Alors je pousse le bouchon toujours plus loin, dans l'espoir de le faire sortir un jour de ses gonds. Peut-être qu'il se révélera plus sincère dans la colère, qui sait ? Pour l'instant, je fais chou blanc. Je ne vais pas le frapper, quand même. Ou alors, je pourrais l'embrasser. Ça vaudrait le coup de voir sa tête. Je plaisante. Je suis une fille raisonnable. Pour le moment.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 mars 2008

Je me sens un peu comme un chevalier blanc. Même si cette histoire m'a valu une convocation à la direction et qu'Alexandre va très probablement me passer un savon tout à l'heure. Nous sommes à l'université, bon sang, pas à l'école primaire ! Sauf que je suis mineure et tout ce qui s'ensuit. Ras-le-bol !

Bref, tout a commencé lorsque nous sommes remontées des toilettes, Sonia et moi. Ce n'est pas un

endroit très agréable, pour ne pas dire franchement glauque, alors nous avons pris l'habitude de nous y rendre à deux. Autant pour nous motiver que pour éviter les mauvaises rencontres. Entre les préservatifs usagés et les mégots douteux, dieu sait ce qui peut se trafiquer dans les sous-sols. Au milieu de l'escalier sombre et crasseux, nous avons entendu des sanglots étouffés, accompagnés de murmures indistincts mais au ton clairement menaçant. Nous avons échangé un regard. Sonia a fait un pas en arrière, moi un pas en avant. Dans le recoin à côté du distributeur de préservatifs, trois balèzes menaçaient un gringalet. Leurs têtes ne me disaient rien. Je doute qu'ils fassent partie des étudiants. J'ai crié à Sonia d'aller chercher de l'aide.

« Viens, on se casse », a-t-elle répondu.

Ce qui était sans doute l'attitude la plus sage à adopter. Avec mon mètre cinquante-trois et mes quarante-six kilos toute mouillée, je ne faisais pas vraiment le poids. Mais je ne pouvais pas tourner le dos à une victime. À la place, je lui ai tendu la main. Un grognement hargneux m'a arrêtée.

« T'as pas entendu ta copine, la môme ? Mêlé-toi de tes oignons.

– Je veux juste m'assurer que le jeune homme ici présent n'a subi aucune forme de violence physique ou verbale, ai-je répondu de mon air le plus défenseur de la loi.

– Retourne dans ta cour de récréation et laisse les grands tranquilles », a lancé un autre balèze.

J'ai redressé les épaules, non sans noter que Sonia avait pris le large. Bon, il me fallait tenir jusqu'à l'arrivée de la cavalerie. J'ai alors souri d'un air dégagé.

« D'accord, mais dans ce cas, je vais l'emmener avec moi. Il a manifestement besoin de prendre l'air.

»

Le gringalet a commencé à se rapprocher de moi dans l'espoir visible que j'allais le sortir de ce mauvais pas. Au moins un qui croyait à mon numéro. Manque de bol pour lui, une des brutes l'a arrêté dans son élan.

« Pas question. Nous n'avons pas fini de discuter.

– À ce rythme, c'est avec les flics que vous finirez par discuter. »

La brute numéro deux n'a pas apprécié la remarque. Il m'a soulevée par mon pull et projetée contre le mur d'en face sans aucun effort. Ma tête a heurté le crépi. Une sensation soudaine de chaleur a amolli mon corps, tandis qu'un liquide tiède et gluant coulait sur ma nuque.

« T'en as assez ou tu veux des explications supplémentaires ? » a demandé mon agresseur en s'avancant vers moi.

En cherchant à prendre appui sur le sol pour me relever, mes doigts se sont refermés sur un carreau descellé, alourdi par le ciment qui y adhérait encore. Sans plus réfléchir, je l'ai lancé de toutes mes forces sur la brute, qui se l'est pris en plein front. J'ai nettement entendu un son mat, puis il s'est effondré d'un bloc. Les deux autres ont soudain lâché le gringalet pour se précipiter vers lui.

« Johnny ? Oh, Johnny ? Putain, mais qu'est-ce qu'il a... ? »

Profitant de la panique, j'ai tenté de les contourner en douce. Échec cuisant. Le plus grand de la bande a surgi devant moi comme un diable de sa boîte, clou au nez.

« Attends, sale morveuse, tu ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça ? »

Il m'a tirée brutalement par le bras. J'ai entendu l'articulation craquer. Les choses auraient sans doute très mal tourné pour moi si, à cet instant, la cavalerie n'était pas enfin arrivée. Juste à temps, comme dans les films. Merci Sonia. Un car entier de flics, voilà ce que j'appelle de l'efficacité. Plus tard, Sonia m'a expliqué qu'ils stationnaient devant l'université quand elle a déboulé. Les deux brutes n'en croyaient pas leurs yeux. Moi non plus, d'ailleurs, mais j'avais trop mal à l'épaule pour me poser des questions.

Une fois tout le monde embarqué, qui au poste, qui à l'hôpital, j'ai atterri dans le bureau de l'administration, flanquée d'un côté par Sonia, de l'autre par le mec que j'avais sauvé des griffes du Mal. Malgré la douleur, je me sentais plutôt fière de moi. Sauver une demoiselle (enfin, un damoiseau) en détresse, c'est la classe !

Journal d'Ariane Senchat, 26 mars 2008

Il fallait s'y attendre : Alexandre m'a passé un savon sur le thème « quand on est une mauviette, on ne s'attaque pas à des grosses brutes ». D'accord, il n'a pas dit ça comme ça, mais l'idée y était. Il m'enquiquine à la fin ! Je lui ai fait remarquer que c'est l'un d'entre eux qui a fini à l'hôpital, pas moi. Ça ne l'a même pas impressionné. Il a rétorqué que j'aurais dû prévenir les autorités au lieu de m'amuser à jouer stupidement les héroïnes. J'ai tourné les talons, prête à m'enfermer dans ma chambre après avoir claqué la porte bien fort pour le compte. Tant pis si la peinture s'écaille et si la vieille pie de l'étage d'en-dessous vient piailler. Il m'a retenue par le bras. Avec mon bol habituel, c'est tombé sur celui que la brute avait malmené. J'ai bien cru que j'allais tourner de l'œil tant la douleur était insupportable.

« Tu es blessée ?

– C'est pas grand-chose.

– Retire ton t-shirt. »

Au ton sec qu'il employait, j'ai jugé que les protestations étaient inutiles. Un éclat de panique m'a traversé la cervelle. Quel soutien-gorge avais-je mis ce matin ? — si j'en avais mis un... je me suis revue piocher celui en coton rayé bleu et blanc dans la commode. Jugeant son aspect convenable, j'ai retiré la manche droite de mon t-shirt, fait passer l'encolure par-dessus ma tête. La vue de mon bras droit m'a fait grimacer. Un hématome violacé couvrait l'épaule, qui enflait à une vitesse inquiétante. Le poignet s'ornait quant à lui d'un joli bracelet bleu. La classe ! Je me suis dépêchée de regarder ailleurs. Alexandre avait un teint de navet. Sa main a effleuré ma nuque.

« Tu es blessée à la tête ?

– Le crêpi râpe un peu », ai-je répondu, à moitié dans les vapes.

Je commençais vraiment à ne pas me sentir dans mon assiette.

« Tu aurais dû montrer ça à un médecin. Va t'étendre sur le canapé. »

Il a cependant pris la précaution d'étaler au préalable une grande serviette éponge sur le tissu fragile. C'est vrai, que sa petite sœur se soit à moitié fait tuer, je suis certaine que Cassandra s'en fiche totalement ; en revanche, si je laissais une tache de sang sur son beau canapé blanc, ce serait le drame.

Je me suis mise sur le ventre et je me suis mordu les lèvres jusqu'au sang alors qu'il désinfectait les plaies de mon cuir chevelu. Il a sifflé que j'avais du bol que ce ne soit pas plus profond, sinon j'aurais eu droit à des points de suture. Ouais, c'est vrai, je suis chanceuse comme fille, c'est dingue ! Après, il s'est occupé de mon épaule puis de mon poignet. J'ai passé un sale quart d'heure quand il a voulu vérifier que ce n'était pas cassé. J'ai bien cru que j'allais vomir sur le canapé — pour le coup, ma sœur m'aurait tuée. Finalement, il a conclu que ce n'étaient que de simples contusions (quand je te dis que c'est un homme parfait... même la médecine n'a plus de secrets pour lui. Bon, j'imagine que détenir un brevet de secouriste doit aider). Il a cherché un tube de crème à l'odeur caractéristique dans la pharmacie. J'ai bien aimé cette partie : sentir ses grandes mains chaudes glisser doucement sur ma peau. Mon dos s'est couvert de chair de poule. Pourtant je n'avais pas froid, au contraire. J'ai fermé les yeux un moment, m'abandonnant au bien-être procuré par ces caresses, même si je savais très bien qu'elles n'en étaient pas vraiment. Après ma petite démonstration de force, j'avais besoin d'un peu de tendresse, alors je suis allée en chercher là où je pouvais. Je sais que j'aurais pu (j'aurais dû) trouver mieux, mais je n'avais plus ni l'envie ni la force de lutter. Le massage augmentait la somnolence liée à la fatigue. Je me suis laissée aller à rêver. Je n'ai repris contact avec la réalité que lorsqu'il m'a soulevée entre ses bras. J'ai poussé un léger cri de surprise en me cramponnant à son cou.

« Reste tranquille, je t'emmène au lit », m'a-t-il murmuré alors.

Ce qu'il a fait. Il m'a bordée comme ma mère ne l'a jamais fait, avant d'effleurer mon front de ses

lèvres pour me souhaiter bonne nuit. Restée seule, j'ai comaté un certain temps. J'ai émergé en prenant conscience d'une présence dans ma chambre. Ouvrant les yeux, j'ai vu, appuyée au chambranle de la porte, ma grande sœur qui me fixait d'un air étrange.

« Je n'aurai jamais imaginé que tu irais jouer les super-héros », m'a-t-elle simplement dit lorsqu'elle a remarqué que je la regardais.

Pour la première fois depuis que je suis en âge de m'en souvenir, son expression reflétait une certaine admiration. Je crois que c'est ce qui m'a fait le plus plaisir, dans cette journée de dingue.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 28 mars 2008

Second tour du tournoi d'échecs. Je suis encore qualifiée. Qui s'en soucie ? Eh bien, tous les membres de notre club, Alexandre en tête. Nous sommes allés manger au restaurant tous ensemble après, pour fêter ma victoire — et accessoirement celle d'Alexandre. Cela faisait longtemps que je n'avais pas mangé dans une atmosphère aussi chaleureuse. Tout le monde m'a félicitée, mais sans pour autant me regarder comme un phénomène de foire. J'étais assise à côté d'Alexandre, nous discussions de choses et d'autres et soudain, je lui ai demandé pourquoi il avait choisi d'enseigner la littérature. L'espace d'un instant, j'ai vu une ombre glisser sur son visage. Puis, très vite, il a retrouvé son habituelle expression insouciant et m'a lancé en riant que ce qu'il préférait dans ce métier, c'était les vacances. Je suis cependant bien placée pour voir à quel point il travaille, y compris pendant les vacances en question. Pourquoi ne peut-il jamais dire ce qu'il pense vraiment ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 mars 2008

Je n'aurais pas dû insister pour venir quand même à la piscine. Mon bras me fait encore trop mal. Me voilà condamnée à rester sur le bord pour admirer les évolutions de mon cher beau-frère. Comment se fait-il que nous ayons à ce point les mêmes intérêts alors que nos caractères sont totalement différents ?

J'essaye d'écrire, cher journal, pour oublier à quel point la vue de son corps me fait fantasmer. Cassandra n'aurait pas pu choisir un mec un peu moins canon ? Genre, je sais pas, moi, un vieux bourré de fric qui l'aurait entretenue dans le luxe et... Bon, d'accord, ce n'est pas son genre de se faire entretenir. Tout ce qu'elle veut, c'est un toutou domestique qui la décharge de toutes les tâches ménagères et qui fasse bonne impression dans ses dîners en ville. Mais pourquoi lui accepte-t-il de jouer ce rôle ?

En passant près de moi tout à l'heure, il m'a dit qu'il me ferait un massage de retour à la maison. Je ne devrais pas accepter, vu l'état dans lequel ça me met, pourtant je ne peux m'empêcher de frissonner d'avance de plaisir.

Pensons à autre chose. J'ai revu la victime de l'agression. Il est venu me remercier avec une grande boîte de chocolats — cool, j'ignorais que ça existait encore, des mecs comme ça. Il prétend que les types l'ont pris à partie sans raison, mais à mon avis, ça ressemblait pas mal à un règlement de compte. Enfin, j'ai fait semblant de le croire. Il a l'air plutôt sympa, si l'on excepte ce détail. Il est presque aussi petit que moi, ce n'est pas souvent que ça m'arrive ! Style décontracté, t-shirt de surfer qui flotte sur lui, beaux yeux bleus. Pas trop le genre de la fac de droit, et pour cause : il étudie l'économie, dans la même promo que Misha. Le monde est décidément petit. Je l'ai invité à se joindre à nous au restaurant universitaire. Nous étions quatre à table aujourd'hui : notre petit groupe s'agrandit. Les regards de mépris qu'on nous décochait se font maintenant un peu envieux ; comme si nous étions les détenteurs d'un secret qu'ils

meurent tous d'envie de savoir.

Il s'appelle Matthis, au fait. Je sens qu'avec lui, j'aurais toutes mes chances, syndrome du chevalier blanc oblige. Manque de bol, je le trouve bien moins mignon que Misha. Pourquoi les choses doivent-elle être si compliquées ? Pourquoi la simple vue d'Alexandre dans la piscine m'excite alors que les chocolats de Matthis me laissent de marbre ?

Il paraît que le taux de suicide est plus élevé chez les surdoués. Je crois que nous avons tendance à nous poser trop de questions existentielles. Ou alors, c'est ce sentiment d'être toujours en décalage, de ne jamais trouver sa place. Même à cette table, à midi, j'avais l'impression de regarder la scène de loin, comme si ce n'était pas vraiment moi qui bavardais avec eux. Mon cerveau va trop vite pour moi.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 31 mars 2008

Je souhaiterais presque que mon épaule reste longtemps blessée. Très longtemps. Pour avoir le plaisir de sentir ses mains chaudes parcourir ma peau tous les soirs. Doucement, tendrement... Bon, d'accord, je me fais des films. N'empêche. Je n'ai jamais eu de petit copain, moi, alors je prends mon plaisir là où je le trouve. Et surtout là où je ne devrais pas le trouver. Ah, je me déteste !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 5 avril 2008

Je crois que j'ai fait une connerie. Non : j'ai fait une connerie. Dans les grandes largeurs encore. La faute à l'alcool. Pas étonnant que ce soit interdit aux mineurs.

Reprenons du début. La bonne nouvelle, c'est que je suis en finale du tournoi d'échecs. La mauvaise nouvelle, c'est que nous avons encore fêté ça. Mais cette fois, de façon trop arrosée. Le hasard m'avait placée à côté de Bastien, un vieux monsieur très gentil, mais assez porté sur la boisson. Il s'est chargé de remplir en douce mon verre de liqueur. Enfin, à la base, dans mon verre, il y avait du jus d'orange. Entre les deux, il y a eu un mélange contenant de plus en plus de liqueur et de moins en moins de jus d'orange. En sortie de table, j'étais aussi beurrée qu'un Petit LU. Le sol tanguait sous mes pieds, je me suis rattrapée au dossier d'une chaise en riant comme une folle.

« Tu es sûre que ça va ? » m'a demandé Alexandre en fronçant les sourcils.

Je lui ai adressé un grand sourire niais et enamouré. Avec ma vue un peu trouble, il me paraissait plus beau que jamais. Il a réagi avec sa vivacité habituelle et m'a entouré les épaules d'un bras pour m'empêcher de tomber. Son nez s'est rapproché de ma bouche. Pas pour m'embrasser, hélas !

« Tu as bu !

– Juste un peu... » ai-je bredouillé en tentant de maîtriser une vague de nausée.

Il a incendié Bastien du regard. Je n'ai pas trop suivi tous les détails, mais ça chauffait sec. Puis il m'a traînée dehors et poussée dans la voiture. À ce moment-là, j'étais trop mal pour résister, mais le temps d'arriver à la maison, j'avais suffisamment récupéré pour protester. Cassandra n'était pas là, sortie au cinéma avec une amie. N'empêche, j'avais ma fierté.

« Lâche-moi, je suis capable de marcher seule.

– Permetts-moi d'en douter. Franchement, c'était stupide de ta part de boire autant.

– Arrête de me traiter comme une gamine.

– Alors arrête de te comporter comme telle.

– Je ne suis PAS une gamine !

– Au lit. »

À ce moment, toutes les rancœurs que j’avais accumulées depuis quelques semaines ont explosé sous l’effet désinhibant de l’alcool. Le cerveau primaire a pris le relais.

« Je ne suis pas une gamine et je vais te le prouver. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : je me suis collée à lui, j’ai passé mes bras autour de son cou, puis j’ai posé ma bouche sur la sienne. C’était mon premier baiser et j’étais bourrée, alors j’imagine que je devais cruellement manquer de technique. Pourtant, j’ai eu l’impression qu’il retenait sa respiration, qu’il ne me repoussait pas aussi vite qu’il aurait dû. Ou peut-être que j’aimerais juste le croire.

« Ça suffit ! » a-t-il lâché au bout d’un moment.

Il a quand même fini par se dégager en m’attrapant les poignets d’un geste sec. J’ai laissé échapper un petit cri de douleur, parce que le gauche reste sensible, mais il n’a pas paru le remarquer. Il m’a traînée jusqu’à ma chambre, jetée sans douceur sur le lit, puis il a rabattu la couette par-dessus ma tête.

« Dors, maintenant ! »

La tête me tournait trop pour que je parvienne à me relever seule, alors c’est ce que j’ai fini par faire.

Lorsque je me suis réveillée ce matin, Cassandra et Alexandre étaient déjà partis. J’avais tellement mal à la tête que j’ai décidé de sécher les cours, pour une fois. J’ai avalé deux cachets de Doliprane d’un coup, changé ma tenue froissée pour un survêtement plus confortable, et passé un bref coup de fil à Sonia pour la prévenir que j’étais malade. Enfin, j’ai plongé de nouveau sous mes draps.

C’est la honte. Je ne sais pas ce qu’il m’a pris de faire ça. Je jure que je ne boirai plus une goutte d’alcool de ma vie ! Mais c’est un peu tard.

* * *

Journal d’Ariane Senchat 5 avril 2008

Alexandre est rentré il y a deux heures. Je l’ai entendu frapper à la porte de ma chambre mais je n’ai pas répondu. Il est entré quand même et il est venu s’asseoir sur mon lit. Il a soulevé délicatement la couette que j’avais tirée sur mon visage.

« Alors, tu as desoûlé ? »

Le ton était plus amusé qu’irrité. J’ai risqué un coup d’œil prudent. Il me souriait de cet air indéfinissable qui est toujours le sien.

« N’aie pas peur, je ne vais pas te manger ! »

J’ai pris une grande inspiration et tenté de trouver mon souffle pour bredouiller une suite d’excuses inintelligibles.

« C’est bon. Tu étais bourrée, on a tous fait des conneries dans cet état », a-t-il dit encore.

J’ai beau savoir que c’est vrai, entendre ce terme au sujet de mon acte téméraire m’a fait mal au cœur.

« Désolée !

– C’est oublié, a-t-il fait en passant rapidement sa main dans mes cheveux. Tu as pris quelque chose contre le mal de crâne ?

– Oui.

– Tu veux manger un morceau ?

– Non.

– Si tu ne te nourris pas correctement, tu ne grandiras jamais. »

Une bouffée d’irritation m’a envahie une fois de plus. Merci de me traiter comme une gamine ! Merci

de me rappeler ma petite taille, comme si je n'avais pas assez de complexes à ce sujet ! Je lui ai tourné ostensiblement le dos. Il a soupiré, s'est levé, puis a fait mine de partir. Mais au moment de passer la porte, il s'est arrêté. J'ai attendu un long moment avant de risquer un œil. Il se tenait sur le seuil, tête baissée, comme s'il hésitait à faire demi-tour. Pourquoi ? Parfois, je donnerais cher pour être télépathe. Il a fini par s'éloigner sans rien dire.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 7 avril 2008

Les choses ont repris leur cours normal. Alexandre se comporte comme si rien ne s'était passé. Il n'a pas parlé de ma cuite à Cassandra, je suppose que je devrais lui en savoir gré. J'ai du mal à oublier. Mon premier baiser. La sensation d'être serrée contre une poitrine solide, de caresser une nuque robuste chatouillée de mèches douces. La chaleur de ses lèvres. Leur goût légèrement salé. Je ne boirai plus jamais de liqueur sans me rappeler cette saveur... Non, je ne boirai plus jamais de liqueur tout court.

Je voulais laisser tomber le tournoi d'échecs, mais Alexandre a insisté pour que je me présente à la finale, par respect envers mon adversaire. Soit, mais ce sera la dernière fois. J'aimais bien le club, mais je me sentirais trop mal à l'aise après l'incident de l'autre soir. D'ailleurs, ça m'évitera de croiser Alexandre trop souvent. De même que pour la piscine : j'irai désormais avec Misha et Matthis, que j'ai réussi à convaincre de la nécessité de pratiquer une activité sportive. Sonia a refusé tout net. Sans doute parce que son maquillage n'est pas waterproof.

Ce matin, Cassandra m'a vue avec Matthis à l'arrêt de bus. Avec le tact qui la caractérise, elle m'a demandé en plein dîner si c'était mon petit copain. Là, je ne sais pas ce qui m'a pris. Sans doute ai-je voulu alléger la situation par rapport à Alexandre en lui prouvant que je ne m'intéressais pas du tout à lui. Quoi qu'il en soit, j'ai dit oui. La façon dont Alexandre m'a regardée... J'en ai encore la chair de poule. Je ne saurais définir ce qu'il y avait dans ce regard. Surprise, mépris, regret, colère... Pas des trucs positifs, mais pourquoi ? Ça n'a duré que quelques secondes, après quoi il m'a souri d'un air nonchalant pour me féliciter de ma conquête. Cassandra, elle, trouve que Matthis a l'air vulgaire. Je me demande ce qu'elle aurait pensé si elle était tombée sur Sonia. Et maintenant ? Autant jouer le jeu jusqu'au bout.

Épisode 04 : L'artifice des apparences

Journal d'Ariane Senchat, 9 avril 2008

Je sors donc officiellement avec Matthis. Enfin, sortir est un bien grand mot. Disons que nous nous tenons de temps en temps par la main et exceptionnellement, échangeons un baiser pas particulièrement passionné. En tout cas, rien à voir avec celui que j'ai donné à Alexandre... Sonia n'en revient pas.

« Qu'est-ce que tu peux bien lui trouver ? »

Je me pose la même question. La principale qualité de Matthis, c'est qu'il n'est pas casse-pieds. Toujours d'accord pour tout. Autant de personnalité qu'un escargot.

« Il est sympa. »

Ma voix manquait de conviction au point que même Misha a tiqué.

« Mais tu es amoureuse de lui ? »

– Et toi, tu n'es pas amoureux de ton colocataire ? »

Il a viré à l'écrevisse avant de rentrer dans sa propre coquille à la vitesse de la lumière. Je te jure que ce garçon a un problème. En même temps, il est tellement adorable que c'est difficile de lui en vouloir. Sonia ne s'est pas laissé leurrer par la diversion.

« Je crois que tu es en train de faire une belle connerie. »

– Pourquoi ? Ça ne fait de mal à personne. »

Elle m'a lancé un regard lourd de mépris.

« Moi qui te prenais pour une fille intelligente ! »

En matière scolaire, sans aucun doute. Sur le plan sentimental, ça se discute. Conclusion soniesque :

« Ça va mal se terminer. »

Merci Nostradamus. Tu parles d'un soutien. Pas difficile à deviner, en plus : ce qui commence mal se termine mal. C'est pas comme si j'avais l'habitude que ça aille bien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 12 avril 2008

J'ai gagné. Le tournoi d'échecs, je veux dire. Mais l'atmosphère n'était pas pareille, après l'incident de la dernière fois, et je suis partie rapidement après avec Matthis. Il a tenu à venir m'encourager, même s'il ne connaît rien aux échecs. Quel petit ami attentionné ! C'est vrai en plus, il est vraiment sympa ! Cool. Peut-être qu'avec le temps, je tomberai amoureuse de lui pour de bon ? Quoique si on prend en compte le fait que nos baisers ne m'excitent même pas, c'est pas gagné d'avance.

Alexandre a perdu, lui. Il avait l'air complètement à côté de la plaque et n'a pas joué à son niveau habituel. J'imagine que c'est parce qu'il s'est disputé avec Cassandra hier soir. Plutôt, Cassandra lui a crié dessus ; lui, il n'a rien dit, comme d'hab'. Je ne sais pas à quel sujet c'était. Dans ces cas-là, je mets mon casque et la musique au maximum dans les écouteurs. Je m'en fous, de leurs problèmes. Je m'en fous de lui. Depuis l'incident, je l'évite autant que possible et c'est très bien comme ça.

Si seulement je le pensais vraiment...

Journal d'Ariane Senchat, 15 avril 2008

Échec pitoyable de la manœuvre d'évitement. Alexandre m'a coincée ce matin alors que je tentais une sortie sans passer par la case « petit déjeuner ». Œil sombre, narines pincées : j'ai brutalement révisé à la baisse la « chance » dont bénéficient ses étudiants.

« Pourquoi est-ce que tu m'évites ? a-t-il attaqué.

– ...

– C'est à cause de ce qui s'est passé l'autre jour ? Je t'ai dit que je ne t'en voulais pas. Tu n'étais pas dans ton état normal.

– ...

– On se fait une partie d'échecs, ce soir ?

– Désolée, j'ai rendez-vous avec mon copain. »

Pourquoi ne peut-il pas me laisser tranquille ? C'est déjà suffisamment dur sans ça ! J'en ai marre, je veux mon propre appartement. Et l'oublier.

Journal d'Ariane Senchat, 21 avril 2008

Ce matin, il a neigé. Une averse aussi violente que soudaine, qui a laissé au sol une mince pellicule glacée. J'ai retrouvé deux cadavres d'oiseaux sur la terrasse. Des petits avec des plumes brillantes, mouchetées de blanc. Lorsque je les ai pris dans mes mains, ils étaient encore chauds, sous la couche de neige. Stupidement, les larmes me sont montées aux yeux. Mourir ainsi au début du printemps... Peut-être était-ce des jeunes qui ne savaient pas encore bien voler ? Peut-être qu'ils avaient été désorientés par cette neige tardive ? Ils auront vécu si peu de temps... Je me suis essuyé les yeux d'un revers de manche en me traitant d'idiote sentimentale. Qu'allais-je faire des cadavres ? Les jeter purement et simplement à la poubelle me paraissait indigne de la grâce qui avait été la leur. Une chaleur rassurante a enveloppé mes épaules.

« On va les enterrer au parc avant de passer à l'université », m'a glissé Alexandre.

Pour cela, je le déteste aussi. Comment peut-il paraître aussi désinvolte tout le temps, puis sortir juste les bonnes paroles au bon moment, comme s'il lisait dans mon esprit ? Nous avons enveloppé les deux corps dans des pages tirées de magazines de voyage, un dernier rêve d'évasion vers des îles inondées de soleil. Puis nous les avons déposés dans une boîte en carton. Dehors, un soleil étincelant achevait de faire fondre les dernières traces de neige. J'ai songé vaguement que Matthis allait m'attendre en vain à l'arrêt de bus, mais je ne m'y suis pas arrêtée. Je suis montée dans la voiture d'Alexandre, une Mini Coop dans laquelle je me demande toujours comment il arrive à caser ses grandes jambes. J'ai dû enlever de mon siège un livre aux pages cornées, trois journaux datés de février et mars, une boîte de mouchoirs et un paquet de bonbons pour pouvoir m'asseoir. Lorsqu'il a démarré, une mélodie apaisante a envahi l'habitacle. Morcheeba. *Enjoy the ride*. Je n'ai pas pu m'empêcher d'esquisser un sourire et j'ai appuyé ma tête contre la vitre pour profiter du paysage, me laissant bercer par la musique. Je me sentais étrangement bien, dans cet espace réduit et encombré. Comme protégée du reste du monde. Nous avons roulé un petit moment, le temps pour la chanson d'arriver à son terme, avant de nous arrêter devant une grille de fer forgé noire.

« Viens ! » a dit Alexandre en saisissant la boîte aux oiseaux d'une main et en m'ouvrant la porte de l'autre.

Je n'étais jamais venue dans ce coin de la ville. Une allée de graviers blancs partait de la grille, s'enfonçant sous les branches souples de bouleaux aux feuilles d'un vert tendre. Un peu plus loin, un petit pont enjambait un ruisseau. Dans les arbres, des oiseaux chantaient. Nous avons marché jusqu'à un grand mur de pierre ocre, au pied duquel s'étendait une pelouse plus verte et drue que celle d'un terrain de football. Alexandre m'a expliqué :

« De l'autre côté, c'est un cimetière. Beaucoup de gens viennent enterrer ici leurs animaux de compagnie. »

J'ose espérer que ce n'est pas là la raison de la couleur de l'herbe. À ce moment seulement, j'ai remarqué la pelle pliable qu'il avait emportée et à l'aide de laquelle il a rapidement creusé un trou suffisamment profond pour y déposer la boîte. Ce dernier geste, il m'a laissée le faire. Je me suis exécutée avec un étrange sentiment d'apaisement. Ce lieu me paraissait idéal pour rendre les deux petites vies à la terre.

« Ça va mieux ? »

Je lui ai souri, plus légère que je ne l'avais été depuis longtemps.

« Oui. Merci ! »

– De rien. »

Ses yeux ont balayé la pelouse, comme s'il était à la recherche d'un point précis.

« Ce n'est pas la première fois que tu enterres un animal ici ? » ai-je deviné.

Son regard est revenu vers moi et son visage a retrouvé son habituelle expression souriante, détendue. Celle qui lui attire toujours la sympathie générale, et que moi je déteste parce que j'ai l'impression que ce n'est qu'un écran qui cache sa véritable personnalité.

« C'est un coin connu », a-t-il simplement répondu.

Cette fois, j'étais décidée à ne pas le laisser s'échapper avec des faux-fuyants :

« C'était quel genre d'animal ? »

Il a haussé légèrement les épaules. J'ai pensé qu'il n'allait pas me répondre.

« Un chat... »

Ensuite il a ri et ajouté :

« Maintenant qu'il est mort, il cohabitera sans problème avec les oiseaux. »

Je me suis cramponnée :

« C'était ton chat ? »

Une ombre a rapidement traversé son visage alors qu'il me répondait :

« En quelque sorte. Tu veux faire un tour du parc, avant que je te dépose à l'université ? »

– Non. »

J'ai sans doute employé un ton un peu sec, mais il n'a pas paru s'en formaliser. Comme si au fond, il s'en fichait pas mal de ce que je pouvais bien ressentir. Moi, j'étais fâchée parce que même les questions les plus anodines le concernant, il ne veut pas y répondre. Il a quoi, ce mec ? Il a été tueur à gages dans la mafia pendant son adolescence ? Non, ça m'étonnerait. Connaissant Cassandra, elle a dû bien se renseigner sur lui avant de l'épouser. Ex-tueur à gages ne devait pas figurer sur sa liste des qualités à remplir.

La version officielle, je la connais. Rien de plus banal : une scolarité honnête à l'école, puis l'université, la même où il enseigne actuellement, des parents d'une normalité rassurante, une jeune sœur infirmière, un parcours professionnel rapide mais somme toute, pas non plus extraordinaire. Circulez, y'a rien à voir !

Mais moi, je veux voir. Je ne saurais même pas dire pourquoi. Depuis le premier jour, il m'intrigue. Et il m'attire, ce serait stupide de le nier. J'ai beau essayer de lutter contre ce penchant, j'habite toujours chez lui et je ne peux pas passer ma vie à l'éviter.

Il faut croire que c'est le destin.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 avril 2008

J'ai encore fait une crise d'asthme à la piscine. Les garçons ont un peu paniqué, du coup ils ont appelé Alexandre, qui m'a emmenée illico chez le docteur. D'après l'homme de l'art, ce n'est pas très grave, simplement je stresse trop. Il faut que je me détende. Me détendre, tu parles ! Je fantasme sur mon beau-frère tout en sortant avec un mec pour lequel je n'ai aucun sentiment particulier, mais à part ça, je suis zen. Côté scolaire, c'est plus simple, heureusement. Les cours ne me passionnent pas plus que ça, mais ça va. En fait, la seule chose qui m'intéresse vraiment, c'est la seule que je ne peux pas avoir.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 avril 2008

Sortie cinéma avec la « bande des quatre ». Notre petit groupe survit cahin-caha. Nous sommes tellement différents les uns des autres que cela en devient comique. Sonia est le moteur de la bande, Misha en est le sourire, Matthis, le calme, et moi, le cerveau. Quoi d'autre ? Je ne me souviens même plus de ce que nous sommes allés voir. Matthis m'a tenu la main pendant toute la séance et ça ne m'a absolument rien fait, alors que le seul fait d'effleurer accidentellement les doigts d'Alexandre, à table, me donne des frissons.

Je suis un cas désespéré !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 avril 2008

À l'intercours, Sonia m'a demandé de la suivre. Nous nous sommes réfugiées derrière l'amphithéâtre, un coin glauque que doivent hanter les fantômes de générations de fumeurs.

« Tu n'as rien remarqué de bizarre, au sujet de Matthis ?

– Non. J'aurais dû ?

– Les mecs qui l'ont pris à partie, l'autre jour, ce sont des dealers.

– Des dealers ?

– Ouais, ils vendent de l'herbe aux étudiants. Tu n'as jamais senti d'odeur bizarre sur lui ?

– Non. »

Il faut dire que j'essaye d'éviter les contacts rapprochés.

« T'es vraiment nulle comme petite copine, tu sais ça ?

– Ouais.

– Ne te laisse pas embarquer là-dedans, en tout cas.

– Pas de risque. Mais s'il y touche, il faudrait peut-être faire quelque chose, non ?

– T'es irrécupérable, toi ! Ce que je veux dire, c'est : largue-le vite fait ! »

Impossible. Pas que je tienne tant que ça à rester la petite amie de Matthis, hein ! Au contraire, si j'avais un bon prétexte pour casser... Mais j'ai été élevée dans le respect des saints commandements : tu ne boiras pas de façon excessive, tu ne consommeras pas de substances illicites, tu n'auras pas de rapports non protégés, tu te nourriras sainement. Je ne peux pas laisser couler.

« La drogue, c'est dangereux ! ai-je protesté. Même celle qu'on prétend douce. D'ailleurs, tu as vu les ennuis qu'il s'est attiré avec ça.

– Raison de plus pour ne pas s'en mêler », a rétorqué Sonia.

Mais on n'arrête pas le syndrome du chevalier blanc. À la sortie, au lieu d'éviter Matthis comme à l'ordinaire, je suis allée l'attendre devant son bâtiment. Il a dû se demander si le ciel lui tombait sur la tête. Je lui ai foncé dessus, l'ai attiré un peu à l'écart et j'ai attaqué sans préambule :

« C'est vrai que tu fumes des pétards ?

– Bah oui, c'est cool ! Tu veux essayer ?

– Ça va pas, non ? Je ne suis pas une droguée !

– Tu abuses ! Un peu d'herbe de temps en temps, ça ne fait pas de mal. »

La conversation a vite dégénéré. Peut-être qu'il n'est pas un drogué et peut-être que je suis une sale gamine gâtée et intolérante. N'empêche qu'entre moi et la came, il a choisi la seconde. Bon vent ! Je suis repartie avec Misha, qui partage mes opinions sur le sujet, lui. Me voilà de nouveau célibataire. Tant mieux !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 avril 2008

J'ai revu Matthis de loin aujourd'hui. Il ne m'a même pas calculée. D'accord, ce n'était pas l'amour fou entre nous, mais quand même, je me suis sentie un peu vexée. Plus tard, dans l'amphi, je me suis demandé si l'éternelle nonchalance d'Alexandre ne trouverait pas ses racines dans l'herbe. Mais je ne vois pas quand il fumerait : ça ne sent rien à l'appartement, et je doute qu'il puisse s'y livrer à l'université. D'ailleurs, Cassandra ne le laisserait jamais faire une chose pareille.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 avril 2008

Les examens approchent à grand pas. Je ne me fais pas trop de soucis en ce qui me concerne, sans vouloir me lancer des fleurs. En revanche, je pratique le soutien intensif auprès de mes amis. Surtout Misha qui a raté ses partiels.

« Dire qu'à ton âge, je ramais encore en première ! » a-t-il soupiré en pleine explication sur les statistiques.

Je l'ai regardé avec étonnement. C'est vrai qu'ils ont deux ans de plus que moi, mais je n'y pense jamais, en fait. J'ai l'habitude d'être toujours en décalage, alors deux ans ou vingt, quelle importance ? Au fond, l'âge n'est qu'une question de perspective.

Je ne vois plus trop Alexandre, lui aussi plongé dans la préparation des examens. J'ai l'impression qu'il m'évite à son tour, depuis l'histoire des oiseaux. J'ai voulu glisser un œil dans son jardin secret et ça ne lui a pas plu. Tant pis ! Ce n'est pas comme si nous étions obligés de nous entendre. Après tout, je suis toujours en conflit plus ou moins larvé avec Cassandra et ça ne nous empêche pas de cohabiter.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 mai 2008

J'aimerais bien pouvoir réviser en paix. Au lieu de ça, j'entends les cris de ma sœur jusque dans ma chambre, même porte fermée. Apparemment, elle reproche à Alexandre quelque chose au sujet d'une autre femme, je ne comprends pas bien quoi. La tromperait-il ? Ça n'a pas l'air d'être son style, et puis il

est quasiment toujours à la maison, je ne vois pas quand il en aurait le temps. À moins que ce ne soit l'une de ses étudiantes. Des filles de mon âge, c'est dégoûtant ! Remarque, si c'était moi... Arrêtons de fantasmer. Réjouissons-nous plutôt qu'il soit ainsi démontré à ma chère sœur qu'il existe des choses qu'elle ne peut pas contrôler. Adieu, mari parfait !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 mai 2008

Lorsque je suis sortie de ma chambre, seule Cassandra était présente. J'ai froncé les sourcils en la voyant devant les fourneaux. Il n'y avait pourtant pas de réception de prévue ce soir. Elle avait les yeux rouges et j'ai soupçonné que les oignons qu'elle épluchait n'étaient pas les seuls responsables.

« Alexandre n'est pas là ?

– Non. Sors plutôt les couverts, si tu veux te rendre utile.

– Je l'ai entendu, tout à l'heure.

– Il a dû partir plus vite que prévu. Prends les verres bleus, pas les blancs.

– Vous vous êtes disputés ? »

Elle m'a lancé un regard noir. Je n'ai pas bronché. Je vis dans cet appartement, même si c'est le sien. Et je ne suis pas sourde. Elle s'est essuyé le visage d'un revers de manche avant de se concentrer de nouveau sur ses oignons. Je déteste les oignons.

« Pas vraiment... De toute façon, il est impossible de se disputer avec lui. »

Ça, c'est vrai. Parce qu'il faut être deux pour se disputer. Or lui, dans ces cas-là, il se contente de tourner la chose à la plaisanterie. Ou de prendre l'air absent sans répondre.

« Il voit une autre femme ? » ai-je risqué.

Elle a manqué s'entailler le doigt avec son couteau. La lame a tremblé dans sa main et l'espace d'un instant, j'ai cru qu'elle allait me la lancer au visage. Je me suis abritée derrière une assiette.

« Ce ne sont pas tes affaires.

– Pourquoi tu l'as épousé, d'abord ? Avant, tu disais que tu ne te marierais jamais. »

Elle a lâché les oignons dans la poêle d'un geste nerveux.

« Tu n'es encore qu'une gamine, tu ne peux pas comprendre.

– Mais tu l'aimes ?

– Écoute. Tout ce qu'on te raconte, au cinéma, dans les livres, c'est du flan. Un mariage, c'est un contrat. Une association d'intérêts. C'est ça qui fait tenir un couple. Ceux qui se marient dans le feu de la passion divorcent au bout de deux ans, regarde les statistiques. »

Le pire, c'est qu'elle a sans doute raison. Même si je trouve cela déprimant au possible. J'ai aligné les couverts avec soin, lissé les serviettes, puis je suis remontée au front.

« Et quel est son intérêt à lui, dans ce mariage ? »

L'odeur des oignons frits remplissait la cuisine, me donnant envie de vomir. Elle aurait pu me dire qu'Alexandre était sincèrement amoureux d'elle. Je l'aurais crue. Cassandra est la beauté de la famille : un teint de pêche, des cheveux stylés pub pour shampoing et une silhouette sans un gramme de graisse. Mais face à mes questions, elle a opté pour la franchise.

« Regarde autour de toi, Ariane. Tout m'appartient ici. Ce n'est pas avec son salaire d'enseignant qu'il aurait pu se payer un appartement pareil. »

J'ai plaqué une serviette contre mon nez et ma bouche dans l'espoir de calmer ma nausée. Je n'arrive pas à croire qu'il l'ait épousée pour ça, pour son argent et son bel appartement. Il n'est pas comme ça ! Je plains Cassandra si elle s'imagine que c'est le cas. Qu'il ne l'aime pas d'amour comme on pense souvent que c'est le cas chez les jeunes couples, ça, je peux facilement le concevoir. Même si du coup, le

pourquoi de leur mariage continue à m'échapper.

« C'est triste qu'il t'ait épousée pour ton argent !

– Je n'ai pas dit que c'était seulement pour ça. Enfin, tu comprendras quand tu seras grande. »

Elle sait pertinemment à quel point je déteste cette phrase. Presque autant que les oignons. J'ai fermement refusé d'en manger, même si c'est, paraît-il, plein de vitamines. La demi-complicité induite par notre conversation n'y a pas résisté longtemps. Je suis partie m'enfermer dans ma chambre avec un paquet de petits beurrés. Comment cette fille peut-elle être ma sœur ? Nos visions de la vie sont complètement incompatibles. Où est l'amour, dans tout ça ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 4 mai 2008

Lorsqu'Alexandre est rentré hier soir, je lui ai demandé où il avait été. Il m'a répondu que ce n'était pas mes affaires. (Toute ressemblance avec une réplique précédente serait purement fortuite). J'aurais pu gifler Cassandra et son petit sourire supérieur style « je te l'avais bien dit ». Je déteste lorsqu'il joue les mystérieux. Je déteste ne pas savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense... Et je me déteste d'être comme ça !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 5 mai 2008

Le mystère s'épaissit, cher journal. Ce matin, il faisait beau et chaud, la première véritable journée de printemps que nous ayons eue depuis le début de l'année. Nous avons tous ressorti nos vestes légères. En faisant le changement, Alexandre a oublié son portefeuille sur la table, et comme je partais après lui, j'ai couru pour le rattraper. Dans ma hâte, j'ai fait tomber l'objet par terre ; dans sa chute, il s'est ouvert sur la photo d'une femme. Mais pas Cassandra. La femme sur l'image paraissait un peu plus âgée, peut-être la quarantaine, avec un air doux et souriant. Une maîtresse ? Mais quel homme se promènerait avec la photo de sa maîtresse dans son portefeuille ? Évidemment, je n'ai pas été capable de tenir ma langue : lorsque je l'ai rattrapé pour lui rendre le portefeuille, je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander qui était la femme. Il m'a fusillée du regard, méchamment. Je ne lui avais jamais vu une telle expression, et à ce moment je me suis dit — mais un peu tard — que j'aurais mieux fait de me taire.

« Est-ce que tu apprendras un jour à ne pas te mêler de la vie privée des gens ? » m'a-t-il lancé froidement.

J'ai simplement secoué la tête et j'ai fait demi-tour en courant, pour ne pas être tentée d'éclater en sanglots. Le tact et moi, nous ne serons jamais amis.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 7 mai 2008

Je confirme pour le tact. Ce soir, j'avais invité Misha pour l'aider à bûcher le droit économique, quand j'ai pris la malencontreuse initiative d'essayer de lui tirer une fois de plus les vers du nez au sujet de son soi-disant colocataire. Il s'est fâché. Pourtant, pour mettre en colère un gentil garçon comme lui, il faut se lever de bonne heure. Il faut croire que j'ai un don pour ça. Furieux, Misha m'a rappelé l'épisode Matthis — lequel continue de m'ignorer avec une désinvolture imprégnée de fumée délétère. Pas une grande réussite, certes. Et encore, Misha ignore tout de mes fantasmes au sujet d'Alexandre. Pour le coup, il me jugerait encore plus tordue que lui. Et il n'aurait pas tort.

Si on ajoute à tout ça que ledit Alexandre me fait la gueule depuis l'autre jour et que Cassandra semble décidée à l'imiter, sans doute par solidarité conjugale, tu déduiras aisément, cher journal, que l'atmosphère ne respire pas la joie, en ce moment.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 9 mai 2008

Ce soir, je me sentais tellement épuisée que je me suis effondrée devant la télévision au lieu d'aller réviser mes cours. Cassandra n'était pas rentrée. Alexandre, lui, était dans son bureau, aussi j'ai zappé au hasard des chaînes avant de m'arrêter sur un reportage au sujet de la sexualité des jeunes, sans avoir aucunement l'impression de m'y retrouver — ils n'avaient pris que des cas caricaturaux qui, à mon sens, n'ont que peu de rapport avec le quotidien général des gens. C'est le biais général des médias. À vrai dire, je m'étais à moitié endormie devant lorsque j'ai senti le siège du canapé s'affaisser du côté de mes jambes. Je me suis redressée en vitesse pour jeter un regard coupable en direction d'Alexandre. Comme à son habitude, il avait l'air parfaitement serein.

« C'est intéressant ? »

L'image du baiser que je lui avais donné le soir de la demi-finale du tournoi d'échecs m'est revenue fort mal à point en tête. Dans le reportage, ils montraient une lycéenne qui collectionnait les liaisons avec des hommes bien plus âgés qu'elle. Je ne parvenais pas tout à fait à me convaincre que je n'avais pas, comme elle, quelque chose qui ne tournait pas rond.

« Je ne regardais pas vraiment, je dormais, ai-je menti à moitié.

– Ah... » a-t-il simplement répondu, le regard rivé à l'écran, mais sans le voir.

Je sentais qu'il avait envie d'ajouter quelque chose, alors j'ai attendu en silence jusqu'à ce qu'il dise :

« Tu sais, à ton âge, c'est normal de se poser des questions. Les hormones travaillent, nous sommes tous passés par là. »

J'ai cligné des yeux d'un air stupide. Qu'est-ce qu'il pouvait bien vouloir dire par là ? Que tous les ados ne pensent qu'à ça ? Le reportage embrayait sur un garçon gay dont le look aurait donné des sueurs froides à Misha.

« Comment ça, "nous sommes tous passés par là" ? Et quel genre de questions on se pose donc, selon toi ? ai-je attaqué d'un ton agressif, comme à chaque fois que je me sens mal à l'aise.

– Je... Merde, ce n'est pas à moi de te parler de ce genre de truc, a-t-il fait brusquement, l'air embarrassé, tout en fixant la moquette immaculée.

– Pourquoi pas ? C'est pas comme si j'avais quelqu'un d'autre. »

En vrai, je n'avais pas franchement envie de discuter de ma vie sexuelle inexistante avec lui. Mais vu qu'il avait l'air d'humeur bavarde, je n'allais pas louper l'occasion de lui soutirer des confidences. Il a appuyé sur le bouton de la télécommande.

« Tu as un petit ami, n'est-ce pas ?

– Plus ou moins. »

Si je lui disais que c'était fini, la conversation tournerait court. Sans parler du fait qu'il valait mieux ne pas m'étendre sur les causes de la rupture. Après tout, il est prof, il aurait peut-être jugé de son devoir de prévenir l'administration. Il a frotté ses mains l'une contre l'autre. À ce moment-là, il m'a paru bien plus âgé que ce qu'il est en réalité.

« Bon. Tu connais déjà tout ce qu'il faut savoir à ce sujet, non ? Vous avez des cours d'initiation sexuelle à l'école, de nos jours.

– Ça se voit que tu n'y as jamais assisté, ai-je ricané.

– D'accord, mais il y a des informations sur Internet...

– Les films pornos ? »

Il a passé une main lasse sur son visage. La conversation partait en vrille, mais j'éprouvais un plaisir malsain à le pousser dans ses retranchements.

« Les préservatifs, ce genre de choses... a-t-il explicité.

– En théorie, ouais.

– Tu n'as pas... »

Il s'est interrompu, la main sur la bouche. Puis il a secoué la tête.

« Tu devrais en parler avec ta sœur.

– Je suppose que tu plaisantes ?

– Et avec tes parents ?

– Tu as parlé de ça avec tes parents ?

– Non. J'ai eu... Eh bien, chaque cas est particulier, je suppose. Ça se passe bien, avec ton copain ? »

Quelque chose a lâché dans ma poitrine à ce moment-là. Je me suis rapprochée de lui pour me blottir contre son torse et les larmes ont débordé. J'aurais bien été incapable d'expliquer pourquoi. Pas à cause de Matthis, en tout cas. Il a caressé mes cheveux d'un geste maladroit. Son souffle a balayé mon oreille quand il a demandé :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas, Ariane ? Ce garçon... Il t'a fait faire des choses que tu ne voulais pas ? »

La note d'inquiétude dans sa voix m'a fait vibrer. Enfin, il se montrait concerné et ne se réfugiait pas derrière son écran « tout va bien dans le meilleur des mondes » ! J'ai failli mentir encore, avouer des faits inexistantes pour le plaisir de sentir sa protection autour de moi, et pour retenir son attention. Mais ma répulsion naturelle pour le mensonge m'en a empêchée. J'ai secoué la tête, sans lâcher sa chemise. Mes larmes séchaient peu à peu mais j'avais envie de sentir encore sa chaleur contre moi, sa main dans mes cheveux. J'aurais pu rester toute la nuit comme ça si Cassandra n'était pas rentrée avec l'à-propos qui la caractérise.

« Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Rien. Je vais me coucher », lui ai-je répondu.

J'ai battu en retraite, abandonnant lâchement Alexandre à son épouse. Les éclats de voix n'ont pas tardé. J'ai tiré ma couette par-dessus ma tête pour t'écrire, cher journal. Je ne devrais pas m'accrocher à Alexandre comme ça. Il est le mari de ma sœur, il a quinze ans de plus que moi et je n'ai pas besoin de me compliquer encore l'existence. Il n'est rien, rien du tout pour moi ! Rien, rien, rien !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 11 mai 2008

C'est la guerre froide à la maison. Alexandre m'évite depuis l'autre soir. Et Cassandra me foudroie du regard chaque fois qu'elle me croise. Je crois qu'elle regrette d'avoir accepté de m'héberger. Elle voulait tant étaler sa réussite ! Elle a juste oublié qu'elle et moi, ça n'avait jamais collé. En plus, j'essaie de lui piquer son mari. Du moins, c'est ce qu'elle s'imagine. En vérité... en vérité, je ne sais plus trop où j'en suis.

Je me suis confiée à Misha. Sonia m'aurait dit de lâcher le morceau et de concentrer mes efforts sur la recherche d'une chambre universitaire. Misha au moins sait ce que c'est de vivre une histoire compliquée. Du moins je le crois, parce qu'il se montre plutôt avare de confidences sur le sujet. Il m'a écoutée en silence, et puis il a dit :

« C'est l'âge où on se pose des questions. Ça nous passera en grandissant. »

Comptez sur Misha pour se voiler la face. J'ai arraché d'un geste rageur une innocente pâquerette. Il m'aime, un peu, beaucoup, à la folie... C'est ça, oui !

« Je ne vois pas comment ça peut passer si on n'a pas les réponses à nos questions. Tu en es où, toi, avec ton colocataire ? »

Il s'est tortillé, mal à l'aise.

« C'est spécial.

– C'est toujours spécial ! Tu couches avec lui ? »

Il m'a regardée d'un air choqué. Comptez sur moi pour mettre les pieds dans le plat. J'ai effeuillé trois pétales de pâquerette avant qu'il ne réponde.

« Non. Ce n'est pas... Je ne suis pas...

– Mais tu l'aimes ?

– D'une certaine façon, je suppose.

– Tu l'aimes, mais tu n'as pas envie de coucher avec lui ? »

Au secours, je vis entourée d'êtres bizarres ! Pour moi, quand on aime quelqu'un, c'est normal d'avoir envie de lui faire l'amour. Même sans être amoureux, d'ailleurs. Zut ! Alexandre a raison, ce sont les hormones. Peut-être que Misha n'a pas d'hormones.

« Oui, enfin non... je sais pas. Ça me gêne, a-t-il ajouté.

– Alors tu vas partir, quand tu seras plus âgé ? Tu vas le quitter et te mettre avec une fille ?

– Ben... ce serait plus normal, non ? »

C'est moi qui ai un problème avec la définition du mot « amour » ou c'est le reste du monde qui ne tourne pas rond ? Je dois avoir lu trop de contes de fées quand j'étais petite, mais pour moi, quand on aime quelqu'un, c'est pour la vie. Pas pour conquérir une position sociale ou passer le temps pendant ses études.

« Alors tu ne l'aimes pas vraiment. Si tu l'aimais vraiment, tu te ficherais du reste.

– ... Oui. Peut-être... Je ne sais pas. »

Son air paumé m'a filé quelques remords. Je n'avais pas prévu que la conversation tourne de cette façon. Lui ne m'avait pas jugée quand je lui avais confié mes problèmes. Il s'était contenté de dire qu'il n'y en avait aucun. Réflexion faite, je me demande ce qui est le pire.

« Désolée ! Tu fais ce que tu veux, après tout.

– Pas de souci. »

Ça m'énerve, les gens comme ça. Pourquoi s'obstiner à clamer que tout va bien, le ciel est bleu, le soleil brille alors que manifestement, ce n'est pas le cas ? Alexandre est pareil. Rien n'a jamais d'importance, la vie est cool, circulez y'a rien à voir ! Mes bonnes résolutions ont aussitôt fondu comme neige au soleil.

« Évidemment que si ! Je vois bien que tu n'as pas l'air à l'aise. Pourquoi tu ne me dis pas la vérité ?

– Si je te disais que ça n'allait pas, tu serais gênée, n'est-ce pas ? Je ne veux pas t'embarrasser.

– M'embarrasser ? Ça sert à quoi, les amis, si tu ne peux pas te confier à eux ? »

Il s'est allongé au pied de l'arbre sous lequel nous nous trouvions, le regard perdu dans les frondaisons, tandis qu'une cohorte de fourmis grimpait le long du tronc en charriant des miettes de sandwich. Puis il s'est mis à raconter :

« Je n'ai jamais connu mon père. Ma mère a travaillé comme une folle pour nous élever, mon frère et moi. Comment aurais-je pu me plaindre, quand je la voyais travailler la nuit, revenir pour nous lever et nous préparer le petit déjeuner, puis repartir pour un autre travail de jour ? Elle a fait de gros sacrifices pour que nous puissions faire des études, avoir la vie qu'elle n'avait pas eue. Alors je ne peux pas la décevoir. Je ne peux pas lui annoncer que... Je dois me montrer à la hauteur de ce qu'elle a fait pour moi, tu comprends ? »

J'en suis restée sans voix. Moi et mes jugements à l'emporte-pièce ! J'ai l'habitude de dire ce que je pense sans me soucier de ce qui se cache derrière le masque que la plupart des gens portent en société. Je déteste les masques. Mais si je m'étais trouvée dans la situation de Misha, peut-être aurais-je réagi de la même façon ? Encore que j'ai du mal à m'imaginer vivre la vie qu'un autre aurait décidé pour moi. Mes choix, même mauvais, n'appartiennent qu'à moi. À ce moment-là, un groupe de filles est passé en s'extasiant sur la photo de je ne sais quelle star sur papier glacé. D'une certaine façon, je suis aussi artificielle qu'elles. Je m'arrête à la surface. Je ne sais pas comment gérer ce qui se trouve dessous. J'ai coupé la tête de la pâquerette et l'ai jetée au loin.

« Désolée !

– Pas grave. C'est le passé. »

Le passé, à dix-huit ans ? Mes cinq ans me semblent encore bien proches... Sans doute parce que j'ai vécu dans un cocon. J'ai toujours eu tout ce que je voulais et j'ai pu agir selon ma guise, si l'on excepte mon hébergement chez Cassandra. Je ne me protège pas, parce que je n'ai rien à protéger. À part peut-être cette attirance coupable pour un homme qui n'est pas pour moi. Finalement, je ne suis pas une fille aussi droite que j'aime à le penser.

Après cela, nous sommes passés à des sujets de conversation plus légers. Par exemple, combien de fois son poids une fourmi peut-elle porter, si elle et ses copines préfèrent le salé ou le sucré. Au bout du compte, je ne suis pas plus avancée. J'ai plus que jamais l'impression d'être une extraterrestre, avec ma conception romantique de l'amour, en complète contradiction avec mon attirance pour Alexandre et mon aventure avec Matthis.

Nous vivons dans un monde mouvant, alors que moi, je voudrais qu'il soit à jamais immobile, comme un immense tableau conçu par un peintre un peu fou. J'ai peur de ne pas y trouver ma place. J'avance à l'aveuglette, je me cogne dans tous les angles. Et toutes les personnes que j'y croise me semblent aussi aveugles que moi.

Épisode 05 : Un bonheur avorté

Journal d'Ariane Senchat, 18 mai 2008

Dimanche en famille au bord de l'eau. Papa, maman et leur grande fille, quel tableau idyllique ! Sauf que Cassandra et Alexandre ne sont pas mes parents, mais quelle importance ? Nous avons fait comme les autres, admiré les canards, pique-niqué sur l'herbe, marché au soleil, et joué au ballon (oui, même Cassandra). Selon ma chère sœur, j'avais besoin de me changer les idées avant les examens. Gageons qu'elle aura reçu un coup de fil de nos parents, parce que ça m'étonnerait qu'elle y ait songé d'elle-même. Quoi qu'il en soit, je dois admettre qu'il est plutôt agréable d'écrire au soleil alors que ma sœur et son mari sont plongés dans leur lecture. Profitons de la vie et arrêtons de nous poser des questions !

* * *

(Plus tard)

Eh bien, non, ce n'étaient pas les parents ! J'aurais préféré, remarque. Cassandra essayait simplement de créer l'atmosphère idéale, selon elle, pour m'annoncer la grande nouvelle : Alexandre et elle vont avoir un bébé. Ô joie ! Elle rayonnait comme si elle venait de décrocher un diplôme de Harvard. J'ai réussi à m'arracher quelques félicitations avant de me tourner vers Alexandre, qui souriait d'un air convenu. Il souriait des lèvres seulement : son regard était d'un vide insondable. Pas vraiment celui d'un heureux futur père. Cassandra était trop prise dans son rêve d'avenir rose layette pour s'en rendre compte. J'ai repensé à la photo de la femme dans le portefeuille d'Alexandre et je me suis dit que finalement, je ne tenais pas à en savoir davantage. Tout ça est bien trop compliqué pour moi.

J'ai suggéré à Cassandra que dans ces conditions, il serait préférable que je prenne une chambre universitaire, histoire de libérer la mienne pour le bébé. Elle m'a répondu que nous verrions pour la rentrée, mais a eu l'air indubitablement soulagée. De même qu'Alexandre, que je guettais toujours du coin de l'œil. Surtout, cachez votre joie d'être débarrassés de moi... De toute façon, j'irai mieux loin de lui, c'est un fait indéniable. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et si j'ai envie d'aller me jeter dans le lac le plus proche, c'est parce que je suis une jeune imbécile ignorante, qui ne comprend rien à la vie, ni à l'amour !

* * *

Journal d'Ariane Senchat 21 mai 2008

Séance de soutien scolaire avec Misha. Nous sommes censés étudier les statistiques, mais il y a du travail :

« Cinq cent huit divisé par six ? demandé-je.

– Euh...

– Misha, c'est du niveau d'un élève de primaire !

– Mais pourquoi tu veux pas que j'utilise ma calculette ? se plaint mon élève.

– Parce qu’elles sont interdites le jour de l’examen ! Alors, cinq cent huit divisé par six ?

– Cinquante-deux ?

– T’es vraiment un cas désespéré ! »

Comment veux-tu expliquer les statistiques à quelqu’un incapable de faire une division de tête ? Pas qu’il soit foncièrement nul, en fait il est plutôt bon dans certains domaines, mais il n’est vraiment pas scolaire. Dès qu’il faut apprendre par cœur, que ce soit pour les cours ou les tables de multiplication, il décroche. D’accord, tout le monde ne peut pas avoir la même mémoire que moi, mais là, quand même... De guerre lasse, j’ai changé de sujet :

« Je compte prendre une chambre universitaire l’an prochain.

– Ta frangine te fout à la porte ? a réagi Sonia.

– Non. Si. Peu importe ! Elle va avoir un enfant.

– Toutes mes condoléances. »

Nous avons gloussé de concert, sous le regard noir de Misha. Il déteste toute forme de médisance.

« On pourrait prendre une colocation ? a-t-il suggéré.

– Tu n’as pas déjà un colocataire ?

– Si, mais... j’ai besoin de changer d’air. »

Il n’en avait pas l’air franchement convaincu. Je me suis demandé s’il y avait eu un problème avec son colocataire actuel (dont il ne nous parle jamais et au sujet duquel nous en sommes réduites à nous perdre en supputations), mais je n’ai pas osé lui poser la question. Surtout avec Sonia à côté.

« Ce serait plus cool que la cité universitaire, a approuvé cette dernière. Mais il faut être sûr, on s’engage pour un an de loyer. Sans compter qu’il faudra obtenir une caution de nos parents. »

Voilà où le bât blesse. Je ne suis pas certaine que les miens accepteront de me voir voler de mes propres ailes. Tant que je suis mineure, je demeure sous leur autorité. Et s’ils demandent à Cassandra de me laisser rester, elle acceptera, trop soucieuse de jouer les bonnes filles. Qu’est-ce que je vais faire s’ils refusent que je parte ? Je ne les supporte plus, ni ma sœur, ni son mari. Cassandra, parce c’est Cassandra : nous ne nous sommes jamais entendues, il n’y a pas de raison pour que cela commence maintenant sous le prétexte qu’elle va devenir mère. Elle fera une mère atroce, je plains le pauvre gamin. Alexandre, parce que... parce que je l’aime trop pour ne pas le détester.

Révisons. Ça m’empêchera de penser à autre chose.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 23 mai 2008

Mes parents sont ravis d’apprendre qu’ils seront bientôt grands-parents, mais ne sont pas pour autant d’accord pour que j’aie à habiter ailleurs. Pourtant, Cassandra y a mis du sien pour les convaincre qu’elle aurait besoin de la place pour le bébé et que j’étais parfaitement capable de me débrouiller seule. Pour une fois qu’elle disait à mon sujet quelque chose qui s’apparentait à un compliment. Rien à faire, c’est non !

Le téléphone raccroché, la discussion a dégénéré sur le mode « franchement, tu es un boulet, tu n’as jamais rien fait que de me pourrir la vie » et « je n’ai pas demandé à être ta sœur, espèce de névrosée, crois bien que je préférerais aller vivre ailleurs ».

Alexandre a tenté de nous séparer. Cassandra lui a conseillé de se mêler de ses affaires, il l’a ignorée et m’a attrapée par le bras. Sans doute parce qu’il pensait qu’étant plus petite, je serais plus facile à maîtriser. Mauvais calcul. Je lui ai hurlé du fond de ma colère :

« Toi, le toutou domestique, lâche-moi ! J’ai pas de conseils à recevoir d’un type qui joue les larbins d’une cinglée ! »

Et là, je me suis pris une claque. Pas la petite tape de réprimande, non, une vraie gifle sonore qui m'a fait sursauter bien plus que la douleur. Cassandra a pris la mine d'un chat devant un bol de crème. Elle devait en rêver depuis longtemps, de celle-là. Sans un mot, j'ai tourné les talons pour me réfugier dans ma chambre. Surtout, qu'elle n'ait pas la satisfaction de voir les larmes dans mes yeux.

Quelques minutes plus tard, Alexandre a frappé à ma porte, pour s'excuser. Je l'ai ignoré. Il a passé un bon moment assis de l'autre côté, à tenter de me convaincre, puis Cassandra est venue le chercher. J'étouffais sous mon oreiller à force de le plaquer contre mes oreilles. Au moment où je l'ai écarté, j'ai senti une contraction familière dans ma poitrine. Des points noirs ont dansé devant mes yeux tandis que je cherchais ma respiration. Pendant quelques longues secondes, j'ai cru que je ne la trouverais jamais et je me suis dit que c'était aussi bien. Qu'il s'agissait de la solution à tous les problèmes. Puis j'ai réussi à saisir mon inhalateur et petit à petit, tout est rentré dans l'ordre. Même la mort ne veut pas de moi, on dirait bien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 3 juin 2008

« Ariane ?

– J'arrive ! »

Je me dépêche de rejoindre Misha devant les grilles. Lui et Sonia sont les seuls rayons de soleil dans mon existence pourrie. Cassandra n'était déjà pas évidente à supporter au naturel, mais enceinte, c'est trois fois pire. C'est bien pratique de pouvoir tout coller sur le dos des hormones. Je veux bien qu'elle ait des nausées et qu'elle soit fatiguée, mais elle n'est pas malade, quand même ! Juste enceinte. Et donc, chiante. J'ai l'impression que même Alexandre commence à en avoir marre, c'est dire.

En réalité, je crois qu'elle est terrifiée. Elle a tellement l'habitude de tout contrôler dans sa vie, que réaliser qu'il y a des trucs qui lui échappent, comme les nausées, la rend complètement hystérique. Enfin, ce n'est pas parce que je comprends (ou crois comprendre) les raisons de son comportement que je vais l'excuser, non plus.

Du coup, je passe de plus en plus de temps chez Misha, enfin chez son... je ne sais pas trop comment l'appeler. Lui prétend que ce n'est que son colocataire, mais c'est nettement plus compliqué que ça. L'autre jour, il m'a bien avoué qu'il l'aimait. De son côté, monsieur colocataire (Armand de son prénom) ne se gêne pas pour l'abreuver de mots tendres et de gestes ambigus. Est-il sincère ou n'agit-il ainsi que pour embarrasser Misha, et moi par la même occasion ? Impossible de le dire, tant ce type s'amuse à cultiver le mystère.

Enfin, bon, ce ne sont pas mes oignons. Si ça leur convient comme ça, c'est leur problème. J'aimerais juste ne pas me retrouver prise au milieu de leur petit jeu. Par exemple, que Misha m'invite à dormir, c'est cool : ça m'évite de subir les jérémiades de ma sœur. Qu'Armand passe la soirée à m'assassiner du regard, c'est moins drôle. Si au moins, il disait clairement que je gêne parce qu'il veut rester en tête à tête avec son petit ami ou quelle que soit leur relation : mais non, pas un mot, juste ces regards noirs dès que Misha tourne le dos. Tant pis pour lui, je m'accroche.

Cassandra et Alexandre ne disent rien lorsque je découche. Sans doute qu'ils ont confiance en Misha avec son air gentil et innocent (tout mon contraire, en somme !). Il présente mieux que les tenues gothiques de Sonia, en tout cas. Je me demande ce qu'ils penseraient du colocataire psychopathe. Mais ils ne le connaissent pas et ce qu'ils ignorent ne peut les inquiéter. Si seulement mes parents n'étaient pas aussi bornés ! Ils doivent venir à Paris début juillet, j'en profiterai pour leur présenter mes amis (note : demander à Sonia de faire un petit effort vestimentaire) et avec un peu de chance, ils accepteront que nous prenions une colocation. Sonia a déjà commencé à prospecter le quartier qui nous intéresse. Il faut que je

me sorte de là, de cette situation pourrie et de ces sentiments que je n'arrive pas à contrôler.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 10 juin 2008

Les examens approchent. J'ai hâte que ce soit terminé et que je puisse tourner la page, passer à autre chose. J'ai refait des crises d'asthme, et bien que ce soit purement dû à la tension nerveuse, je dois de nouveau éviter la piscine, ce qui n'arrange rien à la tension nerveuse : c'est un peu l'histoire du chien qui se mord la queue. Cassandra est de plus en plus invivable, Alexandre dort dans son bureau. Au moins, ça m'assure des nuits tranquilles, quand je ne fais pas des rêves indésirables.

Hier soir, je n'arrivais pas à dormir, alors je me suis levée pour aller aux toilettes. La salle de bain était occupée. Étant donné les sons qui me parvenaient de l'intérieur, je n'ai pas eu trop de mal à deviner de quelle façon. Alexandre a raison sur un point : les vidéos porno, ça vous apprend quand même des choses. Cassandra était déjà couchée. Du coup, je suis retournée dans ma chambre m'occuper de la même manière. J'ai fermé les yeux pour m'imaginer que nous le faisons ensemble, bien que chacun de notre côté. Je suis assurément un cas désespéré. Surtout, j'espère que j'ai rêvé les pas qui se sont arrêtés devant ma porte, à un moment où j'aurais préféré me savoir seule.

* * *

Journal de Ariane Senchat, 12 juin 2008

Misha stresse tellement à cause de ses examens qu'il va finir par tous nous contaminer. Je veux bien que pour lui, l'enjeu soit essentiel : c'est son frère qui lui paye ses études, il veut se casser de chez son colocataire, et son niveau scolaire laisse à désirer. Mais c'est pas une raison pour nous demander toutes les cinq minutes ce qu'est la théorie des avantages comparatifs ou s'il faut vraiment apprendre par cœur la date de tous les grands arrêts.

Cassandra aussi stresse. Elle devient tellement irritable qu'on a l'impression de manipuler en permanence une grenade dégoupillée. Alexandre passe son temps enfermé dans son bureau, moi dans ma chambre. Elle passe l'aspirateur de façon compulsive. Maman dit que c'est une mauvaise période à passer et qu'elle a besoin de tout mon soutien dans ces moments difficiles. Mais moi, qui me soutient ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat 15 juin 2008

J'ai atterri une fois de plus chez Misha, après m'être fait traiter de tous les noms par ma sœur sous prétexte que je n'avais pas bien refermé le paquet de jambon.

« Est-ce que tu penses à la listéria, des fois ? »

– Non. »

J'ai quitté la pièce avant de me prendre le jambon contaminé en travers de la figure.

Profitant d'une étape de Misha aux toilettes, Armand a entrepris de me cuisiner au sujet de notre future colocation. Je lui ai répondu que ce n'était pas à moi, mais à Misha de lui parler de ça. Là, il a fait une tête tellement déprimée que je l'aurais presque plaint. Sauf qu'il a commis l'erreur d'ajouter :

« Misha est à moi. »

J'ai bondi.

« Vous êtes au courant que l'esclavage a été aboli depuis un certain temps ? De nos jours, on ne peut posséder les gens comme des objets. »

Il m'a dévisagée comme si j'étais une espèce de cafard particulièrement répugnant. Toute la compassion que j'avais pu ressentir pour lui, quelques secondes auparavant, s'est évanouie à l'instant.

« Qu'y a-t-il de mal à vouloir être avec celui qu'on aime ? » a-t-il ajouté.

Et voilà, une fois de plus je me retrouvais prise entre deux feux. Pourquoi moi ? Je n'ai aucun talent d'empathie et j'ai suffisamment à faire avec mes propres problèmes sentimentaux. J'ai biaisé lâchement :

« C'est à Misha qu'il faut le demander.

– Je l'ai déjà fait. »

Lorsque j'ai levé les yeux, j'ai eu l'impression de voir des larmes dans les siens. Comment ce type peut-il passer du mode « psychopathe possessif » au mode « enfant malheureux » en quelques secondes à peine ? Franchement, il est complètement dérangé. Je comprends pourquoi Misha veut partir.

Celui-ci ne s'est pas aperçu du malaise quand il est revenu. Il a juste repoussé sans ménagement Armand, qui voulait l'attirer à côté de lui sur le canapé. De dépit, celui-ci est allé s'enfermer dans sa chambre, et nous ne l'avons plus revu de la soirée. Ouf ! Sauf que Misha s'est inquiété de ce qu'il n'avait rien mangé et lui a préparé un plateau qu'il a posé devant sa porte. Je lui ai fait remarquer que, quand il sera parti, Armand devra bien se débrouiller tout seul. Il n'a pas eu l'air trop convaincu à ce sujet. Je le vois bien jouer les livreurs de plateaux-repas entre notre futur appartement et celui-là.

Les gens sont bourrés de contradictions. Moi la première ! En fait, cher journal, je crois que je sais pourquoi j'aime autant aller chez Misha : à côté de lui et du psychopathe, je me sens presque normale.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 juin 2008

Premier jour des examens. J'ai terminé avec une heure d'avance. Facile. Cassandra, en revanche, a l'air d'aller vraiment mal. Pour que maman ait décidé de faire le voyage depuis Dijon, ce doit être sérieux. Mais ni elle ni Alexandre ne veulent me dire quoi que ce soit. J'en ai marre qu'on me traite comme une gamine !

* * *

Journal d'Ariane Senchat 19 juin 2008

Second jour des examens. Cassandra est à l'hôpital. Elle va perdre son bébé, je crois. Pourquoi tout le monde a l'air de m'en vouloir ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 20 juin 2008

Week-end de pause. Maman a dit que c'était OK pour l'appartement avec mes amis. Qu'elle avait mal évalué la charge que ma présence pouvait représenter pour Cassandra. Sous-entendu : le stress lié à ma présence est la cause de la fausse couche. Charmant. Je peux aussi aller me noyer tout de suite dans l'étang du jardin botanique, si mon existence vous insupporte à ce point ! J'ai essayé de téléphoner chez Misha mais il ne répond pas. Je préfère ne pas savoir à quoi il est occupé. Au moins, il a la chance

d'avoir quelqu'un qui tient à lui, même si c'est compliqué. Je vais essayer Sonia.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 21 juin 2008

Cassandra doit encore rester trois jours à l'hôpital. Je ne suis pas autorisée à aller la voir. Elle me déteste à ce point ? Alexandre passe presque tout son temps à son chevet. Quand il revient à l'appartement pour prendre des affaires, il me regarde comme si j'étais transparente. Maman sursaute dès que je fais du bruit. Il règne une atmosphère de tombeau dans cet appartement. Je n'arrive pas à me sentir triste pour le bébé. Il ne représentait encore rien pour moi. Ou peut-être trop... Et puis quoi, ils en auront d'autres !

* * *

Journal d'Ariane Senchat 22 juin 2008

Reprise des examens. Misha est persuadé d'avoir tout planté, Sonia s'en fout. Au moins, ça m'occupe la tête. Toujours pas d'appartement en vue pour la rentrée. Un miracle, s'il vous plaît ! Je ne tiendrai pas un mois de plus ici.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 27 juin 2008

Cette fois, c'est terminé. Résultats dans deux semaines. Je ne m'en fais pas pour moi. L'atmosphère glauque de l'appartement n'a pas empêché mon cerveau de fonctionner. Peut-être est-ce là ce qu'on me reproche. Misha est intenable, oscillant entre espoir et résignation. Pour un peu, je plaindrais presque son colocataire de devoir le supporter tous les jours.

Cassandra est sortie de l'hôpital et s'est aussitôt remise au travail. Elle ne m'a pratiquement pas adressé la parole depuis qu'elle est rentrée, même quand je lui ai présenté mes condoléances. Alexandre est une fois de plus aux petits soins avec elle et ça m'énerve toujours autant. J'ai pris l'habitude de manger dans ma chambre pendant les examens ; à présent, il va falloir que je trouve un autre prétexte.

« Tu ne nous déranges pas, tu sais, a dit Alexandre lors d'une de mes incursions dans la cuisine.

– Non, c'est vous qui me dérangez.

– Ariane... »

Il m'a regardée avec une expression indéfinissable. Puis il a lâché la pile de vaisselle, qu'il tenait entre les mains, dans l'évier. Sous le choc, un verre s'est cassé en mille morceaux. J'ai sursauté en portant une main à ma joue, par réflexe. Nous n'avions pourtant pas reparlé de la gifle.

« Tu ne fais aucun effort pour comprendre, a-t-il jeté.

– Comprendre quoi ? L'ai-je bravé.

– Cassandra a besoin d'être entourée, après ce qu'elle a vécu.

– Pas par moi, en tout cas, ai-je remarqué, amère.

– Pourquoi pas ?

– Elle me déteste.

– Elle t'admire. »

Cassandra, m'admirer ? Je ne vois vraiment pas pourquoi. D'accord, j'ai de bons résultats scolaires, mais elle aussi fait un excellent parcours. Elle est belle, riche et dotée d'un mari charmant ; pourquoi

envierait-elle une pauvre étudiante même pas jolie ?

« Tu dis toujours ce que tu penses. Tu refuses les compromis. C'est... très énervant. Et admirable, par certains côtés.

– N'importe quoi ! ai-je craché pour cacher mon embarras. Tu vas me dire que tu m'admires, toi aussi ?

– Plus que tu ne le penses. »

Là, je n'ai plus su quoi dire. J'ai pioché une pomme dans le réfrigérateur avant de battre en retraite. Ils passent leur temps à me reprocher mon caractère pourri et après, ils me disent qu'ils m'admirent pour ça ? Bonjour la logique. En plus, ils se trompent. Je ne dis pas toujours ce que je pense. À propos de Matthis, par exemple. Ils se font une fausse image de moi. Et moi d'eux, peut-être. C'est horrible de penser que nous ne connaissons jamais vraiment les gens que nous croisons tous les jours, tu ne trouves pas, cher journal ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 3 juillet 2008

Retour à Dijon pour des vacances qui s'annoncent longues et fastidieuses. Normalement, nous aurions dû rester à Paris pour le quatorze juillet, mais étant données les circonstances, plus question de faire la fête. De toute façon, tout le monde est parti. Misha est rentré à Marseille chez sa mère, et Sonia chez ses grands-parents à La Rochelle. Deux mois à tuer ! Je n'ai pas besoin de travailler pendant mes vacances, contrairement à Misha ou Sonia ; je n'ai pas non plus de camarades d'enfance à revoir et personne à qui je tiens vraiment. Aussi à part lire, nager à la piscine et jouer aux échecs sur Internet, mes loisirs sont plutôt limités. J'ai l'impression que j'ai passé la moitié de ma vie à m'ennuyer.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 7 juillet 2008

Alexandre a téléphoné pour dire qu'il avait trouvé un superbe appartement correspondant à nos critères près de l'université. Je lui ai répondu que je ne lui avais jamais demandé de s'occuper de ça. Je l'ai presque *entendu* hausser les épaules.

« C'est une proposition. Après, tu en fais ce que tu veux. Mais vous feriez mieux de ne pas attendre septembre pour chercher quelque chose. »

Certes. Après tout, un aller-retour à Paris me fera passer le temps. Et j'ai envie de le revoir. Même si ce n'est pas réciproque. Quatre jours seulement se sont écoulés depuis mon départ. Que ferais-je dans deux mois, dans deux ans ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat 11 juillet 2008

Tant qu'à remonter pour quelque chose, je suis allée voir l'affichage des résultats avant qu'ils n'envoient les courriers. Je passe haut la main. Sonia se maintient dans une moyenne honorable et Misha ne s'en est finalement pas si mal sorti que ça. Je les ai appelés pour l'appartement. Alexandre n'avait pas menti : c'est très grand, très lumineux, et si peu cher une fois le loyer divisé par trois, que ça en deviendrait presque suspect. Pourvu que nous ne trouvions pas de squelettes sous le plancher ou quelque chose du genre. Dans l'urgence, Alexandre a poussé la gentillesse jusqu'à se porter caution pour nous.

« Tu es si heureux d'être débarrassé de moi ? lui ai-je demandé en sortant de l'agence.

– Je croyais que c'était toi qui voulais partir.

– Tu sais bien que c'est Cassandra. Et ne dis pas que je ne dois pas lui en vouloir, qu'elle est malheureuse ou fragile ou je ne sais quoi encore !

– C'est mieux pour toi de vivre avec des camarades de ton âge.

– Oui, comme ça, je pourrai m'instruire au sujet des préservatifs et ce genre de choses.

– Arrête ! »

Un type en maillot de corps s'est retourné à son éclat de voix. Il m'a balayée du regard, cherchant à jauger la situation. Je lui ai montré les dents pour qu'il nous laisse tranquilles. De quoi je me mêle ? Alexandre a fait craquer les vertèbres de sa nuque. Ça m'a donné la chair de poule.

« Je veux... nous voulons ce qui est le mieux pour toi, a-t-il déclaré. Rien d'autre.

– Tant mieux si tu sais ce qui est le mieux pour moi. Personnellement, je n'en ai aucune idée ! »

Il a posé une main sur mon épaule et l'a serrée brièvement. Je me suis mordu la joue au sang pour ne pas me jeter dans ses bras. Quand il m'a lâchée, j'ai eu presque froid.

« Il fait une chaleur à crever, a-t-il dit. Si nous passions acheter une pastèque pour le dîner ? »

Nous l'avons dégustée sans Cassandra, retenue par ses obligations. J'ai léché le jus qui coulait sur mes poignets.

« Tu restes quelques jours ? » a-t-il demandé sans me regarder.

Je n'allais pas refuser !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 12 juillet 2008

Je reviens du théâtre. Avec lui. Il devait y aller avec Cassandra. Mais j'ai l'impression qu'il y a une certaine tension entre eux. D'ailleurs, il dort toujours dans son bureau. Donc, ma sœur a refusé et du coup, il m'a demandé si ça m'intéressait. J'aurais sans doute dû refuser. Premièrement, parce que ça fait bouche-trou et que ma fierté personnelle m'interdit ce genre de pratique. Deuxièmement, parce que... enfin, ne nous étendons pas sur la question. Nous nous sommes donc rendus voir une pièce dont je t'avouerai avoir oublié les détails, une sorte de vaudeville un peu décalé. Mon attention n'était pas focalisée sur la scène, mais sur lui. Il avait l'air tellement sérieux, concentré sur le jeu des acteurs ! Je me demande s'il a cette expression en cours.

En sortant, nous sommes tombés sur une de ses collègues ; ils ont commencé à discuter littérature au milieu du hall. Alexandre souriait, il taquinait même l'autre qui défendait son point de vue à grands gestes des bras. À un moment, il lui a saisi le bras pour l'empêcher d'éborgner les passants. Je n'aimerais pas avoir cette Hélène comme professeur... Au moment où je commençais à me demander comment mettre fin à une conversation dont je me trouvais exclue, un jeune homme de grande taille s'est avancé pour l'entourer (la collègue, pas Alexandre) de ses bras en disant :

« Arrêtez de taquiner Hélène, je vous prie, professeur.

– Je crois que ton chevalier servant arrive à la rescousse, Hélène, a remarqué Alexandre en riant.

– Je peux me défendre seule, a protesté Hélène, rouge jusqu'à la racine des cheveux.

– Oh, je sais. Les promotions d'étudiants que tu as traumatisés peuvent en témoigner. »

Je regardais la scène la bouche ouverte. Je ne l'avais jamais vu comme ça, en train de plaisanter pour de bon. Avec Cassandra ou moi, il a toujours quelque chose d'un peu contraint, pas naturel. Ses plaisanteries sonnent comme des boucliers, tandis que celles qu'il échangeait avec Hélène avaient les accents de la sincérité. Soudain, je me suis mise à détester cette Hélène, qui avait le privilège de profiter

tous les jours du vrai Alexandre, alors que moi, je ne le connaissais même pas.

« La pièce vous a-t-elle plu, mademoiselle... ? » est intervenu le jeune homme.

Il avait des yeux d'un bleu incroyable et une adorable fossette dans la joue. J'ai répondu en souriant :

« Ariane.

– Ma belle-sœur », a cru bon de préciser Alexandre.

Mon sourire a fondu instantanément. Avait-il besoin de le préciser ? Craignait-il de passer pour un amateur de lolitas ? J'ai haussé les épaules, incapable d'extraire une réplique pertinente de mon cerveau.

« Pas mal, ai-je brillamment répondu.

– Pas mal ? a protesté Hélène. Ils ont cru pouvoir s'affranchir des règles élémentaires de la dramaturgie, mais...

– Je suis désolé, a glissé Alexandre, mais nous devons rentrer, il se fait tard. Nous en discuterons une autre fois, Hélène. Rentrez bien. »

Il m'a attrapée par le coude. J'ai lutté contre l'envie de le lui enfoncer dans les côtes. Il se fait tard, Ariane doit rentrer se coucher, comme une enfant ! Bonjour le prétexte. Je ne savais plus si j'avais envie de le mordre ou de l'embrasser. Les deux, sans doute.

« Vous travaillez ensemble ? ai-je demandé alors que nous luttions contre le flot de spectateurs confluant vers la sortie.

– Nous sommes collègues, oui.

– Je me demande comment elle arrive à te supporter au quotidien, si tu passes ton temps à l'asticoter.

– C'est vrai que maintenant que j'y pense, vous avez le même style d'humour ! » m'a-t-il lancé avec un clin d'œil.

Je me suis maudite de sentir une chaleur monter au creux de mon ventre. Comme s'il m'avait adressé un compliment ! La bousculade générale nous obligeait à nous presser l'un contre l'autre. À un moment, j'ai cru sentir contre ma cuisse... Mais j'ai sans doute pris mes désirs pour des réalités. J'ai donc embrayé sur un sujet plus reposant, au hasard, la littérature. Nous avons discuté jusqu'à la maison. J'aime bien parler de choses sérieuses avec lui, il est vraiment très intelligent quand il quitte son numéro d'amuseur public numéro un. Dommage qu'il évite soigneusement tout ce qui touche à sa vie privée, ou à la mienne, d'ailleurs.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 15 juillet 2008

Retour à Dijon et son insupportable vacuité. J'avais tellement envie de rester à Paris, de rester près de *lui* que la tête m'en tourne. Notre petite soirée au théâtre m'est montée au cerveau, je le crains. Pour un peu, je me serais presque imaginé que nous étions un couple, comme sa collègue et l'autre... Je ne sais pas pourquoi la tête du jeune homme m'est restée autant en mémoire. Peut-être parce qu'il avait l'air si jeune. Alexandre ne connaît pas son âge. Apparemment, la dénommée Hélène ne s'étend pas sur la question. Les professeurs ne sont pas censés entretenir des liaisons avec leurs étudiants. Quoique, s'ils ne travaillent pas dans la même branche, je ne vois pas où est le problème. À mes yeux, le sourire de ce type prouve une chose, que j'ai toujours sue : l'âge n'est pas un problème. Seize ans, trente ans, quelle importance ? L'amour ne connaît pas de loi. L'amour ? Alexandre dirait encore que je parle de choses que je ne connais pas. Sauf que je ne suis pas certaine qu'il soit beaucoup plus calé que moi en la matière.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 20 juillet 2008

Le temps se traîne à une lenteur d'escargot. Je zone de la piscine à la bibliothèque, je lis des romans sentimentaux en mangeant de la glace pour échapper à la fournaise. Mon père m'admoneste et me prie de ne pas m'abrutir avec cette littérature pour midinette. Et alors ? Si j'ai envie de rêver, moi ? Si j'ai envie de croire que le grand amour existe ? Si je veux trouver quelqu'un qui me regardera un jour comme ce jeune homme regardait Hélène au théâtre ? Il doit bien exister quelqu'un, quelque part dans ce monde, qui soit fait pour moi ?

... Sauf qu'il est déjà marié à ma sœur. La vie est bien mieux faite dans les livres.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 juillet 2008

Je m'excuse de te négliger, cher journal. Avant les examens, c'était parce que j'avais trop de travail ; maintenant, c'est parce que je n'ai strictement rien à te raconter. Les journées se suivent et se ressemblent de façon effrayante ! Pour un peu, je me croirais dans l'un de ces récits fantastiques où le héros est condamné à revivre indéfiniment la même journée.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 8 août 2008

J'ai fait une rencontre inattendue. J'attendais pour prendre mes livres à la bibliothèque, lorsque la femme derrière moi dans la file m'a demandé :

« Vous êtes bien Ariane Senchat ? »

J'ai acquiescé, intriguée. Il ne me semblait pas avoir déjà rencontré cette femme. Elle m'a souri d'un air gentil.

« Votre sœur a épousé Alexandre Mauret, n'est-ce pas ? »

Hélas, oui ! ai-je pensé.

« J'espère que tout se passe bien pour eux », a-t-elle continué.

Je n'allais pas m'étendre sur l'épisode de la fausse couche, donc je me suis contentée de hocher la tête. Après tout, ils sont partis en vacances ensemble je ne sais où, c'est donc que tout doit baigner.

« Il mérite bien un peu de bonheur à son tour, le pauvre ! » a soupiré mon interlocutrice.

Cette fois, ma curiosité était piquée, aussi je lui ai demandé le sens de sa réflexion.

« Oh, c'est une longue histoire ! Pas bien drôle, je le crains.

– Alors je vous offre une glace au café d'en face. Je n'ai rien de spécial à faire », ai-je proposé avec mon sourire le plus charmant.

Ça marche généralement très bien avec les dames d'un certain âge. Celle-ci n'a pas fait exception. Nous nous sommes donc retrouvées dans le café d'en face, où elle a entrepris de me parler de sa fille, professeur d'université renommée.

« Elle ne vient jamais me voir. Elle est trop occupée, sans doute. »

Voilà qui me rappelait ma propre sœur. Mais je ne voyais pas le rapport avec Alexandre.

« Alexandre a été son étudiant, il y a une quinzaine d'années. Un jeune homme si charmant, a soupiré la vieille dame. Ma fille... enfin, ils ont eu une liaison. »

Je mentirais si je te disais qu'à ce moment-là, les crocs de la jalousie n'ont pas mordu dans mon cœur. Alors il existait quelqu'un sur terre qu'il ne contemplait pas de son air éternellement détaché, quelqu'un qui avait eu droit à son amour, à son respect. Malheureusement, cela s'était mal terminé.

L'affaire s'était ébruitée et pour ne pas nuire à sa carrière, la fille avait brutalement rejeté Alexandre, niant tout lien entre eux. (Quelle abrutie !)

« Il en a eu le cœur brisé. Il est même venu plaider sa cause auprès de moi, le pauvre, comme si j'avais la moindre influence sur Armelle. C'est pour cela que j'ai été tellement heureuse d'apprendre son mariage. Je me suis dit qu'il acceptait enfin de tourner la page, d'aimer à nouveau. Vous savez, les parents se sentent toujours responsables des fautes de leurs enfants. Ma fille n'a pas bien agi, dans cette histoire. »

Peut-on appeler amour ce qui le lie à ma sœur ? Je ne crois pas. Et je sais maintenant pourquoi : parce qu'il continue d'aimer une femme qui l'a rejeté. Pourquoi garderait-il sa photo avec lui, sinon ? Pathétique ! Je n'ai cependant pas voulu détromper la gentille dame. J'ai menti en lui assurant que tout allait bien, qu'il était heureux avec Cassandra. Les mots avaient un goût amer sur ma langue, malgré toute la glace à la vanille dont je les anesthésiais. En même temps, cette femme s'était déjà suffisamment reproché la faute de sa fille, je ne vois pas ce qu'aurait apporté de plus le fait de lui dire la vérité.

Pourquoi faut-il que nous nous compliquions tellement la vie ? Pourquoi faut-il qu'il ne puisse oublier le passé ? Et pourquoi faut-il que Cassandra soit tellement désireuse de tout contrôler dans sa vie qu'elle ne se laisse jamais aller à ses sentiments ? Pourquoi encore faut-il que moi, je sois tombée amoureuse de la personne qu'il ne fallait pas ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 août 2008

Cette histoire d'amour malheureux m'obsède. Est-elle la clé du comportement d'Alexandre ? Je pensais que si j'en savais plus sur lui, j'arriverais mieux à le comprendre, mais le mystère ne fait que s'épaissir. J'ai fait quelques recherches sur Internet. Armelle Hiver est une pointure de la littérature. On l'entend régulièrement à la radio, elle a publié plusieurs bouquins, dirige une association pour la défense de la lecture et, cerise sur le gâteau, a décroché l'an dernier le titre de la « femme la plus élégante de l'année ». Apparemment, Alexandre a un faible pour les femmes qui réussissent. Ou alors, Cassandra lui rappelle Armelle ? Quel horrible motif pour se marier... J'aurais presque plaint ma sœur. Connaît-elle la vérité ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à moi de la lui apprendre. J'ai piqué un de ses tailleurs qui séchait sur un cintre pour m'admirer devant la glace. Moi, je n'aurai jamais l'air de ces femmes qu'on voit à la télé. Je suis trop petite, trop maigre, avec une bouche trop grande et des cheveux impossibles à coiffer. Dans la tenue élégante de ma sœur, j'avais juste l'air déguisée. Que ferai-je de ma vie, une fois que j'aurai fini mes études ? Devenirai-je une Armelle, une Cassandra ? Apprendrai-je à tout sacrifier pour ma réussite sociale ? Mais pour ça, il faudrait déjà que j'aie quelque chose à sacrifier...

Je suis restée longtemps à la piscine, cet après-midi. J'ai plongé tout au fond du bassin et retenu ma respiration aussi longtemps que possible. Quel effet cela fait-il de se noyer ? Est-ce qu'on panique ? Est-ce qu'on se sent partir ? Est-ce que ça fait mal ? Et après ? Quelle image les gens garderaient-ils de moi ? Serais-je pour toujours une icône de la fille un peu bizarre ? Y aurait-il une seule personne pour savoir qui j'étais réellement, mes goûts, mes aspirations, mes craintes, mes pleins et mes creux, mes points lumineux et mes zones d'ombres ? Connaît-on d'ailleurs jamais vraiment les gens qui nous entourent, ou ne nous forgeons-nous jamais que des images creuses ? Comment puis-je donc prétendre aimer quelqu'un que je connais si peu ?

Je suis remontée à la surface la tête bourdonnante de questions. Le maître nageur m'a enguirlandée. Interdiction de plonger aussi longtemps quand il y a du monde à la piscine. J'ai regardé ma tête dans le miroir des toilettes. J'avais les lèvres bleues. Mais je ne vais pas mourir, cher journal, pas tout de suite. Si je partais maintenant, je n'aurais jamais les réponses à mes questions. Et je n'aime pas les questions

sans réponse.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 août 2008

Misha a téléphoné. Il rentre de chez son frère vers le 28 août pour emménager dans le nouvel appartement. Il m'a suppliée de bien vouloir l'accompagner chercher ses affaires chez son ancien colocataire. Je me demande s'il a peur que celui-ci ne lui saute dessus ou s'il craint de ne pas être capable de lui résister... Cher Misha ! Maintenant qu'il n'est plus sous l'influence du psychopathe, j'ai peut-être ma chance ? Quoique si je cherche une histoire sans complications, ce n'est pas gagné d'avance. Il vaut peut-être mieux que je m'abstienne, dans l'intérêt d'une cohabitation harmonieuse.

J'écoute en boucle de vieilles chansons d'amour qui parlent de relations impossibles et de jours pluvieux. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ça rafraîchit l'atmosphère, mais au moins, cela s'accorde bien à mon humeur. Je me raccroche désespérément au souvenir d'Hélène et surtout, à celui de son amant. J'aimerais le revoir, juste une fois, pour reprendre une petite bouffée d'optimisme, pour me dire que peut-être un jour, moi aussi, ça m'arrivera. Tout le monde a droit au bonheur, je ne me souviens plus quel pays a inscrit cela dans sa Constitution. Si seulement le bonheur pouvait se décréter aussi facilement qu'un texte de loi...

Épisode 06 : Des détails sans importance

Journal d'Ariane Senchat 25 août 2008

Enfin, les vacances sont finies ! Je suis rentrée à Paris en même temps que Sonia pour commencer à installer un peu notre nouveau nid. Nous courons les magasins pour aménager les lieux à notre goût, ce qui est source d'interminables discussions. J'aime bien le noir, mais à petite dose. Tant pis pour Misha, il prendra ce qu'il trouvera.

Alexandre est venu nous donner un coup de main pour le gros œuvre — la peinture, la plomberie, ce genre de choses. Sonia était sous le charme. Les filles... il suffit de quelques muscles et d'un petit talent pour le bricolage pour les impressionner. Bon, je reconnais aussi qu'il s'est montré tout à fait charmant, gentil, prévenant et plein d'humour... Le mec parfait, quoi. Je l'ai évité au maximum. Pas envie que Sonia grille mes sentiments pour lui. Qu'elle me répète ce que je sais déjà. Je l'aurais volontiers étranglé, ma meilleure amie, lorsqu'elle lui a suggéré de venir à notre pendaison de crémaillère. D'abord, je n'étais même pas au courant que nous allions faire une pendaison de crémaillère. Avec qui, au juste ? Bien sûr, cet idiot a accepté. Comment réagira-t-il s'il croise un de ses étudiants ? Il n'avait pas plus tôt tourné le dos que Sonia m'est tombée dessus.

« Il est super sympa, ce mec, qu'est-ce que tu lui reproches ?

– Rien.

– Pourquoi tu tires la gueule, alors ? Il m'a demandé ce que tu avais.

– Rien. Je ne pensais pas que tu t'entendrais aussi bien avec un prof.

– Si tous les profs lui ressemblaient, j'irais à la fac tous les matins en chantant ! »

Alors qu'elle me répète tous les jours ou presque que le système est pourri, que les profs ne comprennent rien à la jeunesse actuelle etc. *La donna è mobile*. Est-ce que toutes ses étudiantes lui tournent autour ? Une douleur aiguë a comprimé ma poitrine à cette perspective. Je me crois spéciale, pourtant je fais comme toutes les autres. Pas étonnant qu'il soit blasé. Cassandra, au moins, ne s'aplatit pas à ses pieds comme un caniche, la bave aux lèvres. Peut-être que c'est ça qu'il aime, chez elle. Je songe à la fille de la photo, la superwoman. Est-ce qu'il l'admirait ? Allait-il à ses cours en chantant ? Pense-t-il encore à elle ? Je voudrais être la seule qui compte à ses yeux. Mais je ne serai jamais que la petite sœur au mauvais caractère. En attendant, si Sonia tente quoi que ce soit, je lui arrache les yeux. Pour me venger, je lui pose la question qui tue :

« Qui tu comptes inviter, pour la crémaillère ? »

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 28 août 2008

Retour de Misha. Il m'a manqué. Sa gentillesse change des piques de Sonia. Puis maintenant au moins, nous allons pouvoir manger des repas potables. Je crois que la cuisine, c'est comme la musique, il faut avoir le don.

Demain, nous allons chercher ses affaires chez son ex. Ex-quoi, je ne sais pas au juste, mais déjà il se ronge les ongles jusqu'au sang. L'idée d'affronter l'autre psychopathe ne me chante qu'à moitié, mais il

faut savoir soutenir ses amis, non ? Sonia a refusé de nous accompagner. Je crois qu'elle a rencontré quelqu'un, mais elle refuse de me dire quoi que ce soit. Peut-être pour la crémaillère ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 29 août 2008

Retour de chez l'ex de Misha. Il n'y avait pas tant de choses à transporter que ça. Puis Alexandre nous a accompagnés en voiture. Je n'aurais pas dû lui parler de ça au téléphone hier soir. En fait, je n'aurais pas dû lui répondre tout court, mais cette traîtresse de Sonia m'a passé l'écouteur sans prévenir. Du coup, j'ai sorti n'importe quoi, le premier truc qui m'est passé par la tête. Je ne sais pas s'il a capté quoi que ce soit à la relation particulière entre Misha et son logeur, lors de notre visite. Parfois, j'ai l'impression qu'il comprend beaucoup plus qu'il n'en laisse paraître ; d'autres fois, il a l'air de s'en moquer complètement. Misha n'était pas ravi de sa présence, alors il a proposé de nous attendre en bas, pour ne pas déranger.

Beaucoup de soucis pour rien : Armand n'a fait aucune difficulté. Il nous a simplement regardés porter les sacs depuis le canapé, les bras autour des genoux. J'imagine qu'il ne fallait pas non plus lui demander de nous aider. Tu vas dire que je suis une fille compliquée, mais j'aurais presque préféré qu'il essaye de retenir Misha au lieu de conserver un silence de statue. J'ai été tentée, à un moment, d'aller vérifier s'il respirait encore. Misha évitait soigneusement de regarder dans sa direction, mais il avait l'air aussi à l'aise qu'un prêtre sur une plage de naturistes. Peut-être qu'il s'agit d'une forme élaborée de guerre psychologique entre eux deux ? Peu importe, j'ai renoncé à comprendre quoi que ce soit à leur relation.

Armand a les yeux violets, pour de vrai ! Je croyais que ça n'existait que dans les dessins animés. Je l'ai remarqué au dernier moment, quand nous avons dit au revoir. Misha tournait la tête vers le couloir, alors il n'a rien vu, mais moi, j'ai failli me cogner contre le chambranle de la porte. C'était la première fois qu'il n'avait pas l'air maussade ou furieux. Je n'ai vu que ses yeux. Violets, frangés de longs cils et remplis d'une détresse qui m'a donné la chair de poule. Je me suis dépêchée de suivre Misha dans l'escalier. Lui non plus n'avait pas l'air trop joyeux. Quand nous sommes arrivés à la voiture, Alexandre nous a accueillis en souriant. Ses yeux à lui n'exprimaient rien. Rien du tout.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 5 septembre 2008

Chacun prend ses marques. La cuisine est minuscule, le salon trop grand et les chambres mal isolées. Quant au parquet, il grince dès qu'on y pose un orteil. Sonia, elle, a étalé ses produits de beauté dans toute la salle de bain, déjà pas très grande. Le matin, nous avons dû instaurer un roulement pour éviter les embouteillages. Côté bâti, le mastic des fenêtres coule un peu, mais au moins, il fait clair pour travailler. Sonia planche étalée par terre. Misha, lui, préfère le canapé. Comme ça, je suis la seule à utiliser la grande table en pin massif.

Pour la première fois de mon existence, je n'habite plus chez quelqu'un de ma famille. Certes, je dépends encore financièrement de mes parents, mais au quotidien, je suis libre de faire ce que je veux. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Sauf peut-être à Misha, qui a révélé une surprenante tendance à tous nous mater. « Mange tes légumes, c'est bon pour la santé. » « Tu t'es lavé les mains avant de passer à table ? » « Encore debout à cette heure, tu vas être crevée demain ! » Lorsque nous le lui faisons remarquer, il rit sans se vexer, puis, incorrigible, recommence quelques minutes plus tard. Sonia menace

de l'étrangler, mais je trouve ça plutôt amusant. Je ne sais pas si à long terme, nous éviterons toujours les frictions, étant donné nos goûts et nos caractères complètement différents, mais pour l'instant du moins, tout se déroule bien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 10 septembre 2008

Nous profitons des derniers jours avant la rentrée pour flâner un peu dans Paris, repérer notre nouveau quartier, nous dorer aux derniers rayons du soleil, aller au cinéma : bref, mener une vie d'étudiants ordinaires. Notre petite troupe mal assortie continue de bien s'entendre, même si Misha a parfois des coups de déprime, Sonia des sautes d'humeur et moi des accès de colère. Je ne suis pas retournée chez Cassandra et Alexandre : je me suis contentée de prendre rapidement de leurs nouvelles par téléphone. Cette page de ma vie est définitivement tournée, je dois donc m'efforcer de regarder vers l'avenir.

Malgré tout, j'éprouve de plus en plus souvent des vertiges. Comme si j'étais arrivée au bout d'un chemin et qu'ensuite, il n'y avait plus rien que le vide sous mes pieds. Je n'ose pas en parler aux autres. Sonia me dirait de manger du chocolat ; quant à Misha, je le sens trop mal pour gérer en plus mes états d'âme. Il sourit pourtant, et affirme que tout va bien. Je fais aussi semblant de le croire... pour le moment.

Tu as remarqué, cher journal ? Quand on demande à quelqu'un comment ça va, on s'attend à ce que la réponse soit : « Bien, merci. » Pour ma part, je n'ai jamais eu aucun scrupule à répondre : « Ça va plutôt mal. » En général, l'interlocuteur est complètement déstabilisé, et ne sait pas quoi répondre. Petite revanche contre l'hypocrisie sociale... Sauf que là, ce serait un peu compliqué d'expliquer pourquoi je me sens mal (je l'ignore moi-même), alors je mens un petit peu, moi aussi, en disant que tout va bien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 18 septembre 2008

Rentrée effectuée. J'ai des horaires tout à fait convenables, bien que j'aie pris un maximum d'options. Histoire de m'occuper la tête. Quand elle tourne à vide, j'ai tendance à broyer du noir. Je m'étais juré de t'écrire régulièrement, cher journal, mais en ce moment, je n'en ai pas envie. À quoi bon ? Il n'y a rien de marquant à signaler dans ma vie, à part un vide sidéral. Page blanche. J'ai pourtant tout pour être heureuse, non ? Du moins, si l'on excepte le fait que ma vie sentimentale soit aussi passionnante qu'un feuilleton policier de début d'après-midi sur la troisième chaîne. Mais des tas de gens s'en accommodent. Probablement davantage que ceux qui vivent une histoire d'amour extraordinaire. Il n'y a qu'à regarder Misha pour se convaincre que sortir des sentiers battus ne conduit pas au bonheur. L'amour, c'est comme le sucre : tout le monde aime ça, mais on n'en a pas besoin pour vivre.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 septembre 2008

J'ai croisé Cassandra en ville cet après-midi. Au cinéma, plus exactement. Nous étions allés voir un film avec Sonia et Misha. La séance ne m'intéressait pas particulièrement — je n'aurais pas dû leur laisser le choix du programme, d'ailleurs. Pour passer le temps, je m'amusais donc à regarder ce que faisaient les gens dans la salle : manger du pop-corn, envoyer des SMS sur leur téléphone portable, peloter leur copine, se curer le nez... Puis je suis tombée sur ce couple, dans le coin en haut à gauche.

Profitant de l'obscurité, ils s'embrassaient à pleine bouche. J'allais détourner les yeux lorsque l'écran est brusquement passé en pleine luminosité, et j'ai reconnu Cassandra. Le problème, c'est que le mec à côté d'elle n'était pas Alexandre.

J'ai vite tourné la tête pour qu'elle ne me reconnaisse pas, mais elle ne prêtait pas attention au reste de la salle. Le film terminé, je suis sortie en vitesse sous le prétexte d'une envie urgente. J'ai attendu que tout le monde soit sorti pour quitter les toilettes, et j'ai annoncé aux autres que je ne me sentais pas bien pour pouvoir rentrer. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Bon sang ! ça ne fait même pas six mois qu'ils sont mariés. Quand je te disais que ma sœur n'était pas du genre à avoir un amant, je me suis bien trompée, on dirait. Est-ce que je dois le dire à Alexandre ? Je n'ai pas envie de jouer les mouchardes. En même temps ça me fait mal au cœur de penser que ma sœur le trompe dans son dos.

Au fond, c'est à elle que je devrais parler en premier. Elle va sans doute nier et me maudire, mais au point où en sont nos relations, je n'ai plus grand-chose à perdre. Je ne peux pas me taire et garder ça pour moi. C'est contraire à tout ce que je suis, à tout ce que je crois.

Une fois de plus, je vais passer pour la fauteuse de trouble, mais je m'en fiche. Je n'en veux pas, de leurs conventions sociales, de leur hypocrisie, de leur façon de croire que ce qu'on refuse de voir n'existe pas vraiment. Je dois voir Cassandra !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 octobre 2008

Je suis passée chez eux. Alexandre est venu m'ouvrir. Son visage s'est illuminé un instant à ma vue avant de retrouver son calme ordinaire. Ou peut-être que je l'ai rêvé.

« Quel bon vent t'amène ?

– Je dois parler à Cassandra. Seule à seule.

– Elle est dans la salle de bain. Tu connais le chemin. »

Je me suis assurée qu'il fermait bien la porte de son bureau derrière lui avant de me diriger vers la salle d'eau. Ma sœur se maquillait. Elle ne s'est pas interrompue en me voyant entrer. J'ai attaqué d'entrée de jeu :

« Je t'ai vue au cinéma avec ton amant.

– Et alors ? »

La colère m'a noué le ventre. Elle ne niait pas. Elle ne faisait même pas semblant d'être surprise. J'ai sifflé :

« Et alors, ça ne te pose pas de problème de tromper ton mari ? »

Elle a tendu la main pour attraper son pinceau et a prélevé de la poudre ocre pour l'appliquer sur ses sourcils. Puis elle s'est tournée vers moi :

« Ça ne lui en pose pas, à lui. »

La signification de la phrase a mis quelques secondes à se frayer un passage jusqu'à mon cerveau.

« Tu veux dire qu'il est au courant ?

– Oui.

– Mais pourquoi... ?

– Pourquoi quoi ? Pourquoi je fais ça ? Pourquoi il ne dit rien ? Je suppose que la dernière question répond à la première.

– Tu veux dire que tu fais ça pour le provoquer ?

– En pure perte, d'ailleurs, étant donné qu'il s'en fiche ! Comme de tout le reste. Comme de la perte de notre bébé. Comme de moi... Tu vois, je serais presque heureuse qu'il en vienne à me détester. Au

moins, il éprouverait quelque chose pour moi. »

L'atmosphère de la salle de bain, saturée de parfum, devenait pratiquement irrespirable. Je me suis demandé si je n'allais pas faire une nouvelle crise d'asthme. Une façon pour mon esprit d'échapper à une situation qu'il refusait de comprendre.

« Pourquoi t'a-t-il épousée, s'il n'éprouve rien pour toi ?

– Parce que je le lui ai demandé. »

Un nouveau silence est passé tandis qu'elle se lissait les cils. Je me suis demandé si elle allait s'arrêter là. Ce n'était pas dans ses habitudes de se confier à moi. Mais elle devait être tellement en colère qu'elle aurait parlé à une porte. Elle a finalement repris :

« C'est moi qui suis allée le chercher dès le départ. Pour lui proposer de sortir avec moi, pour lui suggérer de se fiancer. C'est encore moi qui lui ai demandé de s'installer chez moi, et même de m'épouser ! Pourquoi pas ? Il ne m'a jamais dit non.

– Pourquoi lui ? Tu aurais pu trouver quelqu'un d'autre qui t'aime vraiment.

– Et pourquoi pas lui ? L'amour, c'est bon pour les midinettes.

– Je crois que tu ne veux pas reconnaître que tu l'aimes parce que ça te fait peur.

– Épargne-moi ta psychologie de bazar, Einstein. »

Mais sa main tremblait sur le pinceau. Elle s'est tournée vers moi comme si elle voulait me poignarder avec, tandis que sa voix montait dans les aigus.

« Même si c'était le cas, ça ne me mènerait nulle part puisque lui ne m'aime pas. Il se contente de dire amen à tout ce que je lui suggère pour avoir la paix. Sous prétexte qu'il a connu une expérience malheureuse, il refuse de s'impliquer émotionnellement dans quoi que ce soit ! Comme si nous n'étions pas tous passés par là ! Je pensais qu'avec le temps, en nous mariant, avec un enfant, il en viendrait petit à petit à se détacher de ce souvenir ; mais apparemment, je me suis trompée. Je pourrais aussi bien le quitter, il n'en aurait rien à faire. »

Je n'avais pas demandé autant de confidences. J'étais à peu près sûre qu'elle allait les regretter, une fois qu'elle aurait repris ses esprits. Et je ne savais pas trop quoi dire.

« Tu crois vraiment que ça va aider, de sortir avec quelqu'un d'autre ?

– Je ne sais pas, mais au moins, ça me fait me sentir vivante ! »

À ce moment, Alexandre est venu voir ce qui se passait. Je ne lui ai pas posé la question. Pourquoi Cassandra m'aurait-elle menti en disant qu'il était au courant ? J'ai toujours trouvé leur couple bizarre, depuis le départ, mais là, ça dépasse mon entendement.

« Je m'en vais, ai-je annoncé à la cantonade.

– Déjà ? Reste au moins dîner, a protesté Alexandre comme s'il était réellement déçu.

– Non, merci. »

J'ai dévalé l'escalier comme si j'avais tous les démons de l'enfer à mes trousses. Je ne comprendrais jamais rien aux relations amoureuses, même quand je serai grande, pour reprendre les affirmations de Cassandra. Si toutes ressemblent à leur couple, alors je ne veux même pas essayer !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 31 octobre 2008

Ce soir, c'est Halloween. Je croyais que nous avions passé l'âge de nous déguiser pour manger des sucreries, mais visiblement, ce n'est pas l'avis de mes colocataires. Ils ont insisté pour que nous allions à la soirée déguisée de la fac. Misha pour les bonbons et Sonia, parce qu'elle ne peut pas résister à l'envie de se costumer en sorcière. De mon côté, je ne me suis pas foulée pour le costume, je suis en fantôme. Ce qui convient très bien à mon état d'esprit. Misha est adorable en diablotin, tandis que je n'aimerais pas

croiser Sonia dans une ruelle sombre. À demain, cher journal, si les esprits des morts ne nous ont pas dévorés avant !

* * *

Journal d'Ariane Senchat 1^{er} novembre 2008

Je savais bien que c'était un plan foireux. Les soirées étudiantes, franchement... S'amuser, d'accord, mais boire jusqu'à être incapable de se rappeler ce qu'on a fait la veille, je trouve ça pitoyable ! Au moins, les bonbons étaient bons, si j'en crois le nombre que Misha a mangé. Quant à Sonia, elle nous a donné une brillante démonstration de séduction en noir. J'avoue ne pas comprendre ce qu'elle trouve aux garçons de notre âge.

Je me rends compte que ça fait quasiment un mois que je n'ai pas écrit. Les études vont bien. Les amitiés aussi. La santé de même : à la dernière visite médicale, j'avais pris trois centimètres ! Le médecin m'a promis que je grandirai encore d'ici mes dix-huit ans. J'ai rejoint le club d'échecs de l'université. Le niveau est acceptable, bien que l'arrogance de certains ne se justifie pas vraiment par leur tableau de performance. Faute de piscine, je fais de l'athlétisme, il paraît que c'est bon pour le souffle. Ça irait mieux si les grandes perches de l'équipe masculine ne se croyaient pas obligées de prendre l'air condescendant dès que je pose un orteil sur la piste. Quoi qu'il en soit, les jeudi soir, je m'endors comme un bébé après ma douche. Un changement appréciable par rapport aux autres jours.

Côté famille, en revanche, on nage en plein marasme. J'évite au maximum de mettre les pieds chez Alexandre et Cassandra, mais eux croient de leur devoir de garder un œil sur moi, et je ne peux décliner toutes leurs invitations. J'ai croisé un jour le type du cinéma en bas de l'immeuble. Comment Alexandre peut-il prétendre ne rien voir !? Ils ne se disputent même pas, parce que pour ça, il faut être deux et il ne répond rien quand elle commence à lui lancer des trucs désagréables. Les trois quarts du temps, c'est moi qui finis par sortir une réflexion et par servir de défouloir à ma sœur. Comme dirait ma mère, je n'apprendrai jamais à me taire quand il faut.

J'ai peur, cher journal. J'ai peur qu'ils ne se séparent et qu'Alexandre ne disparaisse définitivement de ma vie. Je passe mon temps à l'éviter, pourtant je ne peux envisager mon existence sans lui. C'est de sa faute, aussi. S'il était moins gentil avec moi, je parviendrais peut-être à tourner la page. Tu te dis que je me donne de faux prétextes ? Qui sait ? Parfois, lorsque nous jouons aux échecs, j'ai envie de hurler. De lui dire de ne pas me sourire comme ça. De ne pas faire semblant de s'intéresser à moi s'il n'en a pas réellement l'intention. Avant de le connaître, je n'étais peut-être pas très bien dans ma peau, mais au moins, je gardais l'espoir que cela s'arrangerait, que je rencontrerais un jour le grand amour, la personne qui saurait m'aimer telle que je suis. Maintenant, je suis piégée dans cet amour à sens unique et je ne trouve pas les issues de secours.

Est-ce que ça s'arrange un jour, cher journal ? Est-ce qu'on apprend à désaimer ? Est-ce seulement de l'amour, ce sentiment irrésistible qui me pousse vers lui ? Sonia, qui adore psychanalyser son entourage, prétendrait sans doute qu'il s'agit d'une autre forme de rivalité avec ma sœur. Sauf que je donnerais tout pour qu'il ne soit pas son mari. D'un autre côté, dans ce cas, il n'aurait sans doute jamais posé les yeux sur moi.

* * *

Il faut que j'arrête de lire des contes de fées. Cette nuit, j'ai rêvé que je me trouvais au pied d'un château recouvert par des ronces. Je tenais une épée, avec laquelle j'essayais de trancher les ronces. Cassandra tentait de m'en empêcher, en disant que le château était à elle et que je ne devais pas l'abîmer (vieille réminiscence du temps où elle prétendait que je lui détruisais tous ses jouets ?). Je l'ai poussée violemment en arrière et elle a disparu. Puis, ni une ni deux, j'ai coupé les fichues ronces pour accéder à la porte du château. Manque de bol, l'intérieur était rempli de monstres. La succube du rez-de-chaussée avait la tête de la femme sur la photo d'Alexandre. Comme c'était un rêve, j'ai fini par tous les réduire en morceaux et je suis montée jusqu'à la plus haute tour. Là, j'ai trouvé mon prince charmant endormi sur un lit. En bon prince (ou en l'occurrence, en bonne princesse), je me suis penchée pour l'embrasser. C'est alors qu'il m'a attrapée par le bras, basculée sur le matelas, et les choses ont pris un tour qu'on ne raconte jamais dans les contes de fées. Il faut aussi que j'arrête de regarder des vidéos porno. Même si je n'ai pas grand-chose d'autre à me mettre sous la dent en matière de sexualité. Sonia m'a dit qu'elle avait déjà couché avec trois mecs, et je suis raisonnablement sûre que Misha en est arrivé au même stade avec son ex-colocataire. On ne peut pas être en avance partout.

N'empêche qu'il y a quelque chose de symbolique, dans ce rêve. Pour moi, Alexandre semble inaccessible à tout sentiment, comme s'il s'était de lui-même enfermé dans la plus haute tour d'un donjon. J'aimerais tellement, tellement être celle qui lui fera à nouveau éprouver des émotions ! Le syndrome du chevalier blanc ne me lâche pas. Je ne sais plus quoi faire : m'accrocher à lui, continuer à me battre pour une cause perdue d'avance, ou laisser tomber pour éviter de souffrir encore.

* * *

J'ai choisi de me battre, parce que c'est dans mon caractère. Peut-être que si je passe le plus de temps possible avec lui, si je suis moi aussi gentille et attentionnée, il en viendra à m'apprécier, petit à petit. Je veux dire, vraiment apprécier, pas cette sympathie de façade qu'il affiche envers tout le monde. J'ai un peu honte de mon stratagème, mais je lui ai demandé si je pouvais passer faire mes devoirs chez lui (eux) après les cours, parce que mes colocataires étaient trop bruyants pour que je puisse me concentrer (pardon les amis de vous avoir calomniés, c'est pour la bonne cause). Il a eu l'air un peu étonné, mais il a accepté. Timing parfait : lorsque je viens, Cassandra n'est pas là (de toute façon, elle rentre de moins en moins, apparemment) et je l'ai pour moi seule... Gentil, amical, distant. Comme d'habitude. Il va falloir que je trouve un autre angle d'attaque si je veux faire avancer les choses.

Dire qu'au moment où j'ai décidé de prendre cet appartement, je pensais définitivement tirer un trait sur lui. *La donna è mobile*, je l'ai déjà dit. Remarque, je ne suis pas la seule. Sonia regrette le temps où papa-maman étaient là pour s'occuper de tout à sa place : cuisine, ménage, repassage, etc. Là, il faut qu'elle participe aux tâches ménagères et ce n'est pas du tout son truc. Si je ne veillais pas au grain, elle convaincrerait Misha d'effectuer toutes ses corvées. Il faut dire qu'en ce qui le concerne, sa déprime ne s'arrange pas. Je crois qu'il regrette vraiment son ancien colocataire-logeur-amant, même s'il passe son temps à nous affirmer que tout va bien. Ma chambre est juste à côté de la sienne et je l'entends bien pleurer, le soir...

* * *

Alexandre est vraiment bouché à l'émeri ! Tant que je me cantonne aux discussions d'ordre général, tout va bien, mais dès que je tente une question un peu personnelle, il n'y a plus personne. Pas qu'il refuse directement de me répondre, non, mais il botte en touche avant d'enchaîner sur une plaisanterie quelconque. J'ai l'impression de me trouver devant un mur de glace sans aucune prise à laquelle me raccrocher pour monter.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 2 décembre 2008

Technique de l'affrontement direct. Tout à l'heure, j'ai pris le taureau (ou plutôt, Alexandre) par les cornes (façon de parler, naturellement) :

« Ça t'est égal que ma sœur te trompe ?

– Ce ne sont pas tes affaires, a-t-il répondu avec flegme. Tu comprendras plus tard.

– J'espère bien que je ne comprendrai *jamais* ce genre d'attitude ! ai-je rétorqué, indignée.

– Pourquoi ça t'ennuie à ce point ? »

Bonne question. En toute logique, j'aurais plutôt dû me réjouir que le torchon brûle avec son épouse légitime. Sauf que je n'aime pas l'image que ça me renvoie de lui. (Et puis, qui a dit que l'amour était logique ?)

« J'essaye juste de comprendre pourquoi tu as l'air à ce point indifférent à ce qui se passe, ai-je expliqué.

– Tu n'as pas de sujet de préoccupation plus important ? »

Enfin une réaction ! Même si un début d'exaspération peut difficilement être considéré comme positif, je n'ai pas pu m'empêcher de tirer sur la corde :

« Non », ai-je lancé, les bras croisés sur ma poitrine.

Il a serré les dents. Je t'ai déjà dit, cher journal, à quel point j'aime la courbe de sa mâchoire ? Carrée, masculine, avec juste assez de barbe naissante pour donner envie de s'y râper les lèvres. Mais je m'égare. Devant son silence, j'ai insisté :

« Alors ?

– Je n'aime pas me compliquer la vie, c'est tout.

– C'est à cause de cette femme ? Cassandra dit que tu n'arrives pas à l'oublier.

– Cassandra discute de ce genre de chose avec toi ? Elle me surprendra toujours.

– Tu détournes la conversation !

– Sans doute parce que je n'ai pas envie de répondre à cette question.

– Mais moi, j'ai envie de connaître la réponse.

– Écoute, Ariane, occupe-toi de trucs de ton âge, au lieu d'enquiquiner un vieil homme. Trouve-toi un copain, je ne sais pas, moi...

– Les garçons de mon âge sont tous nuls.

– Tu es fatigante, par moments. Concentre-toi plutôt sur ton exposé. »

J'ai baissé le nez, remâchant en silence l'humiliation d'être rabrouée comme une petite fille. Avec ça, je ne suis pas plus avancée. Tu sais quoi ? Depuis que j'ai commencé ce cahier, au début de l'année, neuf entrées sur dix parlent de lui. Ça craint. Et pour quel résultat ? J'ai l'impression de progresser à reculons.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 6 décembre 2008

Aux grands maux, les grands remèdes. Tant pis pour mon sens de la vérité si un peu de comédie peut donner de meilleurs résultats. Il paraît qu'en amour, tous les coups sont permis. Hier soir, j'ai fait semblant de me trouver mal pendant que je faisais mes devoirs. Il m'a prise dans ses bras pour me porter jusqu'au canapé. Me retrouver contre lui et respirer son odeur m'a fait tourner la tête pour de bon. Puis il a retrouvé mon inhalateur et je lui ai juré que ce n'était pas la peine d'appeler le médecin. J'ai prétexté la fatigue due au sport, ce qui m'a valu un agréable bonus : massage des jambes. Durant cet intermède, la chaleur de ses mains est remontée jusqu'en haut de mes cuisses. C'était à la fois grisant et embarrassant.

Je me demande s'il se doute de ce que j'éprouve pour lui. Sans doute pas, sinon il ne me toucherait pas avec cette désinvolture. Il me repousserait, dirait que je ne suis qu'une gamine. Pour l'instant, je me contente de ça : me trouver à ses côtés, sans demander plus que ces instants volés, provoqués consciemment ou non. Je sais qu'à long terme, ce ne sera pas gérable. Qu'il faudra que je lui dise mes véritables sentiments, ou que je m'éloigne. Même si cette dernière perspective me fait suffoquer.

Bientôt Noël. Par moments, j'aimerais être encore une petite fille et croire au Père Noël pour pouvoir lui demander ce que je veux. Petit Papa Noël, faites qu'il m'aime...

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 décembre 2008

Le Père Noël a dû entendre mon vœu, du moins partiellement. Alexandre m'a invitée au spectacle ! Il avait deux places pour *Casse-Noisette* et Cassandra ne voulait pas l'accompagner. Je me demande à quoi elle pense. Si elle l'aime vraiment, pourquoi ne se bat-elle pas pour le reconquérir ? La fierté a ses limites. Je ramperais à ses pieds, moi, si ça pouvait me gagner son cœur.

Nous avons passé une soirée magique. Pour moi, du moins. Va savoir ce qu'il pense, lui. Je m'en fiche, j'ai pu l'avoir rien qu'à moi, même l'espace d'une soirée. Me serrer contre lui en prétextant l'embarras de la foule. Le voir me sourire, discuter sans fin du spectacle dans la voiture, avoir l'impression, enfin, d'être un peu son égale. Je n'ai rien bu au bar durant l'entracte, contrairement à lui, pourtant des milliers de bulles pétillaient dans mes veines. Alors je me suis enhardie, lorsqu'il m'a déposée devant mon appartement, à l'embrasser pour lui dire au revoir. Pas sur la bouche comme j'en mourrais d'envie, mais sur la mâchoire, juste dessous l'oreille, en pressant ma joue contre la sienne. J'ai appuyé mes lèvres quelques secondes de plus que ce qui aurait été nécessaire et il a frissonné, bien que ça ait aussi bien pu être à cause du froid. Sa bouche à lui a caressé le vide, comme il est convenu dans les salutations entre amis, puis il est reparti dans la nuit étoilée, telle Cendrillon aux douze coups de minuit. Décidément, je tiens à mes contes de fée ! Mettons cela sur l'effet du spectacle.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 décembre 2008

Cassandra choisit bien ses effets d'annonce : déclarer en plein milieu du repas de Noël qu'elle allait divorcer a légèrement plombé l'ambiance. J'ai senti mon cœur faire un saut périlleux dans ma poitrine. D'un côté, cela veut dire qu'Alexandre est libre... D'un autre, cela signifie également qu'il n'a plus aucune raison de me voir.

Les parents ont blêmi : divorcer un an à peine après son mariage, ça fait désordre. Ce n'est pas

convenable. Cassandra ne les avait pas habitués à des choses qui ne soient pas convenables. Évidemment, ils ont remis sur le tapis l'histoire de la fausse couche, que c'était normal d'être perturbée après un tel épisode, mais qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'en tirer des conclusions prématurées...

« Il ne m'aime pas », a simplement dit Cassandra.

Sa voix était froide comme la glace, mais j'ai quand même pu y sentir un petit tremblement que je ne comprends que trop bien. Moi non plus, il ne m'aime pas.

« J'ai fait une erreur, j'en tire les conséquences », a-t-elle poursuivi en buvant une gorgée de vin pour se donner une contenance.

Je me demande si elle va se remarier avec son amant actuel, ou si elle été suffisamment échaudée pour ne plus désormais s'engager dans cette sorte d'aventure. Probablement la deuxième solution. Adieu l'image d'Épinal de la famille parfaite ! Elle a clairement choisi de privilégier sa vie professionnelle.

Est-ce que je deviendrai comme ça plus tard, moi aussi ? Désabusée, préoccupée uniquement des apparences sociales et de mon travail ? Je ne suis même pas encore sûre de ce que je veux faire... même si mon père en est certain pour moi.

Je ne veux pas tourner comme Cassandra, ni même comme Alexandre. Quitte à me blesser, je veux aller de l'avant, foncer, saisir ce que je peux de la vie. Je ne veux pas me cacher, me protéger dans une tour d'ivoire au risque de ne plus être capable de rien ressentir, les peines comme les joies. Je veux briser la sienne, je veux qu'il me rejoigne, je veux lui faire éprouver la force de mes sentiments. Je veux réveiller ma Belle au bois dormant. Même si ne j'ai rien de la princesse charmante, même s'il a quelques années de plus que moi, même si la société hurle au scandale, même si je n'en ai pas le droit... Je veux lui apprendre à m'aimer.

J'espère qu'il aura eu mon cadeau, avant de partir. Comme il n'y avait personne lorsque je suis passée, je l'ai glissé dans la boîte aux lettres. Rien d'original, des livres dont il m'avait parlé et que je sais qu'il voulait lire, mais c'est le geste qui compte. Joyeux Noël, mon obsession !

Épisode 07 : Des rêves impossibles

Journal d'Ariane Senchat, 1^{er} janvier 2009

Une nouvelle année commence. J'espère qu'elle sera plus calme que la dernière, mais j'en doute. L'an dernier à la même époque, je planais encore dans les limbes de l'enfance. L'année écoulée m'a vue tomber amoureuse, quitter ma famille et découvrir des facettes des relations humaines que j'aurais préféré continuer d'ignorer. Je ne sais pas si je dois le considérer comme un progrès. Vaut-il mieux rester dans l'ignorance pour ne pas souffrir, ou expérimenter toute la gamme des émotions humaines, quitte à y laisser des plumes ? Si je posais la question à Alexandre, je suis certaine qu'il opérerait pour la première solution.

Si je mets une pièce dans ma tirelire à chaque fois que j'écrirai le nom d'Alexandre, j'aurai de quoi me payer un scooter à la fin de l'année. Excuse-moi, cher journal, mais je me retiens tellement de parler de lui à mon entourage, si je n'ai pas une soupape de sécurité, je finirai cinglée ! C'est-à-dire, plus que je ne le suis déjà.

J'ai passé le Nouvel An avec mes colocataires et leurs copains — pour l'essentiel, ceux de Sonia. Tu sais quoi ? Au bout du compte, j'ai trouvé ça plutôt sympa. Toujours l'an dernier à la même époque, j'étais plutôt solitaire et je n'avais pas vraiment d'amis. Sonia a changé ça. Sans oublier Misha. Un des garçons présents, un grand brun avec les côtés du crâne rasés (berk) m'a demandé si j'avais un petit ami. J'ai jeté un regard de détresse en direction de Misha qui a secoué la tête pour signifier qu'il refusait de me servir d'alibi. Ce traître ! Je me suis rabattue sur un « non, pas pour le moment » qui m'a valu un clin d'œil assorti d'un numéro de téléphone.

Je devrais en profiter. C'est ce que font les étudiants, non ? J'ai deux ans d'avance, certes. Et la maturité psychique ne suit pas forcément l'intellect. Mais je sais que me cacher derrière ce genre d'excuses serait me mentir à moi-même. La vérité, c'est que je suis obsédée par un homme de dix-sept ans mon aîné, de surcroît marié à ma propre sœur. Bientôt divorcé, certes, mais ce n'est pas pour autant que ça rend les choses plus faciles. Au contraire.

J'ai froissé la feuille de papier au fond de ma poche et cherché autour de moi un exutoire à ma mauvaise humeur. Recette personnelle contre la déprime : l'attaque. Misha sirotait une coupe de champagne sans prendre part à la fête. Mauvaise pioche, chéri ! Tu aurais mieux fait d'accepter de m'aider à éloigner Crâne Rasé. Je lui ai subtilisé la coupe des mains et lui ai adressé un grand sourire plein de dents.

« Pourquoi tu ne téléphones pas à Amant... ?

– Armand !

– C'est la même chose... pour lui souhaiter la bonne année ? »

Il s'est mordu les lèvres en cherchant du regard la coupe de champagne. J'ai écarté sa main d'une tape. Au moins, pendant que je me disputais avec lui, Crâne Rasé ne me collait pas aux basques.

« La solution à ton problème ne se trouve pas au fond de ce verre.

– Si je lui parle, je n’aurai pas la force de lui résister.

– Qui te demande de le faire ?

– La morale ?

– Je t’en prie ! On ne vit plus au Moyen Âge. Tu aimes ce mec, c’est évident.

– Qu’est-ce qui te permet de dire ça ?

– Je t’entends pleurer tous les soirs. »

Son visage a viré au rouge tomate. Il s’est mis à déchiqueter en minuscules morceaux la serviette en papier qu’il tenait à la main.

« Désolé, s’est-il excusé d’une petite voix.

– C’est bon, c’est pas grave. Mais quand même, je n’arrive pas à comprendre. Si tu tiens autant lui, pourquoi tu l’as quitté ? Je veux dire, quand on rompt avec quelqu’un, c’est pour se sentir mieux après, or ce n’est manifestement pas ton cas. J’imagine que tu ne pleurais pas tous les soirs quand tu étais chez lui ? »

Il s’est empourpré de plus belle en faisant signe que non. J’ai senti moi aussi mes joues chauffer. J’oubliais que s’il a l’air innocent, comme ça, il n’en a pas moins probablement couché avec ce type. Donc, sur le plan sexuel, il est bien plus expérimenté que moi, qui n’ai échangé que quelques baisers pas vraiment passionnés avec Matthis. Même si les poules auront des dents le jour où il se décidera à m’en parler. (OK, je ne tiens pas à connaître tous les détails non plus).

« Bon, alors ? ai-je insisté pour dissiper notre embarras à tous les deux.

– Alors, je suis un *garçon* ! s’est-il énervé.

– ... Et... ?

– Ma mère en aurait une attaque. Tu ne la connais pas... À chaque fois que je rentre, elle me demande si j’ai rencontré quelqu’un, si elle aura bientôt une petite-fille, vu que mon frère a eu un garçon... Je ne peux pas lui faire ça.

– Attends, je rêve. Tu vas attendre son approbation toute ta vie ? Elle t’a élevé, elle a fait des sacrifices pour toi, OK, mais maintenant, tu as ta vie à vivre. C’est à toi de décider ce que tu veux.

– C’est facile pour toi. Tu sais toujours ce que tu veux faire, tu ne laisses personne t’arrêter lorsque tu t’es fixé un but, mais moi... je ne sais pas ce que je veux, au fond. Je ne sais même pas quelle orientation professionnelle je vais choisir ! »

Je l’ai fixé avec incrédulité. C’est cette impression que je donne ? Celle de savoir exactement ce que je veux, alors que je ne suis qu’incertitudes ? Sous le choc, je lui ai fourré de nouveau la coupe de champagne entre les mains, assortie d’un :

« Alors essaye de faire des choses qui te rendent heureux. Petit à petit, tu finiras bien par trouver un chemin. »

Puis je suis sortie sur le balcon. Besoin urgent de m’aérer le cerveau. Sonia s’y trouvait déjà, une clope à la main. Raté pour l’aération.

« Un problème ? a-t-elle lancé devant ma mine défaite.

– Dis, tu trouves que j’ai l’air pleine de certitudes ?

– Maintenant, tu veux dire, ou en règle générale ?

– En règle générale, je suppose.

– Eh bien, tu sais ce que tu veux et tu n’hésites pas à le dire. Pour moi, c’est plutôt un compliment. Quelqu’un t’a fait une réflexion ?

– Non, rien. Je me suis juste pris la tête avec Misha.

– Fiche-lui la paix, à ce garçon. Tu ne peux pas contraindre les gens à changer, aussi fort que tu le veuilles. »

C’est bien là tout le problème. J’aimerais voir Misha évoluer (et encore plus Alexandre — une pièce pour le cochon) mais je m’y prends comme un manche. Toutefois, je refuse de partager le fatalisme de

Sonia. Il doit y avoir quelque chose à faire. Je dois juste trouver quoi. J'ai attrapé la clope de Sonia et je l'ai jetée plusieurs étages plus bas. Le bout incandescent ressemblait à une étoile filante.

« Tu sais quoi ? Tu as raison. Je ne suis qu'une sale gamine remplie de convictions débiles. Et selon ta théorie, tu ne peux rien faire pour y changer quoi que ce soit ! »

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 janvier 2009

Hier en fin d'après-midi, je suis passée chez Cassandra et Alexandre. Je n'ai trouvé que ma sœur, qui m'a informée que son futur ex-mari avait déménagé. Déjà ? J'en suis restée sans voix, avant d'abdiquer toute fierté pour lui demander sa nouvelle adresse. Elle m'a regardée d'un air méfiant :

« Pourquoi ? Qu'est-ce que tu lui veux ? »

J'ai menti en inventant une histoire de livre emprunté à rendre. Une pièce pour le cochon, une pierre dans mon jardin. Elle a fini par me donner l'adresse, à contrecœur. Est-ce qu'elle se doute de quelque chose ? Non, pas possible, je n'en ai jamais parlé à personne (sauf Misha, mais Misha a bien plus peur que je ne révèle ses secrets que moi, de l'inverse). Ma mauvaise conscience me donne des tendances paranoïaques. C'est juste qu'elle ne doit pas aimer l'idée qu'un membre de sa famille puisse rester en contact avec l'homme qui l'a rejetée.

Donc, après avoir pris congé plutôt froidement de Cassandra (pas que ça change de l'habitude), je me suis dirigée vers la nouvelle adresse d'Alexandre. Autant battre le fer tant qu'il est chaud. C'est juste à côté de l'université, hasard ou calcul ? Pourrai-je continuer le coup du « mes colocataires sont trop bruyants » ?

Il n'était pas là. J'ai envisagé un moment de l'attendre devant la porte, mais la raison a fini par reprendre le dessus. Pour ce que j'en savais, il pourrait aussi bien être parti plusieurs jours. Il a de la famille en province, si je me souviens correctement du mariage. Ou peut-être était-il avec des amis, cette collègue de l'opéra, par exemple.

Ou peut-être que c'est vraiment fini et que je ne le reverrai plus jamais. Non. Si je commence à penser comme ça, je finirai comme Misha. Je ne veux pas. Je dois rester positive. Une chance sur un million, c'est une chance quand même.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 4 janvier 2009

L'ennui avec les chances sur un million, c'est que vous avez les statistiques contre vous. Je me suis fait jeter comme une malpropre... Non, ce n'est pas vrai. Il a bien sûr tourné ça avec élégance, assortie d'une bonne excuse du style « étant donné la situation avec Cassandra, continuer de nous voir consisterait à jeter de l'huile sur le feu ». Quelque chose du genre, je ne suis plus très sûre. À vrai dire, ça m'a paru tellement lamentable que la moutarde m'est montée au nez et que j'ai commencé à le traiter de tous les noms. Ce qui n'était pas la méthode la plus intelligente pour l'amener à réviser sa position, je le reconnais. Faute de pouvoir se faire entendre, il m'a agrippé les poignets pour me calmer. Je me suis dégagee et lui ai administré une gifle retentissante. Un prêt pour un rendu, celle de la dernière fois m'était restée en travers de la gorge.

Ayant ainsi consciencieusement saboté la dernière chance qui me restait, je suis rentrée à l'appartement. J'ai d'abord passé mes nerfs sur Sonia, qui m'a gentiment envoyée bouler. Puis sur Misha, qui m'a regardée d'un air blessé, genre « mais qu'est-ce que je t'ai fait ». En gros, je me suis rendue

odieuse pour justifier le fait qu'on me repousse.

Ensuite, j'ai pris mes affaires de piscine et je suis allée nager en espérant presque avoir une crise d'asthme, que je me noie une bonne fois et qu'on n'en parle plus. Bien entendu, rien de tel n'est arrivé. Je suis rentrée crevée, mais un peu apaisée. Maintenant, je vais pouvoir dormir et oublier, au moins pour quelques heures, mes rêves impossibles.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 12 janvier 2009

Les hôpitaux me flanquent la chair de poule. On dirait des endroits hors de la vie, comme si en poussant la porte vitrée, on entrait dans un autre monde. En plus, ils sont équipés de sièges inconfortables au possible, alors qu'on pourrait s'attendre à ce que, vu le temps qu'on passe dessus, ils soient un peu plus accueillants.

Mais il faut que je te raconte comment je suis arrivée là. Hier, l'hôpital a appelé Misha pour lui apprendre qu'Armand avait eu un grave accident de voiture. Genre, foncer en plein dans un mur à deux cents kilomètres à l'heure. À ce tarif, on peut estimer qu'il s'en tire bien avec une bonne commotion cérébrale (coma léger) et une intéressante collection de fractures. Évidemment, ce n'est pas l'avis de Misha. Il nous a annoncé avec un teint de navet et une voix de fausset qu'il se rendait immédiatement à l'hôpital. À mon avis, il aurait mieux fait de pleurer un bon coup, ça lui aurait mieux réussi que de se retenir. Je ne pouvais pas le laisser partir seul dans un état pareil. Donc je me suis dévouée pour l'accompagner.

J'ai eu le nez creux, sur ce coup. Arrivés à l'hôpital, impossible d'obtenir le numéro de la chambre. La fille de l'accueil ne savait pas qui nous avait appelés et persistait à nous répondre que seule la famille pouvait obtenir des informations. L'idée qu'Armand-le-psychopathe puisse avoir une famille ne m'avait même pas effleurée. J'avais tort. Parce que la famille, on l'a vue et maintenant, je comprends pourquoi ce mec a des problèmes mentaux.

N'anticipons pas. D'abord, il fallait passer le barrage. À force d'insister, et avec l'assistance de la queue qui s'accumulait derrière nous, la réceptionniste a fini par trouver :

« Ah, vous êtes la personne de confiance ! Il fallait le dire plus tôt. Chambre 4025, au quatrième sur votre droite. »

Dans l'euphorie de la victoire, j'ai zappé la dernière partie de la phrase :

« ... le père se trouve déjà sur place. »

Sur place, c'était devant la chambre. Un cerbère dans le plus pur style. Il a montré les dents en nous voyant arriver.

« Qui êtes-vous ? »

– Des amis », ai-je annoncé d'un ton assuré.

Il en faut plus pour m'impressionner qu'un costume trois-pièce pure laine sur mesure, même assorti d'une tête de mafieux russe. D'ailleurs, Misha n'était pas en état de parler, je devais bien prendre la conversation en main. Le mafieux a plissé des yeux suspicieux. Gris, couleur acier. Je préfère le violet.

« Vous êtes bien le garçon que mon fils hébergeait jusqu'à il y a peu ? »

Misha a hoché la tête de l'air du lapin pris dans les phares d'une voiture.

« Vous n'avez rien à faire ici. »

– Nous voulons juste prendre des nouvelles.

– Ce n'est pas à vous que je parle, mademoiselle.

– Moi, si. »

Les poings de mon interlocuteur ont blanchi au point que j'ai cru qu'il allait me frapper. Mais

j'entendais toujours la respiration oppressée de Misha qui se retenait de pleurer. C'était assez pour me pousser à dépasser et les bornes de la bienséance, et celles de la prudence.

« Ne croyez pas que j'ignore les relations que vous entreteniez avec mon fils, jeune gigolo ! »

Misha a émis un son étranglé. Je me suis aussitôt campée devant lui.

« Je ne vous permets pas d'insulter mon ami. Vous ne savez rien du tout.

– Je devrais porter plainte pour incitation à la débauche.

– Vous seriez sans doute surpris du résultat de l'enquête.

– Armand est un garçon sensible et influençable. C'est de la faute de votre ami, mademoiselle, s'il est aujourd'hui mourant. »

Misha a éclaté en sanglots à la mention du « mourant ». J'ai ravalé ma stupéfaction d'entendre Armand décrit comme sensible et influençable pour m'en tenir aux faits concrets.

« S'il a été assez crétin pour rouler à deux cents kilomètres-heure en ville, c'est l'éducation que vous lui avez donnée qui est à blâmer, pas Misha !

– Et qui êtes-vous, mademoiselle, pour vous permettre de m'insulter ? »

Misha se cramponnait à mon bras comme un noyé. Je ne sais pas comment aurait tourné la situation si un médecin, alerté par le boucan, n'avait pas déboulé à cet instant précis. La surprise a aussitôt douché ma colère quand j'ai reconnu les yeux bleus du petit ami d'Hélène, la collègue d'Alexandre. *It's a small world after all*. Avec une efficacité remarquable, il a envoyé le papa colérique auprès du médecin-chef avant de nous prendre sous son aile. Les yeux bleus m'ont jeté un regard intrigué :

« Nous sommes-nous déjà croisés ?

– À une représentation de *Casse-Noisette*. Comment va Armand ?

– Vous le connaissez ? »

Misha s'est crispé. Je ne lui ai pas laissé le temps de reprendre son souffle pour débiter je ne sais quel mensonge. Ah, monsieur Père voulait de la débauche ? Il allait être servi.

« Mon ami est son compagnon. »

Les yeux bleus n'ont même pas cillé. Misha a tenté de protester à travers ses sanglots, ce qui a donné un résultat tout à fait incompréhensible.

« Je comprends. Néanmoins, le secret médical veut que nous ne puissions donner des renseignements qu'à la famille.

– Mais c'est l'hôpital lui-même qui a appelé pour nous prévenir ! ai-je insisté.

– Vraiment ? Écoutez, je vais demander à mon supérieur. Vous pouvez m'attendre ici ? »

Il a tourné les talons sans attendre la réponse. Je m'attendais à ce que Misha me saute dessus pour m'insulter sitôt que nous serions seuls, mais il avait l'air trop déprimé, même pour se mettre en colère. Pas bon signe. Pour m'occuper l'esprit, j'ai tenté de calculer l'âge des yeux bleus. Pas assez pour être déjà médecin. Interne, peut-être ? Vivait-il toujours avec Hélène ? Allaient-ils souvent à l'opéra ? En d'autres circonstances, j'aurais sans doute pu tomber amoureuse de lui. Il avait l'air d'un garçon sympathique.

« Votre nom est bien Misha Lievin ? » a-t-il demandé en revenant.

Misha a sursauté à l'énoncé de son nom.

« Oui.

– Le patient vous a bien désigné comme personne de confiance, à contacter en cas de problème. Ceci nous autorise à vous communiquer des informations quant à l'état du malade. J'aurai aussi quelques questions à vous poser.

– Puis-je le voir ?

– Pas aujourd'hui, je suis désolé. »

Yeux Bleus (qui répond au doux prénom de Noah et est effectivement interne) nous a expliqué que l'état d'Armand n'inspirait plus d'inquiétude. Les médecins le maintenaient dans un coma artificiel le

temps de stabiliser son état, mais il se réveillerait d'ici peu. Les ennuis commenceraient alors... Parce que vu le nombre de fractures annoncées, il va en baver pour la rééducation.

Misha était livide quand nous sommes sortis de l'hôpital. Pas que ça nous changeait de l'arrivée.

« C'est bien, qu'il t'ait laissé sur la liste des personnes à contacter en cas de problème. Ça prouve que malgré votre rupture, il continue de tenir à toi, ai-je remarqué dans une vaine tentative de lui remonter le moral.

– Le connaissant, il l'a tout simplement oublié. »

Cela a été le seul commentaire que j'ai pu tirer de lui. D'un côté, je comprends qu'il n'ait pas envie de parler. L'accident plus monsieur Père, ça faisait un peu beaucoup pour une seule fois. D'un autre côté, j'aimerais bien qu'il se montre un peu moins négatif. Armand va avoir sacrément besoin de lui, ce n'est pas le moment de craquer.

Seul point positif de l'histoire : si je l'accompagne à l'hôpital, je pourrai revoir le beau Noah. Qui sait ? Peut-être m'aidera-t-il à oublier mon obsession ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 janvier 2009

Deux semaines depuis l'accident. Deux semaines que Misha va tous les jours à l'hôpital en employant des ruses de Sioux pour éviter papa Cerbère. Par chance, c'est un homme assez pris, il n'a donc que peu de temps à consacrer à son fils dans le coma. Si j'ai bien compris, ils ne s'entendaient pas à merveille avant. Il assure donc, on va dire, le minimum syndical. Quant à la mère, elle pointe aux abonnés absents. J'ai accompagné Misha une ou deux fois, au début, mais attendre dans le couloir ne me semble pas très productif. Surtout qu'en l'absence du beau Noah, le corps médical continue de faire barrage. N'empêche que la prolongation du coma n'est pas très encourageante. Misha continue donc de déprimer, même si ce n'est plus tout à fait pour les mêmes raisons. Sonia chuchote en parlant, comme s'il y avait un mort dans la maison. Pour compenser, je mets la musique à fond. Au moins, ça met de l'ambiance quand ils me hurlent d'arrêter. Elle commence bien, la nouvelle année !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 janvier 2009

Je retire ce que j'ai dit au sujet de cette année. Pour un peu, je bénirais presque l'accident.

D'abord, Armand est sorti du coma mercredi. Bonne nouvelle, il ne devrait pas garder de séquelles trop importantes une fois ses fractures consolidées, ce qui va prendre un bout de temps. Misha rayonne. Sur demande du patient, il a obtenu l'accès si convoité à la chambre et à son occupant. Il y passe ses journées au détriment de ses cours de fac et nous a d'ores et déjà annoncé qu'il allait se réinstaller chez Armand pour l'aider, une fois qu'il sera sorti de l'hôpital. Ben voyons. Quelque chose me dit que nous pouvons commencer à chercher un nouveau colocataire. En cours d'année, ça risque d'être coton.

Enfin, ce n'est pas très grave, car la plus importante nouvelle, cher journal (pour moi du moins), c'est que *Alexandre est revenu me parler !* Je te jure que j'ai failli avoir une attaque, vendredi, en le voyant à la sortie de la fac. J'ai planté Sonia aussi sec pour courir à sa rencontre. Il m'a regardée d'un air indéfinissable avant d'annoncer :

« Hélène m'a appris, pour le copain de Misha. Je suis désolé.

– C’est bon. Il est sorti du coma, maintenant, tout va bien, l’ai-je rassuré avec la belle indifférence que m’inspirait le sort d’Armand.

– Je sais. Ça n’a pas dû être facile pour vous. »

Pouvais-je lui avouer que son absence m’avait bien plus pesé que l’inquiétude de Misha ? L’homme (les mauvaises langues diront surtout la femme) est égoïste par nature, mais les conventions sociales veulent que nous prétendions le contraire. J’ai saisi l’occasion de ramener la conversation sur un terrain plus personnel :

« Je suis désolée, pour la dernière fois. »

Il s’est frotté machinalement la joue en répondant :

« Ce n’est rien. Je n’aurais pas dû te parler comme ça non plus. J’étais un peu sur les nerfs. »

Sur les nerfs, lui ? Alors là on avait basculé dans la cinquième dimension. Surtout qu’il a ajouté :

« Je t’offre un verre pour me faire pardonner ? »

Je n’allais pas dire non. Je planais déjà à cinq mille pieds sur mon petit nuage. J’ai royalement ignoré Sonia et son sourire en coin qui annonçait une sérieuse discussion « entre filles » à mon retour pour me pendre au bras d’Alexandre. Nous avons repris nos discussions comme si rien ne s’était passé, comme s’il n’y avait jamais eu de divorce, de dispute, d’éloignement. Comme deux amis, tout simplement. Je suis rentrée à l’appartement tard, le cœur léger et les mains chargées de pâtisseries pour mes colocataires, histoire de me faire pardonner mon comportement de ces derniers temps. Je crois que je ne suis toujours pas complètement redescendue sur terre.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 8 février 2009

Depuis une semaine, j’ai repris l’habitude de m’incruster chez Alexandre pour faire mes devoirs. En réalité, je passe plus de temps à le regarder en douce qu’à apprendre mes leçons, mais le principal, c’est que je puisse le voir. Je vais directement chez lui en rentrant de l’université, je m’installe tranquillement. Il m’a même donné un double des clés pour que je puisse rentrer si jamais il n’était pas là. Ne dirait-on pas une vie de couple ordinaire ?

Son nouvel appartement tiendrait dans un mouchoir de poche, ce qui m’oblige à m’installer sur le canapé tandis qu’il occupe le bureau. Vendredi, j’ai tenté une nouvelle tactique : feindre de m’être endormie, dans l’espoir qu’il me prenne encore dans ses bras. Hélas, il s’est contenté d’étaler une couverture sur moi, puis d’une légère caresse sur mes cheveux. Il ne me verra jamais autrement que comme une petite sœur un peu collante, je le crains. Ce qui ne m’empêche pas d’essayer quand même. Je laisse traîner mes affaires un peu partout, au cas où. S’il ramenait une femme ici (que le démon lui arrache le cœur), elle verrait bien que le terrain est déjà occupé. Les femmes remarquent ce genre de détails. J’ai « dormi » suffisamment tard pour qu’il soit largement l’heure de manger et qu’il n’ait pas d’autre choix que de m’inviter à souper. Je l’observais à travers mes cils. Il n’est pas vraiment beau, pas au sens des acteurs sur la couverture des magazines, mais il a une façon de bouger, de sourire, de s’exprimer, qui le rend unique à mes yeux. En plus, il est doué en cuisine, ce qui n’est ni mon cas, ni celui de Sonia. Je me demande comment nous allons survivre quand Misha ne sera plus là.

En parlant de Misha, il ne veut pas qu’on reloue sa chambre. Il prétend qu’il ne retourne que temporairement là-bas, le temps qu’on enlève les plâtres à son ami, qu’ensuite il reviendra avec nous. J’ai du mal à le croire. D’un autre côté, tant qu’il paye sa part de loyer, ça nous arrange. Je ne pense pas qu’Alexandre pousserait la gentillesse jusqu’à m’offrir l’asile permanent.

* * *

Nous sommes d'accord, cher journal, la Saint-Valentin est une opération purement commerciale que tous les vrais amoureux et ceux qui ne le sont pas devraient mépriser. Cependant, je ne peux pas me permettre de laisser passer une occasion. À la sortie de la fac, je me suis donc arrêtée chez le chocolatier pour acheter une énorme boîte qui a mis mon compte d'étudiante dans le rouge jusqu'à la fin du mois. Je l'ai offerte à Alexandre à mon arrivée avec un mot d'excuse bidon :

« Pour me faire pardonner d'avoir laissé cramer l'omelette, l'autre soir. »

Certes, il ne m'aurait pas demandé d'explications. Pas son genre. Néanmoins, j'ai jugé préférable de me prémunir contre tout rejet hâtif. Il a esquissé un demi-sourire, celui qui tire le coin gauche de sa bouche tandis que le droit reste sérieux. J'ai fondu comme un chocolat sur un radiateur.

« Ça te dirait d'aller au cinéma ? ai-je ajouté sous le coup de l'inspiration. Je n'y ai plus mis les pieds depuis une éternité et je viens juste de terminer mes partiels. »

Il a pris une grande inspiration, posé la boîte de chocolats sur le côté, s'est massé les tempes et a finalement demandé sans me regarder :

« Tu n'as pas un petit ami à qui offrir des chocolats et une sortie au cinéma un jour de Saint-Valentin ? »

Les mots se sont échappés de ma bouche avant que je ne réalise ce que j'étais en train de dire :

« J'aimerais que ce soit toi, mon petit ami. »

Un ange est passé. Une caravane, même. J'ai eu la tentation fugitive de prendre mes jambes à mon cou, mais maintenant que j'avais jeté le pavé dans la mare, autant assumer les conséquences jusqu'au bout. J'ai légèrement rentré la tête dans mes épaules, m'attendant à une gifle magistrale.

« Ariane... »

– Oui ?

– Je crois que tu te trompes d'aiguillage.

– Pourquoi ?

– Je suis un enseignant, toi une étudiante. J'ai dix-sept ans de plus que toi. Et je suis le mari de ta sœur.

– Ex-mari. »

Il m'a fusillée du regard.

« Ce n'est pas le moment de jouer au plus fin. Si tu allais trouver quelqu'un d'autre à embêter ? »

– Mais je suis sérieuse ! »

Comme un petit dessin vaut mieux qu'un long discours, je lui ai sauté au cou pour lui plaquer un baiser sur la bouche. J'ai tenté de me remémorer la technique que Matthis avait employée, mais ça n'avait tellement rien à voir que j'ai un peu cafouillé. D'autant plus qu'il n'y mettait pas vraiment du sien. J'ai profité de seulement quelques secondes de surprise avant qu'il ne me repousse sans ménagement.

« Arrête tes bêtises, m'a-t-il ordonné d'un ton brusque.

– Dis que tu ne m'aimes pas. Dis que je te dégoûte. Dis que tu ne veux plus jamais me voir. Mais ne dis pas que ce sont des bêtises, ai-je répondu sans prendre la peine de me relever. Parce que tu vois, j'en crève ».

J'ai entendu le cliquetis d'un briquet avant qu'il ne reprenne la parole. L'odeur de la fumée m'a raclé la gorge. J'ai battu des paupières pour refouler des larmes inopportunes.

« Tu ne sais pas ce que tu dis. Combien as-tu eu de petits copains ? »

– Quelle importance ?

– À ton âge, on prend les choses trop au sérieux. Ça te passera.

– Jamais ! »

Il a jeté sa cigarette à peine entamée dans le cendrier et s'est accroupi à mon niveau. Je n'osais même

plus respirer. Lentement, il a approché son nez du mien, puis sans crier gare, s'est jeté sur moi. Sa bouche a emprisonné la mienne dans un baiser bien plus exigeant que tout ce qu'avait tenté Matthis. Elle avait encore le goût âcre de la fumée. Ses bras me serraient contre lui à m'en faire mal. Alors que j'aurais voulu profiter du moment, j'ai senti la toux familière peser sur mes bronches. Je l'ai repoussé avec un cri étranglé.

« Qu'est-ce que tu fais !? »

– Ce n'est pas ça que tu voulais ? » a-t-il demandé avec un air que je ne lui avais jamais vu.

Dangereux. Affamé. Comme si je m'étais trouvée face à un fauve. Ma respiration a émis un sifflement menaçant. Si je ne me calmais pas, j'étais bonne pour une crise. Je me suis accordé une toux modérée pour me laisser le temps de reprendre mes esprits. Il n'avait pas compris *du tout* ce que je voulais ! Je rêvais de romantisme, de déclarations et de serments, il me répondait relation physique. Quand la toux s'est calmée, j'ai tenté de m'expliquer.

« Je...

– Va-t'en », m'a-t-il dit en me tournant le dos.

Je me suis redressée et ai attendu quelques secondes que la tête cesse de me tourner avant de m'avancer vers lui.

« Dis-moi que tu me détestes et je m'en irai. »

Il a hésité. Trop longtemps pour ne pas me donner un peu d'espoir.

« Je ne te déteste pas, mais je refuse que tu te comportes comme ça », a-t-il finalement lâché.

Je suis allée m'asseoir sur le canapé avec un petit sourire de triomphe.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

– Tu ne m'as pas dit que tu me détestais, alors je reste. »

Il m'a regardée cinquante secondes d'un air tellement stupéfait que j'ai failli éclater de rire. Puis il est parti d'un fou-rire inextinguible.

« Tu es vraiment impossible, tu sais ! »

– Je sais. C'est pour ça que je gagne toujours à la fin. »

Je n'ai pas eu ma séance de cinéma, mais nous avons regardé un film à la télévision en mangeant les chocolats. Après que j'ai promis de ne plus jamais, jamais recommencer un coup pareil. Juré, craché. Je m'y prendrai autrement, la prochaine fois.

* * *

Journal de Ariane Senchat, 20 février 2009

En prévision de son départ, Misha a commencé à m'apprendre la cuisine. La galère. Je ne compte plus les coupures aux doigts et le nombre de plats jetés à la poubelle. Sonia ricane de mes efforts, mais je persiste. Je veux être capable de faire plaisir à l'homme de mes rêves. Quand il était avec ma sœur, elle le traitait comme son domestique ! Maintenant, c'est son tour d'être un peu gâté et tant pis si pour cela, je dois m'asseoir sur les thèses féministes au sujet du partage des tâches. Autant dire que j'ai du boulot sur la planche, parce que je suis une véritable catastrophe en matière de corvées ménagères. Lorsque je vivais chez mes parents, ma mère faisait tout, et lorsque je vivais chez eux... Eh bien, je suivais l'exemple de Cassandra et je me reposais sur lui. Cela doit changer. Après tout, je ne suis pas stupide, je dois pouvoir apprendre. Question de motivation. Seulement, il faut que je me dépêche : l'autre boulet sort de l'hôpital la semaine prochaine. Misha a beau prétendre que cette fois, ils auront une relation normale, j'ai comme un doute.

* * *

L'an dernier à la même époque, j'étais au ski avec Alexandre et Cassandra. Cette année, divorce oblige, pas de vacances. Je reste à Paris. Officiellement parce que j'ai du boulot, officieusement pour veiller sur lui. Je veux être son bon génie. Je veux qu'il soit bien avec moi. Je veux qu'il ne puisse plus se passer de moi. Le petit incident de la Saint-Valentin n'a pas calmé mon obsession, bien au contraire ! Maintenant que je connais la sensation de ses doigts sur ma peau, même si ce n'était pas à proprement parler un moment de tendresse partagée, je ne peux plus m'en détacher. Le soir, dans mon lit, je me repasse la scène, encore et encore. Si seulement il pouvait faire de même de son côté... Mais je crois qu'il s'efforce plutôt de l'oublier. Nous sommes deux cas désespérés.

Misha s'incruste chez Armand. Sonia a bien essayé de lui soutirer des détails croustillants, mais le pauvre est devenu tellement rouge que j'ai cru qu'il allait implorer. À bas la curiosité malsaine ! L'avantage, c'est que pendant qu'elle le torture, elle me fiche la paix. Apparemment, elle a avalé l'explication du calme et de la tranquillité. Tant que je suis chez Alexandre, elle a l'appartement pour elle toute seule et peut inviter tous les copains qu'elle veut, sans crainte que sa folle de colocataire ne leur saute à la gorge sous un prétexte quelconque. Tout le monde est content et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes... pour l'instant.

* * *

Cassandra est passée hier chez Alexandre alors que j'étais allongée sur le canapé, le nez dans les grands arrêts de droit administratif. On ne peut pas dire qu'elle ait été heureuse de me trouver là. Je lui ai ressorti l'excuse des colocataires bruyants, mais allez savoir pourquoi, ça a beaucoup moins bien marché avec elle. Selon elle, il est malsain que je garde des relations avec son ex. Question de solidarité familiale. Au moins, elle ne semble pas se douter de mon penchant pour lui. Alexandre en a pris également pour son grade : elle l'a accusé de chercher à se servir de moi dans la procédure de divorce. Raisonement tout à fait aberrant étant donné que je n'ai pas la moindre part dans cette histoire. Le stress a dû lui griller quelques neurones supplémentaires. Mon chéri lui a d'ailleurs aimablement fait remarquer que son argumentation ne tenait pas la route. Pour ma part, je lui ai conseillé d'aller s'acheter un cerveau de rechange. Pas très malin, mais elle a toujours eu le don de réveiller mes pires côtés. Déjà qu'il n'en faut pas beaucoup en temps ordinaire pour m'agacer.

« Tu agis de cette façon uniquement pour m'enquiquiner, Ariane !

– Comment t'as deviné ?

– Je le dirai aux parents. »

Sur cette réplique fort mature, elle a tourné les talons et quitté l'appartement en claquant la porte à l'en arracher. Non, mais je vous jure ! Elle est censée avoir quel âge ? Alexandre n'a fait aucun commentaire après son départ. J'ai sagement suivi son exemple. Je me souvenais trop bien de sa première réaction, après Noël, qui allait dans le sens de la réflexion de Cassandra. Au moins, cette scène désagréable ne l'a pas fait revenir sur sa décision de m'accepter un peu dans sa vie.

Je me demande si Cassandra ira effectivement pleurnicher dans le giron maternel. Elle n'aime pas donner d'elle une image de faiblesse. Par ailleurs, mes parents aiment bien Alexandre et pensent que ma sœur n'agit que sous le contrecoup de la perte de son bébé. Ils continuent d'espérer que, la crise passée, ils se remettront ensemble. Maintenant, s'ils savaient que je milite activement pour le récupérer à mon profit, je suis moins certaine qu'ils apprécieraient. Enfin, on est loin d'en arriver là. À des années-

lumière, même ! Inutile de me prendre la tête pour quelque chose qui ne se produira peut-être jamais.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 mars 2009

Misha a officialisé son départ de l'appartement. Il va me manquer, cet idiot. Armand ne le mérite absolument pas. Il s'est arrangé avec un copain de fac qui cherchait un hébergement temporaire. Le dénommé Karim sous-loue donc la chambre pour une période indéterminée. Je ne le connaissais que vaguement avant, mais il est plutôt sympa. Le genre de mec cool qui s'entend bien avec tout le monde. Par contre, il semble encore pire que moi en matière de cuisine et de ménage, ce qui n'est pas peu dire. Côté positif : il sait jouer assez correctement aux échecs. Nous avons disputé une partie hier soir pendant que Sonia regardait une stupide émission musicale à la télévision. Malgré mon manque d'entraînement depuis mon départ du club, je me suis honorablement débrouillée — c'est-à-dire que je lui ai mis une raclée. Beau joueur, il m'a félicitée pour ma performance. Il a un sourire craquant.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 10 mars 2009

Karim me drague. J'ai beau ne pas être douée de ce côté-là, j'ai fini par le remarquer. Sonia me l'a confirmé ce matin alors que nous squattions la salle de bains. J'ai comparé nos silhouettes dans la glace : je reste petite, maigrichonne et plate comme une limande. À se demander ce qu'il me trouve.

« Tu devrais en profiter », m'a conseillée Sonia.

Pourquoi pas ? Mon cœur appartient définitivement à Alexandre. Ce n'est hélas pas réciproque. Or notre brève étreinte de la Saint-Valentin a réveillé en moi des appétits que j'ignorais et qu'il n'est pas prêt à combler. Je n'ose insister, de peur de détruire le fragile équilibre auquel nous sommes parvenus. Alors pourquoi ne pas acquérir un peu d'expérience en attendant que je trouve le moyen de percer un trou dans le mur de la forteresse de ma Belle au bois dormant ? J'ai l'âge des expérimentations et je sais très bien que tous les rêves que je faisais, cette histoire de la première fois avec quelqu'un que tu aimes vraiment, d'attendre LA bonne personne etc., c'est du flan. En vrai, je vais ramer peut-être toute ma vie pour conquérir celui que j'aime. À supposer que je parvienne à mes fins, mieux vaut que je maîtrise un minimum le sujet. D'accord, il y a eu Matthis, mais je n'irai pas très loin avec ça. Karim est sympa, cool et assez beau garçon. Il y a pire comme première fois. Enfin, si ça se trouve, je me fais des films et il n'est pas du tout intéressé par moi.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 12 mars 2009

J'ai parlé de Karim à Alexandre, juste pour voir sa réaction. Secrètement, j'espérais qu'il se montrerait jaloux. Bien sûr, ça n'a pas du tout été le cas. J'ai juste eu droit à un sermon sur le fait qu'il fallait avoir confiance dans la personne avec qui on couche, prendre ses précautions, etc., etc. On aurait dit le discours d'un père à sa fille. Ça m'a fait mal dans la poitrine tellement j'aurais désiré entendre autre chose.

Puisque c'est comme ça, je vais carrément demander à Karim de sortir avec moi. Puisqu'il s'en fout que je donne mon corps à un autre. Puisqu'il ne me verra jamais jamais autrement que comme une petite sœur. Puisque mon amour restera éternellement sans réponse. Peut-être que Karim me jettera. Peut-

être que ça me fera mal. À vrai dire, je m'en fous totalement. Aussi longtemps que je ne peux pas être à Alexandre, et à lui seul, je ne me soucie pas du reste.

Épisode 08 : Nos lumières artificielles

Journal d'Ariane Senchat, 16 mars 2009

J'aime bien les gens qui ne se prennent pas la tête. Ce week-end, Sonia étant rentrée chez ses parents, je me suis retrouvée seule avec Karim. Occasion idéale pour mettre mon plan à exécution. En plein milieu d'une partie d'échecs, je me suis jetée à l'eau :

« Tu as une petite copine ?

– Non, pourquoi ? Tu es intéressée ?

– Pourquoi pas ? »

Voilà, pas plus compliqué que ça. Pas de prise de tête, pas de grandes promesses. Nous avons commencé à nous embrasser en regardant un film. Pour être franche (puisque tel est le but ultime d'un journal), j'ai été un peu déçue. Niveau technique, il bat largement Matthis (pas dur), mais je n'ai pas ressenti ce qu'on décrit dans les livres. Les battements de cœur qui s'accélèrent, la température qui monte, tout ça... C'était juste chaud et un peu mouillé, comme une glace à l'envers. Soit tous les auteurs sont des menteurs, soit j'analyse trop.

Me voilà donc officiellement casée, si on peut dire. Un point de coché dans la grande liste de la vie. Ça n'a rien d'une histoire d'amour, au demeurant. Pas de balades main dans la main, de sorties au clair de lune et tous ces trucs romantiques qui plaisent bien aux filles. Juste une amitié qui, parfois, prend un tour un peu physique. Ça me va très bien comme ça. Je ne suis plus une petite fille qui attend le prince charmant. Et je crois qu'on peut raconter à un journal intime tous les mensonges qu'on se fait à soi-même.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 19 mars 2009

J'ai annoncé la bonne nouvelle à Alexandre. Il m'a juste répété de faire attention. Sortez couverts, ce genre de truc.

« Je fais ce que je veux, d'abord, puis ce ne sont pas tes oignons, lui ai-je lancé fort injustement.

– Pourquoi tu m'en parles, alors ? »

Il m'énerve ! Pourquoi je ne peux pas juste l'oublier ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 23 mars 2009

Tout compte fait, je ne suis pas certaine que c'était une bonne idée. Sortir avec Karim, je veux dire. Sonia était encore absente dimanche, alors il a voulu aller plus loin pendant qu'on regardait le film. Je me suis tétanisée. Au bout d'un moment, il s'est lassé de caresser un bout de bois et nous sommes revenus à la contemplation du petit écran. Je ne sais même plus ce qui passait. Qu'est-ce qui cloche, chez moi ? Karim n'a rien dit (je l'aime pour ça), mais je sais bien que j'aurais dû me sentir excitée, au moins au niveau physique. Peut-être que ça s'améliore avec l'entraînement ?

Journal d'Ariane Senchat, 24 mars 2009

« Ariane, ta vie sexuelle ne m'intéresse pas.

– Allez, tu es prof, non ?

– Je n'enseigne pas ce genre de choses.

– Avec qui tu veux que j'en parle ? Misha est gay et Sonia se ficherait de moi !

– N'abuse pas, s'il te plaît. »

Je n'abuse pas, je suis amoureuse. Mais pas de la bonne personne. J'aurai au moins essayé.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 29 mars 2009

Parler de Misha m'a rappelé qu'il n'avait pas donné de nouvelles depuis un bail. Depuis qu'il a (ré)emménagé chez A(r)mand, il s'est contenté de m'envoyer de temps en temps un texto style « TVB, xxx ». Ayant décidé que c'était tout de même un peu court, je suis partie à la chasse aux infos directement sur le terrain.

J'ai dû attendre un bon moment à la porte avant qu'il ne vienne ouvrir. Il a rougi jusqu'aux oreilles en me voyant et moi aussi : à son aspect débraillé, je n'imaginais que trop bien le genre d'activité que j'avais interrompue. Armand m'a lancé un regard de tueur. De toute évidence, avoir frôlé la mort ne l'a pas rendu plus aimable. Par chance, le nombre de plâtres qu'il arbore réduit notablement sa mobilité. Je me suis donc arrangée pour coincer Misha dans la cuisine, sous prétexte de l'aider à chercher des verres.

« Alors ?

– Alors quoi ?

– Comment ça se passe, entre vous ?

– Normal.

– Ton nez s'allonge... ai-je menacé.

– Tu sors avec Karim, il paraît? a-t-il fait dans une tentative désespérée de détourner la conversation.

– Ne change pas de sujet !

– Pourquoi serais-tu la seule à poser des questions indiscrettes ? » s'est-il rebellé.

Misha, se rebiffer ? Surprise, j'ai répondu automatiquement :

« Oh, ça va. Oui, je sors avec Karim, mais c'est juste comme ça. Je ne suis pas amoureuse de lui.

– Et ton... Alexandre ? »

Je savais que je n'aurais jamais dû lui en parler. Retourner mes propres confidences contre moi était tout à fait déloyal. Je me suis renfrognée.

« Je n'ai pas envie d'en parler.

– Pareil pour moi.

– Mais ce n'est pas pareil ! Armand, il t'aime (même si c'est un gros sociopathe), tu vis avec lui...

– C'est un garçon.

– Et alors, tu veux essayer avec une fille ? »

Je l'ai attrapé par les épaules et je l'ai embrassé. Sur la bouche. Bien comme il faut. Il avait les lèvres douces, avec un arrière-goût de miel. La carafe lui a échappé des mains pour se fracasser en mille morceaux sur le carrelage de la cuisine.

« Qu'est-ce qu'il y a ? a crié la voix inquiète d'Armand.

– Tout va bien. Juste un peu de verre cassé. »

Misha s'est retourné vers moi, l'air furieux. Presque assez pour me filer des remords.

« Non, mais ça va pas ?

– C'était une blague, ai-je protesté, mal à l'aise.

– Elle n'est pas drôle. Aide-moi à nettoyer, maintenant. »

Je me suis exécutée, me demandant si je venais de ficher en l'air des mois d'amitié. Mais comme c'était Misha, une fois tous les morceaux de verre à la poubelle, il m'a pardonnée. Nous avons repris notre conversation comme si de rien n'était, en évitant toutefois le sujet épineux des amours.

Cela n'a nullement empêché Armand de me faire la tête quand nous sommes revenus dans le salon. Comme s'il savait ce qui s'était passé dans la cuisine. Ce mec est flippant, je l'ai déjà dit ? Misha affirme qu'en vrai, c'est quelqu'un de très gentil. J'avoue que j'ai un peu de mal à le croire. La vraie question demeure en suspens : oui, au fait, et Alexandre ? Où en suis-je avec lui ? Cette obsession appartient-elle au passé, ou me poursuivra-t-elle jusque dans ma tombe ? (Une pièce pour le cochon — je crois qu'à ce rythme, je pourrai carrément m'offrir une voiture).

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 12 avril 2009

J'aurais dû me douter que ça terminerait ainsi. Je me fais l'effet d'être bien naïve, à présent. Les bons réflexes, on les a toujours après coup.

Les vacances de printemps ont commencé hier soir. Sonia a sauté dans le train sitôt les cours finis. J'ai dit à mes parents que je restais pour les vacances, soi-disant pour réviser. En réalité, pour ne pas m'éloigner d'Alexandre. Je cogitais sec pour trouver un prétexte qui m'autoriserait à squatter chez lui. Une inondation, une invasion de cafards, n'importe quoi. Karim devait partir le lendemain matin.

Nous nous sommes préparés une confortable soirée télé, qui a naturellement dégénéré en séance de pelotage. Sauf que cette fois, Karim avait l'air bien décidé à aller plus loin. Je l'ai laissé faire au début. Après tout, l'idée était bien d'expérimenter, n'est-ce pas ? Mais quand il a commencé à vouloir m'enlever mon pantalon, j'ai bloqué net.

« Arrête !

– Flippe pas. Je te jure que tu vas aimer. »

Je me suis cramponnée à la ceinture du vêtement d'une main et de l'autre, j'ai tenté de le repousser.

« Allez, ça fait plus d'un mois qu'on sort ensemble. Il est temps de passer au stade suivant.

– Non, je ne veux pas ! »

Mon pantalon a fiché le camp sans me demander mon avis. J'ai commencé à paniquer sérieusement. Karim n'avait pas du tout l'air décidé à m'écouter. D'autant qu'il étouffait mes cris de protestation en m'embrassant. Je me suis tortillée pour me dégager, mais il était bien plus lourd que moi. Et plus je bougeais, plus la bosse sous son pantalon grossissait.

Je ne sais pas comment les choses auraient tourné si je n'avais pas été victime d'une crise d'asthme à ce moment précis. La panique et le manque d'air constituent une mauvaise combinaison. Karim s'est décidé à me lâcher en me voyant étouffer. J'ai titubé comme j'ai pu jusqu'à ma chambre pour me jeter sur ma Ventolin.

J'avais repris mon souffle juste assez pour hurler « casse-toi ! » à Karim qui venait prendre des nouvelles.

« C'est bon, calme-toi. Je voulais juste qu'on passe un moment agréable ensemble. Tu n'avais pas l'air contre, à la base.

– Quand je dis non, ça veut dire non !

– T'es qu'une allumeuse, en fait. Que de la frime, mais quand il s'agit de passer aux choses sérieuses,

y'a plus personne. »

Je n'ai pas répondu, parce que c'était vrai. Je n'avais pas assumé l'expérience jusqu'au bout. D'un autre côté, on ne pouvait pas vraiment dire qu'il s'y soit pris de la meilleure façon. Je me suis rhabillée avec ce qui me tombait sous la main et j'ai quitté l'appartement sans un mot. Pas moyen que je passe la soirée avec lui. Il n'a pas tenté de m'en empêcher. Et j'ai couru me réfugier au seul endroit auquel j'ai pu penser : chez Alexandre.

Ce n'est que lorsqu'il m'a ouvert la porte que je me suis autorisée à craquer. Je me suis jetée dans ses bras en sanglotant. Il n'a rien dit, il s'est contenté de me soulever entre ses bras et de se poser avec moi sur le canapé, me caressant doucement le dos en attendant que je me calme. Lorsqu'au bout d'un long moment, mes pleurs se sont enfin espacés et que j'ai commencé à reprendre ma respiration, il m'a demandé ce qui s'était passé. J'ai hésité deux secondes, tellement j'avais honte de mon comportement. Puis je lui ai raconté dans les grandes lignes l'épisode avec Karim.

Ses mains se sont crispées dans mon dos, il a marmonné quelque chose qui ressemblait à « je vais lui casser la gueule à ce connard ». J'ai souri parmi mes larmes : enfin, j'avais réussi à le faire réagir ! Sans même l'avoir prémédité. Du moins, pas de cette façon.

« C'est ma faute, ai-je reconnu. Je n'aurais pas dû sortir avec lui si je n'en avais pas vraiment envie. »

Il a soupiré en caressant mes cheveux. Ce seul contact m'électrisait davantage que tous les tripotages de Karim. S'il avait voulu aller plus loin, je ne l'aurais pas repoussé, lui.

« Ariane, tu ne te rends pas compte. Tu fonces toujours droit devant sans tenir compte des sentiments des gens qui se trouvent en face de toi.

– Pardon », ai-je murmuré, toujours blottie contre sa poitrine.

Sa main est descendue sur ma nuque et il a poursuivi, plus bas :

« J'avais une vie tranquille, avant que tu n'arrives. Je déteste les histoires compliquées. Et toi, tu arrives comme un ouragan, tu... »

Il s'est interrompu. Mon cœur battait à cent à l'heure. Devais-je comprendre que, d'une certaine manière, il avait des sentiments pour moi ? Il m'a doucement repoussée.

« J'imagine qu'il n'est pas question que tu retournes à l'appartement ce soir. »

J'ai secoué la tête. Aucune envie de me retrouver seule à seul avec Karim.

« Tu peux rester le temps que cette histoire se tasse, à condition de te tenir correctement. »

J'ai avalé ma salive. Au moins, les choses étaient claires. Pas de propositions indécentes. Pas de réconfort entre ses bras, contre sa peau. J'ai promis. Qu'il m'accepte chez lui était déjà plus que je n'aurais osé l'espérer. Je suis allée prendre une longue douche, pour effacer toute trace de mes contacts avec Karim, puis me suis enroulée avec volupté dans le peignoir portant son odeur. La soirée se terminait beaucoup mieux qu'elle n'avait commencé.

Lorsque je suis revenue dans la pièce principale, il avait préparé à manger. L'odeur de la viande en train de cuire m'a fait monter l'eau à la bouche. Je mourais de faim. Sans compter que j'avais encore un long chemin à parcourir avant de lui arriver à la cheville en matière culinaire.

« Comment vas-tu ? a-t-il demandé en levant les yeux de la poêle.

– J'ai faim !

– Tant mieux. Tu n'as pas l'air trop traumatisé.

– Parce que tu es là pour me protéger.

– Je crois que tu te protèges très bien toute seule. »

Je me suis penchée vers la table en m'arrangeant pour que le peignoir dix fois trop grand bâille sur ma poitrine, façon princesse éplorée. Sans succès : il m'a dit d'aller me changer et de prendre ce que je voulais dans la penderie. (Si seulement j'avais le tour de poitrine de Lara Croft !)

Je ne me suis pas gênée pour fouiller au passage. Aucun signe de présence étrangère. Bien. J'ai fini par arrêter mon choix sur un T-shirt qui m'arrivait au milieu des cuisses et un boxer en guise de short.

Après le repas, Alexandre a déplié le canapé-lit et commencé à installer des coussins par terre. Devant mon regard, il a précisé :

« C'est pour moi.

– Tu vas très mal dormir ! Reste sur le lit. Je me tiendrai bien, promis. »

J'ai réussi à le convaincre en proposant d'installer les coussins entre nous. Il dort, à présent. Moi, je ne peux pas. Je respire son odeur, je contemple son visage endormi. Il a l'air si sérieux. Je me demande à quoi il rêve. Sans doute pas à moi, hélas !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 avril 2009

Ce matin lorsque je me suis réveillée, je n'avais pas froid comme souvent à l'aube. Mon corps baignait dans la chaleur agréable d'un autre corps allongé près du mien, un bras passé autour de ma taille dans un geste protecteur. Qui avait viré les coussins ? Pas moi, en tout cas. Je tiens toujours mes promesses. C'est donc sans remords que j'ai profité de l'aubaine pour me blottir contre lui, la joue contre son épaule et ma main sur sa poitrine, juste à l'endroit du cœur. Je n'ai pas poussé l'audace jusqu'à l'embrasser, même si j'en mourais d'envie. La veille, le contact du corps de Karim contre le mien m'avait terrifiée. Là, je ne rêvais que d'une chose : le sentir plus près encore, contre ma peau, sur moi, en moi. Une envie lancinante pulsait entre mes jambes. Le nez collé à son cou, j'ai fini par me rendormir.

Quand j'ai ouvert de nouveau les yeux, une bonne odeur de café chaud et de pain grillé flottait dans la pièce.

« Alors la marmotte, on émerge enfin ? » s'est gentiment moqué Alexandre.

Je lui ai lancé un regard noir qui l'a fait rire, puis me suis traînée jusqu'à la table pour réclamer du café. Ce n'est qu'après la deuxième tasse que j'ai été en mesure de réfléchir de nouveau rationnellement et de me remémorer les événements de la veille. J'ai vraiment agi comme une imbécile. Mais étant donné le résultat, ça valait le coup. Peu importe que ce matin, Alexandre agisse comme s'il ne s'était rien passé.

Il vient de m'annoncer que nous passerions à l'appartement tout à l'heure. Normalement, Karim sera parti, mais pas moyen qu'il me laisse là-bas ! Maintenant que je me suis incrustée chez lui, j'y reste.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 avril 2009

Le plan infiltration est un demi-échec. Alexandre veut bien me voir la journée, mais refuse que je continue à dormir dans son lit. Je suis donc en train de faire mes devoirs sur le canapé pendant qu'il corrige des copies à sa table. On dirait une vraie vie de couple. Pas comme dans l'ancien appartement où il s'enfermait dans son bureau. Même si je devrai rentrer chez moi tout à l'heure, je suis heureuse. Karim ne m'a pas rappelée et j'ai oublié son numéro de téléphone. Nous réglerons certains détails à la rentrée. Pour l'instant, *carpe diem*.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 16 avril 2009

Le divorce a été prononcé aujourd'hui. Finalement, j'en suis plutôt soulagée. Le lien que j'ai tissé avec Alexandre, je ne le dois qu'à moi-même, et plus à une quelconque implication familiale.

Je continue de réviser chez lui. Tant qu'il me laisse faire, j'en profite. Nous travaillons ensemble, nous mangeons ensemble, pour l'instant je n'en demande pas plus. Mon expérience avec Karim m'aura au moins appris un truc : le sexe pour le sexe, ce n'est pas pour moi. Quand il m'arrive d'imaginer des choses, sous la douche ou dans mon lit, c'est toujours accompagné de tendres déclarations d'amour. Que veux-tu, cher journal, on a une âme de midinette ou on n'en a pas... Quoique je défoncerais le portrait du premier qui oserait me traiter de midinette. Bref. Cela n'est pas de bon augure pour ma future vie sexuelle, mais tant pis.

« Tu veux qu'on aille boire un verre ? lui ai-je proposé quand il est rentré, après le jugement.

– En quel honneur ?

– Te remettre du choc ? Te féliciter d'être de nouveau libre ?

– Oh, ça. Pas besoin, merci.

– Pourquoi tu as épousé ma sœur, à la base ?

– Pourquoi pas ?

– Je ne sais pas. Elle et toi, c'est l'eau et le feu, non ? »

Il a planté une cigarette dans sa bouche sans l'allumer. Il ne fume jamais devant moi. J'ai cru qu'une fois de plus, il allait esquiver la question.

« Par facilité, je suppose, a-t-il lâché.

– Quelle facilité ? Elle te rendait la vie infernale !

– Pas autant que toi. Ariane, je plaisante ! s'est-il empressé d'ajouter devant ma mine décomposée.

– Je ne trouve pas ça drôle, ai-je protesté. Et je ne comprends toujours pas la facilité dans l'histoire.

– Tant que j'étais marié, tout le monde me fichait la paix. »

La paix. Bien une réponse à la Alexandre, ça. Je ne vois pas quelle paix supplémentaire apporte le mariage. À moins que ses parents ne l'aient saoulé en lui demandant quand il allait se caser. Ou alors, pour se débarrasser d'une collègue trop collante ? J'ai grimacé mon incompréhension. Il a ri en passant sa main dans mes cheveux.

« Tu comprendras quand tu seras grande.

– Je suis déjà grande ! » ai-je rétorqué en courbant la tête sur le côté pour lui échapper.

Puis je me suis figée, lui aussi, et j'ai su que nous pensions exactement la même chose : nous avons déjà eu exactement le même dialogue, ce fameux soir où je m'étais jetée à son cou.

« Finalement, ce serait peut-être une bonne idée d'aller prendre un verre... », a-t-il marmonné en retirant sa main comme s'il s'était brûlé.

S'il savait l'effet qu'il produit sur moi, il ne me laisserait jamais l'approcher... ou peut-être que si ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 22 avril 2009

À ma décharge, j'ai eu une journée de merde. Contrôle médical. Je déteste. Prise de sang à jeun, j'ai failli faire un malaise hypoglycémique en sortant et bien sûr, j'avais oublié mon porte-monnaie pour me prendre une barre chocolatée au distributeur. Pas de gentil docteur aux yeux bleus pour voler à mon aide, cette fois. Tant qu'à faire, j'avais aussi oublié mon parapluie... et ma tête (ça ne me réussit pas de partir sans petit-déjeuner). Donc selon la célèbre loi de Murphy, il pleuvait à verse. Je suis rentrée

complètement trempée à l'appartement (parce que pas de porte-monnaie égal pas de ticket de bus) et j'ai plongé sous la douche pour me réchauffer. Sauf qu'il n'y avait pas d'eau. Contrôle de la tuyauterie ou je ne sais quoi. J'ai dû me contenter de me sécher vaguement avec une serviette. En ressortant prendre les habits mouillés que j'avais abandonnés dans le couloir, j'ai glissé sur une flaque d'eau, et me suis méchamment étalée sur le côté. Bilan : un gros bleu violacé qui s'étend depuis ma hanche jusqu'au milieu de ma cuisse droite et me fait un mal de chien. Comme si ça n'était pas suffisant, j'ai reçu dans la foulée un appel de Sonia qui me disait en substance que je m'étais conduite comme une salope avec Karim. Charmant. J'ai raccroché en poussant un hurlement de frustration, uniquement pour constater que j'avais oublié mon manuel de droit civil au labo et qu'il faudra donc que je retourne le chercher... un autre jour.

Tout ça pour dire que je n'étais pas dans les meilleures conditions, ce soir-là. Alexandre, voyant que je boitillais, m'a demandé ce qui m'était arrivé. Je lui ai raconté mes pitoyables aventures et ça l'a fait rire. L'homme que j'aime se moquait de moi, merveilleux ! Mon sens de l'humour avait été rincé en même temps que mes cheveux, et je me suis contentée de serrer les dents. Pris d'un remords tardif, il a proposé de me passer de la crème anti-coups. Tu ne me croiras sans doute pas, mais j'ai décliné l'offre. Je n'avais pas besoin de gérer mes hormones en folie en plus de tout le reste. Sauf que je l'ai immédiatement regretté.

Nous avons mangé devant la télévision en regardant un film. Au moins, nous avons les mêmes goûts en la matière. La même façon aussi de commenter l'intrigue à voix haute, ce qui rendait ma sœur aussi dingue que mes colocataires. J'ai fait semblant de m'endormir pour avoir un prétexte pour me blottir contre lui. Besoin d'un peu de chaleur innocente. Sauf que j'étais tellement fatiguée que je me suis assoupie pour de bon.

Quand je me suis réveillée, il caressait mes cheveux, comme s'il avait eu un chat sur les genoux au lieu de ma tête. Pour un peu, j'aurais ronronné d'aise. Jusqu'à ce qu'il se décide à me secouer pour me réveiller.

« Ariane, il se fait tard, tu devrais rentrer. »

Manque de bol, il a posé sa main sur ma hanche meurtrie. J'ai fait un tel bond que mon crâne a percuté son menton.

« Désolée !

– C'est moi. J'avais oublié que tu étais blessée. Tu es sûre que tu ne veux pas montrer ça à un médecin ? Ce n'est pas normal que ça te fasse aussi mal.

– C'est juste un bleu.

– J'aimerais vérifier. »

J'ai baissé la taille de mon pantalon d'un geste brusque qui m'a arraché un nouveau cri de douleur.

« Ne touche pas, hein !

– Je n'aime pas du tout l'aspect de l'hématome. On dirait que ça enfle.

– Ça va aller. »

J'aurais mordu le premier médecin qui aurait tenté de poser ses doigts dessus, de toute façon. La lèvre inférieure d'Alexandre avait gonflé sous le choc, ce qui m'a donné une folle envie de l'embrasser. Sans parler du fait que j'étais allongée sur le canapé à moitié à poil. D'un seul coup, j'ai eu très, très chaud.

« Écoute, ça me rassurerait que tu passes la nuit ici. Si demain, ça ne va pas mieux, je t'emmène chez le médecin. »

Je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé au bébé que Cassandra avait perdu. Il aurait sûrement fait un père formidable. Une grosse boule s'est formée dans ma gorge tandis que je remontais mon pantalon.

« Si ça peut te faire plaisir... »

Sauf que ça me faisait sans doute bien plus plaisir à moi qu'à lui. Je l'ai regardé déplier le matelas et installer notre lit d'amour. Avec des coussins au milieu. Comme si j'allais lui sauter dessus, avec ma

hanche en capilotade.

Une fois la lumière éteinte, j'ai cherché la position la moins douloureuse. Mon intuition me soufflait que je n'allais pas dormir beaucoup, cette nuit-là.

« Dis, Alexandre...

– Mmm ?

– Tu crois vraiment que ça n'existe pas, le véritable amour ?

– C'est à toi de te faire ta propre opinion, Ariane.

– Cassandra m'a dit que tu aimais toujours la femme dont tu gardes la photo sur toi. »

Un long silence. J'ai craint d'avoir poussé le bouchon trop loin en piétinant les plates-bandes de son jardin secret. Une douleur sourde pulsait le long de ma jambe et de mon flanc.

« Ce n'est pas ça, a-t-il dit si doucement que je ne l'aurais pas entendu si je n'avais pas guetté sa réponse avec tant d'anxiété.

– Quoi, alors ?

– C'est compliqué, Ariane.

– Je croyais que tu détestais les complications.

– Justement. »

Il m'a tourné le dos et n'a plus rien dit. Je suis restée un long moment allongée, les yeux grands ouverts dans le noir, à écouter sa respiration. Je déteste cette femme, quoi qu'elle signifie encore à ses yeux !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 avril 2009

Ma hanche va mieux. Je n'avais finalement qu'un beau bleu, qui m'a quand même valu deux nuits supplémentaires au paradis. Notre appartement n'a pas d'ascenseur et j'avais trop mal pour me taper tous les étages à pied. Je te rassure, cher journal, nous n'avons rien fait de plus excitant que de dormir. Et il m'a renvoyée dès que j'ai cessé de boiter.

« J'ai besoin d'intimité, Ariane.

– Tu veux pouvoir ramener des jolies filles avec toi ?

– Pourquoi pas ? »

Je me suis penchée sur mes lacets pour dissimuler les larmes qui me montaient aux yeux. Pourquoi pas, en effet ? Ce n'est pas comme si moi, je l'aimais, n'est-ce pas ? Et je ne peux guère me compter parmi les rangs des jolies filles.

Seul point positif : Karim a trouvé un autre endroit où crecher. Je n'aurais donc pas à subir sa présence quotidienne. Pas qu'il se montre agressif ou quoi que ce soit, mais ce qui s'est passé — ou plutôt ce qui ne s'est pas passé — entre nous me met mal à l'aise. Je crois que Sonia a raison quand elle affirme que je suis un boulet en matière de relations sociales. En attendant, Misha habite toujours avec son copain, j'avais raison.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 mai 2009

Corvée familiale du premier mai. Je déteste Dijon. Devant mes parents, j'ai l'impression de jouer un

rôle en permanence. Après tout, je suis encore mineure : ils pourraient m'obliger à rentrer à la maison s'ils estimaient que ça ne va pas à Paris. Alors je m'efforce de sourire et d'éviter les questions gênantes.

« C'est vrai que tu continues à voir Alexandre ? »

J'ai manqué me couper un doigt avec l'éplucheur à pommes de terre. Ma mère me tournait le dos, occupée à laver la salade dans l'évier. Je ne pouvais pas voir son visage. De ce fait, j'ignorais si cela la préoccupait, ou non. Assez pour qu'elle le mentionne, en tous cas.

« Oui. Heu... c'est assez bruyant à l'appartement, il y a tout le temps du monde, alors comme il habite juste à côté de l'université, je m'arrête souvent chez lui pour étudier. »

Elle a essoré la salade avant de se tourner vers moi :

« Oh, ça ne me pose pas de problème. Je pense que c'est quelqu'un de bien. Dommage que cela n'ait pas fonctionné entre Cassandra et lui. Je crains que ta sœur ne soit un peu trop... exigeante. »

Elle critiquait Cassandra devant moi ? Il allait neiger ! J'ai profité de la brèche pour demander, mine de rien :

« C'est elle qui t'a dit que je passais chez lui ? Elle n'avait pas l'air content de m'y croiser, l'autre jour.

– Elle semble penser que tu fais ça uniquement pour l'embêter.

– Faux ! J'aime bien Alexandre, c'est tout. »

Elle a hoché la tête tout en commençant à émincer les oignons et j'ai reculé de deux pas. Même à une distance prudente, je pouvais sentir mes yeux me piquer.

« Je suis contente que tu aies quelqu'un de responsable à proximité sur qui pouvoir compter en cas de besoin. »

Maman, tu ne sauras jamais à quel point...

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 4 mai 2009

Un garçon du cours de droit m'a demandé si je voulais sortir avec lui, aujourd'hui. Le pire, c'est que pendant cinq secondes, j'ai failli dire oui. Il est plutôt mignon, carrément sympa et pas prise de tête. Pourquoi ne pas tenter l'expérience ? J'ai tant besoin de me sentir aimée... Je me suis souvenue à temps de la façon dont les choses avaient tourné avec Karim. Pouvais-je m'imaginer faisant l'amour avec ce garçon ? J'ai décliné, poliment. Il a tourné les talons, désappointé. Je le comprends, ce n'est jamais agréable de se faire jeter. J'en sais quelque chose.

Au fond, je suis flattée. Je suis allée me regarder dans le miroir des toilettes pour voir si quelque chose avait changé, genre j'aurais gagné quelques centimètres supplémentaires, mais je n'ai rien vu de particulier, que des yeux gris un peu trop grands, des traits qui hésitent encore entre l'enfance et l'âge adulte et des cheveux châtain tout ce qu'il y a de banal. Pas vraiment un physique de tombeuse. Je me demande ce qu'en pense Alexandre.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 6 mai 2009

Pourquoi je ne devrais pas aimer Alexandre : l'âge, le statut social (quelle étudiante saine d'esprit voudrait sortir avec un prof !?), la situation familiale.

Pourquoi je l'aime quand même : aucune idée.

Journal d'Ariane Senchat, 8 mai 2009

Misha est de retour parmi nous ! Malheureusement, pas sous les meilleurs auspices. D'après ce qu'il nous a raconté (et avec lui il faut décrypter les sous-titres), il semblerait que son frère ait eu la bonne idée de débarquer à l'improviste chez Armand pour le week-end. Manque de bol, Misha et Armand ne l'ont pas entendu, parce qu'ils étaient occupés à des activités intimes, si tu vois ce que je veux dire. Apparemment, le grand frère a eu le choc de sa vie (tu m'étonnes) et il a commencé à accuser son ami (Armand donc) d'avoir perverti son petit frère (Misha, si tu suis). Armand a tenté de lui expliquer qu'il aimait vraiment Misha, pendant que ledit Misha affirmait de son côté que ce n'était pas du tout ce qu'il imaginait et qu'il n'y avait rien entre lui et Armand.

Évidemment, le grand frère n'a pas été du tout convaincu par la cohérence des explications. Il a sorti son petit frère de là de force et l'a ramené chez nous avec comme instructions, de ne plus laisser Armand s'approcher de lui ; puis il est reparti derechef s'expliquer avec son ex-meilleur ami. Misha est courageusement allé s'effondrer comme une loque sur son lit en refusant de nous parler. Vraiment, pour certaines choses, c'est un boulet complet. En même temps, il est tellement gentil qu'on a du mal à lui en vouloir. Et puis sa famille, à en juger par la réaction du frangin, semble effectivement quelque peu coincée sur la question de l'homosexualité. Je crois que je peux préparer les mouchoirs et le café noir.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 10 mai 2009

Week-end passé à tenter de remonter le moral du boulet. Comme il faisait beau, nous sommes allés tous les trois (oui, même Sonia) faire un pique-nique, flâner dans le parc, jouer au badminton, réviser à l'ombre des arbres ; bref, nous comporter comme des étudiants ordinaires. Misha a fait de son mieux pour sourire et s'amuser avec nous comme si de rien n'était, mais je commence à le connaître, et une certaine lueur était définitivement absente de ses yeux. Je n'y peux rien s'il se fait du mal tout seul ! Après tout, il est majeur, s'il se décidait une fois pour toute à admettre qu'il aime Armand, il pourrait envoyer promener sa famille et faire ce qu'il veut. Il est boursier, de toute façon, ce n'est pas comme s'il comptait sur eux pour l'entretenir. Pourquoi faut-il qu'il se complique autant la vie ? Moi, si jamais Alexandre me disait qu'il m'aimait, j'enverrais au diable parents, famille, bien-pensance, médisants et convenances pour rester avec lui. Mais je ne sais pas si ça arrivera un jour.

Là, Misha est en train de pleurer une fois de plus dans la pièce d'à côté. Je dois me retenir pour ne pas aller le secouer jusqu'à faire rentrer dans sa petite tête obtuse qu'il n'y a rien de honteux à être avec la personne qu'on aime, quel que soit son sexe. La seule raison pour laquelle je ne le fais pas, c'est que j'ai déjà essayé avant et que ça n'a donné aucun résultat. J'avoue qu'il me désespère et je ne vois pas comment le sortir de cette spirale infernale du je-t'aime-mais-je-ne-veux-pas-t'aimer. Remarque, c'est plutôt le boulot d'Armand, ça, à la base. Soit il se débrouille comme un manche, soit Misha est particulièrement obtus. Ou les deux. Enfin, je le plains un peu quand même ; entre les deux frangins, il ne doit pas rigoler, en ce moment.

Moi, ça va. Je suis revenue au point où j'étais avant les vacances, à squatter chez Alexandre pour faire mes devoirs et de temps en temps, m'incruster pour le dîner. Un pas en avant, trois pas en arrière, deux pas sur le côté... On ne peut pas dire que j'avance des masses. Mais on dit que l'espoir fait vivre, n'est-ce pas ?

Épisode 09 : Soleil noir

Journal d'Ariane Senchat, 19 mai 2009

Parfois, j'ai l'impression qu'il est pris dans la glace, endormi dans un cercueil de cristal, à travers lequel on ne perçoit que le battement lointain de son cœur. J'aimerais tant le réveiller, le réchauffer, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Toutes mes tentatives glissent sur la surface de son indifférence, je ne parviens pas à trouver de prise. Peut-être ne m'est-il tout simplement pas destiné.

Misha patine. Et ce n'est pas du patinage artistique. Il faut faire quelque chose, parce que là, il me tape sur le système nerveux. Même Sonia n'attend qu'une chose : qu'il retourne vivre chez son Armand et qu'il arrête de nous pourrir l'atmosphère avec sa dépression larvée. En dépit de ses efforts pour paraître normal, il passe les trois quarts de son temps à regarder dans le vide... et fait des bonds de trois mètres dès que le téléphone sonne.

Dis, Alexandre, est-ce que toi aussi tu as le cœur qui bat lorsque le téléphone sonne chez toi ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 22 mai 2009

Week-end prolongé. Alexandre est rentré dans sa famille, je révise. Même si je sais que je réussirai mes examens les doigts dans le nez, au moins ça m'occupe l'esprit. Demain, j'aurai dix-huit ans. Est-ce que ça fait de moi une adulte ? Je ne me sens pas si différente de celle que j'étais l'an dernier. L'an dernier, pour mon anniversaire, j'avais reçu une gifle. De l'homme que j'aimais, que j'aime toujours. Cette année, il ne se passera rien. Que le vide, profond, infini, et mon cœur qui bat pour rien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 23 mai 2009

Je me trompais. Mes colocataires ont organisé à mon insu une petite fête avec des amis communs. C'était... parfait. Une fête étudiante ordinaire. Nous avons bu, un peu, mangé des cochonneries, chanté à tue-tête des génériques de dessins animés, dit du mal de nos professeurs et pire encore de nos parents, discuté de questions existentielles du genre unetelle s'est-elle fait refaire les seins et les ondes des téléphones portables sont-elles mauvaises pour la santé ? Nous avons aussi dansé et joué à des jeux débiles. Je me sentais bien. Normale, pour une fois. Détendue. Heureuse presque.

Non, heureuse, je l'ai vraiment été lorsque j'ai reçu un SMS sur mon portable :

Joyeux anniversaire. Alexandre.

Le champagne que je n'avais pas bu s'est répandu dans mes veines en un millier de petites bulles

euphorisantes. Je suis retournée dans le salon, un large sourire plaqué sur le visage. Il ne m'a plus quittée de toute la soirée et m'a valu un certain succès, d'ailleurs. Je ne sais plus bien ce que j'ai reçu comme cadeaux, il faudrait que je cherche sous mon lit. Aucun de toute façon n'égalera ces trois mots sur l'écran de mon téléphone.

J'en ai profité pour m'occuper du cas de Misha. D'abord en le faisant boire un peu. Puis en l'entraînant dans un jeu action/vérité, débile comme tous les jeux de ce genre, mais bon. Je n'ai eu pour ma part que des gages, car je n'ai pas choisi une seule fois vérité. Je n'aime pas mentir, et les questions indiscretes du type « qui est l'amour de ta vie ? », non merci.

Cet innocent a choisi vérité. Je venais de l'embrasser comme gage, il n'avait pas envie de recommencer. J'ai sauté impitoyablement sur l'occasion :

« Aimes-tu réellement Armand ? »

Il est devenu aussi rouge que le contenu de son verre (un Bloody Mary, il me semble) et il s'est tortillé sans vouloir répondre jusqu'à ce que les autres le houspillent :

« Allez, tu dois répondre, c'est le jeu !

– Et pas le droit de mentir, hein ! »

À ma grande satisfaction (et sans doute grâce à l'aide du Bloody Mary), il a fini par lâcher un oui du bout des lèvres.

Sonia et moi avons poussé des cris hystériques qui l'ont conduit à écluser le reste du verre. Au tour suivant, Misha a bien évidemment choisi action pour éviter d'autres questions embarrassantes. Mauvaise tactique ! Je lui ai lancé :

« Prends le téléphone et va répéter à Armand ce que tu viens de nous dire. »

Il a commencé par protester, mais poussé par l'alcool et les encouragements frénétiques de l'assistance, il s'est finalement exécuté. Nous avons tous tendu l'oreille, soi-disant pour vérifier qu'il ne trichait pas. Je suppose que nous avons tous une part de voyeur en nous.

« Ar... Armand ? C'est Misha. Je voulais te dire que, hum... je t'aime... vraiment... »

Il y a eu un blanc, puis il a raccroché.

« Il a dit quoi ?

– Qu'il venait me chercher tout de suite », a répondu Misha d'un ton détaché, déjà ailleurs.

Moins d'un quart d'heure plus tard (je préfère ne pas savoir le nombre d'infractions au code de la route qu'il a dû commettre), Armand sonnait à notre porte et nous enlevait Misha. Il a quand même eu la correction de nous remercier. Vive l'alcool et les copains !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 mai 2009

Alexandre est revenu aujourd'hui. Lorsqu'il a ouvert la porte, je lui ai mis les bras autour du cou et je me suis serrée contre lui en murmurant :

« Merci d'avoir pensé à mon anniversaire. »

Je jurerais avoir senti son cœur battre un peu plus fort contre le mien, mais sans doute n'était-ce que l'expression de mon propre désir. Il s'est dégagé gentiment, avec quelque chose d'indéfinissable au fond de ses yeux noirs.

« Tu ne devrais pas faire ça. Tu n'es plus une enfant.

– Tu m'as dit exactement le contraire l'autre jour ! Faudrait savoir : ou je suis une enfant, ou je n'en suis pas une, mais je ne peux pas être tantôt l'une, tantôt l'autre selon ce qui t'arrange.

– L'autre jour, tu n'avais pas dix-huit ans.

- Donc à présent, tu me considères bien comme une adulte ?
- Bienvenue au club.
- Ce qui veut dire que tu prendrais éventuellement mes sentiments au sérieux ?
- ... j’apprécierais que tu ne continues pas dans cette ligne de pensée. »

Je suis allée m’asseoir à la table et je me suis servi d’autorité un verre de bière. Je déteste le goût amer de cette boisson, mais c’était une façon comme une autre de m’affirmer dans ma majorité. J’ai tenté de ne pas grimacer en avalant la première gorgée, puis j’ai réattaqué :

« Quand tu as connu ta professeur, tu avais quel âge ? »

Je ne m’attendais pas vraiment à ce qu’il réponde, aussi j’ai été surprise d’entendre :

« J’avais ton âge... »

Une émotion indéfinissable nageait à fleur d’eau dans ses yeux noirs. Ses lèvres se sont tordues en un sourire irrésistible de malice.

« ... mais je n’avais certainement pas ton caractère ! »

J’ai repris une gorgée de bière. Devais-je l’interpréter comme un compliment ? On va dire que oui. Parce qu’une chose est sûre : je ne voudrais pas être comme lui, quand j’aurai son âge. Incapable d’éprouver quelque forme de sentiment que ce soit. Même si je dois en souffrir, je préfère aimer, vibrer, mettre tout mon cœur dans ce que je fais.

J’ai même eu droit à un cadeau, un vrai ! Une boîte de thé, des chocolats, un réveil en forme de casque Dark Vador. Je préfère ne pas savoir où il a trouvé ça. Mais j’avoue que ça a eu un certain succès auprès de mes colocataires. C’est-à-dire Sonia, étant donné que Misha est toujours chez Armand. Cette fois, leur relation semble repartie sur de bons rails. Merci qui ?

Bon. Un (petit) pas en avant... Et maintenant ?

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 5 juin 2009

Les examens approchent, une fois de plus. La vie d’étudiante est un éternel recommencement. Au moins, cette année, je n’ai pas à me soucier des révisions de Misha ; Armand l’a pris en charge et apparemment, ses leçons sont plus efficaces que les miennes. Ou le professeur plus charmant. Alexandre ne m’a pas proposé son aide, lui. Je reconnais qu’au vu de mes résultats scolaires, cela n’apparaît pas franchement nécessaire. N’empêche que je n’aurais rien eu contre quelques cours particuliers. Hélas ! il a suffisamment à faire avec la préparation des examens. Je me demande s’il remarque même ma présence lorsque je passe chez lui. J’ai l’impression de me fondre dans le décor. Le seul avantage de la situation, c’est que je peux l’observer tout mon saoul sans qu’il ne s’en offusque.

Parfois, je me demande pourquoi je l’aime tant. Ce n’est qu’un vieil homme fatigué qui s’est perdu quelque part dans son passé. Je ferais mieux de trouver quelqu’un de mon âge. Ça aurait pu marcher avec Karim, si je n’avais pas été si obnubilée par Alexandre. Je dois vraiment avoir quelque chose de câblé différemment des autres, dans le cerveau et dans le cœur.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 26 juin 2009

Dernière épreuve cet après-midi. J’ai trouvé ça plutôt facile, mais ça ne veut rien dire. Sonia m’a affirmé que c’était horriblement tordu. Ayant terminé avec dix minutes d’avance, j’ai filé sans attendre les autres. Aucune envie d’aller boire un verre quelque part ou de disséquer chaque mot du sujet avec des

étudiants stressés. J'avais d'autres plans pour fêter la fin des examens.

Je suis passée chez le pâtissier. Puis chez le caviste où j'ai aussi acheté une bouteille de vin blanc liquoreux (pour que j'arrive à boire de l'alcool, il me faut une dose massive de sucre). Enfin, je suis rentrée, non chez moi comme j'aimerais à le penser (après tout, n'ai-je pas la clé de l'appartement ?), mais chez Alexandre. Là où mon cœur m'appelle.

Il n'était pas là. J'en ai profité pour prendre une douche et me changer. Adieu tenue confortable pour l'examen, bonjour petite robe à bretelles. J'ai considéré mon reflet d'un œil critique dans le miroir. Pourquoi les bustiers semblent-ils systématiquement taillés pour des filles dotées d'une poitrine bien plus généreuse que la mienne ? J'ai déballé gâteau et vin sur la table du studio, puis je me suis allongée sur le canapé pour regarder je ne sais quelle stupidité à la télévision. Et je me suis assoupie.

Une grande main chaude dans mes cheveux m'a réveillée. J'ai fait semblant de dormir encore un peu, pour la sentir effleurer ma nuque, mes joues...

« Salut, toi. Qu'est-ce que tu fais ici ? »

J'ai désigné la table d'un geste vague.

« Fêter la fin des examens.

– Je suis certain que tu as mieux à faire avec tes amis plutôt que de passer ta soirée avec un vieil homme.

– Tu n'es pas vieux, et je préfère ta conversation à la leur.

– Tu es vraiment impossible ! » a-t-il remarqué en s'effondrant sur le canapé et en entreprenant de se servir un verre.

Au moins, il ne m'avait pas directement mise à la porte. Enhardie par ce demi-succès, j'ai tendu la main pour avoir ma dose de liquoreux. Il m'a repoussée d'un air indigné.

« Tu es...

– ... majeure, ai-je achevé avec un sourire victorieux.

– Certes. Je ne suis pas certain que cela signifie que tu tiennes mieux l'alcool pour autant. »

La dernière fois que je m'étais saoulée, je l'avais embrassé. Je n'aurais rien eu contre recommencer l'opération, quitte à le payer d'une bonne gueule de bois. Lui ne partageait manifestement pas ce point de vue. Il m'a servi un fond de verre seulement. Quand j'y ai trempé les lèvres, je l'ai trouvé plus fort que prévu.

« Je ne suis pas en vacances, *moi*, a-t-il remarqué en coupant le gâteau. J'ai encore des copies à corriger. Et toi, que comptes-tu faire, cet été ?

– Je ne sais pas. Je n'ai pas besoin de travailler : mes parents m'entretiennent. Plus besoin d'étudier non plus : j'aurai mes examens du premier coup, comme d'habitude.

– Pauvre petite fille riche et douée ! s'est-il moqué. Quel dilemme !

– J'ai de la chance, c'est vrai. Pourtant, ce que je veux, ce que je veux réellement, demeure hors de ma portée. »

Il n'a pas demandé ce que c'était. Se doutait-il de ma réponse ? Il a poussé une part de gâteau vers moi avec un sourire un peu forcé, puis a levé son verre.

« À ta réussite, à ton avenir !

– Mon avenir, je ne l'imagine pas sans toi. »

Je me suis aussitôt mordu la lèvre, trop tard. L'alcool que j'avais bu me brûlait encore la gorge. Alexandre a raison : je ne le supporte absolument pas. Pourtant, je n'avais exprimé que la stricte vérité. Il a posé son front sur ses deux poings réunis, de telle façon que je ne pouvais voir son visage. Je me suis dit que, puisque j'avais commencé à creuser ma tombe, je pouvais aussi bien aller jusqu'au bout.

« Tu le sais très bien, alors que je le dise à voix haute ou non, quelle importance ? Ce n'est pas parce qu'on nie quelque chose que ça l'empêche d'exister. D'ailleurs, si ça te dérange tant que ça, pourquoi tu m'as permis de rester ?

– Ça, j’aimerais bien le savoir moi-même... », a-t-il répliqué à voix basse, un bras tendu vers la bouteille.

Il s’est servi deux verres coup sur coup, qu’il a avalés cul sec. Avec le gâteau intact sur la table, il y avait de quoi expliquer ses yeux soudain trop brillants.

« Dis-moi, m’a-t-il demandé en m’attrapant le menton, et si je te donnais ce que tu voulais, tu me laisserais tranquille, après ? »

J’avais l’impression que les battements de mon cœur remplissaient la salle entière. J’ai répété bêtement :

« Ce que je veux ? »

– Si je couche avec toi, a-t-il précisé crûment, ses lèvres tellement proches des miennes que je pouvais sentir son souffle alcoolisé.

– Et après, je ne devrai jamais te revoir ? »

Je ne comprends même pas comment j’étais encore en état de poser des questions. Sans doute que la fonction « raisonnement logique » de mon cerveau s’était enclenchée toute seule pour prendre la maîtrise des opérations. Pour le reste, je n’étais plus intérieurement qu’une masse de guimauve tremblotante.

« C’est le deal. »

L’espace d’un moment, j’ai été tenté de répondre oui. Parce que je crevais d’envie de sentir sa peau contre la mienne, de lui faire l’amour... Oui, de lui faire l’amour. Pas de coucher avec lui. Le mode « raisonnement logique » m’a soudain affiché « termes incompatibles ».

« Je ne veux pas juste coucher avec toi ! »

– Quoi, alors ? a-t-il demandé, clairement perplexe.

– Je veux que tu m’aimes vraiment. Je veux devenir la personne la plus importante au monde à tes yeux ! »

Il m’a lâchée, puis s’est renversé en arrière sur le canapé avant d’éclater d’un rire hystérique.

« Comme si tu ne l’étais pas déjà. Tu t’es incrustée dans ma vie sans que j’aie mon mot à dire et maintenant... Bon sang ! Comment suis-je supposé penser à quoi que ce soit d’autre ? »

Sidérée par ce demi-aveu, encore qu’incertaine de la façon dont je devais le prendre, j’ai tendu une main vers lui. Il a reculé son buste.

« Pars. »

– Quoi ? »

– Pars, maintenant. Je ne peux pas te donner ce que tu veux, alors pars, avant que je ne fasse ou dise quelque chose que nous regretterions certainement demain matin.

– Mais...

– Ariane. S’il te plaît ! »

Il y avait un tel ton d’urgence, de supplication dans sa voix que j’ai eu peur. Sans le regarder, j’ai attrapé mon sac de cours et me suis dirigée vers la porte. La bretelle de ma robe a glissé le long de mon épaule sans que je cherche à la remettre en place. Sur le seuil de la porte, je me suis arrêtée. Le dos toujours tourné, j’ai demandé :

« Je pourrai revenir ? »

– Ariane...

– Je pourrai revenir ? Dis-moi simplement ça et je pars.

– Garde ta clé. »

J’ai souri en ouvrant la porte. Dans la rue, j’ai croisé des étudiants rieurs, l’esprit libéré de la tension des examens. Au moins jusqu’aux résultats. L’air était encore tiède et l’atmosphère invitait à la fête. J’avais l’impression de marcher sur un petit nuage. Alexandre a reconnu que je suis la personne la plus importante de sa vie ! Certes, il a ajouté que je m’étais imposée et ensuite, il m’a jetée dehors. Pas grave. Je finirai bien par l’apprivoiser, à force de temps et de patience. Je lui apprendrai à m’aimer. Cher

journal, je suis tellement heureuse que si je fermais les yeux, à cet instant, je m'envolerais comme une bulle de savon !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 11 novembre 2009

Cher journal, cela fait presque six mois que je ne t'ai plus écrit. Comme le vingt-six juin me semble loin, à présent ! Comme j'étais heureuse, alors. Si j'avais su... non. Je suis contente de ne pas avoir su. Au moins, j'aurai vécu quelques instants de bonheur et d'insouciance.

Le lendemain de la fameuse soirée du 26 juin, j'ai appris que mon père avait été victime d'un arrêt cardiaque. Je suis rentrée en hâte à Dijon. En un instant, mon monde a basculé. J'ai passé l'été au chevet de mon père, sans nouvelles d'Alexandre. Il n'a répondu ni à mes lettres, ni à mes appels. Quand j'ai posé la question à Cassandra, elle m'a dit qu'elle « se foutait complètement du sort de ce connard ». Charmant.

Mon père a été opéré, une première fois. Ça n'a pas donné les résultats escomptés, alors fin août, ils l'ont transféré dans un service spécialisé à Paris. Ma mère est venue s'installer avec moi, dans la chambre laissée libre par Misha. C'est une sensation un peu particulière de cohabiter avec sa propre mère. Sonia n'a guère apprécié.

À la rentrée, j'ai appris qu'Alexandre avait été muté à Aix-en-Provence. À l'autre bout du pays. Le monde a achevé de sombrer.

J'ai repris les cours dans un état second, tenaillée entre l'inquiétude au sujet de mon père et le désespoir que je ressentais au sujet d'Alexandre. Comment a-t-il pu décider de fuir dans un moment pareil ? Je le déteste d'être aussi lâche ! Je le déteste de m'avoir abandonnée ! Et pourtant, je l'aime...

Mon père est mort hier soir. La dernière opération qui aurait pu le sauver s'est soldée par un échec. Maintenant, il va falloir prendre des décisions. Mon avenir, qui s'annonçait sans nuages et déjà tout tracé, vient brusquement de s'obscurcir. Le pire, c'est que je m'en fiche complètement. Je veux que mon père soit encore là. Il y a des milliers de choses que je n'ai pas eu le temps de lui dire. Et je veux revoir Alexandre. Il me semble que seule l'étreinte de ses bras pourrait alléger mon chagrin.

Nous nous trouvons encore à l'hôpital pour les formalités. L'attente est interminable. Heureusement que je t'ai pris avec moi sur un coup de tête, cher journal. Une drôle d'odeur traîne dans les couloirs. Une odeur que je ne me souviens pas avoir jamais sentie auparavant. Peut-être que c'est l'hiver. Les hôpitaux ont-ils une odeur particulière à la morte saison ? Ou peut-être est-ce parce que mon nez est enflé d'avoir trop pleuré. J'aurais voulu me montrer forte, pour maman, mais je n'ai pas pu m'empêcher de craquer. Cassandra m'a traitée de bébé. Si ça peut lui faire du bien de passer ses nerfs sur moi...

Il y a d'étranges lumières aussi, au plafond. Avec le silence qui règne ici, on se croirait dans un royaume sous-marin. Peut-être suis-je passée dans une dimension parallèle. Peut-être qu'ailleurs, il y a une autre Ariane qui continue à mener sa vie habituelle. Qui sait, peut-être même qu'en ce moment, elle dort entre les bras d'Alexandre, qui l'embrasse pour la réveiller, et qu'elle soupire, heureuse, parce qu'elle sait qu'ils ont la vie entière devant eux.

Est-ce que désormais, toute ma vie ressemblera à un cauchemar ?

* * *

L'enterrement a eu lieu ce matin. Nous sommes ensuite passées chez le notaire, faire le point. Mon père avait une assurance-vie qui devrait permettre à ma mère de s'en sortir, avec la pension de réversion, mais elle ne veut pas vivre seule. Alors il va falloir vendre la maison familiale. Ça me fait bizarre. Comme si j'étais un arbre et qu'on venait brusquement d'extirper mes racines du sol dans lequel elles poussaient depuis mon enfance.

Il faudra aussi que nous trouvions un autre appartement. Sonia refuse de cohabiter avec ma mère plus longtemps. Je la comprends, mais moi, je ne peux pas l'abandonner. Il y a Cassandra, c'est vrai. Elle aurait pu prendre maman chez elle, mais voilà : elle ne supporte pas qu'on empiète sur sa vie privée. Moi, c'était temporaire, puis je suis plus jeune qu'elle et il y avait Alexandre pour s'occuper de moi. Maman, ça tend dangereusement au définitif. Nous allons donc habiter de nouveau ensemble, ma mère et moi. Ce n'était pas exactement comme ça que j'imaginai les choses. J'ai l'impression que les événements prennent rarement la direction que je voudrais.

Maman s'en fiche. Elle est complètement ailleurs, la plupart du temps. Je l'ai connue en ménagère hyperactive — je suis certaine qu'elle en faisait dix fois plus que si elle avait eu un vrai boulot — alors la voir aussi amorphe me fait flipper. J'espère qu'elle va finir par se remettre. J'espère que je vais être capable de veiller sur elle, alors que je suis à peine capable de veiller sur moi.

L'autre jour, je te disais, cher journal, que je ne savais pas pourquoi j'aimais Alexandre. Maintenant, j'ai au moins une raison. Quand je me trouvais avec lui, j'avais l'impression d'être en parfaite sécurité. Que, quoi qu'il arrive, je pourrais toujours faire face. J'avais beau râler contre son éternelle zénitude, elle n'en avait pas moins un côté solide, rassurant. Sauf qu'il s'est cassé au moment où j'aurais eu le plus besoin de lui. Pour le soutien, il repassera !

Bien sûr, il y a Sonia et Misha. Sonia a pris quelques distances. Ne pas se compliquer la vie, telle est sa devise. Or ma situation est devenue singulièrement compliquée. Misha dit qu'il viendra me donner un coup de main, au début, pour les corvées ménagères et tout ça. Pourquoi faut-il qu'il soit gay ? Je l'épouserais sur-le-champ ! Je ne peux vraiment pas compter sur maman pour l'instant. La recherche de l'appartement, les papiers administratifs, le déménagement de la colocation, j'ai tout fait seule.

La roue tourne, tout doucement. J'ai l'impression qu'elle m'a laissée sur le côté du chemin.

Je me rends compte, fidèle journal, que je ne t'ai pas encore parlé de mes sentiments face à la mort de mon père. Sans doute parce que je n'arrive pas à me dire qu'il est parti pour de bon, que je ne le reverrai jamais. J'ai eu tellement de choses à faire, tout de suite après, que ça me paraît encore irréel. Sans doute que la douleur viendra après, quand la vie aura repris un cours plus tranquille. Ou peut-être qu'elle ne viendra jamais. Nous n'étions pas particulièrement proches. L'histoire classique : il voulait un garçon, il a eu une seconde fille. Du genre un peu bizarre. Peut-être que je suis un monstre, incapable de pleurer mon propre père.

J'ai l'impression de ne plus savoir qui je suis, où je vais, ni quel sens donner à ma vie. Je ne peux même plus me raccrocher au désir de conquérir Alexandre. Je ne le reverrai sans doute jamais.

L'emménagement dans notre nouvel appartement, à maman et à moi, m'empêche de trop penser au reste. Entre Dijon et Paris, je n'ai pas eu le temps de chômer ! Comme je le craignais, ma mère est restée complètement passive, assise dans un coin à regarder dans le vague. Limite, je dois la nourrir de force. J'espère qu'elle ne va pas commencer à perdre les pédales, parler à mon père ou je ne sais quoi. Plus

tard, il faudra vider complètement la maison, avant la vente. Ça me fait peur d'avance. Cassandra se désintéresse de tout ça, elle dit que nous n'avons qu'à faire comme nous voulons. Pourquoi est-ce que je ne peux pas en faire autant ?

Journal d'Ariane Senchat, 24 novembre 2009

Hier soir, en faisant la cuisine, j'ai mentionné Alexandre devant ma mère, par hasard. J'avais préparé une omelette roulée pas trop cramée, pour une fois.

« Tu sais, c'est Alexandre qui m'a appris à en faire.

– Il te manque ? »

Je suis resté scotchée. Déjà parce que c'était la première fois depuis la mort de mon père qu'elle montrait quelque intérêt que ce soit pour un de mes propos. Puis parce que cette question, elle aurait plutôt dû la poser à ma sœur. Néanmoins, j'ai sauté sur l'occasion, pour ne pas laisser la petite lueur s'éteindre dans son regard. J'ai bafouillé :

« Je m'étais habituée à réviser chez lui, après les cours. Je l'aime... l'aimais... beaucoup. »

Demi-aveu, demi-lâcheté. Ma mère a hoché la tête, mélancolique.

« C'est un gentil garçon. Dommage que ta sœur ait rompu. Il nous aurait certainement été d'une grande aide dans ces... circonstances... »

Sa bouche s'est tordue dans une grimace douloureuse. Je mourais d'envie de lui crier la vérité. Mais je ne me sens pas le droit, sous prétexte que ça soulagerait mon esprit, d'imposer mes problèmes à quelqu'un qui en a suffisamment sans ça. Sans compter que tous les reproches qu'elle aurait pu me faire, je me les étais déjà adressés, cent fois.

« Il était un peu comme un grand frère, pour toi. J'imagine que ça doit te manquer. Tu ne t'es jamais bien entendue avec Cassandra. »

À part que je ne le vois pas vraiment comme un grand frère, j'avoue qu'il m'aurait été agréable d'avoir une épaule sur laquelle me reposer. Cette chance ne m'aura pas été accordée. Demain, je déjeune avec Misha. Seule. J'ai trop besoin de parler à quelqu'un. Et il est le seul qui soit en mesure de me comprendre un tant soit peu.

Journal d'Ariane Senchat, 25 novembre 2009

« Va le voir. »

Tel a été le conseil de Misha. Je l'ai regardé avec des yeux ronds.

« C'est toi qui me dis ça, alors que tu as mis des mois à t'avouer, et à avouer à ton copain, que tu étais amoureux de lui ?

– Je sais que j'ai fait n'importe quoi, a-t-il admis en rougissant. Ce n'est pas pour ça que tu dois commettre la même erreur.

– Mais je lui ai déjà dit ce que j'éprouvais pour lui ! Résultat : il s'est barré à l'autre bout du pays.

– Peut-être qu'il a peur ? Crois-moi, je sais ce que c'est de craindre ses propres sentiments. Moi aussi, j'ai voulu m'enfuir. Et j'aurais aimé qu'Armand vienne me chercher plus tôt. Ne te laisse pas décourager.

– Sauf que toi, c'est parce que tu avais honte d'aimer un garçon. Dans mon cas, c'est... je ne sais même pas quoi ! Peut-être que je ne lui plais pas, tout compte fait. Maman croit que je le considère comme mon grand frère. Peut-être qu'il ne me voit que comme sa sœur.

– Il n'y a qu'un moyen de le savoir. »

Je lui ai déjà posé la question, du moins implicitement. Il est vrai que sa réponse n'a pas été d'une grande limpidité. Je perds quoi à essayer encore ?

J'étouffe ici, j'ai l'impression de perdre pied. Le matin, je prends une décision, au soir je suis convaincue du contraire. Je ne me reconnais plus. La seule chose encore stable dans mon univers, c'est la certitude des sentiments que je lui porte. Après tout, s'il me rejette une bonne fois pour toutes, je saurai à quoi m'en tenir. D'un autre côté, son départ est un message suffisamment clair. Je ne sais plus. Qu'est-ce que je te disais, cher journal ? Que j'ai le cœur en miettes et la cervelle en compote.

Journal d'Ariane Senchat, 27 novembre 2009

Je suis dans le train pour Aix. Je n'arrive pas à y croire... Pourtant je l'ai fait. J'ai réussi à avoir son adresse par sa collègue. Oui, Hélène. La femme au petit copain parfait. Bien sûr, elle a commencé par refuser de me la donner. Je l'ai suppliée, comme je n'ai jamais supplié personne, comme j'espère n'avoir jamais à le refaire. J'ai piétiné ma fierté, j'aurais marché sur les braises s'il l'avait fallu. Elle a fini par céder :

« Très bien, je vais te la donner. Mais pas pour toi. Pour lui. Parce qu'il n'est pas parti le cœur en fête, je le sais. Que l'on soit bien d'accord : si tu fais de cette adresse un usage inapproprié, je te le ferai amèrement regretter. Compris ? »

Je ne suis pas certaine de comprendre ce qu'elle entend par « un usage inapproprié », mais j'ai acquiescé quand même. Elle a griffonné rapidement l'adresse sur un bout de papier que j'ai fourré au fond de ma poche avant qu'elle ne change d'avis. Je penserai à la remercier de façon appropriée à mon retour.

Cassandra, ô miracle, a accepté de s'occuper de maman pour le week-end ! Je ne lui ai pas dit où j'allais, elle ne m'a pas posé de question. Maman non plus. J'ai emporté une tenue de rechange, mon portefeuille et un livre que je n'arrive pas à lire. Je ne sais pas ce qui m'attend à l'arrivée, mais au moins, j'aurai essayé.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 novembre 2009

Le quartier où se trouve l'appartement d'Alexandre est un ensemble d'immeubles récents, propres et sans âme. La nuit est déjà tombée, il n'est toujours pas là. J'ai pu entrer dans l'immeuble grâce à un voisin. Maintenant, j'attends devant sa porte, roulée en boule à cause du froid. Et s'il ne rentrait pas ? S'il avait déjà trouvé quelqu'un d'autre dans sa vie ? Cher journal, je suis si fatiguée, je me sens gelée jusqu'à la moelle des os ! Si jamais je m'endormais, s'il te plaît, fais que je ne me réveille jamais.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 28 novembre 2009

J'ai dû m'endormir pour de bon, sur ce palier glacé, parce que la première chose dont je me souviens, ce sont deux grandes mains chaudes sur mes joues et une voix angoissée qui criait mon nom. L'instant d'après, je me jetais dans les bras d'Alexandre, il les refermait sur moi, et je craquais, enfin, à grands sanglots incontrôlés. Je sentais sa joue contre la mienne, trempée elle aussi, de mes larmes, des siennes, je ne savais plus. Il m'a portée à l'intérieur, étendue sur son lit, recouverte d'une couverture. J'ai gémi « ne pars pas » et il s'est allongé contre moi, m'entourant de sa chaleur. Nous sommes restés comme ça un long moment avant que ma respiration ne se calme enfin et que je puisse lui demander :

« Pourquoi ? Pourquoi tu es parti comme ça ? »

Son soupir a frôlé mes cheveux. J'ai senti sa poitrine se soulever contre mon dos.

« Parce que je suis un lâche. Je l'ai toujours été. J'ai eu peur, j'ai fui. Rien de très glorieux.

– Peur de quoi ?

– De toi. Des sentiments que tu fais naître en moi. »

Des milliers de papillons ont commencé à tourbillonner dans mon ventre. Soudain, je n'avais plus froid mais chaud, si chaud que j'ai senti des gouttes de sueur tremper la racine de mes cheveux.

« Quels sentiments ? »

Cette fois, il n'a pas répondu. Je me suis tournée vers lui et j'ai répété, mes yeux droit dans les siens :

« Quels sentiments ? »

Et là, il m'a embrassée.

D'abord, il a simplement posé ses lèvres contre les miennes, comme pour les réchauffer. Je suis restée paralysée. Surprise. Joie. Incrédulité. Puis bonheur. Et désir. J'ai levé un bras pour le nouer autour de sa nuque. J'ai entrouvert la bouche, il a aussitôt glissé sa langue contre la mienne. Son haleine sentait le tabac froid et la menthe. Une décharge glaciale m'a parcouru tout le corps. J'avais l'impression qu'une partie de moi-même contemplait la scène de très loin : mon corps mince serré contre le sien, plus massif, et nos bouches qui se cherchaient, encore hésitantes. Alors que l'autre partie en moi fondait littéralement contre lui, en lui. Mon premier vrai baiser. Parce que ça n'avait rien, mais alors rien à voir avec ce que j'avais pu échanger avec mes ex-petits amis. On ne compare pas une flammèche à un feu de forêt. Lorsqu'il m'a relâchée, il a caressé ma joue du bout des doigts en demandant :

« Est-ce que ça répond à ta question ? »

J'ai simplement hoché la tête, de crainte que la moindre de mes paroles ne brise la magie du moment. Il a reposé sa tête sur ma poitrine, un bref instant. Elle pesait lourd, et ça m'a fait bizarre, cette tête d'adulte abandonnée contre moi. J'avais un peu peur, aussi, je crois.

« Tu as faim ? » a-t-il encore demandé.

J'ai secoué de nouveau la tête, même s'il ne pouvait pas me voir. Tout ce que je voulais, c'était me perdre dans sa chaleur.

« D'accord... », a-t-il juste ajouté.

Il m'a ensuite aidée à me déshabiller. Je crois qu'à cet instant, malgré mes craintes, il aurait pu me faire n'importe quoi. Mais il m'a laissé mon t-shirt et ma culotte, m'a installée sous les draps, puis s'est lui aussi mis en sous-vêtement avant de se glisser dans le lit, contre moi.

« Dors, maintenant », a-t-il dit en brossant un baiser léger sur ma tempe.

J'avais envie de tout, sauf de dormir. Pourtant, à ma propre surprise, je n'ai pas tardé à glisser dans le sommeil, bercée par le rythme de son cœur.

J'en suis sortie il y a quelques minutes seulement. Alexandre dort encore et je n'ose bouger de peur de le réveiller. J'ai juste pu me pencher suffisamment pour t'attraper, cher journal, et même en relisant ce que je viens d'écrire, je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui va se passer. Je sais qu'il reste encore beaucoup de questions irrésolues entre nous, beaucoup de non-dits, beaucoup de doutes, et beaucoup de craintes... Mais pourvu qu'il ne s'éloigne plus de moi, je crois que je pourrai tout supporter. C'est la seule certitude que j'ai, à l'heure actuelle, dans mon monde chamboulé.

Épisode 10 : Entre bleu clair et bleu foncé

Journal d'Ariane Senchat, 28 novembre 2009

J'aurais dû me douter que ça ne pouvait pas être aussi simple. Qu'il ne pouvait pas simplement abdiquer, comme ça, après des mois de lutte.

Ce matin, je me suis rendormie après avoir écrit. Quand je me suis réveillée, j'étais seule dans le lit. Je me suis relevée d'un bond puis ai enfilé à la hâte un t-shirt qui traînait par terre. Il portait encore son odeur et vu ma taille, me faisait une confortable tunique. Je n'ai eu aucun mal à trouver la cuisine, c'était la seule autre pièce de l'appartement avec la salle de bain. Une cuisine à l'américaine, comme dans les feuilletons à la télé. Alexandre rangeait la vaisselle.

« Qu'est-ce que tu veux boire ? »

J'ai vaguement marmonné « un café » avant d'aller m'effondrer sur le canapé. Je mourais d'envie d'aller me coller à lui pour un câlin, mais je n'osais pas. Pourtant, j'avais passé la nuit dans ses bras ! Mais sous le soleil qui entrait par la fenêtre, mes incertitudes revenaient en foule. La radio diffusait en sourdine une chanson pop dégoulinante de guimauve. J'ai caressé mes lèvres sèches du bout des doigts. Le baiser de la veille m'avait laissé un goût de trop peu. Alexandre s'est assis à côté de moi, m'a tendu une tasse de café, a pris une gorgée de la sienne, puis la sentence est tombée :

« Ariane, nous devons parler. »

Mon cerveau a aussitôt enclenché l'alerte rouge. Cette phrase annonce *toujours* des ennuis. Je me suis contentée d'un « mmm » prudent derrière ma tasse de café. Il a pris une longue inspiration, puis m'a dit doucement :

« Tu te rends bien compte, n'est-ce pas, qu'il ne peut rien y avoir entre nous ?

– Ce n'est pas l'impression que j'ai eue hier soir, ai-je objecté.

– Tu ne devrais pas te monter la tête pour un simple baiser. »

Il a fouillé la pièce du regard avant de pêcher un paquet de cigarettes au pied du comptoir. Ses mains tremblaient. À raison. S'il croyait que j'allais le laisser s'en tirer comme ça, il se fourrait le doigt dans l'œil et bien profond.

« Embrasse-moi.

– Quoi ?

– Si pour toi, un baiser ne veut rien dire, alors embrasse-moi. Ça ne te coûte rien, et pour moi, c'est le paradis », ai-je expliqué en me rapprochant de lui.

Nos lèvres se touchaient presque lorsqu'il m'a repoussée.

« Non. Ariane, il faut que tu rentres. Ta mère a besoin de toi.

– Et moi, j'ai besoin de *toi* ! »

Il m'a caressé la tête gentiment. J'ai réprimé l'envie de le mordre. Je ne suis pas un gentil petit toutou qui fait sagement tout ce qu'on lui ordonne.

« Toi, tu es forte. »

Tiens, ça faisait longtemps qu'on ne me l'avait pas sortie, celle-là. Oui, je suis forte alors il n'y a pas besoin d'avoir une quelconque considération pour moi. Je peux tout encaisser, allez-y, défoulez-vous.

« Tu connais l'histoire du chêne et du roseau ? » ai-je demandé.

Question stupide pour un professeur de littérature. J'ai lu dans ses yeux qu'il comprenait parfaitement où je voulais en venir, alors j'ai simplement ajouté :

« Sale temps pour les chênes, quand le vent souffle trop fort. J'aurais bien besoin d'un hauban... »

Il a passé ses bras autour de moi et je me suis laissée aller sur sa poitrine avec un soupir de bonheur. Enfin, enfin, enfin... !

« Tu crois que les chênes peuvent tomber amoureux des roseaux ? » a-t-il soufflé à mon oreille.

J'ai souri, même s'il ne pouvait pas me voir.

« J'en suis certaine.

– Et après ? »

Il m'a relâchée. J'ai frissonné. De froid. D'appréhension.

« À ton âge, on vit dans l'instant présent, mais au mien, on envisage l'avenir avant d'entamer une relation.

– Dans quarante ans, tu me prépareras encore mon café et je pousserai ta chaise roulante.

– Dans quarante ans, tu auras depuis longtemps laissé tomber le vieux débris que je serai devenu pour fonder une famille avec un beau jeune homme.

– Tu crois vraiment que je ferais ça ? C'est tout le prix que tu accordes à mes sentiments ?

– À ton âge, on croit au grand amour.

– À mon âge, tu étais amoureux de ta prof de littérature !

– Touché. »

Il a baissé les yeux vers sa tasse de café froid tandis que je reprenais mon souffle après notre joute verbale. Ses doigts jouaient avec le paquet de cigarettes. Il en a pris une, l'a placée entre ses lèvres, puis l'a rangée de nouveau.

« Je croyais comme toi que tout était possible, mais la vie s'est chargée de me démontrer l'inverse.

– Ce n'est pas parce qu'elle t'a jeté que j'en ferai autant.

– Là n'est pas le problème.

– Où, alors ? À cause d'une seule, tu en as déduit que toutes les femmes étaient des salopes ? »

Il a balayé la tasse de café d'un revers de main. Le son de la porcelaine éclatant en mille morceaux m'a fait sursauter. J'aurais dû avoir peur de la fureur au fond de ses yeux noirs. Paradoxalement, elle m'a excitée.

« Ne sois pas vulgaire, a-t-il sifflé entre ses dents serrées.

– Alors ne prétends pas que je vais t'oublier. »

Ses doigts ont caressé ma tempe, la courbe de ma mâchoire, avec une insupportable douceur.

« Ce serait pourtant plus simple pour tout le monde.

– Pourquoi ?

– Tu es une fille intelligente, Ariane. Ne fais pas semblant d'ignorer les obstacles. J'ai dix-sept ans de plus que toi. Je suis l'ex-mari de ta sœur. Tu es encore étudiante. Et tu n'as que dix-huit ans. Plus tard, tu voudras tenter d'autres expériences et je resterai derrière sans même ma fierté à laquelle me raccrocher.

– Et l'amour, tu en fais quoi ?

– J'ai eu le cœur brisé une fois. Je ne veux plus jamais recommencer. Appelle ça de la lâcheté si tu veux. Je ne changerai pas d'avis.

– Moi non plus. »

Ses arguments, je m'en foutais. Tout ce que je voulais, à cet instant, c'était terminer ce que nous avons commencé la veille. Je l'ai repoussé en arrière pour m'asseoir à califourchon sur ses genoux, et pour l'empêcher de continuer à raconter des conneries, je l'ai embrassé.

Je m'attendais plus ou moins à aller rejoindre les débris de la tasse de café par terre. Pourtant, à ma grande surprise, il s'est renversé en arrière, a fermé les yeux, ouvert la bouche et croisé ses mains derrière mon dos. Je me suis retrouvée avec le contrôle total des opérations sans bien savoir par où commencer. Mon expérience en matière de pelotage avec Karim s'était bornée à lui laisser faire ce qu'il voulait. Cependant une brèche s'ouvrait devant moi, je n'allais pas m'arrêter à ce genre de détail. J'ai mis tout mon cœur dans mon baiser. Sous mes mains posées sur sa poitrine, son cœur battait vite, trop vite. Et si j'en jugeais par la bosse qui grossissait dans son pantalon, sous mes fesses, je ne devais pas trop mal m'en sortir. Un shoot d'adrénaline m'est monté au cerveau tandis que je me grisais d'avoir ce genre de pouvoir sur lui.

Enhardie par mon succès, je me suis attaquée aux boutons de sa chemise. Si je m'étais écoutée, je les aurais carrément arrachés. Mes doigts tremblaient tant que je n'arrivais pas à défaire les boutonsnières. Je me disais que l'instant allait passer, qu'il me repousserait, encore une fois... Mais non. Il m'a laissé le temps, tandis que ses mains caressaient mes flancs sous le t-shirt. Ma poitrine me brûlait. J'ai enfin écarté le vêtement gênant pour me concentrer sur son cou. Je n'aurais pas pensé qu'un homme de son âge aurait la peau aussi douce, aussi tendre et aussi blanche. Mes dents s'y enfonçaient comme dans une guimauve. Je n'osais pas le regarder, pas vérifier quel effet lui faisaient mes caresses. Je profitais juste de l'occasion qui m'était donnée de goûter sa peau, avec l'amère arrière-pensée que c'était peut-être la seule que j'aurais jamais. Alors j'ai pris mon temps pour l'embrasser, le lécher, descendre vers ses clavicules, sa poitrine, son ventre marqué d'un sillon de poils sombres. Il m'a arrêtée à la lisière de sa ceinture et a pris ma tête entre ses mains pour m'obliger à le regarder. Sa voix était rauque, un peu essoufflée. Elle m'a fait frissonner.

« Tu te rends compte que si on n'arrête pas maintenant, il n'y aura pas de retour en arrière possible ? »

Je crois qu'il se posait plus la question à lui-même qu'à moi. J'ai planté mes yeux dans les siens avec toute ma force de conviction.

« Je te veux ! » lui ai-je déclaré sans le lâcher du regard.

Au même moment, la radio, dans un timing parfait, a enchaîné sur *Dance me to the end of love*. La voix rauque de Leonard Cohen suppliait à ma place tandis qu'un nœud de serpents se tordait dans mon ventre. J'attendais un signal, même infime, qui me dise d'aller de l'avant. J'ai avancé la main pour défaire la boucle de son ceinturon. Il m'a retenue par le poignet.

« Ariane, non. Tu ne sais pas.

– C'est toi qui ne sais pas. Moi, j'ai toujours su. »

D'un coup de bassin, il a inversé nos positions, me plaquant sous lui. Mon estomac a plongé comme au début de la descente d'un grand huit. Ses mâchoires se sont décrispées quand il m'a enlevé mon t-shirt pour dévorer ma peau à son tour. J'avais froid, j'avais chaud, j'aurais voulu que ça ne s'arrête jamais. Il a léché mes seins, l'un après l'autre, jusqu'à ce que je le supplie de je ne savais quoi. Je me suis cramponnée à sa ceinture, qui a enfin cédé sous mes mains maladroitement.

Je n'ai pas de frère et mon père a toujours été très pudique. Je n'avais jamais vu un sexe d'homme en vrai. Le sien était plus gros, plus long que ce à quoi je m'attendais quand j'ai refermé doucement mes doigts dessus. J'ai caressé la peau fine et douce mais brûlante, et sous laquelle battait un désir qui répondait au mien. Il s'est dégagé avec un grognement pour descendre le long de mon ventre et m'écartier les cuisses avec douceur et fermeté. Quand sa langue a effleuré mon intimité, un râle m'a échappé. Je ne me savais pas capable de produire ce genre de son. J'ai plaqué mes deux mains sur ma bouche pour retenir les cris que m'arrachait la chaleur grandissante dans mon ventre. Quand il s'est relevé sur un coude pour m'observer, je me suis jetée sur lui, mon bassin collé au sien, mes cuisses entourant les siennes.

« Viens », ai-je supplié d'une voix que je ne me connaissais pas.

Il s'est levé. J'ai cru qu'il m'abandonnait et un froid glacial m'a saisie. Mais il est très vite revenu avec un petit emballage plastique. Le rouge m'est monté aux joues. J'avais complètement oublié ce détail dans le feu de l'action. Avec une habileté qui en disait trop long, il m'a embrassée tandis qu'il s'équipait. Ses lèvres avaient un goût salé de marée. Je me suis cramponnée à ses épaules comme une naufragée, ne sachant plus très bien si j'avais peur ou envie. Sentant mon corps se crispier, il m'a caressée encore, sans négliger un seul centimètre carré de peau, tandis que je tentais maladroitement de lui rendre la pareille. Quand il m'a enfin pénétrée, je n'ai presque rien senti au début, qu'une sensation de chaleur plus intense. La douleur est venue ensuite en un éclair et m'a fait planter les dents au creux de son épaule pour ne pas crier. Il en gardera la marque, comme une preuve qu'il m'appartient. La souffrance s'est retirée presque aussitôt, remplacée par une vague de plaisir qui a tout emporté sur son passage. J'ai noué mes jambes autour de sa taille pour l'attirer plus près encore, comme si nous avions pu fusionner dans ce corps à corps exalté. Il m'a embrassée au moment de jouir, étouffant son cri sous ma langue. Je l'ai senti trembler et j'ai refermé mes bras sur ses épaules, submergée par le désir fou de le protéger de la vie, de lui-même, de tout ce qui pourrait un jour le blesser. Mon amour.

Cher journal, je t'écris dans le train du retour. J'ai mal partout et une seule envie : rester entre ses bras et oublier tout le reste. Sauf qu'il y a mes études, ma mère, ma sœur qui m'arracherait doublement les yeux si je ne rentrais pas comme prévu et si elle savait pourquoi. Il me manque déjà à un point inimaginable ! L'amour, c'est comme une boîte de chocolats : quand tu as commencé, tu ne peux plus t'arrêter. J'espère juste que ma boîte à moi ne contenait pas qu'un seul chocolat.

Je n'ai eu droit ni à de grandes déclarations, ni à aucun serment. Selon Alexandre, nous ne devons pas nous précipiter, mais prendre du recul avant de parvenir à une décision quelconque. Ça, pour reculer, il est très fort ! Je rapporte de mon expédition des souvenirs suffisants pour alimenter mes fantasmes durant de longues nuits, et de l'espoir. De quoi éclairer un peu la grisaille de mon existence.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 8 décembre 2009

Un jour gris de plus. La routine a repris ses droits. Ma mère remonte petit à petit la pente. Le temps fera son œuvre, je crois, mais ce sera long. En attendant, je jongle entre mes cours à la fac, le travail de serveuse que j'ai pris pour mettre un peu de beurre dans les épinards, les tâches ménagères, et mes amours impossibles. J'ai essayé de l'appeler, ô combien ! mais il m'a répondu une seule fois, pour me dire qu'il fallait couper les ponts quelque temps, histoire de se mettre les idées au clair. Mes idées sont très nettes, quoique sombres, pour ne pas dire noires. Je me raccroche au souvenir du peu que nous avons partagé. Une seule nuit, bien moins que ma sœur. Oui je suis jalouse d'elle, et alors ? Je suis même jalouse de Misha, tiens. Pour lui, tout va bien, il hésite de moins en moins à s'afficher avec son A(r)mand et même sa famille a fini par se faire à la situation. Comme quoi, il était bien le seul à se gâcher la vie avec ses états d'âme. C'est injuste ! Moi, je suis prête à assumer tout ce qu'on voudra, alors pourquoi celui que j'aime ne peut pas se comporter envers moi comme Armand envers Misha ? J'en suis réduite à fantasmer mes nuits dans l'attente de la prochaine fois. Toute la question étant : y aura-t-il une prochaine fois ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 17 décembre 2009

Petit Papa Noël, quand tu descendras du ciel... Eh bien oui, cher journal, le Père Noël existe ! En tout cas, pour moi. Même qu'il s'appelle Alexandre. Il vient de me téléphoner pour dire qu'il rentrait sur Paris pour les fêtes de fin d'année et me demander si je voulais qu'on se voie. Si je veux... ? On ne demande pas à un homme perdu au milieu du désert s'il a soif. Donc il va passer. Ce week-end. Chez moi. Enfin, chez nous, mais ça n'a pas l'air de déranger maman. Au contraire, elle a paru plutôt contente à l'idée de le revoir. Ensuite... je trouverai bien un prétexte pour sortir. Il faudrait que je jette un coup d'œil aux programmes de cinéma. De toute façon, ce n'est pas ça l'important. L'essentiel, c'est qu'il a réfléchi et qu'en fin de compte, il veut me revoir. Victoire ? J'ai été échaudée tant de fois que je ne devrais sans doute pas m'enflammer de la sorte, mais il faut croire que j'ai l'espoir chevillé au corps. Et aussi que je suis complètement dingue de lui, mais ça, je le savais déjà.

Il m'a demandé si j'allais bien. Si je tenais le coup. Lorsqu'il se montre aussi gentil avec moi, c'est pratiquement insupportable. Je voudrais lui dire de ne pas faire ça, pas s'il n'a pas vraiment de sentiments pour moi, et pas si je ne peux pas me blottir dans ses bras pour en profiter... Et puis non. C'est trop bon, même si ça me donne envie de pleurer. J'ai hâte d'être à vendredi ! Hâte de le voir, hâte de le toucher, hâte de lire dans ses yeux que peut-être... non, sûrement ! nous avons un avenir ensemble.

Merci Père Noël.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 19 décembre 2009

Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu ma mère sourire. Depuis l'enterrement, je crois. Et aussi petit, aussi ténu ce sourire a-t-il été, il m'a fait chaud au cœur. Même s'il n'était pas adressé à moi, mais à celui que j'aime. Alexandre est arrivé les bras chargés de cadeaux, tel le Père Noël. Des friandises pour maman et moi, ma marque de chocolats préférés. Je lui ai jeté un coup d'œil incertain lorsque j'ai ouvert le paquet, me demandant si c'était le hasard ou s'il s'était souvenu de mes goûts. Le sourire que j'ai reçu en retour m'a confirmé que c'était bien la seconde solution. Si maman n'avait pas été là, je me serais jetée dans ses bras.

Il y avait encore un bonnet et une écharpe colorée, pour elle. Elle a promis de les porter, elle qui depuis la mort de mon père ne prête plus attention à la façon dont elle s'habille. Elle va mieux, indéniablement, et je ne remercierai jamais assez Alexandre pour ça. Il lui plaît bien, j'ai l'impression. Il faut croire que nous avons ça dans le sang, dans la famille.

Des livres pour moi, évidemment. Là aussi, il se souvenait très bien des genres que j'apprécie. Je lui ai juste dit merci, en attendant mieux. Normalement, j'aurais dû travailler au fast food, cet après-midi. Je me suis arrangée pour changer avec un collègue. Mon manager n'était pas content, tant pis. Je vais essayer de trouver un job mieux payé, comme les cours à domicile. J'ai déjà quelques élèves, mais pas assez. Financièrement, ce n'est pas très brillant. Ça devrait aller mieux après la vente de la maison, mais Cassandra fait traîner les choses en longueur. Elle ne supporte pas l'idée que les lieux de son enfance soient investis par des inconnus. En attendant, ce n'est pas elle qui se coltine l'huile de friture. Le déballage fini, j'ai demandé à l' élu de mon cœur :

« Tu veux aller au cinéma ? »

Tu veux sortir avec moi ? Certaines formulations passent mieux que d'autres, surtout lorsque votre mère est dans le coin. Alexandre a acquiescé. Nous sommes donc partis, tous les deux. Dans la rue, je marchais si près de lui que nos doigts se frôlaient. Je mourais d'envie de lui prendre la main, mais je suis consciente qu'avec lui, il ne faut pas brusquer les choses. Je ne me souviens même pas du film. Juste de ma tête qui s'inclinait doucement vers son épaule, de plus en plus proche, jusqu'à reposer entièrement contre lui. Il ne m'a pas repoussée, au contraire, il a passé un bras dans mon dos pour m'installer plus

confortablement. J'étais au paradis. Je n'ai plus bougé de toute la séance, concentrée sur son souffle, les battements de son cœur et la chaleur de sa peau.

Cet état extatique a duré jusqu'au café où nous sommes allés prendre un verre après la séance. La crétine de serveuse a commencé à draguer Alexandre en prenant sa commande. Puis elle a minaudé :

« Et pour votre fille, ce sera quoi ? »

Je l'ai fusillée du regard.

« Ce n'est pas mon père !

– Oh ! pardon », s'est-elle excusée, pas plus émue que ça.

Alexandre m'a lancé un regard d'avertissement qui a gelé sur mes lèvres l'assertion suivante : *En fait, c'est mon amant*. Elle aurait moins fait la fière, la dragueuse du dimanche. J'aurais adoré voir sa tête. Mais je me suis retenue, pour lui. Pourquoi alors a-t-il cru nécessaire d'ajouter :

« Ariane est mon ex-belle-sœur. »

Mon cœur s'est serré dans ma poitrine. Ex-toi-même, d'abord ! À la rigueur, il m'aurait qualifiée d'amie, j'aurais compris. Là, non ! C'était me ravalier au rang de ce que je n'étais plus, de ce que je n'avais jamais voulu être. C'était placer notre relation sur le plan de la contrainte sociale, au lieu d'en faire un choix. J'ai tiré la tête dans mon café tandis qu'il effleurait mon poignet de ses doigts.

« Ne te mets pas martel en tête pour des choses insignifiantes. »

Peut-être qu'elles sont insignifiantes pour lui, mais moi, je prends tout ce qui le concerne à la puissance dix. J'ai terminé ma tasse en silence. Que suis-je, à ses yeux ? Je ne sais pas.

Nous avons flâné dans les rues, il avait encore des achats de Noël à faire pour sa famille. C'est vrai qu'à la base, il est rentré pour eux, pas pour moi. Je l'ai suivi dans les magasins illuminés. Pas d'emplettes pour moi : je suis fauchée, puis j'ai déjà un cadeau pour les trois seules personnes qui comptent pour moi. Ma mère, Sonia et Misha. Cassandra peut toujours courir avant que je lui offre quelque chose. L'ambiance joyeuse devant les vitrines m'a déprimée. Noël, c'est la plus belle période pour les enfants et la pire pour ceux qui sont seuls, en deuil ou écorchés par la vie.

De retour à l'appartement, ma mère nous a interrogés sur le film. J'ai laissé Alexandre répondre. J'aurais été incapable de me souvenir de ce que nous avons vu. La fatigue accumulée des derniers temps me retombait d'un coup sur les épaules. Je somnolais. J'ai vaguement entendu Alexandre demander :

« Ariane, tu dors ?

– Elle doit être épuisée, a répondu ma mère d'un ton coupable. Elle travaille tellement dur entre la fac et ses petits boulots. C'est de ma faute, je devrais réagir, mais je me sens si... vide ! Je n'ai d'énergie pour rien.

– Je suis désolé.

– Ce n'est pas de votre faute ! C'est déjà gentil de passer nous voir alors que ça s'est mal terminé entre Cassandra et vous. »

La phrase suivante m'a fait fondre comme un glaçon.

« Ariane est une fille exceptionnelle.

– Je sais..., a acquiescé ma mère, un peu mélancoliquement.

– Mieux vaudrait la mettre au lit, ce sera plus confortable que la table. »

Deux bras costauds se sont glissés sous mon corps. Je me suis blottie contre la poitrine de mon ravisseur.

« La chambre est au bout du couloir, a indiqué ma mère. Vous voulez que je vous accompagne ?

– Merci, je vais me débrouiller. »

Je me sentais un peu honteuse de profiter ainsi de la situation, mais c'était si bon d'avoir quelqu'un pour prendre soin de moi, pour une fois, que je me suis laissé faire avec délices. Alexandre m'a déposée sur mon lit. Une grande main chaude a caressé mes cheveux, puis, si vite que j'aurais presque pensé

l'avoir rêvé, deux lèvres ont effleuré les miennes. J'ai cru mourir de bonheur. Mais je me suis simplement endormie.

La voix de ma mère m'a réveillée, m'informant qu'on allait manger. Je me suis étirée. J'avais l'impression d'être encore dans le coton. La voix d'Alexandre me parvenait de la cuisine. Quels bobards avait-il servis à ma mère ? Mystère, mais celle-ci ne semblait pas flairer l'anguille sous la roche. Tant mieux pour nous. Je suis arrivée dans le salon au moment où il mettait son manteau.

« Tu pars déjà ? ai-je demandé sans dissimuler ma déception.

– On m'attend à dîner.

– Attend, je te raccompagne. »

J'ai passé à la hâte un manteau sur mes vêtements froissés. Pourquoi avais-je dormi au lieu de profiter de sa présence !? Parvenus en bas de l'escalier, n'y tenant plus, je me suis jetée à son cou.

« Quand est-ce que je te reverrai ? »

Il m'a serrée contre lui en me berçant un peu, comme si j'étais une toute petite fille, puis m'a embrassée. Pas du tout comme une petite fille.

« Demain... »

J'ai soupiré de bonheur. Oui, demain, après-demain, tous les autres jours de ma vie. Mais où ? Ma mère allait finir par trouver suspect qu'il s'incruste ; quant à lui, il logeait dans sa famille. Je doutais qu'il veuille me présenter. Il m'a glissé un papier dans la main, avec une adresse hâtivement tracée au crayon de papier.

« L'appartement d'une collègue. Elle est partie pour les vacances, elle me le prête. »

Un frisson, d'excitation autant que d'appréhension, m'a parcouru le dos. Alors, ça y est ? Nous allons devenir amants ? Pour de vrai ? Pourquoi ne m'en avait-il rien dit au cinéma ? Il hésitait encore, je parie. Il m'a caressé la joue avec douceur.

« Ne te sens aucune obligation, d'ailleurs. C'est toi qui décides.

– Je viendrai ! Quand ?

– Quand tu veux. Appelle juste avant pour être sûre que je sois là. Je t'ai noté le numéro de téléphone au dos. »

Je me suis hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Un petit avant-goût de ce qui nous attendait. J'ai frissonné en fermant les yeux quand sa langue a caressé la mienne. Il s'est dégagé en riant, un rire bas, troublant.

« À demain, Ariane. »

Je suis remontée la tête légère comme une bulle de savon, le cœur prêt à s'envoler de ma poitrine. Je l'aime, je l'aime tant !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 20 décembre 2009

Il y a des livres, des livres partout, sur les étagères, dans les placards, sur le canapé, sous la télévision, des livres qui recouvrent le moindre espace disponible. Sauf le canapé. Je suis épuisée, mais pas de cette fatigue grise qui me paralysait ces jours derniers. Une agréable torpeur envahissait mes membres de volupté tout en me laissant trop excitée pour parvenir à dormir. Est-ce que j'ai changé ? Est-ce qu'à mon tour, j'ai franchi la porte immatérielle qui sépare l'enfance du monde adulte ? Est-ce que ma mère pourra le lire sur mon visage, lorsque je reviendrai chez moi ?

Je suis arrivée hier soir juste avant le dîner, comme prévu. J'ai dit à maman que j'allais chez Misha. Je ne pouvais pas lui avouer que je voulais voir Alexandre en tête à tête. Encore moins ce que nous

avons l'intention de faire. Enfin, ce dont moi, du moins, j'avais l'intention. Il a ouvert au premier coup de sonnette. Nous avons mangé en discutant de tout et de rien, comme au temps où je vivais chez lui et Cassandra. J'ai évité soigneusement tout ce qui concernait la mort de mon père et nos difficultés financières, histoire de ne pas plomber l'ambiance.

Après la vaisselle, nous nous sommes installés dans le canapé, devant la télé, à laquelle je ne prêtais aucune attention. Je me suis rapprochée de lui. Avec un peu d'hésitation, j'ai passé mes bras autour de son cou. Il m'a attirée sur ses genoux pour m'embrasser, un vrai baiser cette fois, rempli de désir, pas un baiser consolateur ou volé dans les escaliers. Puis il m'a relâchée deux minutes pour demander :

« Tu es sûre ? »

– Et toi ? »

– Jamais, je crois. Alors on va faire comme tu veux. »

Ses bras se sont resserrés autour de moi, tandis que ses mains glissaient sous mon t-shirt. Au contact, ma peau s'est hérissée de chair de poule. Il a doucement posé la tête dans mon cou pour me souffler à l'oreille :

« Dis-moi ce que tu veux. »

– Fais-moi l'amour. »

Sans se faire prier, il a soulevé mon t-shirt pour déposer un baiser sur mon ventre. Tandis qu'il me caressait, j'ai empoigné ses cheveux, moitié par plaisir, moitié par appréhension. Et si la dernière fois n'avait été qu'une magnifique erreur ? Peut-être n'allais-je pas retrouver la même magie ? Ignorant mes craintes, il s'est dégagé pour commencer à me déshabiller, lentement, embrassant chaque partie de mon corps qu'il dénudait. J'ai tendu les mains vers lui en exigeant :

« Toi aussi... »

Il m'a obéi avec docilité, retirant chemise et pantalon en un tournemain. Cela m'effrayait presque, d'avoir un tel pouvoir sur lui. La télévision était restée allumée et derrière le canapé, un lampadaire éclairait la scène en grand. Je distinguais le grain de sa peau, son expression affamée, le sexe dressé entre ses jambes. Le rouge m'est monté aux joues. Je n'ai pas osé lui demander d'éteindre, alors je l'ai attiré vers moi.

« Embrasse-moi encore. »

Une pensée parasite m'a traversé l'esprit alors qu'il s'exécutait. Mettait-il la même passion dans ses baisers lorsqu'il était avec ma sœur ? Lui inspirait-il le même désir, au point que la tête m'en tournait et que j'avais presque du mal à respirer ?

« Chut, détends-toi... », m'a-t-il murmuré en caressant doucement mon dos, jusqu'à mes reins, avant de remonter lentement le long des mes cuisses, évitant toutefois la zone qui se mouillait dans l'attente de son contact.

J'ai tenté de lui rendre ses caresses, mais mes doigts étaient maladroits, mes gestes embarrassés. Il a repoussé gentiment mes mains, m'a embrassée de nouveau.

« Laisse-moi faire. »

J'ai abdiqué ma fierté, au moins pour cette fois, pour me laisser simplement aller aux sensations que ses caresses éveillaient en moi.

« Dis-moi ce qui te plaît », a-t-il repris en chatouillant mon ventre.

Je me suis caché les yeux d'un revers de bras. Pas moyen que je le dise à voix haute.

« Est-ce que tu aimes quand je te lèche là ? »

Seul un gémissement s'est échappé de mes lèvres, mais cela a paru le satisfaire.

« ... et là ? »

Je me suis tordue sous lui, incapable de maîtriser mon propre corps. Mes cuisses se sont écartées d'elles-mêmes et mes reins se sont soulevés à sa rencontre. À ma grande horreur, je me suis entendue le supplier.

« S'il te plaît... »

Il s'est penché et j'ai entendu un bruit de plastique déchiré. Je me suis forcée à le regarder tandis qu'il déroulait le préservatif. Je ne voulais pas avoir honte de ce que nous faisons. Puis il s'est allongé sur moi et soudain, je l'ai senti en moi. La brûlure de l'attente a été remplacée par une autre, qui montait par vagues successives. Vaincue, j'ai fermé les yeux et me suis cramponnée à sa taille tandis que le plaisir m'emportait.

Je me tracassais à tort. C'était mieux encore que la première fois. Tellement que je n'ai pas de mots pour le raconter. Tout ce que je sais, c'est que je pourrais facilement devenir accro à cette sensation. Si je ne le suis pas déjà.

Alexandre dort toujours, allongé sur ce canapé. J'écris pour me convaincre que c'est vrai, que les choses se sont bien passées de cette façon, que je n'ai pas rêvé. Il est beau quand il dort. Je veux dire, encore plus que d'habitude. Il a l'air détendu, pour de vrai, pas comme ce masque qu'il arbore habituellement. Je me penche vers lui et j'effleure d'un baiser papillon le coin de ses yeux, là où la peau est si fine que des rides commencent à apparaître. Je ne sais pas ce qui se passera quand il se réveillera. Je ne suis toujours pas sûre de ses sentiments. Mais au milieu de cette incertitude, il y a une seule et même constante : je l'aime. Pour la vie.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 décembre 2009

Pas vu Alexandre hier, pas non plus aujourd'hui. Maudites soient les fêtes de famille ! Maman fait ce qu'elle peut pour mettre de l'ambiance, mais entre sa déprime et la reine des glaces, alias ma chère sœur, on ne peut pas dire que l'atmosphère soit franchement joyeuse. Je m'en fiche. Tant que je t'ai, cher journal, avec mes souvenirs, je peux affronter n'importe quoi. J'ai travaillé hier soir, tant pour ne pas penser à lui que pour me faire un peu d'argent. C'est bien payé, les veilles de fêtes. Tout le monde préfère être avec sa famille plutôt qu'au travail. Ma famille à moi se résume à une mère dépressive et une sœur lointaine, même lorsqu'elle se trouve avec nous. Quant à Alexandre, j'ai l'impression de vivre une relation adultère. Nous ne nous sommes vus qu'en catimini entre deux réunions de famille. Quelques heures arrachées au temps par-ci, par-là, c'est tout ce que j'ai eu.

C'est déjà énorme, je sais. Je devrais plutôt être heureuse d'avoir pu en arriver là alors qu'il y a quelques semaines, je n'aurais jamais osé en rêver, mais il faut croire qu'il a un effet addictif sur moi. Plus j'en ai, plus j'en veux. Et puis, je ne suis pas tombée amoureuse de lui, au départ, parce qu'il embrasse comme un dieu ou qu'il sait comment me faire l'amour à m'en rendre folle. Même si j'avoue que cet aspect-là des choses est tout de même très agréable. Non, je l'aime pour ses qualités morales, pour sa gentillesse, sa décontraction, l'amour qu'il a pour son métier, sa façon d'être toujours à l'écoute des autres. Son sourire, les gestes de tendresse qu'il a dans l'intimité. Je veux vivre avec lui, pas baiser avec lui de temps en temps, même si pour l'instant, je me contente d'attraper ce que je peux.

Oui, je sais qu'il est aussi inconstant, lâche dans la gestion de sa vie sentimentale, qu'il me fera probablement encore du mal, à supposer que je parvienne un jour à obtenir ce que je veux. Mais après tout, la perfection n'est pas de ce monde. Je l'aime aussi pour ces défauts, parce qu'ils font partie de ce qu'il est.

Ce qui ne contribue pas à rendre mon Noël plus joyeux, on est d'accord.

J'ai le sentiment épuisant de devoir tout recommencer à zéro avec lui, chaque matin.

* * *

« Et après ?

– Après quoi ? »

Je me suis rapprochée de lui dans le lit, pour voler un peu de chaleur supplémentaire. Dans quelques instants, il me faudrait partir travailler au McDo tandis que lui rejoindrait sa famille.

« Après le Nouvel An. Tu vas repartir, n'est-ce pas ? »

Il a caressé distraitemment mes cheveux.

« J'ai mon travail.

– Et nous ? »

Il a soupiré, détourné le regard en direction des étagères de livres. Un *Principes de la littérature* traînait ouvert sur la table de nuit.

« Il ne peut pas y avoir de “nous” en ce moment, Ariane, c'est...

– Donc maintenant que tu m'as baisée, tu me laisses tomber ?

– Ne sois pas vulgaire. Bien sûr que non. C'est juste compliqué.

– Je veux être avec toi, pour toujours.

– Toujours, ça n'existe pas.

– Jusqu'à ce que la mort nous sépare, alors. »

Il a remué dans le lit, mal à l'aise.

« Ne dis pas des choses comme ça.

– J'ai besoin de toi.

– Tu es forte, tu n'as besoin de personne », a-t-il nié en m'embrassant.

Mais pourquoi tout le monde s'obstine-t-il à me voir comme un roc indestructible ? Sans doute que cela les arrange. Je me suis accrochée à son cou en lui rendant son baiser d'une façon si passionnée que j'espérais bien qu'il serait incapable de l'oublier.

« Et toi, tu seras capable de te passer de moi ? » ai-je demandé en effleurant du bout des doigts la preuve que mes caresses ne le laissaient pas indifférent.

Brusquement il s'est retourné, m'a plaquée contre le matelas en me serrant les poignets à m'en faire mal.

« J'aimerais t'emmener avec moi. T'arracher à ta famille, tes amis, tes études, tout ce que tu connais. T'installer dans mon appartement, te retrouver chaque soir pour te faire l'amour à n'en plus finir. J'aimerais que tu n'appartiennes qu'à moi », a-t-il soufflé d'un ton rauque à mon oreille.

Puis il m'a lâchée et alors que je me frottai les poignets, stupéfaite, il a conclu :

« Seulement, comme je suis un adulte responsable, je vais te laisser avec ta mère, qui a besoin de toi, et je vais te laisser terminer tes études, parce que tu es une fille intelligente et que ce serait dommage que tu n'atteignes pas le niveau dont tu es capable. »

Je me suis réinstallée sur ses cuisses pour le regarder dans les yeux.

« Chiche. Emmène-moi. »

Il a secoué la tête.

« Non. Je suis le plus âgé, à moi d'être raisonnable pour deux.

– Et moi, étant la plus jeune, à moi d'être enthousiaste pour deux.

– Oh, tu as des réserves pour trois ou quatre... », a-t-il raillé gentiment.

J'ai mordillé son cou pour me venger. Je ne me lasserai jamais de ces moments où je prends le pouvoir sur lui, où sa respiration s'accélère sous mes actions, où c'est moi qui suis la plus forte, moi qui lui fais perdre le contrôle... J'ai joué de mes mains, de ma bouche, de ma langue, le long de sa peau. J'allais être en retard, tant pis. En amour comme dans les autres domaines, je suis une élève douée. J'ai eu le temps d'apprendre, durant ces quelques jours. Je l'ai amené tout au bord du gouffre, puis juste au

moment où il allait basculer, je me suis arrêtée et j'ai plongé mes yeux dans les siens.

« Emmène-moi », ai-je exigé.

Il a gémi, les yeux perdus dans le vague du désir, le visage trouble. Il m'a suppliée.

« Promets d'abord que tu vas m'emmener », ai-je répété, inflexible.

Ses hanches ont bougé sous les miennes, cherchant à rattraper le plaisir dont je le frustrais.

« Promets. »

Il a refermé ses bras sur moi, glissé une main derrière ma nuque.

« Si tu m'attends, je reviendrai. Promis. À la prochaine rentrée.

– Et tu vivras avec moi ?

– Oui.

– Juré ? »

Il a souri avant de crocheter son petit doigt au mien comme le font les enfants.

« Croix de bois, croix de fer. Si tu veux toujours de moi, je vivrai avec toi.

– D'ici là, je pourrai quand même te voir ?

– On s'arrangera », a-t-il promis.

Puis sans prévenir, il a soulevé légèrement mon bassin pour s'introduire en moi, m'arrachant un sursaut de surprise et de douleur vite remplacée par la délicieuse chaleur du désir.

Je suis arrivée en retard au travail, une fois de plus. Le manager m'a avertie que la prochaine fois, je serai virée. Il faut vraiment que je me trouve un autre job.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 1^{er} janvier 2010

Alexandre est quand même passé, à l'improviste. Il m'a donné mon baiser de bonne année en profitant du moment où maman est partie préparer du thé à la cuisine. Je n'en avais pas espéré tant.

« Je t'aime », ai-je chuchoté en m'accrochant à lui avant de m'écartier précipitamment lorsque ma mère est revenue dans la pièce.

Un jour, il faudra que je lui dise la vérité, mais pas maintenant, pas juste quand elle commence à aller mieux. Elle parle de reprendre une activité, au moins à mi-temps. Je ne suis pas certaine que ça change grand-chose, financièrement, avec le jeu des allocations, mais ça lui fera sans doute du bien de ne pas rester à se morfondre à la maison.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 3 janvier 2010

Alexandre est reparti. Je suis allée l'accompagner à la gare, tant pis pour la foule, tant pis pour les risques, et tant pis pour les rumeurs. Il n'a pas voulu que je l'embrasse. J'imagine qu'accepter certains symboles lui prendra encore beaucoup de temps, mais nous sommes sur la bonne voie. Du moins j'ose l'espérer.

Épisode 11 : Les enfants des autres

Journal d'Ariane Senchat, 20 janvier 2010

Tous les matins, je laisse un message sur son répondeur. En essayant de varier les « je t'aime ». Un bon moyen de travailler ma créativité. Même s'il ne me répond pas, ce n'est pas grave. Au moins, je suis sûre qu'il ne m'oublie pas, même si c'est pour me maudire. Je ne suis pas naïve au point de ne pas me rendre compte qu'il est persuadé qu'en septembre prochain, j'aurai tourné la page. L'espère-t-il, le redoute-t-il ? Cela en revanche, je l'ignore.

Deux week-ends sans le voir. Il paraît qu'il a trop de travail. Moi, je n'ai pas assez d'argent pour prendre le train. C'était plus facile avant, quand je n'avais que mes fantasmes pour alimenter ma frustration. À présent, je connais trop bien la sensation de ses mains sur mon corps, et les caresses que je me prodigue ne me paraissent plus qu'un faible substitut, me laissant à chaque fois insatisfaite.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 janvier 2010

Il me surprendra toujours... Avant-hier, j'ai reçu un bref coup de fil :

« Libère-toi pour le week-end, j'arrive. »

Pas le temps de protester, il avait déjà raccroché. J'ai failli rappeler pour lui dire d'aller se faire voir : je ne suis pas un chien qu'on siffle. Mais j'étais tellement en manque que j'ai envoyé promener ma fierté déjà bien ébréchée. J'ai averti ma mère que je passais le week-end à la campagne avec le très pratique Misha. Celui-ci m'a assurée qu'il couvrirait mes arrières en cas de besoin ; voilà un bon copain. À l'heure dite, j'attendais au point de rendez-vous, un abri de bus en bout de ligne, à quatre stations de l'université. Pour un peu, je me serais crue dans un film d'espionnage. En même temps, devoir me cacher et mentir à ma mère pour voir celui que j'aime... Inutile de me faire des films : notre relation n'a rien d'assumé. Et pourquoi ? Ce n'est pas comme si nous commettions un adultère ou je ne sais quoi.

Une voiture blanche avec une portière grise s'est arrêtée devant moi. J'ai dû balayer vieux journaux et paquets de cigarettes pour m'asseoir. Bonjour le romantisme. Pas un bisou, pas un « tu m'as manqué », rien. Juste un sourire un peu crispé. Je me suis calée contre la portière et je n'ai plus ouvert la bouche de tout le trajet. Boudier, je sais faire aussi.

Nous avons rapidement quitté le périphérique, puis l'autoroute, pour nous engager à travers la campagne couverte de givre. Le genre de coin dans lequel tu ne risques pas de croiser du monde. Je suppose que ce n'était pas fortuit. Enfin, nous sommes arrivés devant une maison basse, paumée au milieu de nulle part. Alexandre est descendu, s'est étiré, m'a souri de façon plus franche.

« Ça te plaît ? »

Pas des masses. Je suis une citadine pur sucre, la campagne a tendance à me filer le cafard. Sans compter que je n'étais pas dupe du plan « cachons-nous pour ne pas attirer l'attention ». Mais après tout, tant qu'il est avec moi, peu importe l'endroit. J'ai hoché la tête d'un air que j'espérais enthousiaste. Il m'a soulevée dans ses bras pour me faire franchir le seuil, comme une jeune mariée.

Nous avons passé le week-end à regarder le feu dans la cheminée, jouer aux échecs, et faire l'amour. Une vraie lune de miel. C'est tellement bon de se sentir aimée, choyée ! Il a une façon de me regarder, parfois, qui me donne la chair de poule. Constituer le centre de ses attentions suffit à mon bonheur.

Le temps a passé trop vite. Pourtant, chaque matin, quand je me réveille, même s'il est loin de moi, j'éprouve un sentiment diffus de bien-être. Je mets toujours quelques secondes à me rappeler de quoi il s'agit : l'homme que j'aime m'aime en retour. Au moins un peu. Suffisamment en tout cas pour m'offrir des week-ends à la campagne et son corps. Rien que d'y penser me fait ressentir le besoin de prendre une douche froide. Les hormones, sans doute. Quant au reste, je finirai bien par me l'accaparer aussi. Quels que soient les arguments que je dois utiliser pour ça.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 février 2010

On ne se rend jamais compte de ce qu'on a avant de l'avoir perdu. Je me suis réveillée avec un violent mal de ventre. Pourtant pas la période du mois. Ni le chocolat que je n'avais pas encore reçu. J'ai voulu aller à la fac quand même. Parvenue devant les grilles, je me suis effondrée. J'avais l'impression qu'on me fouillait les entrailles au fer rouge. Sonia a appelé les pompiers. Petite, je rêvais de monter dans ces gros camions rouges. Là, tout ce à quoi je pouvais penser, c'est que j'allais mourir. Je tremblais, j'avais des nausées, au point d'espérer perdre connaissance pour que tout s'arrête. Manque de chance, je suis restée consciente jusqu'aux urgences, où j'ai dû attendre trop longtemps pour qu'un médecin m'ausculte. On m'a shootée aux antidouleurs, palpée sous tous les angles, échographiée. Puis ils ont dit qu'ils allaient m'opérer. Torsion ovarienne. J'ai acquiescé à tout ce qu'ils voulaient pourvu que la douleur cesse. Tout est devenu noir.

Quand je me suis réveillée, maman se trouvait à mon chevet avec une tête d'enterrement. J'étais pourtant vivante, non ? Ce n'est que lorsque le docteur est venu m'expliquer ce qui c'était passé que j'ai compris. Lors de l'opération, ils ont découvert que j'avais des malformations au niveau des ovaires. Pas détectées à temps, pas soignées. D'où la torsion. Il était trop tard pour réparer les dégâts, alors ils ont tout enlevé. Je n'aurai jamais d'enfants.

J'ai consolé maman comme j'ai pu. Ce n'était pas grave. Je n'en voulais pas spécialement, des enfants. Puis si ça me prenait un jour, je pourrais toujours adopter. Elle est partie à peine rassurée. Mon ventre me faisait un mal de chien. J'ai tâté les fils du bout des doigts. J'aurai une belle cicatrice. Qu'en penserait Alexandre ?

Alexandre... J'ai soudain pris conscience de deux choses. La première, c'est que personne n'avait dû penser à le prévenir. En même temps, il s'en moquait peut-être. La seconde, c'est que si moi, je ne désirais pas d'enfants, il n'en allait pas de même pour lui. Je me suis souvenue de la grossesse avortée de Cassandra. Il voulait ce bébé. Il en voudrait d'autres. Et moi, je ne pouvais plus les lui offrir. Malgré la douleur fulgurante de la cicatrice tout fraîche, je me suis levée pour aller vomir dans les toilettes.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 21 février 2010

La vie continue. Je n'ai pas donné de détails sur l'incident à mes amis. Ils n'en ont pas demandé. Sujet délicat. Je n'ai pas non plus prévenu Alexandre. À quoi bon ? C'est passé. Je conserve enfouie tout au fond de moi la honte de ne plus être une femme à part entière. Les docteurs de l'hôpital voulaient que

je voie un psy. J'ai refusé. Celui de ma mère n'est bon qu'à lui filer des pilules qui ne lui font aucun effet.

Nous revenons d'une visite chez des amis de la famille. Tous ces gens qui étaient trop occupés pour voir ma mère lorsqu'elle nageait en pleine dépression trouvent soudain du temps maintenant qu'elle commence à sortir la tête de l'eau. Une belle bande d'hypocrites !

Donc nous avons mangé chez les M., famille de la moyenne bourgeoisie comme l'était la nôtre avant que je ne sois obligée de travailler au McDo — épisode que nous avons soigneusement passé sous silence, tout comme ma mère a prétendu que c'était pour occuper ses loisirs forcés qu'elle désirait reprendre le travail. Toujours préserver les apparences.

Il y avait là le père, la mère, ainsi que leurs deux filles, un peu plus âgées que moi, toutes deux heureusement mariées et mères de famille. Plus une horde de gamins de tous âges, qui traînaient dans nos jambes en grappillant ce qu'ils pouvaient sur la table basse. Je me suis finalement retrouvée à discuter cartes Pokémon avec l'aîné de la troupe, parce que ça m'intéressait tout compte fait davantage que le prix du saumon au supermarché, le meilleur endroit où se faire faire une manucure, ou le dernier modèle de voiture à la mode.

Nous sommes rentrées à pied. Il faisait doux pour la saison. Au milieu du trottoir, maman s'est soudain arrêtée.

« Je suis désolée.

– Bah, ce sont de gros beaufs, mais une fois en passant, ça reste supportable.

– Je parlais des enfants. »

Cette perspective avait l'air de la déprimer bien davantage que moi. Si elle tenait tant que ça à avoir des petits-enfants, elle n'avait qu'à s'adresser à ma sœur. J'ai haussé les épaules. Pourquoi a-t-elle eu besoin d'enfoncer le clou ?

« Ça risque d'être compliqué de te trouver un mari.

– Me trouver un mari n'est pas l'idéal de ma vie, maman ! Ouvre un peu les yeux, nous vivons une époque moderne. Les femmes ont autre chose à faire que de s'embarrasser d'un feignant qui pose ses pieds devant la télé en rentrant et de mômes braillards. »

Elle a pincé les lèvres, vexée. Comme elle n'a jamais travaillé pour pouvoir nous élever, elle s'attend à ce que nous lui en soyons reconnaissantes. Hélas pour elle ! Le seul point sur lequel Cassandra et moi nous soyons jamais accordées est l'émancipation féminine. Dommage. Nous sommes rentrées en silence. Je suis allée m'enfermer pour envoyer un message à Alexandre. Rien au sujet de ma stérilité, bien sûr. Si nous devons rester ensemble, il faudra bien aborder le sujet un jour. Dans le cas contraire, ça ne le regarde pas.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 28 février 2010

Un week-end supplémentaire sans lui. Tant pis. Tant mieux. Entre la fac et le boulot, je ne vois pas le jour. Puis j'ai peur de lui parler de mon accident. De lui dire que je ne serai jamais une femme comme les autres. Sonia dit qu'être une femme ne se réduit pas à porter des enfants. Sauf qu'il existe une différence entre ne pas en vouloir, et savoir qu'on ne pourra jamais en avoir.

Je l'appelle. Tous les jours. Pour parler de tout, sauf de ce qui est important, et surtout de rien. Il m'écoute. Il ne me répond pas beaucoup. J'ai essayé de ne pas lui téléphoner, une fois, pendant deux jours. Il n'a jamais décroché le combiné pour prendre de mes nouvelles. J'ai l'impression, et ce n'est pas nouveau, de porter notre relation à bout de bras. Que le jour où je me lasserai, tout s'effondrera. Qu'il ne

restera plus qu'une flaque de mes illusions.

Pourquoi ? Pourquoi ne fait-il jamais un seul geste dans ma direction ? Et, si cela signifie qu'il ne m'aime pas, pourquoi accepte-t-il néanmoins de coucher avec moi, à l'occasion ? Pourquoi me fait-il soudain, alors que je le croyais lointain, des déclarations qui me laissent le cœur battant et l'âme chavirée ? Je passe sans cesse du rire aux larmes, de l'enfer au paradis, et je ne sais plus quoi dire ni quoi penser.

J'essaye en fait de vivre normalement. Je vais à l'université, je discute avec les autres étudiants, je fais des projets d'avenir. Mais j'ai l'impression de voir tout ça de très loin, comme si ça ne me concernait pas vraiment. Les seuls moments où je me sens vraiment vivante, c'est quand je suis avec lui. Mes relations avec mes camarades se sont améliorées, du coup, que ce soit parce qu'on m'a prise en pitié suite au décès de mon père, ou parce qu'au fond, je m'en fiche tellement de ce qu'ils pensent que je ne mets plus dans mes propos la même hargne qu'à mes débuts. Comme quoi, le mode zombie a du bon. Seule Sonia critique mon manque d'énergie. Je ne lui parle pas d'Alexandre. Je sais trop bien ce qu'elle en penserait. Quand je n'en peux plus, je vais voir Misha. Pas trop souvent : le psychopathe a tendance à vouloir se l'accaparer. Comment Misha peut-il aimer un mec pareil ? Mystère. Mais bon, je ne suis pas non plus un exemple en la matière.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 mars 2010

J'ai dû offenser quelque divinité obscure, ou alors j'ai tué des petits chats dans une vie antérieure, je ne sais pas. En tout cas, la poisse me colle à la peau. Pourquoi faut-il que Cassandra, qui n'avait jamais daigné nous rendre visite jusqu'ici, choisisse précisément le week-end où Alexandre décidait de rentrer pour se pointer chez nous ? Ils sont arrivés quasiment en même temps. Ma sœur a piqué une crise d'hystérie à l'idée que nous le voyions dans son dos. Que dirait-elle si elle connaissait la vérité... Comme maman stressait à mort, je me suis mordu la langue pour ne rien dire. Après seulement une petite demi-heure de visite, elle a pris Alexandre par la main en lui disant qu'ils devaient parler, tous les deux. Et cet imbécile l'a suivie ! Si j'étais convaincue que cela pouvait me calmer durablement les nerfs, je casserais tout autour de moi. Maman tire déjà des plans sur la comète pour une réconciliation. Je déteste Cassandra et sa façon de toujours tirer la couverture à elle, je la déteste ! Et je le déteste, lui aussi, de l'écouter.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 mars 2010

Je ne sais pas ce que je dois en penser. Je ne sais vraiment pas ! Comme d'habitude, il m'a complètement perdue.

Hier, j'ai reçu un SMS d'Alexandre me fixant rendez-vous à une station de métro, après les cours. Comme d'habitude, j'ai eu envie de lui dire d'aller se faire voir, et comme d'habitude, à l'heure dite, je me suis dirigée vers la station en question. Pathétique. Encore une chance que je ne travaillais pas ce soir-là.

Lorsque je suis arrivée, il n'avait pas l'air vraiment en forme. En général, quoi qu'il arrive, il sourit, il aborde des sujets légers, il plaisante, taquine ses interlocuteurs... Là, rien. Le vide. Il n'a répondu qu'un « viens » à mes interrogations, avant de nous diriger vers un hôtel. J'ai bloqué net.

« On fait quoi, là ? »

– À ton avis ? »

À mon avis ? Prendre une chambre, à deux, alors qu'il était à peine dix-huit heures, ça craignait un maximum. Dans le genre couple adultère, ça se pose là. Je suis restée à distance du comptoir tandis qu'il demandait une chambre. À un moment, la réceptionniste m'a jeté un drôle de regard. Comme si elle se demandait si j'étais une pute ou une fugueuse. Voire les deux. J'ai redressé le menton, pour ne pas qu'elle devine à quel point j'étais morte de honte.

Dans l'ascenseur, Alexandre m'a à peine regardée. Je fixais les lumières au plafond de la cabine en me demandant ce que je fichais là. Pourquoi je lui obéissais sans discuter, alors même qu'il ignorait ma soif de lui ?

À peine la porte de la chambre refermée derrière nous, il s'est jeté sur moi, m'a serré les côtes à m'en faire mal, le nez dans mon cou. La cicatrice de mon ventre m'a méchamment tirillée tandis que je cherchais ma respiration. Pas le temps de protester, il m'embrassait déjà, désespérément, comme si nos vies en dépendaient. J'ai commencé à flipper.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai froid. J'ai si froid ! »

Le problème de fond n'était visiblement pas là. Mais j'ai fait comme si. Je l'ai poussé en direction du lit. Il s'est allongé en travers sans me quitter des yeux. Je l'ai déshabillé, lentement, tandis qu'il se laissait faire comme une poupée de chiffon. Le temps d'écarter la couverture et de me débarrasser de mes vêtements, je me suis glissée sous les draps contre lui, tentant de lui communiquer ma chaleur. Sa peau était glacée.

J'ai entrepris de le réchauffer de mes baisers, centimètre par centimètre. Sans poser de question. Parce que je sentais qu'il en avait besoin, et parce que, quelque part, j'étais heureuse de le sentir s'abandonner à moi. Il a frissonné lorsque je l'ai pris dans ma bouche, mais plutôt de froid. Peut-être la dame de l'accueil avait-elle raison de me prendre pour une pute. Sauf qu'il ne me payait pas pour ça. Il a soudain relevé ma tête en me tirant par les cheveux. Les larmes me sont montées aux yeux par réflexe. Il me l'a vite fait oublier d'un baiser. Ses mains étaient chaudes quand elles ont commencé à caresser mon corps, mes fesses, ma poitrine, mon ventre... Là, il s'est arrêté net.

« C'est quoi, ça ? »

Je me suis rendue compte que j'avais complètement oublié ma cicatrice, dans ma hâte à me jeter sur lui. J'ai écarté ses doigts de la zone sensible.

« Rien. J'ai été opérée.

– Opérée ? Quand ? De quoi ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Je ne voulais pas t'embêter avec ça. »

Il a attrapé sans douceur mon menton entre ses doigts et m'a fixée au fond des yeux.

« M'embêter ? Comment crois-tu que je te considère ?

– Comme une fille qu'on voit à la sauvette et qu'on emmène à l'hôtel pour lui faire l'amour.

– Merde, Ariane ! »

C'était le premier gros mot que j'entendais de sa bouche. Il a frappé l'oreiller d'un coup de poing brutal. Je me suis instinctivement recroquevillée pour protéger mon ventre.

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? » a-t-il répété en caressant mes cheveux d'un geste dont la douceur contrastait avec son élan de colère.

J'ai résumé brièvement. Crise, hôpital, et conséquences. Plus de bébé. Il m'a écouté en traçant de petits cercles sur ma peau du bout de ses doigts. J'avais beau parler de trucs graves, je sentais le désir creuser mes reins.

« Pardon. J'aurais dû être là pour toi », a-t-il simplement dit à la fin.

Sur ce point-là, nous étions bien d'accord. Je l'ai embrassé pour lui montrer que je ne lui en voulais pourtant pas. Il m'a serrée contre lui tandis que ses caresses se faisaient plus audacieuses. J'en ai profité

pour mordiller le creux de son épaule, où la peau a la douceur de la soie. Quand il m'a lâchée, j'ai poussé un cri de frustration.

« Viens », a-t-il dit en m'installant à califourchon sur lui.

Quand j'ai compris ce qu'il voulait, mes jambes ont lâché d'un coup. Il a posé ses mains sur ma poitrine pour me soutenir, agacé de ses pouces le bout de mes seins.

« Tu auras moins mal comme ça. »

Le premier moment de gêne passé, j'ai entamé un mouvement de va-et-vient du bassin pour me frotter à lui. Le regarder m'excitait presque davantage que le contact. Au bout de quelques minutes, n'y tenant plus, il a soulevé mon bassin pour s'enfoncer en moi. J'ai crié. Tant pis pour les voisins, tant pis pour la dame qui me prenait pour une pute. Autant lui donner raison. J'ai recommencé alors qu'il m'imprimait son rythme, d'une insupportable lenteur au commencement, pour finir dans un galop effréné suivi d'une explosion finale. Je suis retombée sur lui, toute mon énergie envolée. Jamais je n'avais autant pris mon pied. Sous ma poitrine, son cœur battait trop vite. J'ai léché une goutte de sueur sur son torse. Il m'a serrée contre lui comme s'il avait peur que je m'enfuie. Pas de danger de ce côté. Le bonheur de le sentir aussi possessif, avide de moi, se teintait toutefois de malaise envers ce qui avait bien pu provoquer un tel changement. Car bien que je rêve que ce soit permanent, il faut bien avouer que ce n'est pas une attitude habituelle chez lui. J'ai fini par demander, en jouant avec une de ses mèches pour me donner une contenance :

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Il a pris un long moment pour répondre.

« Cassandra veut que nous vivions de nouveau ensemble. »

Je me suis raidie. S'il avait voulu tuer l'ambiance, c'était réussi. Je me suis redressée pour m'asseoir sur le lit, tentant de prendre l'air assuré alors qu'intérieurement, je tremblais comme une feuille. Et si cette soirée n'avait été qu'un cadeau d'adieu ?

« Et alors ? »

– Alors je ne pouvais tout de même pas lui dire que je couche avec sa petite sœur. »

Je me demande comment je peux encore être heurtée par ses propos, après tout ce temps. C'est vrai, quoi, je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'il déclare « je ne pouvais pas lui dire que je suis follement amoureux de toi ». Pourtant je l'espérais, dans un coin de mon esprit. Je n'ai rien répondu, il n'a pas poursuivi. Nous aurions dû en profiter pour parler, sans doute, pour clarifier notre relation et la façon dont nous voulions la gérer, mais j'étais paralysée par la crainte de m'entendre dire une fois de plus que nous n'avions rien à faire ensemble, et lui... Lui, je ne sais pas, comme d'habitude. Quelle valeur dois-je accorder à nos ébats amoureux ? Est-ce que je le comprendrai un jour ?

Nous avons refait l'amour avant de commander à manger, puis encore une autre fois dans la nuit. Au point que j'ai du mal à tenir debout aujourd'hui. Mes jambes tremblent et certaines parties de mon anatomie, que je n'oserai jamais mentionner devant ma mère, brûlent comme si je les avais passées au papier de verre. À me voir ainsi, maman se demande si je ne couve pas la grippe. Si seulement c'était une maladie qui pouvait se soigner avec quelques cachets d'antibiotiques et une bonne semaine de repos au lit. Mais j'ai la nette sensation que c'est incurable et que je vais devoir vivre mon existence entière comme une handicapée des sentiments.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 4 avril 2010

Trois semaines de plus sans nouvelles d'aucune sorte, sans coup de téléphone, sans lettre, sans mail. Je tombe systématiquement sur son répondeur quand c'est moi qui appelle. Je lui laisse un message, mais

va savoir s'il ne l'efface pas sans même l'écouter. Je commence à en avoir vraiment assez de tout ça. La seule chose qui me fait encore tenir, c'est la fin de l'année, avec la perspective qu'il revienne et tienne sa promesse de vivre avec moi. Aucune certitude que ça se passe de cette façon, compte tenu de son attitude, mais je me suis fixé septembre comme ligne d'horizon.

À cette date, s'il persiste à me repousser, ou du moins à souffler le chaud et le froid, je laisse tomber. Rien que d'écrire ça, j'ai l'impression que ça va être aussi facile que de m'arracher le cœur de la poitrine, mais tant pis. Peut-être qu'au bout d'un moment, la douleur passera. Peut-être que je pourrai m'intéresser à quelqu'un d'autre, qui partagerait mes sentiments, pour changer. Peut-être qu'un extraterrestre débarquera pour me demander en mariage.

Je me fais trop pitié. Et pendant ce temps-là, je dois donner le change, pour ma mère, pour mes amis, pour tout le monde. Je mériterais au moins un Oscar. Est-ce que c'est pareil pour Cassandra ? Est-ce que derrière son numéro de garce arriviste se cache un vrai cœur ? Nous devons avoir un vrai problème de communication dans la famille. Ou alors nous sommes toutes les deux tombées amoureuses de la mauvaise personne. Pour qu'elle lui propose de se remettre avec lui, elle doit se sentir très seule. Ou avoir réalisé qu'elle ne pouvait l'oublier. Comme je la comprends. Et en même temps, j'aimerais lui défoncer le crâne à coups de pics à glace. Alexandre est à moi ! Enfin, j'aimerais le croire.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 11 avril 2010

Maman a trouvé un travail d'écrivain public. Cela lui plaît beaucoup, tant mieux pour elle. Cassandra, elle, s'oppose toujours à la vente de la maison. J'ai quitté le McDo pour un emploi d'aide bibliothécaire. L'un dans l'autre, nous parvenons à un certain équilibre. Ai-je précisé que je n'ai toujours pas de nouvelles de lui ? Finalement, c'était bien un adieu, l'autre jour.

J'écoute en boucle des chansons d'amour tragiques sur mon lecteur, tout en révisant pour les examens de fin d'année. Il faut bien se fixer un but dans la vie. Septembre. Quatre mois. Dans quatre mois, je saurai si j'ai droit à une seconde chance ou si je suis condamnée à rester une morte-vivante de l'amour jusqu'à la fin des temps. Quelque chose me dit que je ferais bien de commencer à me documenter sur les zombies.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 avril 2010

Je le déteste ! Il n'a pas le droit de me faire ça. Me laisser sans nouvelles pendant des semaines, puis soudain, un coup de fil, « je passe demain ». Trop occupé pour me répondre avant ? Trop lâche, oui ! Que crois-tu que je lui ai répondu, cher journal ?

Oui, évidemment. Je cours lécher les quelques miettes de tendresse que dans sa grande bonté il consent à me concéder. Est-ce que j'aurai un jour le courage de l'engueuler comme il le mérite ? J'en doute. Retour donc à la case départ, dans une chambre d'hôtel anonyme.

Nous avons fait l'amour comme des sauvages, bien au-delà de ce que je sais être les limites de mon corps. Demain, on me ramassera à la petite cuillère, tant pis. Je veux profiter jusqu'à la moindre parcelle de la seule preuve d'affection qu'il est capable de me donner. Si du moins il s'agit d'affection. J'ai versé des mots d'amour sans fin à son oreille, comme si à force de les répéter, ça allait enfin finir par rentrer dans son esprit borné. Je crois que c'est sans espoir. Il faudrait que je le quitte, peut-être. Peut-être alors prendrait-il la mesure de ce qu'il a perdu. D'un autre côté, ma sœur a déjà tenté ce coup-là, avec le

succès que l'on sait. Moi, je préfère m'accrocher, chacun son style. Même si pour l'instant, ça n'a pas l'air de mieux fonctionner. À quoi pense-t-il ? Cette relation qu'il a eue avec sa prof d'université l'a-t-elle rendu à tout jamais incapable d'aimer ? Celle-là aussi, si je pouvais la massacrer à coups de pelle...

Coïncidence ou pas, en rentrant, j'ai eu une violente crise d'asthme. Maman prétend que ce sont les pollens, moi je crois que j'ai juste touché le fond. Si elle n'avait pas été là, peut-être bien que je n'aurais pas mis la main à temps sur le flacon de Ventolin. Et que je pourrais enfin oublier cette relation insensée.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 avril 2010

Je ne sais pas si je te l'ai déjà mentionné, fidèle journal, mais ma mère nourrit une passion sans borne pour les fraises. Chaque printemps, elle en achète des tonnes qu'elle cuisine sous forme de confiture, compote ou encore simplement en conserve. Notre jardin à Dijon en était rempli. Fraises des bois, gariguettes, fraisiers remontants, leur goût sucré accompagnait chacun de mes séjours là-bas. Sauf cette année. Pas encore un an que mon père est mort, pourtant j'ai l'impression d'avoir vécu une vie entière depuis. Quoi qu'il en soit, j'attends à la caisse du supermarché avec trois cageots de fraises dans mon caddie. Maman a décidé de faire une charlotte ; ce soir, elle reçoit des collègues de travail. La vie continue. Parfois elle dérape et claque dans le vide, parfois elle perd des passagers en cours de route, mais elle n'en poursuit pas moins son chemin. J'en fais autant, quelque envie que j'aie parfois de m'asseoir sur le bord du sentier et de tout laisser tomber. Est-ce que c'est ça, être forte ?

Alexandre ne viendra pas ce week-end. Les examens de fin d'année approchent, une fois de plus. Et après ? Je ne peux pas continuer indéfiniment cette vie qui n'en est pas une. Tiendra-t-il sa promesse ? J'en doute. Puis-je l'oublier ? Pas sans m'arracher le cœur.

Ce matin, je suis passée devant une affichette pour un marabout. J'ai presque été tentée d'aller le voir, pour voir s'il pouvait m'extirper cette passion de la tête, ou au moins m'hypnotiser de telle façon que je sois incapable d'éprouver encore le moindre sentiment. Tout plutôt que les chauds et froids émotionnels auxquels je suis soumise en permanence.

Ça va être mon tour de passer à la caisse.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 avril 2010

Cassandra nous a fait l'honneur de sa visite, aujourd'hui. Disons plutôt que maman l'a forcée à venir. Nous avons joué à la parfaite petite famille autour d'un bon repas, en évitant soigneusement le sujet de la maison. Ce n'est qu'au dessert qu'elle s'est tournée vers moi pour me demander :

« Au fait, tu continues à voir Alexandre ?

– Pourquoi tu veux savoir ça ? ai-je demandé en m'efforçant de ne pas rougir jusqu'à la racine de mes cheveux.

– Est-ce qu'il a quelqu'un dans sa vie, en ce moment ?

– Oui.

– Qui ? Comment elle s'appelle ? C'est une fille de Marseille ? Elle est comment ?

– Mieux que toi, sans doute.

– Ariane ! a grondé ma mère.

– Quoi, Ariane ? Qu'est-ce que ça peut lui foutre, c'est elle qui est partie, après tout ! ai-je protesté.

– Je suis partie parce qu'il ne tenait même pas assez à moi pour faire semblant d'être contrarié par ma

liaison ! Cela ne veut pas dire que je ne pense plus à lui », a objecté Cassandra en brandissant sa fourchette comme une épée de duel.

À ces paroles, maman s'est presque étouffée avec ses fraises. J'ai découpé les miennes en tout petits morceaux au fond de mon bol pendant qu'elles s'expliquaient. Si je sortais avec quelqu'un d'autre, Alexandre serait-il fâché, ou me souhaiterait-il bon vent ? Question idiote, je n'en ai aucune intention. Je ne m'appelle pas Cassandra, moi. Fidélité et persévérance sont ma devise. Quoique parfois, je me demande si ça sert à quelque chose.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 mai 2010

Mai, ses jours fériés, ses arbres en fleurs, ses amoureux... et ses révélations inappropriées ? J'ai toujours pensé que la vérité finirait un jour par se savoir. Allez, pour être honnête : je l'espérais. Je me disais que si les autres étaient au courant, Alexandre assumerait davantage notre relation. Une fois de plus, je me berçais d'illusions.

J'étais pourtant heureuse : quatre jours entiers à passer avec lui, même pour un week-end à la campagne, j'avais l'impression d'avoir gagné au loto. Même si je savais qu'après ça, il ne me donnerait plus de nouvelles jusqu'à la fin des examens, j'étais bien décidée à en profiter.

J'ai annoncé à ma mère que je partais en week-end avec des copains. Elle a approuvé : j'avais besoin de me changer les idées. Si seulement j'en étais capable... J'ai retrouvé Alexandre à la gare. En réalité, nous partions en voiture, mais c'était plus discret comme point de rendez-vous. Pensions-nous. On parle tellement de l'anonymat des grandes villes. Quelles chances y avait-il pour que nous tombions sur ma sœur ?

J'aurais peut-être pu prétendre qu'Alexandre ne faisait que m'emmener à un rendez-vous. Qu'il allait par hasard dans la même direction, et... Difficile à faire passer alors que j'étais occupée à l'embrasser à pleine bouche. Ce qu'il m'avait d'ailleurs défendu en public, mais quoi, j'avais des semaines de frustrations à rattraper, par sa faute. Puis il ne protestait pas tellement que ça, au bout du compte.

« Ariane ?! »

Je me suis retournée à la voix de ma sœur avec une légère sensation de vertige. L'impression de tomber, tomber de mon petit nuage pour devoir me retrouver dans l'arène. Face à la tigresse.

« Comment, comment... »

Pour une fois, elle ne trouvait plus ses mots, alors elle m'a frappée. Fort. J'en ai eu des bourdonnements d'oreille pendant cinq minutes.

« Espèce de sale petite pute ! Et toi... »

Alexandre l'a regardée d'un air ennuyé. Même pas choqué, ni perturbé, juste un peu las comme s'il s'apprêtait à entendre un discours mille fois rabâché.

« Tu préfères les gamines ? Je comprends mieux, maintenant.

– Tu ne comprends rien du tout, a-t-il coupé. Maintenant, si tu m'excuses...

– Je ne t'excuse *pas*, salaud ! a-t-elle hurlé sans se soucier des têtes qui se tournaient vers nous. Comment peux-tu avoir osé... ma propre sœur ! C'est dégoûtant. Et ça dure depuis combien de temps, hein ? Déjà quand elle vivait avec nous, peut-être ? Tu es vraiment un... un monstre ! »

Alexandre m'a poussée à l'intérieur de la voiture avant de se retourner vers Cassandra.

« Il ne s'est jamais rien passé à l'époque et à présent, elle est majeure.

– Tu ne t'en tireras pas comme ça ! a-t-elle crié encore, alors qu'il mettait le contact.

– Je n'en doute pas », a-t-il grogné.

Puis il a démarré en trombe, manquant écraser une mamie et sa valise rose. J'ai attendu quelques minutes avant de lui adresser de nouveau la parole.

« Désolée.

– Tu peux. »

Mon moral a perdu quelques crans supplémentaires. Je n'étais déjà pas loin du fond, je n'allais pas tarder à creuser. Alexandre arborait de nouveau ce visage inexpressif qui ne laissait filtrer aucun sentiment.

« Tu es fâché ?

– Non. »

Peut-être qu'il n'était pas fâché, n'empêche qu'il n'a plus desserré les dents jusqu'à notre arrivée.

Nous étions en train de décharger les bagages lorsque mon téléphone a sonné. J'ai grimacé en voyant le numéro qui s'affichait. Maman. Dix contre un que la punaise était allée directement cafter. J'ai fait mine de remettre le téléphone dans ma poche, mais Alexandre m'a fait signe de répondre. J'ai décroché à contrecœur et maman n'a même pas perdu son temps avec un « bonjour » avant de me demander.

« Ariane, est-ce que tu es avec Alexandre en ce moment ?

– Oui.

– Et c'est vrai que tu... que vous êtes... amants ?

– Oui.

– Mon dieu. Ça fait longtemps ?

– Que je l'aime ? Oui. Que nous sommes ensemble ? Non. »

Un ange a passé. Puis deux. Puis un troupeau entier. Je suivais du regard les nuages dans le ciel. Tout ceci était-il vraiment en train d'arriver ? Je m'apprêtais à raccrocher quand maman a repris la parole.

« Je vois. Je... C'est un peu délicat, quand même. Tu es bien jeune, et Cassandra...

– Je suis désolée pour elle, ai-je coupé, mais j'aime vraiment Alexandre. Plus que tout ce que tu peux imaginer.

– Je comprends, mais... tu te rends compte que ça va forcément être compliqué, n'est-ce pas ?

– Ça l'est déjà, maman.

– Tu mérites mieux, ma chérie.

– Je croyais que tu l'aimais bien ?

– Mais il est plus âgé que toi et... enfin, tu es majeure, je ne peux pas t'empêcher de faire ce que tu veux. Fais attention à toi quand même, d'accord ?

– Promis, maman. »

Ouf ! Au final, je m'en tirais mieux que je ne l'aurais espéré. Du vivant de mon père, jamais elle n'aurait réagi ainsi. Devais-je me réjouir de sa complaisance, ou m'inquiéter de ce qu'elle ait baissé les bras ? C'était... bizarre. À tout prendre, je comprenais mieux la réaction de Cassandra, même si la gifle qu'elle m'avait assenée me brûlait encore la joue. Lorsque j'ai raccroché, Alexandre était lui aussi au téléphone. À en juger par les éclats de voix qui s'échappaient du combiné, son interlocuteur ne devait pas se montrer aussi compréhensif que ma mère.

« Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé à la fin de la conversation.

– Rien d'important. Des histoires de famille, a-t-il répondu en empoignant nos sacs pour les emporter à l'intérieur du cottage.

– Tu ne me dis jamais rien ! me suis-je révoltée. Nous sommes censés être amants, ça veut dire aussi partager nos soucis, non ?

– N'exagérons rien. Nous ne sommes pas mariés », a-t-il simplement fait remarquer en se dirigeant vers la porte.

Je l'ai retenu. Mes mains tremblaient, ma voix aussi.

« Je suis quoi, pour toi ? Un simple plan baise ? »

Il a soupiré, laissé tomber les sacs et tiré une cigarette de la poche de son blouson.

« Tu crois vraiment que je prendrais tous ces risques pour un simple plan baise ? Je pourrais trouver beaucoup plus simple, si c'était ça que je cherchais.

– Alors pourquoi tu ne me dis jamais rien ? Pourquoi tu viens me voir pour un week-end, et après tu disparais durant des semaines ?

– Parce que mon cœur me dit une chose, et ma raison une autre, a-t-il répondu en tirant une première bouffée. Parce que ce n'est pas si simple de remettre ma vie entière en question pour une histoire qui ne durera probablement pas.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Ton âge...

– Arrête avec ça ! Sous prétexte que je suis plus jeune que toi, je n'ai pas le droit de t'aimer ?

– Je n'ai pas dit que tu ne m'aimais pas. Simplement que ça ne durerait pas.

– À cause de moi ? Et toi, tu m'oublieras ?

– J'ai du mal à oublier. Alors je préfère ne pas commencer. C'est plus simple. »

Je lui ai sauté dessus, j'ai jeté sa cigarette, et je l'ai embrassé à la folie.

« Je t'aimerai toujours », ai-je affirmé avec ferveur.

Il a eu un sourire triste en coin, comme s'il ne voulait rien dire pour ne pas me contrarier mais n'en pensait pas moins. Puis il a plongé le visage dans mon cou, et les bagages sont restés dans l'allée une bonne partie de l'après-midi, pendant que nous étions dans la chambre. Heureusement qu'il n'a pas plu.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 16 mai 2010

Nous sommes sur le chemin du retour. Alexandre conduit en silence. J'écris. Nous avons passé quatre jours paradisiaques, en évitant soigneusement d'aborder l'épineux sujet de l'annonce officielle de notre liaison. Nous nous sommes promenés, nous avons joué aux échecs, chahuté, parlé de nos dernières lectures. Et fait l'amour, ô combien ! De toutes les façons possibles, jusqu'à ce que les marques s'en impriment durablement sur mon corps, jusqu'à ce que je ne sois plus en état de penser. Si toute ma vie pouvait ressembler à ça, si chaque soir je pouvais m'endormir contre sa poitrine en écoutant les battements de son cœur, je serais prête à défier le monde entier. Pourtant, j'ai été lâche, une fois de plus. Je n'ai pas osé lui demander de serments, pas osé mendier des mots d'amour. Je me suis contentée de lui montrer à travers mes gestes ce que je n'osais lui dire.

Il a été adorable avec moi. Pendant quatre jours, j'ai eu l'impression d'être une princesse. Qu'est-ce que ça fait du bien, de temps en temps ! Je voudrais juste qu'il me dise que ça va durer, que je ne vais pas me retrouver précipitée du jour au lendemain des hauteurs du septième ciel jusque dans les flammes de l'enfer.

« Alexandre... tu vas rester avec moi ? »

Cinq minutes que j'ai posé la question, et il n'a toujours rien répondu.

Il a repris la parole au moment où nous avons quitté le périphérique. Mais pas pour dire ce que j'espérais entendre.

« Tu te rends compte que ça va être difficile ? a-t-il demandé. Tu te rends compte que ça va forcément faire des dégâts ? »

J'ai hoché la tête. Je n'ai jamais imaginé que ça allait être facile.

« Tant que je suis avec toi, je peux affronter n'importe quoi ! »

Tant pis si c'est le pire cliché que j'ai jamais lu dans les histoires d'amour. C'est quand même la

vérité. Au moins, ça a eu le mérite de le faire sourire. Mais pas céder.

« Écoute, a-t-il soupiré, mieux vaut s'en tenir à ce qu'on avait décidé. J'ai énormément de travail pour la fin de l'année, et tu dois te concentrer sur tes examens. »

Un mois et demi sans se voir, yeah. Juste ce dont j'ai besoin en ce moment, tiens.

« Mais après je rentrerai à Paris, je suppose alors que tu pourras venir t'installer avec moi. »

Mmm. Avec une telle carotte, je veux bien attendre. J'ai simplement posé la joue sur son bras, et il a brièvement effleuré mes cheveux de sa main. Eh. J'ai gagné, non ? Ou presque.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 16 mai 2010

Ma mère devait nous guetter par la fenêtre. Elle nous a fait signe de monter au moment où Alexandre m'aidait à sortir les bagages du coffre. Il a fait la grimace, mais il m'a suivie. Maman m'a serrée convulsivement dans ses bras comme si je sortais de mon premier jour de maternelle. Puis elle l'a salué, d'un air grave.

« Alexandre, je vous apprécie beaucoup, cependant je trouve votre comportement sentimental actuel un peu scabreux. Vous avez causé un certain gâchis avec ma fille aînée. J'ose espérer que vous vous montrerez plus avisé avec la cadette. L'aimez-vous vraiment, au moins ? »

J'aurais voulu m'enterrer au fond d'un trou. Non, mais c'était quoi, ce discours à la duègne du XIXe siècle ? Elle avait pétié un plomb, ou quoi ? D'un autre côté, la réponse à la dernière question m'intéressait. J'ai coulé un regard prudent en direction d'Alexandre. Il a hoché lentement la tête en signe d'approbation. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Enfin, je l'avais, ma déclaration, même de façon indirecte.

« Vous avez l'intention de vivre ensemble ? » a poursuivi impitoyablement l'étrangère qui avait remplacé ma mère.

Nouveau hochement de tête affirmatif de la part d'Alexandre. Comme s'il avait peur de l'annoncer à voix haute. J'espérais que cela satisferait la duègne, mais à ma grande confusion, elle a poursuivi :

« Vous savez, Ariane peut sembler très forte comme ça, mais au fond, elle a autant besoin d'affection que nous tous. J'espère que vous prendrez soin d'elle. »

J'ai rougi jusqu'à la racine des cheveux. C'était quoi ce plan ? Elle ne me confiait pas à un enseignant, comme si j'étais encore en maternelle, quand même ! Je suis parfaitement en mesure de prendre soin de moi-même. Mon ressentiment a toutefois aussitôt fondu devant la réponse d'Alexandre.

« J'en prendrai soin comme du plus précieux des trésors », a-t-il dit en passant un bras autour de ma taille.

Je lui ai souri comme une idiote. Ma mère, elle, a pris l'air attendri. Donnez un peu romantisme à la lionne la plus féroce, et elle deviendra douce comme un agneau. Ou alors elle a abusé des médicaments. Je ne vois pas d'autre explication à sa conduite. Elle a voulu inviter Alexandre à dîner, mais comme il fallait s'y attendre, celui-ci s'est défilé. Pas trop d'efforts à la fois, et il venait d'en fournir un beau.

Maintenant, je dois tenir un mois et demi sans lui, mais j'ai l'impression de voir la lumière au fond du tunnel. J'espère que la valse-hésitation est finie, qu'il va enfin cesser de se dérober et que nous pourrons construire une véritable relation. J'ose à peine y croire étant donné tout ce qui s'est passé ces derniers temps. Je ne m'autorise pas encore à tout à fait à être heureuse, mais... je peux au moins espérer, non ?

Épisode 12 : De trop hautes exigences

Journal d'Ariane Senchat, 3 juillet 2010

Enfin ! J'ai cru que je ne verrais jamais la fin des épreuves. Comme je m'y attendais, je n'ai eu durant cette période aucune nouvelle d'Alexandre. Il va falloir que je me fasse à son humeur à éclipses. Est-ce une question d'âge, ou de caractère ? Jusqu'à présent, je ne m'inquiétais pas trop. Mais la semaine dernière, j'ai reçu un message d'insultes sur ma boîte mail. Belle-maman. Je l'avais presque oubliée. Jamais vue depuis le mariage. Cassandra m'avait bien dit qu'elle était imbuvable, mais là... Pour elle, je ne suis qu'une petite intrigante (ne trouves-tu pas ce terme délicieusement désuet, cher journal ?) qui, après avoir brisé le mariage de son fils, va ruiner sa carrière. Oui, parce qu'il paraît qu'un professeur d'université a de multiples obligations sociales pour lesquelles il est indispensable d'être accompagnée d'une épouse de standing. Or je ne corresponds pas au casting. Trop jeune, trop moche, trop emportée. En résumé. En détail, c'était beaucoup plus fleuri. Encore ignore-t-elle manifestement mon incapacité à porter des enfants. Bref, Cassandra lui convenait beaucoup mieux dans le rôle-titre. Et tout est de ma faute, évidemment.

Pour être franche, je me fiche de ce qu'elle pense de moi, puissance dix. En revanche, je redoute ce qu'elle a pu dire à Alexandre. Que peut-il bien faire à Marseille tout seul, sans amis, brouillé avec sa famille ? Pourvu qu'une collègue bien intentionnée ne se mette pas en tête de le reconforter ! Je n'hésiterais pas une seule seconde à prendre le train pour lui arracher les yeux.

Après le message, je suis allée dans la salle de bain pour me regarder dans la glace. Je déteste mon corps. Il n'a jamais fonctionné comme je voulais. Certaines filles rêveraient de pouvoir manger tout ce qu'elles veulent sans prendre un gramme. Moi, j'en ai juste marre de ressembler à une sauterelle. Une sauterelle plate comme une planche à pain, qui plus est. Sonia prétend que la mode est aux petits seins. N'empêche que dans les magazines pour mecs, toutes les filles font au minimum une taille E de soutien-gorge. Avec mon petit B, je ne fais pas le poids. Qu'est-ce qu'Alexandre me trouve, au fond ? Ne m'a-t-il cédé que parce que je l'ai harcelé ?

Je sais que c'est stupide, mais j'ai eu besoin de l'appeler pour me rassurer. Je lui ai laissé plusieurs messages pour lui demander comment il se portait. Tout ce que j'ai obtenu, c'est un SMS me disant de me concentrer sur mes examens. Pour la peine, j'ai obtenu la note maximale dans toutes les épreuves.

Ce soir, nous allons faire la fête chez Sonia and Co. Elle a bien changé depuis notre première rencontre, mais ses nouveaux amis ne lui ont jamais fait oublier les anciens. Et moi, quand elle est là, je me montre un peu moins asociale. Ça fait du bien de se sentir ordinaire, de temps en temps. J'en ai tellement marre de me sentir pas comme les autres : surdouée, orpheline, en avance sur mon âge, stérile, amoureuse d'un mec de dix-sept ans mon aîné... Il faut dire que je les accumule. Mais quand je suis avec Alexandre, tout ça s'évanouit comme par magie. Je me sens à ma place, quelles que soient les difficultés. J'ai besoin de lui, et pas seulement pour quelques heures ou quelques jours volés au temps. Vivement la semaine prochaine !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 juillet 2010

Il est là sans être là. Une fois de plus, il se retranche derrière un mur où je ne peux pas l'atteindre, et ça me donne envie de hurler. Il a tenu sa promesse, plus tôt que prévu, même. Une opportunité pour un appartement qui se libérait. Nous avons emménagé avant-hier avec le strict minimum. Et, comme le mobilier, notre conversation se limite à l'indispensable. Genre : passe-moi le sel, s'il te plaît. Quant au reste... Nous dormons peut-être ensemble, mais nous ne couchons pas. Nuance de taille. Il a opposé à mes tentatives de rapprochement une force d'inertie qui a coupé net mes envies. Quand je lui ai demandé pourquoi, il a prétexté la fatigue. Peut-être qu'il s'est lassé de moi. Mais alors, pourquoi avoir accepté que nous vivions ensemble ? Je ne comprends pas. Et je redoute les explications. Si c'est cela qu'il appelle veiller sur moi, nous n'avons pas la même définition de la chose.

Ce soir, je suis allée au feu d'artifice avec d'autres étudiants, mais je ne me suis pas attardée au bal. Ce n'était pas avec eux que je voulais le regarder. Pas avec eux que je voulais danser. Quand je suis rentrée, Alexandre dormait déjà. Ou faisait semblant, ce qui est sans doute pire.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 juillet 2010

Marre d'attendre comme une idiote. Je suis passée à l'offensive. Étape 1 : éteindre radio, télé, ordinateur, téléphone et tout autre élément potentiellement perturbateur. Étape 2 : préparer deux cafés bien serrés. Étape 3 : s'asseoir juste en face de la cible. Étape 4 : attaquer.

« Si tu m'expliquais ce qui ne va pas ? La fatigue ne fait pas partie des réponses autorisées. »

Il a fermé les yeux, s'est frotté le front entre les deux sourcils.

« Rien que tu puisses changer, Ariane. Ne t'embête pas avec ça.

– Pourquoi pas ? Je t'aime, nous vivons en couple, et dans un couple, il est normal de partager ses soucis.

– Je ne cherche qu'à te préserver.

– En m'ignorant ? Tu m'inquiètes encore plus, au contraire !

– C'est... Bon, d'accord. Normalement, je devrais réintégrer mon université d'origine, mon détachement ayant pris fin. Le problème, c'est que le doyen ne tient pas du tout à me voir revenir.

– Pourquoi ?

– Je te l'ai déjà dit. Pour un professeur, sortir avec une étudiante, c'est... compliqué. »

J'ai posé ma tasse tout doucement, pour m'empêcher de la lancer à travers la pièce. Ah, cette vieille histoire d'élève et de professeur. Il savait de quoi il parlait, n'est-ce pas ? J'ai explosé :

« C'est injuste ! Il n'a pas à se mêler de ta vie privée !

– Peut-être, mais il ne tient pas à se trouver mêlé à un scandale.

– Quel scandale ?

– Ariane, ta mère a réagi de façon plutôt positive, mais tout le monde n'est pas aussi compréhensif. Ma famille me considère limite comme un pédophile. »

J'ai repensé au mél de sa mère dont je ne lui avais jamais parlé. Moi aussi, j'essaye de le préserver. Mon cœur s'est serré. Il avait des ennuis à cause de moi. Et tout ce que je savais faire, c'était me préoccuper de ma petite personne. J'ai baissé le nez.

« Je suis désolée.

– Tu n'y es pour rien, m'a-t-il rassurée.

– Est-ce que tu m'en veux ? »

Oui, je sais, c'est pitoyable. Partie dans le rôle de l'accusatrice, je me retrouvais dans la peau de l'accusée. Et pourquoi, au final ? Pourquoi tout le monde tenait tant à fourrer son nez dans notre relation ?

Il est professeur, certes, mais pas *mon* professeur. Nous ne faisons rien qui tombe sous le coup de la loi. J'ai poursuivi sans respirer :

« De, tu sais... d'avoir foncé sans penser aux conséquences. Sans t'écouter. »

Comme à la gare, par exemple... Je savais qu'on pouvait nous voir. Peut-être qu'au fond, je l'espérais. Les réactions des gens autour de nous ? Je m'en tape. Mais pas lui. Il a haussé les épaules.

« Bien sûr que non, je ne t'en veux pas.

– Alors pourquoi tu m'ignores ? Pourquoi tu ne me touches plus ?

– Je suis préoccupé, c'est tout.

– Laisse-moi te changer les idées... »

Je me suis collée à lui avec un sourire que j'espérais suggestif, une main sur le haut de sa cuisse. Je n'arrive pas à croire que j'en suis rendue à sortir ce genre de réplique. C'est dire où j'en suis descendue, question fierté personnelle. Je croyais avoir touché le fond, mais il semblerait que je creuse toujours. Pour rien, en plus. Il m'a repoussée.

« Arrête. »

Je l'ai lâché comme si je m'étais brûlée. Ce qui est symboliquement le cas.

« Désolée.

– Arrête d'être désolée et grandis un peu. »

Aussi, pour prouver ma grande maturité, je suis sortie et j'ai claqué la porte de la chambre derrière moi. Je me sens bien avec lui, mais lui, est-ce qu'il se sent bien avec moi ? J'aimerais être comme ces héros, dans les livres, qui se sacrifient pour que celui ou celle qu'ils aiment vivent heureux, même loin d'eux, même avec quelqu'un d'autre. Je n'ai clairement pas atteint ce niveau d'abnégation. Je veux qu'il soit à moi, et rien qu'à moi ! Je suis vraiment quelqu'un d'horrible. D'ailleurs, tout le monde le dit.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 juillet 2010

Pas de vacances pour les braves. Je continue mon travail à la bibliothèque en juillet. Il faut bien financer mes études et aider ma mère à payer le loyer, même si en pratique, j'habite à présent avec Alexandre. Plutôt, je cohabite avec lui, puisque ses préoccupations l'empêchent toujours de se souvenir de mon existence. Il prépare soi-disant des cours pour la rentrée, il doit se remettre à la page, paraît-il. Finalement, il retrouvera un poste d'enseignant, mais pas celui de directeur de département. Moins bien payé. Je lui ai proposé de participer au paiement du loyer, ce qu'il refuse. Pour compenser, je fais les courses et la cuisine. Des fois, je me dis que si je n'étais pas là, il oublierait purement et simplement de se nourrir. Dire que j'avais espéré bénéficier de ses talents de cuisinier ! Nous en sommes réduits à avaler la nourriture à moitié décongelée que je pose sur la table.

Je pensais que si notre liaison était connue, il serait obligé de l'assumer. Je n'avais pas envisagé que ça fasse un tel scandale qu'il en viendrait à se focaliser sur les conséquences, en oubliant le motif principal. Tant pis pour moi. Je me dis que c'est dans son caractère, qu'il n'a pas besoin autant que moi de contacts physiques, ou de moments en amoureux. J'essaie de prendre mon mal en patience. Mais c'est dur, d'autant que je n'ai personne à qui me confier. Misha est parti en voyage avec son amoureux qui voulait lui faire faire le tour d'Europe (et sans vouloir faire mon Caliméro : c'est vraiment pas juste...) et Sonia est rentrée chez ses parents profiter de l'air pur de la campagne (comprendre : trouver à l'ombre des arbres le meilleur angle pour que son iPhone capte quelque chose). Je croise bien quelques personnes à la bibliothèque, mais tout ça reste superficiel. Quant à ma mère, j'essaie de prétendre devant elle que tout va bien, parce que je sais que c'est ce qui lui importe le plus. J'espère qu'à la longue, tout finira par s'arranger.

Journal d'Ariane Senchat, 14 août 2010

Peut-être qu'un jour, je m'habituerai à sa façon de faire, une longue période d'indifférence, et soudain...

« Ça te dirait, un week-end en amoureux ? »

Comme à chaque fois, j'ai marqué un léger temps d'hésitation. Juste le temps de me dire : *Tu mériterais que je t'envoie balader, pour m'avoir ignorée aussi longtemps.* Mais la perspective d'un long week-end, presque une semaine entière, en tête à tête, l'a emporté sur mon ressentiment.

Nous sommes arrivés hier soir. Auberge perdue dans la montagne, discrète, chambres luxueuses, jacuzzi : le bonheur. Nous n'avons croisé quasiment personne : tout est fait ici pour respecter la vie privée des clients. Très agréable de pouvoir faire ce que nous voulons sans nous préoccuper du qu'en-dira-t-on. J'imagine que c'est pour ça qu'il a choisi cet endroit.

Il faut dire aussi que nous n'avons guère quitté le lit depuis notre arrivée, en alternance avec le jacuzzi. Comme s'il voulait rattraper en une nuit le temps perdu depuis plus d'un mois. J'ai mal à une partie de ma personne que je ne nommerai pas, mais je ne vais pas me plaindre, pour une fois qu'il se montre amoureux.

Pendant que je t'écris, je sens son bras autour de ma taille. Là, il tient sa promesse de me traiter comme un précieux trésor, et je sais que ça va durer pendant tout notre séjour. Je ne veux pas penser au reste, juste en profiter. Peut-être qu'à force, petit à petit, il finira par se conduire comme ça tout le temps... On peut toujours rêver.

Journal d'Ariane Senchat, 16 août 2010

Je le lui ai dit :

« J'aimerais que tu sois toujours comme ça. »

Il a ri.

« C'est impossible, tu sais. Dans une vie de couple, c'est normal qu'il y ait des périodes de routine, où chacun est occupé avec ses activités, et d'autres où on prend le temps de se retrouver. »

Mon cœur a battu un peu plus vite, et je me suis serrée contre lui.

« Alors, tu nous considères comme un couple ? »

– Techniquement, je pense qu'on peut dire que oui.

– Techniquement ? Je ne suis pas un ordinateur !

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Je ne sais pas... Une relation plus... intense. Je voudrais que tu me parles plus de tes problèmes, que nous sortions ensemble, par exemple au cinéma...

– Je n'aime pas parler de mes problèmes, tu le sais bien.

– Oui, mais... avec Cassandra, je comprends, tu ne l'aimais pas vraiment, mais moi... »

Il m'a serrée contre lui à son tour en me caressant les cheveux, avant de laisser sa main s'aventurer plus bas, le long de mes reins.

« Idiote ! Tu doutes encore que je t'aime ? »

– Oui, un peu. Je ne suis pas une princesse du Moyen Âge, moi. L'amour courtois, ce n'est pas mon truc. J'ai besoin d'un minimum de preuves. »

Il a soufflé à mon oreille :

« Tu n'as même pas idée... »

Idée de quoi ? De ce qu'il m'aime ? Ou de ce que ça lui coûte ? Nous sommes restés enlacés un long moment, sans bouger. C'était trop bon. J'aimerais mourir comme ça. J'aimerais que ce séjour ne finisse jamais !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 19 août 2010

Retour au quotidien. La réalité finit toujours par reprendre ses droits. Au moins, Alexandre se montre toujours attentionné à mon égard en privé, c'est déjà ça de gagné. Avec la rentrée qui se profile, de nouveaux problèmes ne manqueront pas de surgir, alors je fais provision de tendresse pour les affronter. Comme il travaille à la maison en ce moment, je trouve le repas prêt et des bras accueillants en rentrant. Le bonheur ! Je m'efforce de ne pas me souvenir qu'il agissait de même pour Cassandra. Cassandra n'existe pas. Ou alors, seulement pour nous pourrir la vie en continuant à s'opposer à la vente de la maison. Et qui continue d'aider maman pour son loyer, je te le demande ? Heureusement qu'elle va mieux. De ce côté, je peux souffler un peu et me concentrer sur mon rêve éveillé. Alexandre, Alexandre, Alexandre... Tu sais quoi, cher journal, tu devais me servir à gérer mon stress face aux difficultés de la vie. Et au final, je n'ai fait que te parler de lui, depuis le départ. Peut-être est-ce une façon de ne pas m'appesantir sur un quotidien pas toujours brillant. Je gagnerais quoi à te rapporter les réflexions des clients désagréables, les coups de blues, les jours de pluie ? On n'y peut rien. En revanche, pour lui, je me battrais toujours !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 29 août 2010

Début des cours, J-7. Alexandre a déjà retrouvé le chemin de la fac. Silence radio sur la façon dont ça s'est déroulé. À mon tour de jouer les gentilles femmes au foyer. Avec beaucoup moins de succès que lui, je dois l'admettre. Quand il rentre le soir, j'ai envie de me jeter sur lui, de l'embrasser, de le mordre, de le dévorer, de ne plus faire qu'une avec lui... Mais je sais que je dois me maîtriser, que si je me montre trop pressante, il va reculer. Alors j'enfouis mes sentiments dans un coin de mon cœur et je me concentre sur mes casseroles. Sans grand résultat d'ailleurs. Je suis une cause perdue pour la cuisine, même si Alexandre est assez gentil pour ne jamais se plaindre.

Parfois je craque. Pour un rien, un sourire tendre, un mot gentil. Je me jette dans ses bras pour lui dire que je l'aime. Alors, il me caresse les cheveux avec indulgence en me traitant de gamine. Il sait pourtant que je déteste ça ! D'accord, j'ai dix-sept ans de moins que lui. Sans doute, ça représente beaucoup. Lorsqu'il avait mon âge, je n'étais qu'un bébé à ses premiers pas. Toutefois, j'ai la naïveté de croire que l'amour permet de surmonter ce genre de fossé. Sonia prétend que non. Selon sa théorie, sans un minimum de points communs, toute liaison, aussi passionnée soit-elle, fonce inévitablement à l'échec. Dans la même veine, la passion dure deux ans. Suivant ce raisonnement, j'ai donc deux ans avec Alexandre devant moi. Un peu moins. Tout dépend de la date à laquelle on fait partir notre liaison. Je l'aime depuis le premier jour. Lui, je ne sais toujours pas. Et puis de toute façon, les grands principes de Sonia, c'est juste de la bêtise.

Allez, il se fait tard. L'heure de voir s'il reste quelque chose à manger dans le réfrigérateur. Au fait, je n'étais pas censée faire les courses... ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 3 septembre 2010

Fête de pré-rentrée chez Sonia and Co. Le « Co » étant à géométrie variable, j'ai du mal à retenir les noms. Misha m'énerve. Il a la chance d'avoir un amant qui le traite comme une princesse, et il trouve encore moyen d'avoir des états d'âme.

« Tu comprends, il a quand même dix ans de plus que moi.

– Et alors ?

– Alors, euh... Oh, j'avais oublié ! Je suis désolé ! »

Et mon pied dans ton derrière ? Dix ans, une paille comparée à dix-sept ! Est-ce que je m'en soucie, moi ? Pas du tout, Alexandre le fait très bien pour deux. Et Misha pour trois. Bande de boulets. Je me suis octroyé une demie vodka-cola, histoire de me détendre un peu. Nous avons joué à des jeux débiles où le pauvre Misha s'est constamment fait arnaquer ; nous avons grignoté un tas de sucreries bourrées de colorants et autres trucs nocifs pour la santé et lancé des paris sur les profs que nous allions avoir cette année. Comme tous les étudiants du monde. Je me sentais presque bien jusqu'au moment où je me suis rendue compte que, s'il y avait quelques couples parmi les invités, ni mon chéri, ni celui de Misha ne se trouvaient là. Cette histoire d'âge n'est peut-être pas si anodine.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 5 septembre 2010

Visite à maman, comme tous les week-ends. Elle m'a demandé si j'étais heureuse. Je lui ai dit oui. On ne répond pas non à une question pareille, n'est-ce pas ? Puis je me suis tant battue pour être avec Alexandre, je ne vais pas cracher dans la soupe. Même si ce n'est pas aussi rose que je l'imaginais. Normal, je suppose : on a toujours tendance à embellir les choses, dans nos rêves. Les couples qui se marient ne s'imaginent certainement pas en train de se disputer, ou malades, ou dans les mille et un tracas de la vie quotidienne. On se figure plus aisément en train de se bécoter au coin du feu plutôt qu'en pleine discussion sur le meilleur opérateur de téléphonie. Je crois que cette capacité à n'envisager que le meilleur côté des choses est fondamentale chez l'être humain, sinon on ne se lancerait jamais dans des projets risqués. Alexandre, lui, a tendance à ne voir que ce qui pourrait mal tourner. Avec une mentalité pareille, pas étonnant qu'à son âge, il n'ait jamais vraiment aimé quelqu'un. Sauf moi, j'espère. Parce que quand tu aimes, tu remets ton cœur entre les mains de quelqu'un d'autre. Pari dangereux : tu ne peux jamais savoir s'il ne va pas le jeter par terre pour le piétiner. Or il a tendance à croire davantage aux coups de pieds du destin qu'à ses caresses. Si ceux qui le trouvent si cool savaient ! Je me demande ce qui l'a rendu comme ça. Son expérience avec sa prof de fac ? Le caractère pourri de belle-maman ? Va savoir.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 6 septembre 2010

Au moins, je suis fixée sur ma réputation. Ça a commencé pour rien, une histoire d'horaire de TD qui ne m'arrangeait pas en raison de mon travail et que je voulais changer. J'ai demandé à mon voisin de derrière s'il voulait bien changer avec moi. J'ai obtenu cette réponse édifiante :

« Demande à ton chéri, pute à prof. »

Bien. Je rappelle que mes chers collègues formeront les futurs juges ou avocats du pays. Un tel niveau de tolérance (sans mentionner le langage), ça fait peur. J'ai ignoré le malotru et tout le monde a courageusement fait comme s'il n'avait pas entendu. Finalement, j'ai pu changer d'horaire avec une autre fille, ce qui me vaut l'immense plaisir de me retrouver dans le même groupe de TD que monsieur-pute-à-prof. Ô joie ! Je sens qu'il va y avoir une bonne ambiance, cette année.

Alexandre m'a demandé si ma première journée s'était bien passée. Miracle ! Il se souvenait petit a, de mon existence, petit b, que c'était la rentrée. En même temps, il est prof, il avait de bonnes raisons d'être au courant. Je lui ai répondu que oui. Finalement, je fais exactement ce que je lui reproche : ne pas lui parler de mes problèmes pour ne pas l'inquiéter. Je suis juste allée me blottir entre ses bras, quelques secondes, pour y trouver un peu de réconfort. Et, deuxième miracle, alors que pour une fois je ne pensais pas à mal, il a commencé à m'embrasser en passant la main sous mes vêtements. C'est tellement rare qu'il initie quelque chose entre nous que je n'allais pas dire non, n'est-ce pas ? Même si au tout début, je n'avais pas la tête à ça, les hormones ont rapidement rattrapé le coup... Je sais, piètre excuse pour dire que je ne suis qu'une obsédée, par lui. C'était bon ! J'ai l'impression que cela devient à chaque fois meilleur, mais sans doute est-ce aussi parce que je gagne en expérience. J'ai beau faire la maligne devant lui, en jouant la fille qui assure, je peux bien t'avouer, cher journal, que les premières fois, je n'en menais pas large. Maintenant, au contraire, j'ai envie d'aller plus loin, d'oser d'autres gestes... Mais il me faut encore un peu de temps, je crois, avant d'être complètement à l'aise avec mon corps, et le sien.

Ce qui me fait penser qu'il y a un bail que je n'ai pas eu de crise d'asthme. Peut-être que les médecins avaient raison, que ça va finir par passer en grandissant.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 10 septembre 2010

J'ai du mal à y croire. J'ai envie de rire, et en même temps... Bon, commençons par le début. Je sortais donc de l'université avec Sonia et quelques-uns de ses copains. J'ai toujours du mal à les considérer comme les miens. Je crois que si elle n'était pas là, ils ne me regarderaient même pas. L'un des garçons s'est lancé dans une imitation très drôle du prof de droit pénal. J'étais pliée en deux de rire quand son voisin s'est penché vers moi et m'a entouré les épaules d'un bras pour me glisser à l'oreille :

« Tu es drôlement mignonne quand tu souris. »

Pas le temps de réagir, un voiture a pilé de l'autre côté de la rue avec un grand coup de klaxon. Alexandre. Je me suis dégagée à la vitesse de l'éclair, avec un vague mot d'excuses. Pour une fois qu'il venait me chercher ! J'ai claqué la portière sur des regards curieux. Bonjour les commérages ! Mon chauffeur a démarré avec une brusquerie que je ne lui connaissais pas, mâchoires serrées. Et n'a pas décroché un mot jusqu'à l'appartement.

« Où est le problème ?

– Nulle part.

– Pourquoi tu tires cette tête ?

– Pour rien, tout va bien. »

Prends-moi pour une idiote, aussi. Et pas la peine de te cacher derrière des sourires forcés, je sais quand ils sont faux. Il a disparu dans son bureau pour couper court à la discussion. Dans un élan de bonne volonté, j'ai décidé de me charger du repas. Une véritable catastrophe, pour changer. Sur le papier, ça avait pourtant l'air simple !

Alexandre ne m'a fait aucun reproche. Pour la bonne raison qu'il n'a ouvert la bouche que pour manger. Silence radio. On aurait entendu une mouche voler. Comme ça ne sert à rien d'insister dans ces cas-là, je l'ai laissé débarrasser et me suis réfugiée sous la douche, puis dans le lit. Je ne dormais pas

encore quand il m'a rejointe. Aussitôt, il a enroulé ses bras et ses jambes autour de moi dans un geste possessif. Je me suis raidie, partagée entre l'anticipation du plaisir physique et la rancœur face à son attitude. Au bout d'un long moment, il a soufflé à mon oreille :

« C'était qui, ce garçon ? »

J'ai mis quelques secondes à reconnecter mes neurones en veille pour identifier le garçon en question. Je l'avais déjà relégué loin dans les tréfonds de ma mémoire.

« Quand tu es venu me chercher ? »

Pourquoi voulait-il savoir ça ? J'entrevois bien une explication, mais je n'osais y croire. Il m'a serrée plus fort en guise de réponse. Son menton pesait lourd dans mon cou. Je me suis dégagée pour me retourner et pouvoir le regarder dans les yeux. Le rire et les larmes se bouscuaient dans ma poitrine. J'ai réussi à articuler :

« Jaloux ? »

Il a voilé son visage derrière une mèche de mes cheveux.

« Pourquoi serais-je jaloux d'un gamin ? »

Je n'ai pas répondu tout de suite. Il méritait bien que je le laisse mariner un peu : s'il m'avait parlé au moment où je montais dans la voiture, nous aurions tous deux passé une bien meilleure soirée. Il a commencé à tresser la mèche pour s'occuper les doigts. Une grimace a traversé son visage. Je me suis redressée pour embrasser la peau fine au coin de ses yeux. Elle avait un goût salé. Avait-il pleuré ? Impossible. Il est toujours si maître de lui, il ne pleurerait pas pour une raison aussi futile.

« Tu es le seul que j'aime, tu devrais le savoir.

– Oui, mais pour combien de temps ? »

Sa voix n'était qu'un très faible murmure. Pourtant, j'y ai senti percer l'amertume.

« Pour toujours. Pourquoi tu ne me crois pas ? »

Il m'a serrée convulsivement contre lui.

« Peut-être parce que je t'aime trop pour envisager de te perdre. »

J'en suis restée sans voix. Puis un grand sourire idiot a fleuri sur mon visage et je me suis enroulée autour de lui comme une tige de lierre.

« Redis-le !

– Calme-toi.

– Je t'aime. Redis-le, s'il te plaît !

– Je t'aime... », a-t-il murmuré en commençant à me caresser.

Rien que ces mots auraient suffi à me faire jouir. Il a cependant trouvé bien d'autres manières, cette nuit-là.

Ce matin, je flotte encore sur mon petit nuage. En même temps, j'ai l'impression d'être branchée directement sur le courant électrique. Ah, il était jaloux ! Pour rien, en plus... Alors que lorsque Cassandra est sortie avec ce mec pour le faire réagir, il n'en a rien eu à faire. Je suis la plus forte. Il m'aime, il m'aime, il m'aime... ! La vie est belle, le soleil brille (en vrai, il flotte, mais je m'en fous), les petits oiseaux chantent dans les arbres et tout le reste.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 23 septembre 2010

Sonia s'est découvert une nouvelle passion : les astres sous toutes leurs formes. Elle nous rebat les oreilles avec les cartes du ciel, l'observation des étoiles et la course des planètes. Elle m'a aussi proposé de dresser mon thème astral. J'ai refusé. D'abord, je ne crois pas à ces bêtises. Ensuite, je n'ai

pas envie d'entendre qu'Alexandre et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre, si des fois les étoiles l'avaient décidé dans ce sens. Je l'ai décidé en sens inverse, ça me suffit.

Bref, ma meilleure amie tente en ce moment de monter un week-end à la campagne pour aller observer la lueur antisolaire. Tu ne sais pas ce qu'est une lueur antisolaire, cher journal, je te rassure, moi non plus, je n'en avais aucune idée. C'est un phénomène qu'on peut observer dans le ciel à l'opposé de la lumière zodiacale. Si j'ai bien compris, elle est très dure à voir (ce qui fait, je suppose, tout son intérêt). Il faut qu'il n'y ait aucune lumière parasite (d'où la nécessité de s'éloigner de la ville), plus une certaine inclinaison du ciel qui se trouve, paraît-il, réalisée à l'automne dans la constellation des Poissons. J'avoue que la perspective m'enchantement modérément. Comme je l'ai déjà signalé, la campagne et moi, ça fait deux.

Inversement, Alexandre semble enthousiaste à cette idée. Puisque notre relation n'est plus un secret pour personne, j'avais invité Sonia à l'appartement hier. Ils sont tous les deux partis dans une grande discussion sur l'astronomie qui m'a complètement larguée. Il faudrait quand même que je me documente un peu pour ne pas rester complètement à la ramasse. Cela s'est conclu par la proposition d'Alexandre de tous nous emmener (Sonia, deux de ses copains et moi) à la montagne le week-end prochain pour observer les étoiles. Je suis restée sur le derrière. Tous ces discours au sujet des relations profs-élèves, des années de stratégie d'évitement pour en arriver là ? Pour un peu, j'aurais été jalouse de Sonia.

Une fois mon amie partie avec ses remerciements, mon amoureux s'est montré inhabituellement bavard. Il m'a parlé de son enfance campagnarde, de sa passion pour l'astronomie, de la pratique de la randonnée qu'il regrettait d'avoir laissé tomber (pas moi). Je l'aurais écouté pendant des heures. S'il suffit de quelques séjours à la campagne pour qu'il s'ouvre davantage à moi, je veux bien déménager tout de suite !

Misha ne viendra pas. Son chéri refuse qu'il l'abandonne un week-end entier, tout en ne voulant pas pour autant venir avec nous. À la place de Misha, je l'enverrais au diable. C'est quoi, ces crises de possessivité ? Note que j'aimerais bien aussi, parfois, enfermer Alexandre pour le garder rien que pour moi. L'idée de devoir le partager le week-end durant avec Sonia et ses copains ne m'enchantement guère, mais je fais des efforts. Je ne surveille pas son emploi du temps, je retiens ma langue quand il arrive en retard, et je tente de me faire aussi légère que possible pour ne pas l'étouffer. Après, si Misha aime bien se faire étouffer, c'est son problème. Qu'il ne vienne pas se plaindre après.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 septembre 2010

Je me rappelle maintenant pourquoi je n'aime pas la campagne : il m'y arrive tout le temps des catastrophes. La première partie de l'opération « voir la lumière » s'était pourtant bien déroulée. Les copains étaient serrés à l'arrière de la voiture et moi confortablement installée à la droite du conducteur, privilège de compagne. Le trajet s'est d'abord passé dans une ambiance détendue. Alexandre a d'ailleurs un don pour mettre les gens à l'aise. Il doit faire un excellent professeur. Et la nonchalance qui m'agace tant en privé fait merveille en public. On le trouve donc « cool ».

Ce que j'ai trouvé moins cool, c'est la disposition du gîte : un grand dortoir, ça le fait moyen pour les câlins en duo. Qui avait eu l'idée saugrenue d'une telle location ? Alexandre, bien sûr. J'ai posé mon sac sur le lit le plus éloigné de la porte. Alexandre a demandé à Sonia si elle voulait se mettre en face de moi. Heureusement qu'elle a refusé ! Des fois, je te jure que je l'étranglerais.

Pour la préparation du repas, j'ai mis la main à la pâte sans catastrophe majeure. Sonia, elle, dirigeait

les garçons à la baguette. Nous avons mangé dehors, puis attendu que la nuit tombe en discutant à bâtons rompus. Je me suis allongée, la tête sur les cuisses d'Alexandre. J'ai senti ses muscles se tendre sous ma joue, mais personne n'a rien dit, alors nous sommes restés comme ça. Il paraît qu'on a vu la fameuse lumière antisolaire, mais pour ma part, je n'ai pas distingué grand-chose. Je ne dois pas avoir suffisamment la foi.

Les choses se sont gâtées au retour. Nous nous étions un peu éloignés du gîte pour mieux voir les étoiles, et le sentier descendait en pente raide. Certes, nous avons des lampes de poche. Malgré tout, je n'ai pas l'habitude de marcher dans la forêt en pleine nuit. Ce qui devait arriver arriva donc : je me suis pris le pied dans une racine. Mon corps est parti en avant, ma jambe est restée en arrière, produisant un vilain effet de torsion sur ma cheville gauche.

Sonia, la plus proche de moi, s'est précipitée pour m'aider à me relever. Je l'ai repoussée en disant que ça allait. Ce qui était effectivement le cas jusqu'à ce que je tente de m'appuyer sur ma cheville tordue. Elle s'est dérobée en envoyant un éclair de douleur tout le long de ma jambe. Je me suis cramponnée en catastrophe à l'arbre le plus proche pour ne pas retomber. Alexandre m'a aussitôt ordonné de m'asseoir tandis qu'il examinait les dégâts. À la lueur de la lampe de poche, nous avons tous pu constater que la cheville enflait à grande vitesse. Gagné.

Alexandre m'a donc emmenée aux urgences de la ville la plus proche, à une heure de route. Pas de dortoir pour nous. Un tête à tête que la douleur rendait moins romantique, mais j'ai aimé qu'il me tienne la main pendant tout le trajet. Verdict : une légère entorse (je ne veux même pas savoir à quoi ressemble une grosse). Deux semaines avec des béquilles et ça ira mieux. Comme il était tard, nous ne sommes pas rentrés directement au gîte, mais nous nous sommes arrêtés dans un hôtel en libre service, ceux où tu payes avec ta carte bancaire et tu prends une chambre ni vu ni connu. Alexandre m'a portée jusqu'au seuil comme une princesse. Et m'a réconfortée d'une petite séance de tendresse. D'autant meilleure que, comme il prenait garde à ma cheville blessée, j'avais l'impression d'être un bibelot fragile et précieux. De temps en temps, ce n'est pas pour me déplaire.

Au bout du compte, une entorse présente quelques avantages. Outre notre (fin de) nuit impromptue, j'ai été dispensée de corvées ménagères pendant tout le week-end. Sans parler des câlins quand il m'aide à me déplacer. Faudra que je pense à utiliser ce truc plus souvent. Sonia m'a soufflé en partant que j'avais de la chance d'avoir un « mec comme ça ». J'en suis ô combien consciente ! Tout ce que j'espère, c'est que ça dure. Pourquoi ne puis-je m'ôter de la tête l'impression que tout ça n'est qu'un rêve destiné à exploser comme une bulle de savon ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 3 octobre 2010

Première visite « en couple » chez maman. Elle a beau dire, j'ai quand même senti comme un malaise, malgré les efforts d'Alexandre pour alléger l'atmosphère. C'est une chose de recevoir votre ancien gendre officiel, c'en est une autre de recevoir l'amant de votre fille à peine majeure. Pourtant, j'ai veillé à bien me tenir et à me comporter comme avant. Lui n'a pas eu à se forcer, la distance est naturelle chez lui. Même si ça m'énerve. Quand je vois que ma propre mère, pourtant bien intentionnée, n'arrive pas à accepter notre relation, je me dis qu'avec les autres, on n'est pas sortis de l'auberge.

Sans compter que je me suis fait enguirlander pour la cheville foulée. Là, ça m'a plutôt fait plaisir : si elle est capable de râler pour ça, c'est qu'elle va beaucoup mieux.

« Vous ne m'aviez pas dit que vous alliez veiller sur elle, Alexandre ? a-t-elle soufflé, soudain revenue en mode « dragon ».

– Enfin, maman, il n'y est pour rien ! ai-je protesté. Et puis je suis capable de m'occuper de moi-

même.

– C’est ce que je vois, oui », a-t-elle répliqué avec un regard en biais pour les béquilles.

Alexandre a étouffé un petit rire derrière sa tasse de café.

« J’adore ta mère, a-t-il déclaré sur le chemin du retour.

– J’aimerais pouvoir en dire autant de la tienne ! »

Qui continue à m’ignorer copieusement. Je suppose qu’on peut considérer ça comme un progrès par rapport aux insultes. Alexandre s’est rembruni.

« Elle finira par s’y faire. Ma famille est un peu... rigide, mais avec le temps, ils t’accepteront. »

Pas que j’y tienne plus que ça, à vrai dire. Les cons, moins je les fréquente, mieux je me porte. Mais ça a l’air d’être important pour lui, alors je suis prête à faire des efforts. Toute la question est de savoir si de leur côté, ils agiront de même. J’ai comme un doute.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 12 octobre 2010

Ma cheville est guérie. Nous avons repris le chemin de la piscine. Alexandre prétend que je dois me remuscler. Ce n’est pas faux. Je suis moins d’accord quand il affirme qu’il doit perdre un peu de graisse. Il a déjà un corps parfait. Même si j’avoue que je ne suis pas particulièrement objective. J’avais presque oublié à quel point j’aime nager avec lui. En fin de journée, il n’y a pas grand monde, nous avons la piscine pour nous seuls, ou presque. Je m’allonge sur le dos, bras en croix, et je fantasme. Si nous disposions d’une piscine privée... Alexandre me croise et me recroise. Je suis certaine que la façon dont il m’effleure au passage n’est pas si innocente qu’il voudrait le prétendre. Pourquoi aurais-je aussi chaud, sinon ? Il attend tout simplement que je fasse le premier pas, pour se disculper. Il peut toujours courir. Du moins, jusqu’à ce que nous soyons de retour chez nous. Alors je me rattrape. Je croise les doigts, mais depuis la rentrée des cours, tout va bien entre nous. C’en serait presque suspect.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 16 octobre 2010

Bon, d’accord, c’est un tout petit peu de ma faute. J’aurais pu me taire lorsqu’il m’a dit qu’il était invité à manger chez sa collègue ce soir. Malheureusement, je ne me souvenais que trop bien d’Hélène.

« Son mec sera là aussi ?

– J’imagine, a-t-il répondu sans même lever le nez de ses copies.

– Dans ce cas, pourquoi pas moi ?

– Parce que tu n’es pas invitée », a-t-il répliqué un peu sèchement.

C’est là que j’aurais dû laisser tomber. Mais ce n’est pas dans mon caractère.

« Pourquoi pas ? Je suis ta compagne, après tout.

– Tu es une *étudiante*. »

Un flot de colère s’est déversé dans ma poitrine. Avant d’avoir pu réfléchir à ce que j’allais dire, je lui ai lancé :

« Alors je ne suis bonne qu’à baiser, mais pas à montrer en société, c’est ça ? »

S’il y a bien une chose que je déteste, c’est qu’il me traite de gamine. Je suis, ou plutôt je veux être, son égale. Le fantasme de domination, ce n’est clairement pas mon truc.

« Arrête de faire des caprices pour un rien. »

En plus il ne me regardait même pas, histoire de bien me montrer qu’il trouvait mon attitude

complètement puérile. Peut-être un peu. Mais je l'ai bien présenté à mes amis, moi. Il aurait pu en faire autant. Je sais, la colère est mauvaise conseillère. Ce n'est pas pour rien qu'on la classe dans les sept péchés capitaux. Hélas, c'est le défaut que je maîtrise le moins.

« Très bien. Va t'amuser avec tes amis si ça te chante, baise avec qui tu veux, moi je vais me distraire de mon côté. »

Le temps d'attraper mon manteau et bang ! j'ai claqué la porte derrière moi. Direction habituelle : chez Sonia and Co. Là-bas, personne à bord. J'aurais dû m'en douter. Ils mènent une vraie vie d'étudiants, eux, au lieu de s'engluer dans une vie de couple qui n'en est pas une. Le cœur lourd, j'ai poursuivi mon chemin jusque chez Misha. Ou plutôt chez le copain de Misha, ce qui est bien le problème. Je doutais fort que ce dernier me reçoive à bras ouverts. Coup de bol : il n'était pas là quand je suis arrivée. Parti pour le week-end à un salon quelconque. Misha, grâce lui soient rendues, n'a posé aucune question sur mon état de déprime. Il nous a préparé des plateaux télé dignes d'un traiteur, puis nous avons regardé une comédie romantique en riant à tous les passages tristes. À la fin du film, il m'a proposé de rester. J'ai accepté. Alexandre n'avait même pas daigné me téléphoner pour prendre de mes nouvelles. Il devait trop s'amuser chez Hélène. Le canapé déplié, nous avons longuement chuchoté dans le noir. De tout et de rien, sauf de ce qui nous importait vraiment. Je me souviens que le premier jour de fac, j'avais craqué sur Misha. Est-ce que ça aurait été plus facile s'il avait partagé mon inclination ? En tout cas, nous aurions tous deux connu une vie amoureuse beaucoup plus simple. Mais choisit-on de qui on tombe amoureux ? Je ne crois pas.

Épisode 13 : Un déjeuner en Alaska

Journal d'Ariane Senchat, 17 octobre 2010

Je comprends Misha quand il se plaint de son amant, mais pourquoi reste-t-il avec lui, alors ? Ce type est un psychopathe, je le jure. Je n'ai pas vraiment apprécié le réveil, ce matin. Une poigne brutale, un hurlement, et j'ai atterri au pied du lit. Enfin, du lit de Misha. Plus précisément, celui de Misha et son copain. La veille au soir, nous nous étions installés dessus (je n'ai pas dit dedans) pour bavarder en regardant la télévision. Nous avons dû nous endormir à un moment donné. D'ailleurs, la télé fonctionnait toujours ce matin, mais je n'avais guère envie de m'y intéresser tandis qu'au-dessus de moi, un mec furax me demandait ce que je fichais là.

J'ai eu la tentation de lui répondre que je couchais avec Misha, lequel s'embrouillait pathétiquement dans ses explications. Je me suis retenue à temps : quelque chose me disait qu'il aurait été capable de me croire. Il a donc si peu confiance en Misha ? Certes, mon copain préféré a beaucoup hésité au début de leur relation. De là à penser qu'il aurait viré de bord pour se mettre avec moi, il y a un monde. Comme si j'étais du genre à piquer le mec des autres. Alexandre... d'accord, Alexandre est un cas à part.

J'ai filé à la salle de bains pour me rhabiller à la hâte. En sortant, j'ai lancé à l'autre psychopathe que s'il ne faisait pas confiance à son amoureux, c'était son problème, mais que je ne tenais pas à être impliquée dans cette histoire. Puis j'ai courageusement abandonné Misha. Ma présence n'aurait de toute façon rien arrangé. Et j'avais suffisamment de quoi me prendre la tête chez moi.

« Bonjour. »

Voilà tout ce qu'a trouvé à dire mon cher et tendre lorsque je suis rentrée. Bon, je ne demande pas non plus à ce qu'il se montre aussi jaloux que l'autre, mais tout de même, un peu d'inquiétude aurait été la bienvenue, non ?

« J'ai dormi avec Misha.

– Ah, c'est bien », a-t-il répondu sans lever le nez de ses copies, et sans paraître remarquer le lapsus intentionnel que j'avais placé dans ma phrase.

Je n'arrive décidément pas à comprendre comment il fonctionne. Si je ne lui adresse plus la parole, tu crois qu'il mettra combien de temps à réagir, à supposer qu'il s'en rende compte ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 22 octobre 2010

Presqu'une semaine que je ne lui parle plus pour autre chose que les actes de la vie quotidienne. Style « passe-moi le sel » ou « est-ce que je peux prendre la salle de bain ». Crois-moi si tu veux : il n'a même pas l'air de s'en apercevoir. Rien, néant. Ou il le fait exprès, ou nous avons une vie de couple inexistante. Je me demande s'il réagirait dans le cas où je me pendrais au lustre du salon. Peut-être, et encore, parce que ça lui ferait de l'ombre !

J'ai envoyé bouler une camarade qui me demandait je ne sais quoi au sujet d'un cours à rattraper ce matin. Sonia m'a réprimandée, disant que je n'avais pas à passer mes nerfs sur les autres. Et puis merde, elle n'avait qu'à assister aux cours, cette ahurie. Est-ce que je sèche sous prétexte d'aller voir mon petit

copain, moi ?

Je suis de très mauvaise humeur, mais tu avoueras, cher journal, qu'il y a de quoi.

C'est vrai, il y a quelques mois encore, j'aurais été au septième ciel de simplement pouvoir vivre avec lui, même dans ces conditions. Mais voilà, donnez-moi le petit doigt, je voudrais le bras et ainsi de suite. Quand même, ce n'est pas trop demander, non, que la personne avec laquelle je partage ma vie s'aperçoive de mon existence ? Selon les théories de Sonia (qui a toujours plein de théories sur tout), ce sont les disputes qui forgent le couple (je souhaite bon courage à son petit copain). Mais comment veux-tu te disputer avec quelqu'un qui semble complètement ailleurs à chaque fois que tu lui adresses la parole ?

Journal d'Ariane Senchat, 24 octobre 2010

Pour couronner le tout, il s'est tiré le week-end entier sans me dire où il allait. J'hallucine ! Heureusement que je travaillais samedi, mais le dimanche m'a paru d'autant plus long que Misha ne pouvait pas me voir. Comprendre : son psychopathe de petit copain a dû lui poser un ultimatum du genre « c'est elle ou moi ». Quant à Sonia, elle pointait aux abonnés absents pour cause de sortie en amoureux. Au passage, je ne connais pas encore le sien : elle a promis de me le présenter « quand les choses deviendraient sérieuses », mais j'ignore ce que « sérieux » signifie à ses yeux. Sans doute pas la même chose qu'aux miens. J'ai fini la journée sur notre lit, le nez sur son oreiller, à me caresser pour tenter d'apaiser ma frustration. Ai-je précisé que nous n'avons pas baisé non plus depuis plus de dix jours ? Si la vie était un spectacle, j'exigerais un remboursement.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 octobre 2010

C'est parti pour un nouveau tour de montagnes russes. Un instant j'affronte le vide total, l'instant d'après, la grâce surgit du néant. Alexandre est rentré hier. Je n'ai pas levé le nez de mon évier jusqu'à ce que j'entende :

« Ariane, tu te sens d'attaque pour venir rencontrer mes parents ? »

Le verre que je tenais à la main est allé s'écraser au sol. Alexandre s'est avancé et a commencé à ramasser les débris.

« Dois-je prendre cela pour un oui ?

– Tu étais chez eux, ce week-end ?

– Oui.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Je ne savais pas s'ils accepteraient. Inutile de te perturber pour rien.

– Parce tu crois que quand tu m'ignores, ça ne me perturbe pas ? »

Il a jeté les bouts de verre dans la poubelle et m'a enlacée. J'ai posé ma bouche sur son cou, au défaut de l'épaule, hésitant entre l'envie de le mordre et celle de l'embrasser. Je respirais son odeur, me blottissais contre lui, presque malgré moi.

« Excuse-moi, a-t-il murmuré à mon oreille. Quand je suis préoccupé, j'ai tendance à me replier sur moi-même. Je te remercie pour ta patience. »

Patiente, moi ? Ma mère s'en serait étranglée. J'ai éclaté d'un rire nerveux en me serrant contre lui. Je n'aurais pas dû l'excuser. Mais peut-on changer les gens ? C'est ce que voulait Cassandra, le modeler à sa convenance. Elle a échoué. Je ne commettrai pas la même erreur. Après tout, il s'est royalement rattrapé : excuses, fleurs, chocolat et nuit de folie. Tout va bien. Ou presque. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que l'idée de rencontrer belle-maman m'enchant. Alexandre ignore toujours tout des menaces.

Les répétera-t-elle devant moi ? À toi, cher journal, je peux bien l'avouer : je meurs de trouille ! Mais il faudra me découper en tranches avant que je le reconnaisse.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 octobre 2010

J-1. Pas peur, pas peur, pas peur. Voyons le bon côté des choses : cette semaine a été positive pour notre couple. Nous sommes restés collés l'un à l'autre comme les deux parties d'une coquille d'huître. De jour comme de nuit. Très chaudes, les nuits. Et puis tout ceci a un petit parfum de fiançailles officielles. Crois-tu que j'aurai droit à une bague ? J'en doute. Il n'a jamais porté son alliance, du temps de Cassandra. Il prétendait que le métal l'irritait. À mon avis, c'était plutôt la femme que la bague. Il doit bien exister des alliages hypoallergéniques ? Enfin, avant tout ça, je vais devoir affronter je ne sais trop combien de personnes persuadées que je suis une lolita sans scrupules qui a dévoyé leur fils/frère/neveu/cousin. Je déteste les grandes familles. En attendant, je reprendrai bien une petite dose d'amour.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 octobre 2010

J+ quelques heures. Un froid glacial règne dans cette chambre. Je suis sûre qu'ils ont coupé le chauffage exprès pour m'embêter. Cela reflète bien l'atmosphère générale de cette journée. Nous sommes arrivés vers midi, après deux heures d'embouteillages, dans une ville nouvelle pour nouveaux riches. Dire que je me sentais nerveuse serait un euphémisme. Mais s'il fallait me battre pour celui que j'aime, j'étais prête à le faire. Alexandre a posé une main sur mon épaule en m'aidant à sortir de voiture.

« Tout se passera bien. »

Il n'avait pas tellement l'air de croire à ses propres paroles. Nous avons montré patte blanche au portail automatique, puis remonté l'allée gravillonnée, bordée de saules. La maison familiale d'Alexandre ressemble à un petit château. Mon angoisse a monté d'un cran supplémentaire. Si son bras n'avait pas entouré ma taille, j'aurais fait demi-tour en courant. La porte ornée d'un heurtoir en forme de tête de lion grimaçant s'est ouverte sur une femme élégante, tailleur crème et maquillage doré, peau tirée sur les joues par un lifting récent. Je me suis aussitôt sentie insignifiante et mal fagotée dans ma petite jupe noire et mon chemisier bleu sans marque. Elle m'a ignorée pour enlacer mon compagnon.

« Bonjour, mon chéri. »

Son parfum sucré m'a donné la nausée. Alexandre m'a poussée dans le dos.

« Je te présente Ariane. Ariane, ma mère. »

Si les regards pouvaient tuer, nous serions toutes deux tombées raides mortes. Elle m'a adressé un sourire sans chaleur.

« Nous aimions beaucoup votre sœur, Ariane.

– Ravie de vous rencontrer », suis-je parvenue à articuler dans un effort héroïque.

Madame parfaite m'a saluée d'une inclinaison de tête qui aurait aussi bien pu signifier « hors d'ici ». J'ai relevé le menton, décidée à ne pas me laisser impressionner. Alexandre a pris ma main pour me redonner du courage. Nous avons suivi sa mère dans le salon, aussi grand à lui seul que l'appartement de ma propre mère. Douze paires d'yeux se sont tournées vers nous et la température a subitement perdu plusieurs degrés. Puis les requins sont passés à l'attaque. Ils ont accaparé Alexandre, m'ont reléguée sur un bout de canapé où personne ne m'a adressé la parole. J'ai envisagé un instant de me plonger dans mes

cours ou la consultation des messages sur mon téléphone, mais je ne voulais leur donner aucune prise pour me critiquer. J'ai donc gardé le dos droit, les mains croisées sur les genoux, et souri à en avoir mal aux joues, pendant que je me repassais en esprit la liste complète des grands arrêts de la jurisprudence civile. Remarquablement efficace pour vous occuper le cerveau. J'en ai presque sursauté quand monsieur beau-père a semblé se souvenir de mon existence.

« Vous étudiez le droit, n'est-ce pas ?

– À Assas, oui.

– Licence ?

– Oui.

– Donc vous avez encore deux ans d'études.

– Au moins. »

M'en tenir aux monosyllabes ne souligne pas mes qualités d'oratrice ; mais ça m'évite de dire des bêtises. Ou des choses désagréables. Je crois que tout le monde avait compris le sous-titre « et dans l'intervalle, vous vivez aux crochets de mon fils ». Le salon entier retenait sa respiration dans l'attente de la mise à mort.

« Vous comptez donc devenir avocate ?

– Oui. »

Si possible. Ne pas montrer le moindre doute. Ne pas baisser ma garde. Ça me fait penser qu'il faut absolument que je m'occupe de relancer le cabinet Graud-Weller pour mon stage. Normalement, ils ne prennent pas de troisième année, mais étant donné que j'ai un excellent dossier, j'ai voulu tenter ma chance quand même.

« Vous ne pensez pas que votre âge risque de freiner votre carrière ? »

Tiens, je ne l'avais pas vue venir, celle-là.

« Seules comptent les compétences. De ce côté-là, je ne crains personne. »

Mieux vaut paraître crâneuse que faible. Monsieur beau-père s'est agité sur son fauteuil, nerveux. Bien fait. Belle-maman lui a sauvé la mise en annonçant que nous passions à table. J'ai prétexté devoir passer aux toilettes pour aller me passer de l'eau sur le visage. Quelque chose me disait que ce n'était que le début des hostilités.

Effectivement, j'ai eu droit à un feu roulant de questions durant le repas, sur tous les sujets possibles et imaginables, y compris ma pauvre sœur. Sous-titre à peine caché : tu n'es pas celle qu'il faut à notre fils. Pas le bon âge, pas la bonne mentalité, pas la bonne famille. Du temps où papa vivait encore, ça ne leur posait pas de problème ; depuis, nous avons sérieusement chuté dans l'échelle sociale. *Sic transit gloria mundi*. De l'autre bout de la table, Alexandre m'adressait des signes discrets pour que je reste calme. Je ne sais pas par quel miracle j'y suis parvenue. À peine le café avalé, nous avons filé dans le jardin, loin de cette maison que j'en venais à haïr.

« Désolé, Ariane. Je sais qu'ils sont pénibles.

– Pourquoi ont-ils voulu que je vienne, puisque d'évidence ils m'avaient jugée avant de me rencontrer ? »

Il m'a entouré les épaules d'un bras, ce qui m'a fait stupidement plaisir. Qu'il ne cherche pas à cacher notre relation dans le voisinage qui l'a vu grandir est pour moi un signe important. J'en avais bien besoin après la corrida.

« Laisse-leur du temps pour s'y faire. C'est déjà énorme qu'ils acceptent de te rencontrer.

– C'est important pour toi ? »

Il a hoché la tête d'un air grave. Je crois que j'ai mésestimé l'influence qu'avait sa famille sur lui. Lourde erreur.

« Je comprends que tu ne les apprécies pas, mais c'est ma famille et je tiens à eux. Par rapport au début où ils ne voulaient même plus entendre parler de moi, nous avons progressé.

– D’un pas de géant. »

Les invités repartis, la guerre s’est apaisée. J’ai découvert avec curiosité les lieux d’enfance de mon bien-aimé. J’ai l’impression que ça nous rapproche, d’une certaine façon. Même si je ne parviens jamais tout à fait à oublier que lorsqu’il allait à l’école primaire, je n’étais pas encore née. Sur un petit meuble, dans le salon, les photos s’alignent. Alexandre à dix ans, quinze ans... le jour de son mariage. J’ai détourné les yeux. Je me demande s’il y aura un jour une photo de lui et moi. Ça m’étonnerait. Pour ça, il faudrait déjà qu’il me demande en mariage, et j’ai l’impression qu’une fois lui a suffi. Pourquoi recommencer l’expérience avec un modèle de qualité inférieure ? À certains moments, je me demande ce qu’il me trouve. Mais si je vais par là, je peux tout de suite commencer à creuser ma tombe.

Le dîner s’est déroulé dans la même ambiance que le déjeuner, c’est-à-dire à peu près aussi chaleureuse que l’Alaska au cœur de l’hiver. Alexandre a fait quelques efforts pour soutenir la conversation, en parlant notamment de ses lectures. En matière de littérature, il ne se trouve jamais à cours de ressources. Nous en sommes arrivés je ne sais comment au dernier bouquin à la mode, un pavé parfaitement indigeste à mon goût que je n’avais lu que pour lui faire plaisir.

« J’ai a-do-ré, a assuré madame mère avec l’enthousiasme de qui n’avait manifestement parcouru que la quatrième de couverture.

– Oui, ai-je enchéri, je trouve son usage de l’analepse tout à fait intéressant. »

Belle-maman m’a regardée comme si je venais de me mettre à parler chinois. Je lui ai dédié un sourire angélique, qui s’est encore élargi quand Alexandre a enchaîné :

« C’est plutôt son style littéraire que j’apprécie. Je me demande si je ne vais pas proposer à mes étudiants le passage sur le temps qui s’écoule comme un exemple sur les métonymies. »

Prends un pavé de procédés littéraires dans ta tronche, madame mère ! J’ai renchéri à plaisir. Pour le jeu, mais aussi pour montrer à ses parents que nous partageons quelque chose dont ils étaient exclus. Fussent les figures de style.

J’ai parachevé ma revanche autour d’un échiquier, plus tard dans la soirée. Madame mère s’était prudemment retranchée derrière le dernier grand prix littéraire. Je crois qu’elle est restée sur la même page toute la soirée. En ce qui me concerne, je me suis payé le luxe de battre tout le monde, mon chéri compris, dans les grandes largeurs. Je n’avais pas envie de perdre, ce soir.

Puis nous sommes allés nous coucher, et on m’a désigné la chambre d’amis. Grande, luxueuse, glaciale et à peu près à l’opposé des chambres familiales dans la structure de la maison. J’en rêvais. Me voilà donc en train d’écrire à la lumière d’une lampe de verre en forme de fleur d’iris et de me demander pourquoi je me gèle les fesses dans ce lit loin de mon amour. Enfin, je suppose que cette démarche était nécessaire, mais j’espère que nous ne la renouvellerons pas trop souvent. Je pourrais bien attraper un rhume de cerveau avec l’ambiance chaleureuse qui règne ici.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 28 octobre 2010

Nous sommes rentrés par le chemin des écoliers. Je ne suis pas fan des chapelles de campagne, mais passer du temps avec lui en voiture, une main sur sa cuisse, avant d’échanger des baisers sur un parking désert, je n’avais rien contre.

La température montant entre nous de façon inversement proportionnelle à celle à l’extérieur, nous avons fini par rejoindre Paris et notre appartement pour des caresses plus approfondies. Son visage habituellement réservé avait pris une expression affamée qui me consolait de ma nuit glaciale. Apparemment, je n’avais pas été la seule à me sentir frustrée. Nous avons laissé tomber les sacs dans l’entrée, et puis...

Je dois l'écrire pour de bon. Au moins, la prochaine fois qu'il lui prendra la fantaisie d'ignorer mon existence, j'aurai de quoi me rappeler la sensation de ses mains sur ma peau. Non que je puisse jamais l'oublier, mais voir les mots couchés sur le papier a une autre réalité. Même si je trouve cela embarrassant, et que j'ai peur de ne pas trouver les bonnes expressions, je vais essayer.

Nous avons laissé tomber les sacs dans l'entrée. Ils n'en ont toujours pas bougé. Il a saisi mon visage entre ses mains pour m'embrasser, longuement, tendrement. J'ai soulevé le bas de sa chemise et collé mes doigts froids contre sa peau chaude, à cet endroit de ses reins où l'épiderme prend la douceur du velours, dans le creux tiède qui le fait toujours frissonner et se raidir contre moi. Il m'a soulevée par la taille, j'ai noué les jambes autour de la sienne pour le soulager de mon poids, ma bouche a dérapé dans son cou. J'ai léché le morceau de peau à ma portée, à la lisière de sa chemise, m'enivrant de son odeur à tel point que la tête m'en tournait lorsqu'il m'a déposée sur le lit. D'un seul geste, il m'a retiré mon pantalon, puis ma culotte. Je l'ai arrêté alors qu'il s'agenouillait devant moi. Mon corps nu s'est pressé contre ses habits l'espace d'un instant, puis j'ai entrepris de lui enlever sa chemise. J'aurais aimé arracher tous ces petits boutons. Il a ri tandis que je tirais sur les derniers.

« Ne connais-tu pas le plaisir de l'attente ? »

J'ai embrassé son ventre pour toute réponse, puis glissé le bout de ma langue dans son nombril. Ses doigts se sont crispés dans mes cheveux. J'ai mordillé ses hanches tandis que je m'attaquais à sa ceinture. La voie libérée, j'ai suivi la ligne de l'aine jusqu'à l'intérieur de sa cuisse, mes lèvres effleurant à peine sa peau, tandis que je m'exaltais de le sentir trembler.

Il a crié mon nom lorsque, enfin, je l'ai pris dans ma bouche. J'ai entouré la base de son sexe de mes mains, dessinant de petits cercles circulaires avec mes pouces, en même temps que je suçais son gland. J'ai toujours peur d'être maladroite, lors de ce genre de caresses ; pourtant, si j'en jugeais par la façon dont son membre se durcissait sous mes doigts, je ne devais pas si mal me débrouiller que ça. J'ai continué jusqu'à ce que je le sente sur le point d'exploser. Alors je l'ai lâché, il a gémi de frustration, et je me suis assise sur le haut de ses cuisses, de façon à frotter mon sexe contre le sien, pas trop longtemps, juste pour m'exciter un peu. Quand j'ai voulu l'introduire en moi, il m'a retenue par les hanches.

« Attends. »

Je me suis débattue. Je le voulais, tout de suite. Il m'a renversée sur le lit d'un coup de reins, m'a écrasée sous son poids tandis qu'il m'embrassait. J'ai entouré sa taille de mes jambes, mais il s'est facilement libéré.

« Je veux que tu en aies envie autant que moi », a-t-il chuchoté à mon oreille.

Ai-je rêvé la pointe de culpabilité dans son intonation ? Je ne comprends pas ce qui lui posait problème. Mon attitude indiquait pourtant assez que j'en avais envie ! Sa réflexion m'a calmée assez pour que je cesse de lui résister et lui abandonne les commandes. Il a couvert mon corps de baisers, de morsures, de coups de langues jusqu'à ce que je me rende compte que ce que j'éprouvais quelques instants auparavant n'était qu'un hors-d'œuvre. J'ai fini par me rendre et le supplier.

« Viens, s'il te plaît, viens ! »

Enfin, son sexe m'a pénétrée. Nous sommes restés immobiles quelques secondes, le temps que nos battements de cœur se calment. Sa chaleur m'emplissait complètement, j'avais l'impression que j'allais me fondre dans son corps. J'ai remué des hanches dans une réclamation silencieuse. Il a commencé de lents va-et-vient. Impatiente, j'ai noué mes jambes derrière son dos, posé mes mains sur ses épaules pour lui imposer mon tempo. Le rythme s'est accéléré, en devenant erratique. Il perdait le contrôle, et cela m'excitait plus que tout le reste. J'ai posé ma bouche sur la sienne pour boire ses cris et j'ai vu ses yeux se voiler au moment où il atteignait la jouissance, en m'entraînant avec lui. J'ai hurlé.

Après, je ne me souviens plus bien, j'avais la tête vide et le corps léger. J'ai dû m'endormir un peu. Je me suis réveillée à la fraîcheur d'une serviette mouillée sur ma peau. Alexandre a passé la main sur

mes paupières.

« Chut. Dors. »

Je suis retombée dans un état comateux tandis qu'il se glissait dans le lit à côté de moi et me serrait contre lui, en petite cuillère.

« Je t'aime », a-t-il soufflé à mon oreille avant de déposer un léger baiser juste derrière.

Un spasme de plaisir a contracté mes muscles de la tête aux pieds. Petit à petit, sa respiration s'est faite plus régulière. À présent qu'il dort, j'ai réussi à me contorsionner juste assez pour t'attraper, cher journal, car la prise de ses bras autour de moi ne s'est toujours pas desserrée. Je n'y tiens d'ailleurs pas particulièrement. Alexandre, je t'aime aussi.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 7 novembre 2010

Week-end pluvieux. Nous l'avons passé au lit. Comme si notre pitoyable séjour chez ses parents avait abattu une nouvelle barrière entre nous. J'ai l'impression qu'il me respecte davantage en tant qu'adulte, à présent. Une partenaire avec qui on peut se livrer à des jeux de grand, impliquant notamment une bombe de crème chantilly... Je te passe les détails. J'ai déjà du mal à croire que j'ai écrit tout ça la dernière fois ; j'ai intérêt à ce que personne ne mette jamais la main sur toi, fidèle journal. En tout cas, je dois reconnaître qu'il fait preuve de créativité en la matière, et j'aime à penser qu'il invente tout ça pour moi, même si j'ai des courbatures partout. Je l'entends faire couler un bain chaud, en ce moment. J'en frissonne de plaisir anticipé. Il a également annoncé qu'il allait s'occuper du repas pendant que je révise mes cours. Une princesse n'est pas plus heureuse que moi.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 novembre 2010

Nous avons croisé Cassandra chez maman. Cela s'est mieux passé que je ne le redoutais. Elle s'est contentée de pincer les lèvres et de ne pas nous adresser la parole. Et *je* me suis contentée de tenir la main d'Alexandre, histoire que les choses soient bien claires, mais sans la regarder, ce qui aurait pu passer pour du défi. Petit à petit notre couple s'impose, même à ceux qui le rejetaient au début. Ils ne nous approuvent pas pour autant, mais ils sont bien obligés de constater la réalité.

Maman m'a dit tout à l'heure qu'elle n'aurait jamais pensé que je me mette en couple si tôt. Ni avec un homme tellement plus âgé que moi (elle s'est retenue d'ajouter « avec l'ex de ta sœur »). La vie est pleine de surprises, a-t-elle conclu. Quand j'y pense, elle a raison. Parmi mes camarades à la fac, très peu mènent déjà une vie de couple, si j'excepte Misha et sa relation à la je-t'aime-moi-non-plus avec son psychopathe. Sonia a un petit copain mais elle n'habite pas avec lui, comme la plupart des étudiants. Il faut croire que je ne peux jamais rien faire comme les autres.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 17 novembre 2010

Bilan de santé à l'hôpital. Le docteur ne s'est pas montré totalement satisfait. À croire qu'il ne peut admettre que je me trouve en parfaite santé. Pourtant, cela fait longtemps que je n'ai pas eu de crise d'asthme. Il y a sans doute une bonne part psychologique dedans. Tout va bien, je vais bien... Je vais nager de temps en temps avec Alexandre. J'aime ces instants de complicité. J'aime qu'il me regarde

d'une façon qui me fait frissonner. J'aime lorsqu'il me fait des massages, après. J'aime sentir ma peau se réchauffer sous ses mains. J'aime qu'il me fasse l'amour...

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 19 novembre 2010

Karim est passé me voir à la sortie de cours. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu de ses nouvelles. Je n'en avais pas spécialement demandé non plus, il faut dire. Je n'ai pas trop bonne conscience quant à la façon dont j'ai agi avec lui, à l'époque. Bref. Mon ex-colocataire est, semble-t-il, devenu un fervent militant politique. Il a tenté de me convaincre de m'engager dans son parti flambant neuf. Ils n'ont encore aucun représentant à la fac de droit. Tu m'étonnes... Je lui ai dit que j'allais réfléchir.

Si j'étais raisonnable, je refuserais. Je me traîne suffisamment d'étiquettes pour ne pas m'en coller une supplémentaire. D'un autre côté, l'idée de donner des coups de pieds dans la fourmilière a toujours exercé sur moi une fascination malsaine. Inutile de demander l'avis d'Alexandre, je connais d'avance sa réponse. Ses préférences politiques penchent en direction inverse des miennes, héritage familial oblige. Mais ce n'est pas parce que je l'aime que je partage obligatoirement toutes ses opinions.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 22 novembre 2010

Alexandre était encore branché en mode « je bosse mes cours et rien d'autre au monde n'existe » ce week-end. Du coup, j'ai accepté de faire des heures supplémentaires à la bibliothèque, ma collègue ayant téléphoné pour dire qu'elle avait attrapé la grippe. Alexandre ne me demande rien pour le loyer, mais je tiens tout de même à assurer ma part des dépenses domestiques. Par fierté personnelle, et aussi pour que sa famille ne puisse m'accuser de vivre à ses crochets. Qu'est-ce que j'aimerais avoir quelques années de plus... Mais même ainsi, ce ne serait peut-être pas si simple. Cassandra en constitue la preuve vivante.

J'ai décidé d'accepter l'offre de Karim. Le thème de la campagne sera la lutte contre les discriminations, par l'origine ethnique, le sexe ou l'argent. Tous différents tous égaux : un beau nom de baptême pour le parti. Je suis à peu près certaine que ça va me rapporter un paquet d'emmerdes, mais tant pis. L'enjeu en vaut la chandelle.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 novembre 2010

Première réunion politique, premiers ennuis. Un comité de réception nous attendait à la sortie. Les échanges de noms d'oiseaux ont vite tourné à la baston. Pour un baptême du feu, j'ai été servie. Je suis rentrée avec un beau coquard qu'Alexandre n'a pas loupé, surtout qu'il avait choisi cette soirée pour débrancher le mode autiste. Du coup, je n'ai pas pu faire autrement que de tout lui raconter. Comme il fallait s'y attendre, il a poussé les hauts cris en disant que c'était vraiment chercher les problèmes et que j'aurais mieux fait de me tenir tranquille. J'avais mal, j'étais énervée et partiellement d'accord avec lui, alors je lui ai jeté à la figure que, *moi* au moins, je n'avais pas peur d'assumer mes opinions, entre autres. Puis je lui ai claqué la porte de la chambre au nez et j'ai téléphoné à Misha. Qui m'a répété peu ou prou la même chose qu'Alexandre, alors que la lutte contre les discriminations, ça devrait le concerner un

minimum ! Quant à Sonia, je ne lui ai même pas demandé son avis. La politique, pour elle, c'est du poison à l'état pur. Pourquoi je me décarcasse, au fond ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 3 décembre 2010

Cette histoire de baston a pris des proportions inattendues. Si Karim avait cherché un moyen de faire parler de nous, il ne s'y serait pas pris autrement... Mais je me fais des idées. Ou pas. En politique comme en amour, tous les coups sont permis. Je me demande dans quoi j'ai mis les pieds, mais à présent, il est trop tard pour reculer sans perdre la face.

Évidemment, Alexandre me tire la gueule. Bienvenue sur les montagnes russes, nous traversons actuellement une zone de turbulences, etc. J'ai le droit de défendre mes opinions, non ? On croirait entendre ma mère. Bien la peine d'avoir quitté le domicile familial !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 9 décembre 2010

Misha a été pris à partie par une bande de connards, il n'y a pas d'autre mot, hier à la sortie. Rien de grave, heureusement. Son copain était venu le chercher et il a flanqué une belle frousse aux agresseurs. Comme quoi, la psychopathie a ses avantages. Mais c'est révélateur d'un certain état d'esprit. Misha ne participe même pas à la campagne, ce qui signifie qu'ils s'en sont pris à lui juste parce qu'ils savaient qu'il est gay. À cinq contre un, quelle preuve de courage. Par moments, je désespère presque de l'humanité.

Karim a décidé de lancer une grande campagne anti-homophobie à l'université. Quand je le lui ai annoncé, Alexandre est sorti de son mutisme pour déclarer que c'était une vaste bêtise qui ne servirait qu'à mettre en relief, et donc à stigmatiser encore davantage, les différences. Nous ne nous adressons plus la parole depuis. Sympa, l'ambiance. Je retournerais bien chez ma mère si je ne savais pas qu'elle profiterait de l'occasion pour me démontrer que j'ai commis une grave erreur en m'engageant avec lui. Devant l'adversaire, nous devons garder un front uni. Ce qui se passe derrière ne regarde personne. Mais bon sang, comme j'aimerais qu'il soit moins buté !

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 16 décembre 2010

Dernière trouvaille de Karim : profiter de l'esprit de Noël pour instiller un « sentiment de fraternité » entre tous les étudiants. Mais bien sûr. Il devrait vraiment arrêter de fumer.

Ce week-end, Alexandre est parti voir ses parents. Sans moi. Pas que je piaffais d'impatience à l'idée de les voir, mais je me suis sentie rejetée. Juste au moment où je pensais que notre relation avait posé des bases plus solides, tout semble partir de nouveau en fumée.

Sonia a décidé de s'orienter en droit de la famille : le divorce constitue un business garanti. Elle m'a affirmé au passage (par hasard ?) que les couples sans enfants divorçaient plus que les autres. Je l'ai envoyée promener. Les chiffres, on leur fait dire ce qu'on veut. Il se peut effectivement que les enfants constituent une raison de ne pas divorcer. Également, il y a moins de chances que l'un des membres du couple (en majorité, la femme) quitte son emploi pour s'occuper des enfants, et devienne donc dépendant de l'autre. Mais peut-on considérer que le fait de rester avec son conjoint pour des raisons financières,

matérielles ou familiales, soit un signe de réussite supérieure ? Ce n'est pas comme ça que je vois les choses, en tout cas.

Pour me changer les idées, je suis sortie en boîte avec Sonia et ses copains samedi soir. Pour essayer au moins une fois « la vie étudiante ». L'ambiance « alcool, sexe et fumette » ne m'a pas franchement emballée. Sonia a essayé de me convaincre qu'il fallait que je me décoince, qu'il n'y avait pas de mal à s'éclater de temps en temps. Elle a même tenté de me fourrer dans les pattes d'un grand brun qui m'a collée toute la soirée. Il en a été pour ses frais. Je n'ai tout simplement pas envie de sortir avec quelqu'un d'autre qu'Alexandre, même pour établir des comparaisons. Pour moi, le sexe sans amour, c'est comme un yaourt à l'aspartame : trop vite consommé, ça vous laisse ensuite un mauvais goût dans la bouche.

Je n'ai pas dit à Alexandre ou j'étais allée. Il n'aurait même pas fait semblant d'être jaloux. D'ailleurs, il ne m'a posé aucune question. Cher journal, voici celles que je refuse de me poser : qu'est-ce que nous faisons ensemble ? Pourquoi est-ce que je l'aime tant ? Et qu'est-ce qu'il me trouve ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 20 décembre 2010

« Au fait, je rentre dans ma famille pour Noël.

– Sympa d'avertir la veille. Et moi, je reste ici comme une vieille chaussette ?

– Tu ne peux pas laisser ta mère toute seule.

– Dis plutôt que tu ne veux pas que je pourrisse l'atmosphère des fêtes dans le monde merveilleux de ta famille.

– Ariane...

– Amuse-toi bien. Prends ton temps. De toute façon, pour le Nouvel An, je vais faire la fête en boîte, avec Sonia et ses potes. Ah, une dernière chose : va te faire foutre ! »

Il paraît que dans un couple, le secret de la réussite repose sur le dialogue et les compromis. Nous en sommes loin. Il ne parle pas et j'en ai marre de m'asseoir sur ma fierté pour lui courir derrière. J'aimerais que ça vienne de lui, un peu. Et pas seulement au lit. Est-ce que nous marchons à la catastrophe ? Ça m'en a tout l'air.

Peut-être qu'il avait raison. Que c'était juste une expérience de jeunesse, que je finirai par tourner la page, et passer à autre chose. Quand je n'aurai plus l'impression qu'on arrache mon cœur de ma poitrine à mains nues à cette seule idée. Il est mon univers et si tu veux mon avis, cher journal, il y a quelque chose de pourri dans notre royaume.

Épisode 14 : Dix ans par minute

Journal d'Ariane Senchat, 25 décembre 2010

Joyeux Noël... Je l'ai passé dans ma chaleureuse famille. C'est-à-dire que nous nous sommes regardées en chiens de faïence, avec Cassandra nous envoyant occasionnellement une vacherie, tandis que maman tentait d'arrondir les angles, comme d'habitude. Profitant qu'elle était occupée à préparer du café, ma sœur a craché :

« Toi aussi, tu finiras par te faire jeter. Alexandre est incapable d'aimer qui que ce soit. »

C'est faux ! Il m'aime. Il me l'a dit. Le lui avait-il dit également ? Je ne me suis pas abaissée à poser la question. Il ne m'a pas appelée une seule fois depuis son départ. Peut-être essaie-t-il de s'imaginer que je n'existe pas, que je n'ai pas bouleversé sa vie ? J'ai envie de l'appeler, mais j'aimerais que ce soit lui qui le fasse.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 31 décembre 2010

Ras-le-bol de passer mes journées le nez dans mes cours. La bibliothèque étant fermée entre Noël et le Nouvel An, je n'ai même pas ça pour m'occuper l'esprit. Naturellement, mon abruti d'amant ne m'a toujours pas rappelée. J'ai laissé un message sur son répondeur, juste pour lui souhaiter un bon Noël. Pour les vœux de nouvelle année, il pourra toujours se brosse. Ce soir, je vais faire la fête. Comme dit Sonia, il faut en profiter tant qu'on est jeune, surtout si c'est pour devenir comme lui après. Je vais m'éclater, alors pourquoi ai-je envie de pleurer ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 1er janvier 2011

Il y avait un message sur mon répondeur, ce matin.

« Bonne année, Ariane. »

C'est trop tard, tu sais, cher journal. J'en ai juste assez, de l'attendre. Hier soir, j'ai dansé jusqu'au bout de la nuit. L'ambiance de la boîte me paraissait complètement surréaliste, sans doute à cause des éclairages. Il y avait plein de canons largement dénudés sur la piste de danse, avec un seul but en tête : la recherche du plaisir. L'atmosphère m'est montée à la tête, au point de me laisser embrasser par un mec que je ne connaissais même pas, dans une alcôve au vu et au su de tous. Juste parce qu'il était grand, musclé, et qu'il ressemblait vaguement à Alexandre. Je me suis arrêtée au moment où il a voulu m'emmener dehors. Il m'a traitée d'allumeuse, je l'ai giflé, un videur est intervenu. Fin de l'histoire. Pour mettre de l'ambiance, il n'y a pas à dire, je suis championne. Si au moins je pouvais me saouler pour oublier tout ça ! Mais l'alcool me rend trop malade. Au lieu de ça, j'ai dansé jusqu'à avoir les poumons en feu, dans l'espoir que la fatigue me conduirait à m'endormir comme une masse. Tu sais quoi, cher journal ? C'est raté.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 3 janvier 2011

J'ai passé les trois premiers jours de l'année terrée sous ma couette avec mes bouquins de cours et des paquets de gâteaux, le téléphone débranché, les rideaux fermés. Je ne veux voir personne. Je me sens minable. J'en ai marre. Grâce à ma cure de miasmes et de fumée de cigarette, l'asthme se rappelle à mon bon souvenir. Même respirer devient un effort.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 4 janvier 2011

S'il n'était pas rentré à temps... Peut-être que ça aurait mieux valu ? Adieu les prises de tête. Ça faisait très longtemps que je n'avais pas eu une crise comme ça. Tellement longtemps que je n'avais plus de Ventolin sous la main au moment crucial. Étouffer est une façon horrible de mourir. Le réflexe vital te force à chercher de l'air, sauf que rien ne parvient jusqu'à tes poumons. Je me suis sentie partir. Ma vision s'est brouillée, j'ai vu danser plein de petits points lumineux, puis je suis tombée dans un trou noir. À quelques secondes près, le SAMU n'aurait rien pu pour moi. Maman m'a dit qu'Alexandre pleurait, dans la salle d'attente. Je ne l'ai jamais vu pleurer, moi. Il n'a pas pu venir me rendre visite : seule la famille était autorisée, et comme nous ne sommes ni mariés, ni pacsés, ils ne l'ont pas laissé rentrer. Bien fait pour lui.

Une chance dans mon malheur : j'ai enfin revu mon beau médecin aux yeux bleus. Toujours aussi gentil. Il m'a grondée pour m'être montrée aussi négligente, mais il a aussi pris le temps de passer un long moment avec moi pour discuter. C'est d'un mec comme lui dont j'aurais dû tomber amoureuse.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 5 janvier 2011

Alexandre est venu. Il m'a serrée dans ses bras à m'étouffer, et il m'a dit encore et encore combien il m'aimait. Je lui ai répondu que j'avais embrassé un autre mec le soir du Nouvel An. Il a tressailli comme si je l'avais frappé, puis il m'a serrée plus fort en me demandant pardon. J'ai éclaté en sanglots. Pathétique, mais je n'en pouvais plus des grands écarts émotionnels, du bazar qu'est devenue ma vie ces derniers temps. Il a caressé mes cheveux et m'a murmuré des mots tendres à l'oreille en attendant que je me calme. Puis il a séché mes joues humides à coups de langue et de baisers, et l'idiote que je suis a commencé à fondre plus vite qu'un glaçon devant le feu.

Le docteur est entré juste au moment où les choses commençaient à devenir... chaudes, dirons-nous. Nous nous sommes redressés, le rouge aux joues. Noah m'a adressé un clin d'œil.

« J'ai l'impression que ça va mieux. Évitez cependant les émotions fortes pendant un moment. »

J'ai grogné. Le sexe compte-t-il au rang des émotions fortes ? Alexandre a hoché la tête en m'enlaçant. Le docteur a ajouté :

« Passez à la maison, un de ces jours. Hélène sera ravie. »

Mon cœur a accéléré un petit peu. Je me suis souvenue que la dernière fois qu'Alexandre avait été invité chez eux, il n'avait pas voulu m'emmener. Là, il a souri à Noah en lui répondant :

« Volontiers. »

Comme quoi, l'asthme, ça peut avoir du bon.

Journal d'Ariane Senchat 8 janvier 2011

Nous revenons donc de chez le docteur et sa compagne. Autant j'ai un faible pour le premier, autant la seconde a un caractère... comme les hérissons : une femme sensible qui se cache sous des dehors bourrus. En même temps, quand tu es prof, c'est un peu obligé de se blinder, non ? C'était très drôle de voir Noah la taquiner, juste pour le plaisir de la voir réagir. De son côté, Alexandre s'est montré bien plus démonstratif envers moi qu'à l'ordinaire. Avait-il saisi mon attirance pour Noah, ou était-ce le contrecoup du baiser du Nouvel An ? Je ne m'en suis pas plainte, en tout cas. Quand je dis démonstratif, nous ne nous sommes pas non plus roulé des pelles en public, mais un bras passé autour de ma taille suffit à mon bonheur. Juste pour dire « tu m'appartiens ». Je veux bien lui appartenir tant qu'il veut, pourvu qu'il me le montre. Je laisse aux cyniques le soin de ricaner devant tant de guimauve, et je garde le bonheur de l'aimer.

Bref, j'ai passé une très bonne soirée. Alexandre a beaucoup taquiné Hélène, lui aussi ; du coup, elle s'est tournée vers moi pour chercher du soutien, solidarité féminine oblige. Personne n'a fait allusion à mon âge, ni au fait que je sois encore étudiante. Noah m'a raconté, à un moment, alors que les deux autres étaient engagés dans une conversation certainement passionnante (pour eux) au sujet d'un auteur obscur, qu'il avait été très complexé, au début de sa relation avec Hélène, par le fait qu'il n'était qu'un étudiant alors que sa compagne travaillait. Pourtant, ils n'ont que quatre ans de différence, mais les études de médecine durent plus longtemps encore que celles de droit. L'aveu m'a un peu rassérénée. La situation que je vis actuellement peut donc connaître une fin heureuse, si j'en juge par eux deux.

C'est que je commence à me méfier, maintenant : avec Alexandre, c'est la balance permanente. Un jour il m'aime plus que tout au monde, le lendemain il se souvient à peine de mon existence. Je sais qu'il a du mal à gérer notre relation. La différence d'âge, de statut social, et Cassandra forment un mélange détonant. Je comprends le problème, mais j'aimerais éviter de me le prendre en pleine figure à chaque fois.

Il est mignon, quand il dort... Il se ficherait de moi s'il m'entendait, mais il ne peut pas. Il dort et je me repose dans sa chaleur en écrivant. En étendant la main, je peux écarter quelques mèches sombres de son front. Il a l'air beaucoup plus jeune, assoupi. Je pose un baiser sur ses lèvres, qui gardent le goût mêlé de nos récents ébats, et il murmure mon nom. Le paradis doit ressembler à quelque chose comme ça !

Journal d'Ariane Senchat 15 janvier 2011

Première manifestation. Je m'attendais au pire, mais l'événement s'est relativement bien déroulé. Les médias régionaux y ont même consacré quelques lignes. Karim commence à prendre la grosse tête, à affirmer que nous allons changer la société. J'aimerais bien le croire, mais un vieux fond de scepticisme m'en empêche. Après, il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer, j'en sais quelque chose.

Dans la manif, il a aussi été question d'adoption, entre autres. Je me demande si Alexandre regrette le fait que nous ne puissions avoir d'enfants. Je me souviens qu'il avait été heureux en apprenant la grossesse de Cassandra. Peut-être que moi aussi, en vieillissant, j'éprouverai ce besoin de maternité. Je n'ose pas lui poser la question. En ce moment, ça va plutôt bien entre nous ; je ne tiens pas à briser ce fragile équilibre en mettant sur le tapis des sujets aussi légers qu'un semi-remorque. D'ailleurs, avant de

songer aux enfants, il faudrait peut-être commencer par nous marier. Au moins nous fiancer, enfin, quelque chose d'un peu plus officiel que « on habite ensemble et on baise à l'occasion ». Je sais bien que ce n'est pas nécessaire pour former un couple, il n'y a qu'à voir Hélène et Noah, mais un peu de sécurité ne serait pas du luxe en ce qui me concerne.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 20 janvier 2011

Sonia m'a annoncé ce matin qu'elle se fiançait. Se fiancer ! Je croyais qu'il fallait profiter de la vie tant que nous étions étudiantes et tout ça. Apparemment, elle a décidé qu'elle en avait assez. Cérémonie officielle devant la famille, les amis et tout le tralala. Adieu la rebelle gothique, elle rentre dans le rang. J'ai l'impression d'avoir pris dix ans en cinq minutes.

« Tu es invitée, bien sûr. Avec ton... Alexandre. »

La pointe d'hésitation ne m'a pas échappé. Mon petit ami ? Ridicule pour un homme de son âge. Mon concubin ? Je déteste la sonorité de ce mot. Mon compagnon ? Non, il échappe décidément à toute étiquette. « Mon Alexandre » est la meilleure approximation que pouvait trouver Sonia. Reste à savoir s'il voudra bien m'accompagner. Un professeur dans une réception étudiante... Je doute qu'il souhaite s'afficher à ce point.

Je me rends compte que la plupart de mes amis vont se marier, avoir des enfants, tandis que moi, je ne vois pas du tout dans quel sens ma relation avec Alexandre va évoluer. Si elle évolue un jour. Le mariage n'est peut-être pas ce qui crée une relation, mais il constitue une étape symbolique, une promesse gravée dans les tables de la loi. Je ne peux accepter l'idée que Cassandra ait été l'épouse d'Alexandre, même brièvement, alors que je ne le deviendrai jamais.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 28 janvier 2011

Alexandre m'a demandé si je voulais partir aux sports d'hiver, cette année. L'idée de retourner à la montagne ne m'enchant guère. Je garde un souvenir cuisant de mon dernier séjour. Mais je donnerais n'importe quoi pour passer un peu de temps seule avec lui, loin des problèmes quotidiens, alors j'ai accepté. Il adore skier, je ne vais pas le priver de son plaisir. J'espère juste que je ne vais pas finir une fois de plus avec une cheville cassée. Je vais me contenter de l'admirer du bord de la piste, je crois. Est-ce que je t'ai dit, cher journal, combien il a l'air sexy sur des skis ? Presque autant qu'à la piscine. À côté, je me trouve trop maigre, pas assez musclée, trop pâle, je ne vais pas te faire la liste de mes défauts. Lui, c'est la perfection incarnée. Ce qu'il faut de muscles sous une peau mate, des proportions idéales, une aisance naturelle dans les mouvements... Je suis certaine qu'une bonne partie de ses élèves passent leur cours à fantasmer. En tout cas, c'est ce que je ferais à leur place. Mais il est à moi, rien qu'à moi. Moi seule ai le droit de le déshabiller le soir, de lécher l'eau sur son corps après la douche, de laisser courir mes doigts le long de ses jambes, puis de lui enlever ses lunettes pour voir son regard flou, rendu brillant par le désir. Moi seule connais le goût de sa peau, les endroits sensibles où il aime qu'on le touche, le son rauque de sa voix lorsque nous faisons l'amour. Des fois, je m'arrête dans mes caresses pour le regarder, et il me demande ce qui se passe ; je lui souris sans répondre. Je profite de ma chance de l'avoir rien que pour moi alors que deux ans en arrière, je n'imaginais même pas qu'il puisse m'aimer un jour.

Journal d'Ariane Senchat 14 février 2011

La colère m'empêche de trouver le sommeil. Mon cœur bat si fort qu'il résonne dans mes oreilles. Alexandre s'est endormi ; il me serre entre ses bras comme s'il avait peur que je me sauve durant son sommeil. J'avoue que si je savais où trouver ces connards, je me laisserais peut-être tenter.

La journée avait pourtant bien commencé. Deuxième jour de vacances, en plein préparatifs du départ pour le ski. Les parents d'Alexandre nous prêtent leur chalet. Au moins une chose que Cassandra n'aura pas eue. Saint-Valentin oblige, mon chéri m'a fait la surprise de m'inviter au restaurant. Ambiance feutrée, décor romantique, plats délicieux : tout pour passer une excellente soirée. Jusqu'au moment où trois abrutis se sont installés à la table à côté de nous. Tout de suite, ils ont commencé à nous lancer des regards en coin, en ricanant sous cape. La patience ne constitue pas ma vertu cardinale, je crois l'avoir déjà signalé. Au bout de quelques minutes de ce petit manège, je me suis tournée franchement dans leur direction pour demander :

« Qu'est-ce t'as, tu veux ma photo ? »

Alexandre a sifflé tout bas :

« Ariane, arrête ! »

Trop tard. L'autre tronche de thon (pas besoin de se demander pourquoi il passait la Saint-Valentin avec ses potes au lieu de sortir sa copine) m'a balancé :

« Tu prends tarif réduit, pour les jeunes ? »

J'ai attrapé la carafe d'eau sur la table et lui en ai projeté le contenu au visage. En s'écartant, ses copains ont fait tomber verres et assiettes, provoquant un beau tintamarre.

« Salope ! a hurlé le thon.

– Ariane ! » a gémi Alexandre.

J'ai montré mon majeur à la tablée médusée, tout en expliquant au thon :

« Ça, tu peux te le mettre bien profond, parce que c'est tout ce que tu auras jamais d'une fille ! »

Je n'ai pas vu le coup partir. Alexandre, si. Il a dévié l'uppercut d'une manchette bien ajustée, puis empoigné mon agresseur par le cou tout en ordonnant d'une voix aussi calme que s'il s'était trouvé dans une salle de cours face à un élève turbulent :

« Du calme, jeune homme. »

Les deux copains de l'agresseur ne l'entendaient pas de cette oreille. Heureusement, avec le sens de l'à-propos qui la caractérise, la cavalerie (comprendre, la sécurité) a rappliqué.

« Ce type m'a agressé ! a hurlé le thon.

– Je l'ai simplement empêché de frapper ma compagne, a rectifié Alexandre.

– C'est une pute ! »

Cette fois, je n'ai pas relevé l'insulte. Essentiellement parce que celle-ci l'a bien desservi face à la sécurité, qui l'a expulsé manu militari avec ses deux lourdauds de copains. Bien fait. Je me suis rassise, les jambes tremblantes. Malgré les excuses du gérant du restaurant, je n'avais plus faim. J'ai bu un grand verre d'eau pour me calmer, les yeux dans ceux de mon héros. Une part de moi minaudait devant le chevalier en brillante armure venu à mon secours. L'autre anticipait les reproches que ne manquerait pas de me valoir mon attitude. Alexandre déteste plus que tout se faire remarquer. Avec moi, il est servi.

« Désolée, ai-je attaqué en reposant mon verre. Je n'aurais pas dû le provoquer.

– Non, a-t-il confirmé. D'un autre côté, si tu ne l'avais pas fait, je ne t'aurais pas reconnue. »

Il m'a embrassée sur la tempe, a jeté un gros billet sur la table, et nous sommes sortis sans attendre la monnaie. Je sais que je râle souvent, cher journal, mais aussi, il sait se montrer adorable juste au moment où j'en ai besoin. Nous sommes rentrés faire l'amour. Heureusement que nous habitons au dernier étage et

que notre seule voisine immédiate est une petite vieille adorable mais à moitié sourde.

Je l'aime. Est-ce que c'est un crime ? Il n'y a aucune loi, nulle part, qui impose que deux amoureux soient du même âge, de la même origine ou encore du même sexe. Ce ne sont que des préjugés. Comme j'aimerais pouvoir prendre une carabine et les descendre un par un ! Karim a raison de les dénoncer. Et je l'aiderai toujours de toutes mes forces, quoi qu'en pense Alexandre.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 20 février 2011

Finalement, j'aime bien les sports d'hiver. Il suffit d'avoir un bon professeur. Autant la dernière fois, Alexandre ne s'était pas soucié de moi, m'abandonnant à mon (triste) sort pour aller dévaler les pentes avec Cassandra, autant cette fois il est décidé à m'apprendre à skier correctement. Quel meilleur prétexte qu'une leçon de ski pour se serrer contre le corps de son moniteur particulier ? Quoique les épaisses combinaisons n'aient rien d'érotique. Mais elles s'enlèvent très rapidement lorsque nous rentrons au studio. Autant dire qu'entre le ski et l'autre genre d'exercice auquel nous nous livrons alors, nous dormons bien la nuit. Et comme les plus jeunes ont besoin de plus de sommeil, c'est connu, c'est lui qui me réveille avec le café et les croissants tous les matins. Le pied ! Ces vacances nous font un bien incroyable. Nous avons vraiment besoin de nous retrouver tous les deux, loin des tracasseries de la vie quotidienne et de la pression familiale et sociale. Je redécouvre l'homme dont je suis tombée amoureuse, celui qui reste toujours positif, qui peut discourir sur n'importe quel sujet, qui aime plaisanter, qui arrive parfois à me battre aux échecs (pas trop souvent non plus, il ne faut pas exagérer). Air des cimes aidant, je n'ai pas eu une seule crise d'asthme depuis le début du séjour. J'aimerais que nous puissions rester toujours ici. Pourtant, demain, il faudra déjà prendre la route du retour. Je crois que je vais aller un peu embêter Alexandre qui prépare la cuisine. Glisser mes mains sous son pull, puis lorsqu'il glapira qu'elles sont froides, lui suggérer de me réchauffer. Et pas seulement les mains. Puis je l'embrasserai dans le cou, juste sous l'oreille, où la peau douce porte son odeur. Je le laisserai m'embrasser à son tour et m'enlever mon haut. J'enroulerai mes jambes autour de sa taille pendant qu'il me portera jusqu'au canapé pour l'y faire basculer avec moi. Ensuite... pas de règle établie, juste le désir forcené d'aller toujours plus loin, de se fondre dans l'autre, d'explorer toutes les facettes de l'amour. Des fois, il suffit qu'il me murmure un mot tendre à l'oreille pour que je me sente sur le point d'exploser. D'autres fois, c'est moi qui prend le dessus pour nous amener petit à petit au bord du gouffre, lentement, pour savourer son expression égarée, la façon dont il perd la tête dans ces moments-là, lui qui se veut toujours si maître de lui, et qui l'est si peu, au final.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 25 février 2011

Charmant retour à la faculté. Le local du parti a été cambriolé, les murs couverts d'insultes racistes, sexistes et homophobes. Nous avons passé deux heures à tout nettoyer pour sauver ce qui pouvait l'être encore. Je ne comprends pas. Alexandre avait raison, on dirait que notre action exacerbe les tensions. Ça me révolte, ce genre de truc. En quoi ça dérange qu'on demande aux gens de tolérer leur prochain, à défaut de l'accepter ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 1er mars 2011

Je t'ai déjà parlé, fidèle journal, du syndrome du preux chevalier ? La dernière fois, ça remonte à un bail, si l'on excepte l'incident au ski. Quand j'ai sauvé Matthis des griffes des dealers. J'ai du mal à imaginer qu'à l'époque, j'ai voulu sortir avec lui pour prouver je ne sais quoi à je ne sais qui. Il faut dire que je pensais alors que je n'aurais jamais aucune chance avec Alexandre. Que je n'aurais même pas dû éprouver ce que je ressentais alors pour lui.

Bref, cette fois c'était lui, le preux chevalier et moi, la demoiselle en détresse. Heureusement qu'il est venu me chercher après les cours. Je passe souvent par cette petite sortie à l'arrière. Avantage : elle est peu encombrée. Inconvénient : elle est peu fréquentée. Aussi quand je suis tombée sur quatre mecs à casquette sous capuche (parfait pour dissimuler le visage), j'ai tout de suite flairé l'embrouille. Quand le premier a demandé « C'est toi, la copine de Karim ? », je courais déjà. J'ai commencé à flipper sérieux quand j'ai entendu les autres abrutis démarrer derrière moi. Les faits divers, ça n'arrive pas qu'aux autres. Dans la panique, je n'ai pas vu la voiture d'Alexandre garée le long du trottoir. Quand il a ouvert la portière pour s'interposer entre moi et mes poursuivants, j'ai hurlé avant de le reconnaître. De son éternel ton nonchalant, il a demandé aux crétins de service si, en attendant la police qu'il venait d'appeler, ils préféreraient se casser ou plutôt qu'il leur casse la gueule. L'un d'eux a tenté de le frapper, mais il s'est fait recevoir de telle façon que les autres ont filé sans demandé leur reste. Les jambes tremblantes, je me suis effondrée dans ses bras. Il m'a serrée contre lui à m'étouffer. J'attendais la suite. Les « je te l'avais bien dit », les « abandonne ». Rien. Il caressé doucement ma joue avant de demander :

« Je t'emmène au restaurant ? Il me semble que tu as mérité un petit remontant. »

J'ai secoué la tête, cramponnée à sa chemise. Je rêvais d'un tout autre genre de remontant, du type qui n'impliquait pas de vêtements entre nous, sans oser le dire à voix haute. J'ai levé la tête, posé mes lèvres dans son cou en une supplication muette. Ses mains sont remonté dans mon dos tandis que son bassin s'avancait à la rencontre du mien.

« D'accord, je te ramène à la maison », a-t-il dit d'une voix un peu rauque.

Quant à la suite, elle n'est jamais mentionnée dans les histoires de chevalerie.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 mars 2011

Alexandre a pris l'habitude de venir me chercher à la sortie de l'université. J'ai beau lui dire que je suis parfaitement capable de me défendre seule, mes problèmes de la dernière fois ne me rendent pas très crédible. D'autant que je ne proteste pas trop fort non plus. J'aime bien quand il s'inquiète un peu pour moi. Et je dois avouer qu'il est plus agréable de rentrer en voiture qu'en transports en commun. Surtout si je peux en profiter pour caresser la cuisse du conducteur. À l'abri des regards, il ne s'en plaint pas.

Il faudrait que je me décide à prendre des cours de conduite, un de ces jours. Mais comme je ne suis pas près de pouvoir me payer une voiture, je ne suis pas pressée. Quant au scooter, aussi bien Alexandre que maman piqueraient une crise de nerfs s'ils me voyaient sur un engin pareil. Sur certains points, ils s'accordent parfaitement. Surtout quand il s'agit de me traiter comme une môme de cinq ans.

En parlant de maman, je crois qu'elle a rencontré quelqu'un. La dernière fois que je l'ai vue, elle a glissé des allusions qui laissent penser que... Ce serait bien pour elle. Maintenant que je vis chez Alexandre, elle se retrouve toute seule. D'un autre côté, j'appréhende un peu la future rencontre. J'ai du mal à imaginer ma mère avec un autre homme que mon père. Sans doute n'ai-je pas complètement fait mon deuil. Je me suis contentée d'enfouir la douleur sous des couches d'autres préoccupations, sans que la plaie ne cicatrise tout à fait. Finalement, ma mère s'en sort mieux que moi.

Journal d'Ariane Senchat, 20 mars 2011

Hier, c'était la fête de fiançailles de Sonia, dans un patelin paumé de la campagne. Avantage : son fiancé étant le fils du maire, ils ont pu disposer de la salle des fêtes, une bâtisse d'un beige hideux et d'une forme improbable, plantée au milieu de champs de maïs. Alexandre a finalement accepté de m'accompagner. Connaissant Sonia, j'imagine qu'elle avait briefé tout le monde pour que ça se passe bien. Au besoin en menaçant de mettre son pied au derrière du premier qui oserait une remarque ou un regard déplacé. Nous ne sommes pas amies pour rien.

Misha est venu aussi, avec son compagnon. À ma grande surprise, le psychopathe s'est très bien entendu avec Alexandre. Je suppose qu'entre un traducteur et un professeur de littérature, on doit trouver des sujets de conversation communs. Ça n'a pas empêché ledit psychopathe de me fusiller du regard chaque fois que j'ai discuté avec Misha. Je me demande s'il admettra un jour que je n'en veux pas à la vertu de son petit copain. Il y a longtemps que j'ai laissé tomber l'affaire. Il faut dire qu'Alexandre n'a rien fait pour arranger les choses, avec ses blagues idiotes à notre sujet. Peut-il comprendre qu'il y a des sujets sur lesquels il ne faut pas plaisanter ? Je commence à en douter. Sonia prétend qu'il s'agit d'un mécanisme de défense : tourner en ridicule les craintes de l'adversaire, afin de l'empêcher de riposter. Vu la réaction du psychopathe, à mon avis, c'est raté.

Comme dans toutes les fêtes, il est arrivé un moment où la musique a invité tout le monde à danser. Le centre de la salle s'est vidé avant de se remplir de nouveau de couples. J'ai lancé un coup d'œil à Alexandre, soudain très absorbé par la contemplation de corbeaux dans le champ voisin. S'il croyait que j'allais abandonner pour si peu, il en est resté pour ses frais. J'ai enlacé sa taille de mes bras et posé mon front sur son épaule.

« Tu m'invites ? ai-je quémanté.

– Je n'aime pas danser.

– Moi, si.

– Et pourquoi devrions-nous suivre tes goûts au lieu des miens ? »

L'indignation m'a suffoquée comme un baquet d'eau froide. C'était la première fois qu'il me reprochait de me montrer égoïste. Qu'il ait raison sur le fond ne faisait que décupler ma colère. J'ai ouvert les bras pour désigner la salle.

« Tout le monde danse !

– Je n'ai pas le même âge que *tout le monde*. »

Toujours la même fixette. J'ai fulminé :

« L'âge, c'est dans la tête. Ne cherche pas des excuses au fait que tu ne sais pas t'amuser.

– Pardon d'être aussi rasoir, a-t-il répondu sur le ton de l'ironie.

– Laisse tomber. Je vais chercher quelqu'un d'autre. »

J'ai pivoté sur mes talons, décidée à me jeter à la tête du premier venu.

« Comme le soir du Nouvel An ? »

Je me suis figée dans mon élan. Jamais nous n'avions reparlé de ce que je lui avais avoué à l'hôpital. J'avais cru qu'il avait oublié. J'aurais dû savoir qu'il n'oublie jamais rien. Depuis combien de temps remâche-t-il sa rancœur ? À quel point ce qui demeure pour moi un incident le plonge, lui, dans l'insécurité ? Pourquoi est-ce que je n'arrive jamais à comprendre ce qu'il veut vraiment ? Je suis revenue vers lui.

« Je veux juste danser. Rien d'autre.

– Et t'amuser. »

Il tentait de conserver un ton léger mais je percevais l'amertume dans sa voix. J'ai balayé la salle du regard. Misha et le psychopathe se tenaient debout le long du mur opposé au nôtre. Je reconnaissais l'attitude de mon ami, bras croisés sur la poitrine, jambes serrées. Il refusait manifestement ce que l'autre lui proposait. Danser, sans doute. Entre garçons, aucune chance qu'il accepte. Qui plus est à une fête de fiançailles, ce qu'eux deux ne connaîtraient jamais. J'ai levé la tête vers Alexandre.

« Je n'aime pas tellement danser que ça. Je voulais juste être avec toi. »

Afficher notre couple aux yeux des autres. Montrer que cet homme m'appartient. Quelque chose d'un peu animal, la danse ne nous renvoie-t-elle pas à nos instincts ? Il m'a scrutée quelques secondes, puis m'a souri, de ce sourire plein de chaleur qui n'appartient qu'à lui et me fait systématiquement fondre.

« Alors viens danser. »

Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris ce qui se passait dans sa tête. Mais je n'ai pas boudé mon plaisir. J'ignorais qu'il savait danser le rock. À son mariage, il s'était cantonné à la valse. Mais le fait demeure qu'il se débrouille remarquablement bien ; j'ai eu besoin de toute ma concentration pour suivre le rythme qu'il m'imposait. Les autres danseurs ont commencé à s'écarter, à frapper dans leurs mains. Ambiance... le monde tourbillonnait autour de nous, le sang battait à mes temps, j'avais l'impression de respirer de l'oxygène pur. Au dernier accord, il m'a fait tourner sur moi-même et m'a serrée contre lui en m'embrassant. Quelques personnes ont applaudi. Je planais complètement. J'ai caressé sa nuque et il a lâché mes lèvres pour me souffler :

« Je t'aime. »

J'aurais pu mourir de bonheur. Il ne m'a plus quittée de toute la soirée. Nous avons dansé plusieurs fois ensemble, quoique plus sagement que la première. Sonia nous a charriés. Au lieu de la fusiller du regard, complètement perdue dans mon rêve en sucre rose, je me suis contentée de lui tirer la langue. Le bien-être me grisait plus sûrement que le champagne. Je ne me souviens plus de rien de la fête, uniquement de son regard sur moi. Nous sommes rentrés tard et fatigués, mais pas suffisamment pour ne pas faire l'amour, longuement, tendrement. Une journée parfaite en tous points !

Juste avant de s'endormir, il m'a serrée contre lui et m'a embrassée dans le cou en murmurant si bas que j'ai presque cru l'avoir rêvé :

« Ne me quitte pas. »

Pour ça, aucun risque.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 20 avril 2011

« Qu'est-ce que tu veux faire pour le week-end de Pâques ? »

J'ai relevé le nez de mon cahier, surprise.

« C'est bien la première fois que tu me poses la question », ai-je fait remarquer, avant de me mordre la lèvre.

Il faudra quand même que j'apprenne à réfléchir avant de parler, un de ces jours. Au lieu de se fâcher, Alexandre est venu s'asseoir sur le canapé à côté de moi et m'a ébouriffé les cheveux avant de rire devant mon regard noir. Je déteste me coiffer. Autant que mes cheveux restent en place une fois brossés. Sans compter que le paternalisme de ce geste m'agace. Pour me venger, je l'ai embrassé à la sauvage, jusqu'à ce qu'il me cède et m'enlace pour une étreinte qui n'avait plus rien d'innocent. Il m'a relâchée avec un soupir avant d'appuyer son front contre ma poitrine.

« Désolé, Ariane. Je n'ai pas ton âge, ni ta volonté. J'ai du mal à assumer la façon dont les autres perçoivent notre couple. »

Mon cœur a battu plus fort à la mention du mot « couple ». J'ai caressé sa nuque à petites touches.

« Tu préférerais que je parte ?

– Bien sûr que non. Laisse-moi juste un peu de temps, d'accord ?

– Ça fait plus de six mois que nous vivons ensemble.

– *Seulement* six mois.

– Moins qu'avec Cassandra. »

Une fois de plus, j'avais parlé sans réfléchir. Je me suis raidie et j'ai tenté de me dégager avant qu'il ne me repousse. Il m'a retenue, m'attrapant le menton pour m'obliger à le regarder.

« Cassandra constituait un choix raisonnable et raisonné. Tu es l'exact opposé.

– Quoi ?

– Une folie. »

Mes lèvres se sont étirées dans un sourire diabolique.

« Je te rends fou ? »

Il m'a serrée plus fort contre lui, une main au creux de mes reins. Je sentais son érection à travers la toile de son pantalon, son souffle chaud dans mon décolleté.

« Tu veux que je te montre de quelle façon ? a-t-il demandé en remontant mon t-shirt.

– Oui... »

Mes mains débouclaient déjà sa ceinture. L'amour n'est jamais aussi bon qu'à l'impromptu sur un canapé en milieu d'après-midi. Surtout quand il s'accompagne de mots doux. Ça, je n'en aurai jamais assez. Alexandre le sait trop bien, il s'amuse à me taquiner, en me les soufflant à l'oreille en même temps qu'il me caresse, jusqu'à ce que je ne sache plus lequel des deux m'excite le plus.

« Alors, tu veux aller où ? » a-t-il repris alors que nous étions enroulés l'un contre l'autre dans une couverture, sur ce fameux canapé.

Si nos invités savaient ce que nous faisons dessus, ils n'oseraient jamais s'y asseoir.

« Si tu poses la question, pas chez tes parents... », ai-je répondu.

Il a ri, puis repris d'un ton sérieux :

« Ils finiront bien par s'habituer à toi, à force. »

Et moi à eux. Après tout, ils ont tout de même élevé l'homme que j'aime. Surprenant qu'il soit aussi gentil quand on connaît sa famille. Sans doute qu'il est exceptionnel. Même si ses hésitations me blessent, c'est sans doute un moindre prix à payer. Puis il a raison : avec le temps, tout s'arrangera.

« Tu aimerais aller à l'étranger ? Londres, Madrid, Rome... ? » a-t-il ajouté.

J'ai ouvert de grands yeux. Sérieux ?

« J'adorerais, mais... »

Mais ça coûte une fortune.

« Alors dis-moi simplement où tu veux aller, a-t-il continué.

– Je ne peux pas...

– Quoi ? »

Il a appuyé son front contre le mien.

« S'il s'agit encore de ces bêtises de "je ne veux pas que tu m'entretiennes" et assimilés, ne te prends pas la tête. Tu me payeras la maison de retraite quand je serai un vieux croulant.

– Comme ça, tu me crées une dette pour que je reste avec toi jusqu'à la retraite. Pas bête.

– Je plaisantais.

– Pourquoi ? J'ai bien l'intention d'être encore avec toi dans cinquante ans. À part ça, j'aimerais bien aller à Madrid.

– Tes désirs sont des ordres. Je m'occupe des réservations demain. »

Puisque je peux tout t'avouer, cher journal, je dois reconnaître qu'effectivement, j'ai toujours du mal avec l'idée qu'il paye pour mes dépenses. Autant que lui avec celle d'avoir une compagne quinze ans

plus jeune, je suppose. À chacun ses névroses. Mais je me soigne ! J'ai bien l'intention d'ailleurs de profiter de ce week-end au maximum.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 24 avril 2011

Madrid ! Devant moi, un palais de cristal. Tout autour, des jardins fleuris. Ne dirait-on pas un conte de fées ? Mon prince charmant se repose sur une prairie ensoleillée. Les yeux clos, il paraît beaucoup plus jeune. Une fille, tout à l'heure, a ralenti à notre hauteur pour mieux le regarder. J'ai réussi à me maîtriser suffisamment pour ne pas lui envoyer une poignée de gravier. La jalousie est un vilain défaut. J'écris d'une main tandis que de l'autre, je caresse la sienne, posée sur ma cuisse. Pas de retenue ici, pas de souci du regard des gens. Nous ne sommes que de simples touristes et nous nous moquons de leur opinion, même si le serveur à midi hésitait à me prendre pour sa fille. J'ai mal aux pieds, mais rien que pour le plaisir de marcher main dans la main avec lui, j'irais au bout du monde. Même si la perspective du bain chaud suivi d'un massage amélioré qui m'attend à l'hôtel aide à ma motivation. Alexandre veut visiter tout ce qui est indiqué dans le guide touristique. Je le laisse faire, enveloppée dans ma petite bulle de bonheur. Tout ce qu'il veut, pourvu que nous restions ensemble. Il photographie les monuments ; moi, je capture les moments d'intimité, au restaurant, sur un banc public ou comme à présent, au jardin. Nous rions de la stupidité des pigeons. Je crois que je ne l'ai jamais vu aussi authentiquement détendu. C'est un peu comme un voyage de noces.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 avril 2011

J'ai osé ! J'ai prétexté que je voulais me reposer pendant qu'il visitait je ne sais quel musée poussiéreux, et au lieu de rester sagement sur mon banc, j'ai filé chez le bijoutier. Heureusement que dans les grandes villes, tout est ouvert le dimanche. L'état de mes finances ne me permettait pas d'acquérir des merveilles ; j'ai choisi deux anneaux en or très simples, identiques. J'avais relevé sa taille sur son alliance de mariage avant de partir (je n'arrive pas à croire qu'il l'ait gardée ; et j'ai résisté de justesse à la tentation de la balancer dans les toilettes). Ils m'ont coûté une fortune, le prix de l'espoir : pour le passé, quand je n'imaginai pas qu'il puisse m'aimer, et pour le futur, le vœu que notre relation dure longtemps.

Je les lui ai offerts ce soir, à la fin du repas. Ambiance feutrée, très romantique, dans le restaurant. Nous avons même une bougie sur la table, dans un petit verre rouge. Alexandre a regardé la boîte, stupéfait.

« Tu n'aurais pas dû, Ariane.

– C'est juste un souvenir », ai-je répondu en feignant l'indifférence.

En principe, c'est le garçon qui doit offrir les anneaux à la fille. Mais moi et les principes... Puis, si j'avais attendu après lui, j'attendrais encore. Il a pris le plus grand des deux anneaux pour le passer à son doigt.

« Tu le porteras ? »

Il a tendu la main, s'est emparé de la mienne pour enfiler le second anneau à mon annulaire gauche. Comme un vrai. Puis il a répondu :

« Tous les jours. »

C'est *presque* comme si nous étions mariés, non ? Des anneaux, un voyage de noces... Cet après-

midi, j'ai jeté une pièce de monnaie dans une fontaine, comme une touriste idiote, en souhaitant que ce bonheur dure toujours.

Épisode 15 : Les liens du sang

Journal d'Ariane Senchat, 12 mai 2011

Le séjour à Madrid m'avait convaincue que tout était acquis, qu'il n'y avait plus d'obstacles. Grave erreur. Les obstacles existeront toujours, dès que l'on sort de la norme pour une raison ou une autre. Maman a appelé tout à l'heure.

« Tu viens dimanche ? J'aimerais te présenter quelqu'un. »

J'ai souri, mais la phrase suivante m'a fait l'effet d'un seau d'eau froide en pleine figure.

« S'il te plaît, j'aimerais que tu viennes seule. »

J'ai suffoqué avant de demander :

« Pourquoi ? »

– C'est un peu... compliqué, tu comprends. Je préfère commencer doucement pour une première rencontre.

– Doucement ? Tu as honte que je vive avec un homme plus âgé ? Ou c'est parce que nous ne sommes pas mariés ?

– Mais non, pas du tout, a-t-elle protesté.

– Alors je viens avec Alexandre ou pas du tout.

– Ariane, sois un peu raisonnable. C'est important pour moi.

– Pour moi aussi, maman. Je ne suis peut-être pas mariée avec Alexandre, mais nous formons malgré tout un couple. Si ton nouveau copain n'est pas capable de l'admettre, tant pis.

– Tu ne fais aucun effort. »

Adieu le soutien maternel ! Moi qui croyais qu'elle acceptait la situation... Je me fourrais le doigt dans l'œil. Que survienne un regard extérieur et les préjugés rappiquent au galop. Je lui ai raccroché au nez avant d'aller réclamer un câlin à Alexandre. Pas dupe, il m'a vite tiré les vers du nez.

« Ne sois pas si dure envers ta mère. La situation est inhabituelle, il faut en convenir.

– Juste parce que nous avons quelques années de différence ?

– Qui suffisent à certains pour déduire que je suis un pervers porté sur les jeunes filles en fleur, ou que tu es une lolita prête à tout pourvu qu'on t'entretienne, au choix. »

Le cynisme de la remarque m'a laissée sans voix. Bon, il n'avait pas tort sur le fond. Certains se font peut-être des films de ce genre, comme le con de l'autre jour, au restaurant. Je me fous de leur opinion. En revanche, ce qui me dérangeait, c'était la note amère dans sa voix. Comme s'il partageait ce point de vue sans vouloir l'avouer.

« Et toi, ça te dérange ? »

– Ce que pensent les autres ? Nous ne pouvons pas agir comme s'ils n'existaient pas.

– Donc, tu penses que nous devrions nous séparer, pour nous conformer à la règle ?

– Ariane... »

Il a passé la main dans mes cheveux. Pour une fois, je ne me suis pas débattue, même si je déteste ce genre de geste paternaliste. J'avais trop besoin de sa chaleur, de sentir l'artère de son cou battre sous mes lèvres. Il a mordillé délicatement le lobe de mon oreille.

« Tu tires toujours des conclusions hâtives.

– Je n’aime pas les non-dits.

– Tu ne connais pas le sens du mot concession, surtout. Je suppose que ça fait partie de ton charme. »

Incapable de décider s’il s’agissait ou non d’un compliment, j’ai glissé mes mains sous sa chemise, cherchant à travers notre étreinte physique à chasser l’incertitude qui me minait le moral. Il m’a embrassée avec fièvre avant de me porter sur le lit. Quoi qu’en pense ma mère, je ne renoncerai jamais à ces moments.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 6 juin 2011

Les examens de fin d’année approchent. Encore un an et j’aurai fini mes études. J’ai hâte ! De gagner ma vie, de pouvoir, à mon tour, gâter un peu mon homme. Nous sommes retournés voir ses parents une fois : l’atmosphère affiche toujours « grand frais ». Surtout lorsqu’ils ont remarqué nos anneaux, que je me suis fait un plaisir d’exhiber. Alexandre a changé de tactique : plutôt que de rester sagement loin de moi, histoire de ne pas choquer ses parents, il a saisi chaque occasion de me tenir la main, la taille, ou de m’embrasser. Je dois reconnaître que je préfère largement cette option... même si elle n’a pas tout à fait eu les résultats escomptés. Je me demande combien de temps ils mettront pour s’y faire. Mais Alexandre a raison : ce n’est qu’à force de nous voir ensemble qu’ils s’habitueront. Même si ça nous coûte un week-end pourri de temps à autre.

Quant à ma mère, nous l’avons revue une fois également, seule. Ni elle ni moi ne voulons céder sur les présentations, aussi le jeu peut se poursuivre longtemps. À certains moments, j’ai l’impression d’être devenue tout à fait orpheline. Heureusement que nous avons tout de même dans notre entourage des gens qui nous acceptent sans se poser de questions, comme Sonia, Misha, Hélène et Noah...

Alexandre travaille sur les sujets des examens de littérature tandis que je potasse le programme de droit — que je mémorise sans aucun problème, comme chaque année. Avoir une tête bien faite présente tout de même certains avantages.

Alexandre, qui lit par-dessus mon épaule, bien qu’il sache pertinemment que j’ai ça en horreur, me dit qu’il n’y a pas que ma tête qui soit bien faite. J’avoue, les séances de piscine en sa compagnie commencent à porter leurs fruits : j’ai pris quelques centimètres depuis notre première rencontre, même si je crois qu’il me faut d’ores et déjà abandonner l’idée de rattraper un jour ma sœur. Réflexion de l’intéressé : « Tu es bien plus mignonne comme ça. » Typiquement le genre de choses qui me donne envie de lui sauter dessus. D’ailleurs, je crois que j’ai besoin d’une pause dans mes révisions.

* * *

Journal d’Ariane Senchat, 8 juin 2011

Dispute. Il y avait longtemps. Le sujet n’est pas nouveau : le syndicat, une fois de plus. Je ne participe pas très activement. Surtout, j’évite de suivre Karim dans ses délires, mais je soutiens toujours leur action. Un grand défilé est organisé pour demain sur le thème de la lutte contre les inégalités. Pourquoi n’y irai-je pas ? Réponse d’Alexandre : c’est dangereux, il y a toujours des voyous qui profitent de ce genre de manifestations pour se livrer au banditisme, je prendrai un mauvais coup etc. Finalement, après discussion et dispute, conclusion d’Alexandre : je n’en fais jamais qu’à ma tête. Il a donc dormi sur le canapé.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 9 juin 2011

J'ai du mal à tenir mon stylo. Ça fait un mal de chien, mais je n'arrive pas à écrire de la main gauche. Alexandre avait raison, une fois de plus. Nous avons tout eu dans la manifestation : des contestataires, des petits casseurs cherchant à semer le trouble pour pouvoir perpétrer leurs forfaits, puis des hooligans venus juste pour en découdre. Avec mon bol habituel, je suis tombée sur les derniers. J'ai bien tenté de me défendre, mais des poings contre des battes de baseball, ça ne fait pas le poids. Bilan des courses : un poignet cassé, trois côtes fêlées, des hématomes un peu partout. Et encore, j'ai eu de la chance de ne pas être touchée au visage. Karim a le nez cassé, ce n'est pas beau à voir.

Alexandre tire une tête de dix pieds de long. Il ne supporte pas de me voir blessée. Il est vrai que j'ai un peu trop fréquenté l'hôpital, ces derniers temps. Mais j'ai refusé de lui promettre de ne plus recommencer. Si je faisais ça, cela signifierait que les hooligans ont gagné. Je me refuse à laisser la victoire à ces primates.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 9 juin 2011

Ma mère est passée. Au lieu de me reconforter comme toute mère normale, elle m'a demandé quand j'arrêterais de chercher les ennuis.

« Je pensais qu'au moins, tu te calmerais, une fois casée.

– Et moi, je pensais que tu ne me considérais pas comme casée. »

La douleur ne m'incite guère à la pondération. Non que je me montre d'ordinaire très tempérée, mais là, je bats des records. Elle a pincé les lèvres comme à chaque fois que nous avons une discussion et qu'elle sent qu'elle ne va pas avoir le dessus. C'est-à-dire, quasiment tout le temps depuis que j'ai deux ans.

« Peut-être que si ton couple fonctionnait mieux, tu ne ressentirais pas ce besoin de défi permanent.

– Je refuse de discuter de mon couple avec toi. »

Le mal était déjà fait. Je me moque des suppositions de ma mère comme de ma première paire de chaussettes, mais Alexandre, qui écoutait sans rien dire, rumine déjà. Je sens que je ne tarderai pas à payer le prix de cette réflexion, et tout ce que je pourrai dire n'y changera rien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 juin 2011

Enfin, les examens sont derrière moi. À la rentrée prochaine, j'entame ma dernière année, et ensuite, le grand saut dans la vie professionnelle. À supposer que je trouve un poste sans spécialisation : mes notes constituent un bon argument, ma ténacité fera le reste, j'espère. Comme je le craignais, Alexandre s'est replié sur lui-même au prétexte des examens à préparer et maintenant, des corrections de copies. Je parie que dans un coin de sa tête, il garde la conviction que lorsque je saurai voler de mes propres ailes, je le quitterai pour quelqu'un de plus beau, plus jeune, plus n'importe quoi. Rien de ce je peux dire ne parvient à gommer cela ; il me dit qu'il me croit, mais je sens bien dans le ton de sa réponse qu'il n'est pas totalement convaincu. Je ne peux que le lui prouver, jour après jour. L'empreinte de son corps s'est tellement incrustée dans le mien, comment peut-il penser que je pourrais avoir envie d'un autre ? Le temps qui passe resserre les liens, il ne les distend pas. Je connais à présent ses petites manies, les choses qu'il aime et celles qui l'agacent. Je m'y suis adaptée, du moins, j'essaye. Par exemple, je sais

que lorsqu'il rentre avec un paquet de copies à corriger, il est inutile de lui demander quoi que ce soit. De son côté, il a accepté le fait que je ne peux réviser qu'en musique, même si ça lui semble aberrant. Je lui prépare ses tartines bien grillées, il me sert mon jus d'orange glacé. Il sait que s'il prend la douche après moi, il faut d'abord tourner le robinet d'eau froide sous peine de mourir ébouillanté. Et j'ai appris à ranger mes vêtements qui traînent, pour ne pas les retrouver au fond du lave-linge juste le jour où j'en ai besoin. Je rapporte aussi les livres que j'emprunte dans la bibliothèque, il place ma confiture au réfrigérateur — et cela, bien qu'il ait tenté un nombre incalculable de fois de me démontrer que c'était inutile. Ce sont peut-être des détails, mais qui créent entre nous des milliers de petits liens. Je sais quand il faut le laisser tranquille, et lui me propose un massage quand il me sent épuisée, ou me prépare mon plat préféré s'il sait que j'aurai une journée chargée. C'est ça, l'amour, non ?

En attendant, nous avons bien mérité quelques vacances. Rien de très exotique : cette fois, nous partons à la montagne. Il paraît que c'est bon pour mon asthme. C'est surtout excellent pour le moral d'un certain professeur de ma connaissance, qui n'aime rien tant que d'arpenter les sentiers le sac au dos. Moi, ce que je préfère dans la randonnée, ce sont les pauses. Mais bon, si ça peut le rendre heureux... Espérons qu'avec mon bol habituel, je ne me casse rien. On vient juste de me retirer le plâtre au poignet, ce serait dommage.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 20 juillet 2011

C'est le grand départ ! J'ai beau être consciente d'avoir de la chance de ne pas être obligée de travailler au McDo pour me faire de l'argent de poche, je ne peux plus voir la bibliothèque en peinture. Même la perspective de parcourir les sentiers escarpés de la montagne me semble préférable à celle de rester confinée une seconde de plus dans cet endroit poussiéreux. Alexandre en profite pour me suggérer une fois encore d'abandonner. Son salaire suffit certes à payer le loyer, les dépenses quotidiennes et même le superflu, mais c'est une question de principe.

Traditionnelle tournée familiale avant de partir. L'avantage de la famille d'Alexandre, c'est qu'en été, ça rafraîchit. On pourrait couper l'atmosphère en petits cubes pour en faire des glaçons. Mais il a raison, on s'habitue. Ils ont fini par nous installer dans la même chambre, ça leur évite de nous voir trop circuler de l'une à l'autre dans les couloirs. Il n'y a pas de petite victoire.

Puis nous avons fait la connaissance de Sébastien, le nouvel amoureux de ma mère. Après des semaines de tergiversation et de préparation du terrain, elle a enfin cédé. Tout s'est très bien passé. Je ne sais pas pourquoi elle flippait autant. Sébastien s'est montré très poli, voire agréable. Après, peut-être qu'il cache bien son jeu, mais en tout cas, il n'a fait aucune réflexion au sujet de notre couple. La conversation a roulé sur des sujets généraux ne portant pas à la polémique. Ça me fait toujours bizarre de penser qu'il va peut-être devenir mon beau-père, mais si maman est heureuse comme ça, pourquoi pas. Ce n'est pas comme si je devais vivre avec lui au quotidien.

Mais la grande nouvelle, c'est que Cassandra est à nouveau enceinte ! Prévu pour novembre, dans quatre mois, donc. Pour le père, mystère. Comme elle n'est ni mariée ni même en couple, je me dis qu'il doit y avoir une histoire pas nette là-dessous, mais je ne tiens pas particulièrement à la connaître. Elle a l'air mieux, pourtant, plus détendue, plus sereine. L'effet de la maternité ? Ce qui m'a fait peur, c'est de voir un éclair de tristesse passer sur le visage d'Alexandre. Ça n'a duré qu'un instant, suffisant pour me rappeler que moi, je ne pourrai jamais lui en donner. Il y a toujours l'adoption, mais ce n'est pas pareil. Puis je ne me vois pas avec un enfant. Quand j'aurai fini mes études, que je me serai installée dans la vie active, peut-être... Ou alors je me cherche juste des excuses parce que je ne veux personne entre lui et moi, pas même un gosse. Je n'ose pas aborder le sujet avec lui. Il tournerait probablement la chose à la

plaisanterie, me traiterai de gamine, ou encore partirai dans l'une de ces longues périodes de bouderie dont il a le secret. Non. Je suis pour la paix des ménages, pas besoin de gâcher nos vacances.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 1^{er} août 2011

L'année prochaine, c'est moi qui choisis notre destination. Crois-moi, ce ne sera pas la montagne ! Je reconnais que je respire bien, ici. Alexandre adore. Comment un type qui fume un paquet de clopes par jour peut avoir autant de souffle pour la randonnée, c'est une énigme. Je peine à le suivre. J'ai beau incriminer l'asthme, la raison en tient davantage à mon manque de forme physique. Vexant si l'on prend en considération nos âges respectifs.

Je ne fantasme pas du tout sur le fait de faire l'amour au milieu des herbes sauvages, sous le ciel bleu et tout ça. C'est peut-être très romantique en littérature, mais en vrai, tu as des trucs piquants qui te rentrent dans le dos, des trucs rampants qui s'insinuent dans tes vêtements, et des moustiques assoiffés de sang qui en profitent pour te dévorer les fesses. Je préfère de loin notre lit. Mais que ne ferait-on pas pour plaire à celui qu'on aime...

* * *

Journal d'Ariane Senchat 3 août 2011

La nuit, il n'y a aucun bruit, aucune lumière. C'est flippant. Alexandre prétend que ça change de la ville, où tu ne peux même pas voir les étoiles à cause de la luminosité, que le silence est reposant. Je le trouve étouffant. Il rit en disant que je suis un pur produit de l'ère moderne, puis se moque de moi parce que je n'ose pas aller seule aux toilettes la nuit. La dernière fois, j'ai trouvé une sauterelle énorme sur le rebord de la cuvette. Je n'y peux rien si je déteste les insectes. Surtout ceux plus gros que ma main.

Ceci dit, je dispose d'un remède très efficace contre les peurs nocturnes : faire l'amour, encore et encore, jusqu'à être tellement épuisée que je m'endors d'une masse pour ne me réveiller qu'au milieu de la matinée. Quand le soleil brille et qu'Alexandre a préparé le petit déjeuner. J'aurais tort de me priver, il ne semble pas se plaindre du traitement, même s'il me traite d'obsédée. Pourtant, je te jure que ce n'est pas moi qui ai inventé ce truc avec la confiture de myrtilles. D'abord, ça colle ; ensuite, ça tâche les draps. Même si je dois reconnaître que sur le moment, c'était très excitant. J'ai eu l'impression qu'il y avait deux fois plus d'étoiles dans le ciel que d'habitude. Je ne l'ai même pas empêché de recommencer avec le miel. Tant qu'il s'occupe de la lessive...

J'aime bien le voir s'agiter pendant que je bouquine, en fait. Même si j'évite de lui faire remarquer que ça fait très femme au foyer : la dernière fois, il l'a plutôt mal pris. Il faut ménager la fierté du mâle... Si je ne fais rien, c'est parce que je suis très malhabile de mes dix doigts, tout le monde le sait. Puis c'est de sa faute si j'ai des courbatures partout, alors qu'il assume !

Dans quelques minutes, je ferai semblant de m'être endormie sur mon livre (les grands arrêts de la jurisprudence administrative, il y a de quoi). Il viendra me l'ôter délicatement des mains, effleurant au passage mes paupières closes d'un baiser. Autant j'adore nos corps à corps nocturnes, autant cette petite marque de tendresse me fait fondre. Je suis irrécupérable.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 23 août 2011

Je vais la tuer. Je vais vraiment, vraiment la tuer ! Comment est-ce qu'elle a seulement osé lancer cette suggestion ? Ma chère, chère sœur. Qui vient de se ramener, la bouche en cœur, pour demander à mon amant s'il ne voulait pas être le père de son bébé. J'en reste sans voix, tiens. Il paraît donc qu'elle entretient une liaison avec un homme marié, ce qui lui convient très bien parce qu'elle ne veut pas s'engager. Mais du coup, forcément, il ne peut pas reconnaître le bébé. Alors pourquoi Alexandre ne le ferait pas ? Oui, c'est vrai, pourquoi ? Après tout, ils ne sont que divorcés, c'est un détail, on va pas pinailler pour des broutilles. Comme ça, le bébé aurait quelque chose qui ressemble vaguement à une famille. Et des années de psychanalyse devant lui pour démêler tout ça.

« Je vous le laisserai de temps en temps, ce sera aussi le vôtre », a renchéri l'intrigante.

J'ai l'impression qu'elle ne fait pas très bien la différence entre un bébé et un ordinateur portable. Pauvre gosse. Il n'est pas, mais alors là, absolument pas question d'accepter ce genre de marché foireux ! J'ai prévenu Alexandre, après avoir mis l'autre folle à la porte, que s'il me fait un coup pareil, je me barre. Et ce crétin hésite, putain ! S'il veut un gosse à ce point, on peut adopter. J'ai dit que je n'y tenais pas particulièrement, mais bon, je peux faire un effort. Je ferais n'importe quoi pour lui, mais je ne le partagerai pas avec Cassandra. Pas. Moyen.

Je ne me suis pas gênée pour dire ce que je pensais à ma pute de sœur. Tu sais ce qu'elle m'a répondu ?

« Ce n'est pas ma faute si tu n'es pas capable de lui faire d'enfant. »

Je le savais, je le savais, qu'un jour où l'autre elle chercherait à le récupérer. J'avoue que le coup du bébé est particulièrement efficace : bien joué, grande sœur. C'est pas vrai, ça allait pourtant bien, ces derniers temps. J'y croyais, moi, qu'on avait réussi à dépasser tout ça, que notre couple était solide. Et voilà qu'un bébé, même pas encore né, parvient à le remettre en question. Franchement, j'en ai ras-le-bol. Cette fois, si ça casse, je passe l'éponge. Marre de toujours me retrouver à recoller les morceaux. Passé un certain stade, la réparation devient impossible. Il avait peur que je le quitte pour quelqu'un d'autre ? Il fait tout pour m'y pousser. Ma mère dirait sans doute que je ne me montre pas assez conciliante, mais ça, personne ne peut l'accepter. Choisis, Alexandre. Et choisis bien.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 30 août 2011

Bon, eh bien, c'est clair, au moins. Il accepte. Je me casse. Fin de la discussion. Je me fous des « ne te conduis pas comme une enfant » et autres « pense à l'avenir de ce même ». Je me fous de savoir que c'est précisément ce qu'attendait Cassandra, que je lui laisse une ouverture large comme un boulevard pour ses manœuvres même pas subtiles. Je me fous d'avoir mal, et je me fous de mes rêves. C'est fini.

Je m'interdis désormais d'espérer quoi que ce soit. Je ne crois pas que je pourrai jamais m'empêcher de l'aimer, mais tant pis. J'apprendrai à composer avec. Je rencontrerai d'autres personnes. En me forçant un peu, peut-être même que je pourrai vivre avec quelqu'un d'autre. Ce ne sera pas pareil, mais ça peut marcher, d'une autre façon. Je vais demander une chambre universitaire en urgence, pour cette année. Je trouverai bien une combine. Pour l'instant, je squatte chez maman, mais elle n'est pas trop ravie que je m'incruste dans sa toute nouvelle vie de couple. Je gêne. Si je pouvais changer de ville, mieux, de pays, ce serait l'idéal. Il y a un programme d'échange avec l'Australie à l'université, il me semble. Je vais m'intéresser à la question. Ce qu'il me faut, c'est recommencer à zéro. Changer de vie, d'amis, d'amour. Et ne plus jamais, jamais, jamais entendre parler de lui.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 3 septembre 2011

Ma mère me saoule. Selon elle, je me conduis comme une gamine dans cette histoire. Puisqu'il s'agit de l'enfant de ma sœur, je pourrais me montrer un peu plus compréhensive. Les liens du sang ? Qu'ils s'étouffent avec, tous ! Pourquoi devrais-je me sentir responsable des conséquences des galipettes de ma sœur ? Je me moque d'être intolérante, mal élevée, immature et tout autre charmant qualificatif dont il leur plaira de m'affubler. Non, je ne suis pas une gentille fille, et ça ne date pas d'hier.

Est-ce que ça valait la peine que je le quitte ? Est-ce qu'on aurait pu gérer la crise autrement ? Je ne sais pas. J'en ai juste marre, je crois, de ses volte-face incessantes, de ses atermoiements. Je n'en peux plus, voilà la vérité. Je suis au bout du rouleau. Le quitter, c'est préserver le dernier lambeau de fierté qu'il me reste. Nous ne parvenons qu'à nous faire souffrir inutilement. À peine avons-nous trouvé une forme d'équilibre que tout bascule de nouveau. Peut-être que c'est moi, après tout. Je ne suis pas assez souple, je ne parviens pas à accepter les compromis. Mais merde ! Un gosse, c'est quelque chose d'important, tout de même, c'est une décision qui doit se prendre à deux, dans un couple. Le fait que Cassandra n'ait posé la question qu'à Alexandre prouve simplement que c'est une salope. Le fait que lui ait pensé pouvoir se passer de mon avis prouve qu'il ne nous considère pas comme un couple. Et ça, c'est juste insupportable.

Il va regretter, sans doute. D'ici quelques jours, quelques semaines ou quelques mois, il reviendra la tête basse, me dire qu'il avait tort, qu'il renonce au projet, me supplier de reprendre comme avant. Mais au fond, il restera persuadé qu'il aurait dû s'occuper de ce gosse. Il m'en voudra de l'en avoir empêché. Et ce sera le début de la fin. Alors autant couper tout de suite, franc et net. Ça fait plus mal sur le moment, mais ça cicatrisera plus vite que si nous passons des mois à nous déchirer.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 13 septembre 2011

Que deviendrais-je sans Sonia ? Elle connaît la gestionnaire des chambres universitaires, de sorte que j'ai pu en obtenir une in extremis. Un petit miracle. Sonia a été surprise d'apprendre ma séparation, mais grâce lui soient rendues, elle n'a émis aucun commentaire. Voilà ce que j'appelle une vraie amie. Misha m'a invitée au cinéma pour me reconforter. Ce qui a marché jusqu'à ce qu'il m'explique que c'était normal, pour un homme, de vouloir fonder une famille. J'aurais sans doute dû lui demander le pourquoi de la réflexion. Parce que pour lui, ça ne va pas être simple non plus. Je me suis contentée de vomir la rage qui m'habite toujours. Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir une famille ? On ne peut pas vivre heureux hors du schéma classique deux parents, deux enfants, un pavillon en banlieue et un chien ? Je m'en passais très bien, moi. Je nous voyais vieillir côte à côte, profiter de la vie, nous suffire l'un à l'autre. Il faut croire que je suis une exception. Mais j'espérais qu'Alexandre m'accepterait telle que je suis. La réalité a hélas fini par nous rattraper.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 14 septembre 2011

Comme prévu, Alexandre s'est pointé hier en disant que puisque c'était aussi important pour moi, il renonçait à reconnaître le bébé. Même pas quinze jours, record battu. Je l'ai envoyé balader. Je lui ai sorti des horreurs. Que je ne l'aimais plus de toute façon, qu'il avait raison, que je serais mieux avec quelqu'un de mon âge, qu'il n'avait qu'à retourner avec Cassandra ou faire ce qu'il voudrait, je m'en

fichais. Je ne sais plus quoi, encore. Je voulais lui faire mal, qu'il comprenne qu'il n'y avait pas de retour possible. J'ai failli craquer lorsque je l'ai vu devenir livide. Sa bouche a tremblé, mais il a réussi à se maîtriser et m'a répondu d'une voix sans expression :

« C'est bon, j'ai compris. Je ne viendrai plus t'embêter. »

Puis il est parti sans se retourner. J'ai claqué la porte et je me suis ruée sur mon lit pour sangloter. J'ai encore la tête douloureuse d'avoir trop pleuré. Combien de larmes devrai-je encore verser avant que la source ne se tarisse définitivement ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat 16 septembre 2011

Karim insiste pour que je sorte davantage, à présent que je suis libre comme l'air. Aurait-il des arrière-pensées ? La façon dont j'ai accueilli sa suggestion a dû les lui ôter. Je ne veux voir personne.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 2 octobre 2011

Le plus dur, ce sont les dimanches. La semaine, je m'occupe la tête avec mes cours. Le samedi, je travaille. Mais le dimanche, je suis seule, pour la première fois de ma vie. J'ai vécu chez mes parents, après chez Cassandra et Alexandre, puis avec mes colocataires, puis chez ma mère et enfin, avec Alexandre. Ici, personne. Quand les autres chambres restent inoccupées, le silence qui règne dans le bâtiment me noue le ventre. J'ai l'impression que les murs de ma chambre se rapprochent pour m'écraser. Alors, même si ça me fait mal, je me repasse le film des jours heureux, de ces heures passées à réviser la tête sur ses genoux, de nos parties d'échecs, de nos conversations, de nos caresses.

Je ne vais pas voir ma mère, de peur de tomber sur Cassandra. Quant à Sonia, la voir nager en plein bonheur conjugal me déprime. La seule parade que j'ai trouvée, c'est le club, le samedi soir. La musique est si forte qu'elle me remplit la tête. Au moins, je ne pense à rien. Avec quelques verres d'alcool, j'arrive à me détendre suffisamment pour m'amuser un peu, ou du moins pour faire semblant. Je m'arrange pour rentrer suffisamment tard pour que le dimanche, je ne me lève pas avant le milieu de l'après-midi. Toujours ça de gagné. En ce moment, j'aimerais dormir jusqu'au bout de ma vie.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 5 novembre 2011

J'ai rencontré quelqu'un, hier, au club. De dos, j'ai d'abord cru que c'était lui. Puis je me suis raisonnée : Alexandre ne mettrait jamais les pieds dans un endroit pareil. Je me suis approchée, par curiosité. Un grand brun à l'air un peu ironique, plus jeune qu'Alexandre, manifestement décidé à se bourrer la gueule. J'ai engagé la conversation, ce qui n'était pas très compliqué : l'alcool aidant, il ne demandait qu'à s'épancher. Une histoire banale, sa meuf l'a plaqué parce qu'ils avaient des conceptions de la vie trop divergentes. Ça m'a rappelé mon histoire. Nous sommes tombés d'accord qu'il valait mieux ne pas trop s'impliquer sentimentalement dans une relation. L'amour, ça ne marche qu'au cinéma. De fil en aiguille, nous en sommes venus à passer la soirée ensemble, puis à la finir au lit. C'était... ce n'était pas désagréable. Il sait s'y prendre et j'étais en manque. Oui, côté sexe, c'était bon. Puis nous sommes clairs sur le fait que nous ne cherchons ni l'un ni l'autre une relation sérieuse, alors je suppose qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien. Il ne m'a pas filé son numéro, ni moi le mien, mais nous nous

reverrons probablement au club. Je pourrais trouver mon compte dans une relation de ce genre, je crois. Pas de prise de tête, pas d'engagement, pas de complications. Juste un peu d'exercice physique et de détente entre adultes. C'est tout ce dont j'ai besoin en ce moment.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 29 novembre 2011

Je le savais ! Je te l'avais dit, j'en étais sûre. J'aimerais bien pouvoir prétendre que ça ne me touche pas, mais lorsque maman m'a annoncé la nouvelle, j'ai eu toute les peines du monde à me retenir de lancer le téléphone contre le mur. Je me suis contentée de lui raccrocher au nez. Désolée, tu parles ! Elle n'attendait que ça depuis le départ. Qu'elle profite bien de sa petite famille idéale, surtout, parce qu'en ce qui me concerne, elle ne l'aura jamais.

J'ai enfilé mes chaussures et mon blouson, j'ai marché jusqu'à chez Guy, le mec du club. Heureusement, il était seul. J'ai tendu les bras et je lui ai demandé de me baiser. Il n'a pas posé de questions, il m'a donné ce que je voulais. Juste une nuit de sexe, pour oublier. Pour me sentir un peu vivante, malgré tout. Au petit matin, je n'ai pas pu m'empêcher de lâcher tout bas ce qui me rongait.

« Il retourne vivre avec elle. »

Guy n'a pas répondu, il m'a juste serrée contre lui. Fraternellement. Il sait ce que ça fait, lui aussi. Je crois qu'il est tout aussi incapable de tourner la page que moi. Deux malheurs additionnés peuvent-ils faire un bonheur ? Ce serait trop facile. Nous ne vivons pas dans une équation mathématique, hélas ! Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous apporter mutuellement un peu de réconfort, tout en sachant que ça ne suffira jamais. Enfin, j'imagine que c'est toujours mieux que rien.

Nous avons passé le reste de la journée à regarder des comédies romantiques à la télé en grignotant des tas de saletés nocives pour la santé. Nous gloussions comme des ados et j'ai souhaité avoir de nouveau treize ans. Mon père vivrait encore et je ne connaîtrais même pas Alexandre. Si je pouvais remonter le cours du temps, est-ce que je changerais ? Est-ce que j'évitais de tomber amoureuse de lui ? J'ai mal en ce moment, mais nous avons aussi vécu ensemble les meilleurs moments de ma vie. Je donnerais tout pour sentir encore sa peau contre la mienne, pour que son sourire m'accueille lorsque je rentre à la maison, pour qu'il me traite encore une fois de gamine avant de m'embrasser. Pourtant, c'est moi qui suis partie, cherchez l'erreur. J'aurais pu avoir encore tout cela, mais à quel prix ? Je ne veux pas vivre un bonheur de façade, fondé sur le déni. Peut-être que j'ai tout faux. Au stade où j'en suis, je ne suis plus certaine de grand-chose.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 25 novembre 2011

L'enfant de Cassandra (et donc, dans la version officielle, d'Alexandre) est né hier. C'est un garçon, ils l'ont appelé Adrian. Pour ce que j'en ai à fiche ! Si je suis au courant, c'est à cause de cette lettre. Je vais la coller sur la page suivante, cher journal. Des explications qui viennent trop tard, malheureusement. Dans la vraie vie, on ne peut jamais appuyer sur le bouton marche arrière.

* * *

Lettre d'Alexandre à Ariane, 24 novembre 2011

Ariane,

Il est une heure du matin, j'attends à la porte de la salle d'accouchement. Toute ma vie, j'avais imaginé une scène comme celle-ci, mais aujourd'hui, elle me laisse un goût amer. Parce que ce n'est pas la femme que j'aime qui se tient de l'autre côté de la porte, que son enfant ne sera le mien que de nom. Parce que celle que j'aime vraiment ne se trouve pas à mes côtés.

Tu n'as jamais voulu m'entendre lorsque nous abordions le sujet des enfants. Je conçois qu'à vingt ans, cela puisse sembler un peu abstrait. Quoique, moi, à vingt ans, je rêvais déjà d'être papa. Cela varie d'un individu à l'autre.

J'ai trente-sept ans, Ariane. C'est déjà très tard, pour être père. Tu me diras, à raison, que nous aurions pu adopter. Mais connais-tu les délais en matière d'adoption ? Entre deux et cinq ans. Dans trois ans, je serai trop âgé pour adopter un nourrisson. Tout ceci, en supposant bien sûr que nous passions l'enquête des services sociaux. Je ne suis pas certain qu'ils considèrent la situation d'un œil très favorable.

Alors la solution de Cassandra a beau te déplaire, elle m'offre une occasion unique d'avoir un enfant, là, tout de suite, sans que personne n'y puisse objecter quoi que ce soit. C'est ce que je t'aurais expliqué si tu m'avais laissé la moindre chance de le faire — mais non, tu t'es braquée tout de suite, tu n'as rien voulu entendre, comme d'habitude. J'aurais renoncé, si tu me l'avais demandé. Tu es ce qui compte le plus à mes yeux. Mais tu m'as dit de partir. Tu m'as dit que tu ne m'aimais plus, tu t'en souviens ? Je pourrais réciter par cœur chaque mot que tu m'as dit ce soir-là. J'en fais encore des cauchemars.

Alors oui, je suis retourné habiter avec Cassandra. Une grossesse est pénible, surtout vers la fin. Elle aura également besoin d'aide les premiers temps avec notre enfant. Non, je ne couche pas avec elle. Je crois que c'est bien la dernière chose qu'elle a en tête, ces temps-ci. Il n'y a eu personne, depuis toi.

Pour la dernière fois, s'il te plaît, je te demande d'essayer de comprendre. Nous aurions dû en discuter davantage, j'en suis conscient. Quoi qu'il arrive, désormais, cet enfant sera le mien aux yeux de la loi. Est-ce que cela doit m'empêcher de t'aimer ? Je m'en occuperai, tu sais. Il ne sera jamais un fardeau pour toi, je te le promets.

C'est ma dernière tentative. Si tu ne veux pas, si tout est déjà perdu, tant pis. Je ne t'importunerai plus. Mais s'il reste encore la moindre chance, s'il te plaît, réponds-moi.

Je t'aime.

Alexandre.

* * *

Je ne répondrai pas. Peut-être que c'est ma faute, je ne sais pas. Sans doute. Ai-je vraiment refusé de l'écouter ? Peut-être. J'ai toujours considéré le sujet des enfants comme une bombe, qui m'a finalement explosé à la figure. Bien fait pour moi. Il m'aime, prétend-il, je l'aime aussi, encore. Mais cela ne suffit plus. J'ai perdu mes illusions d'enfant du début, lorsque je croyais que l'amour pouvait abattre des montagnes. C'est faux. Mon père répétait toujours « quand on veut, on peut ». Tu parles. Il voulait vivre, mais il est mort. S'il suffisait de vouloir pour guérir, ça se saurait. S'il suffisait de s'aimer pour surmonter toutes les difficultés, il n'y aurait pas autant de divorces.

Je suis fatiguée de me battre contre des moulins à vents. Tous ces petits détails qui forgeaient notre vie quotidienne n'ont pas tenu trente secondes lorsqu'une question vraiment importante a fait son

apparition. Je suis lâche sans doute, mais j'opte pour la fuite. J'ai besoin de respirer, dans tous les sens du terme.

Alexandre a eu l'habileté de ne pas insister sur mes liens génétique avec le bébé. Il devait se douter que cela suffirait à me braquer. Notre supposée parenté me laisse d'une indifférence abyssale. Ils doivent avoir raison, tous ceux qui prétendent que je ne suis pas normale. Je n'ai même pas envie de le voir. Je n'irai pas, tant pis si ma mère me traite de gamine égoïste, tant pis si Sonia me reproche de fuir.

J'en ai marre des histoires compliquées. Ça aurait été tellement plus simple que je tombe amoureuse d'un mec comme Guy, mais voilà, j'ai beau faire, et même coucher avec lui, je n'arrive pas à le voir autrement que comme un copain. Sans compter que quoi qu'il en dise, il est toujours accro à son ex. Je pleure en écrivant, c'est pathétique. Vivement que je me casse loin de ce merdier !

Épisode 16 : Des cioux lointains

Journal d'Ariane Senchat 13 décembre 2011

On commence à parler des dossiers pour partir à l'étranger. Il faut s'y prendre tôt. Je veux partir ! Avec mes résultats, je n'ai pas trop de souci à me faire, contrairement à Misha. Ça m'a un peu épatée qu'il veuille partir aussi, il n'est pas vraiment du genre aventurier. Il paraît qu'il a besoin de prendre un peu de recul. J'imagine la tête du psychopathe, tiens... Pour l'instant, Misha ne lui a rien dit, il attend de savoir s'il est pris. J'ai proposé de l'aider à bosser ses cours d'anglais, ça ne va pas être du luxe. Sonia m'a dit, texto, que je me comportais comme une petite conne et comme une lâche. Je lui ai répondu de me lâcher les baskets, ce qu'elle a très bien fait. Tant pis. Ça me fait quand même une boule dans le ventre quand je la croise dans les couloirs et qu'elle m'ignore. Quatre ans d'amitié ne s'effacent pas d'un coup de chiffon sur une ardoise, juste parce qu'elle n'est pas d'accord avec les choix que j'ai faits. Misha dit qu'elle reviendra quand elle aura fini de bouder. Trop tard, je serai déjà loin. Mes motivations profondes pour partir à l'étranger sont sûrement très mauvaises, je le reconnais. Pas du genre que je marquerai sur le dossier. Chagrin d'amour, ça fait moins sérieux que désir de connaître une culture étrangère. Pourtant, combien de cœurs brisés dans les échanges ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat 25 décembre 2011

J'ai passé Noël sous la couette à regarder des dessins animés, le téléphone éteint pour ne pas subir les assauts maternels. Rien à fiche de la famille. Je ne veux pas voir Cassandra, je ne veux pas voir son même, et surtout, je ne veux pas voir Alexandre. Même si lui ne sera pas là, ma mère me l'a certifié. Il rentre dans sa famille qui, j'imagine, doit être aux anges. Pensez, il s'est enfin libéré de l'emprise de la lolita diabolique pour rentrer dans le rang, avec en prime un enfant pour assurer la descendance. Merveilleux !

D'abord, je connais plein de personnes qui détestent les fêtes de fin d'année parce que ça leur renvoie en pleine gueule qu'elles, elles sont seules. Le bonheur obligatoire tarifé à dix euros le bonnet rouge à pompon, ça finit par gonfler. J'ai mauvais esprit, je sais. C'est sans doute pour ça que je me retrouve seule, n'est-ce pas ?

Journal d'Ariane Senchat, 1er janvier 2012

Le problème, ce n'est pas de faire la fête. Le problème, c'est le lendemain de la fête. Trop d'alcool et trop de sexe, c'est pas bon pour la tête. Si seulement j'avais une vraie baignoire dans ma piaule plutôt que cette douche pourrie. Si seulement je n'avais pas trop mal au crâne pour dormir. Si seulement je ne me souvenais pas de chaque détail de la soirée. J'aimerais me dire que je me suis bien amusée, que j'en ai profité, mais en réalité, c'était juste glauque.

Certains friment avec ça. Les cyniques, j'en ai croisé un paquet : vive mon indépendance, le couple est une forme de servitude, très peu pour moi. Mais honnêtement, lequel d'entre eux, si on lui offrait

l'amour sur un plateau, irait vraiment le refuser ? On positive, on apprend à se forger une carapace, à frimer devant les autres, regardez-moi, je fais ce que je veux, je baise qui ça me chante, mais sous l'armure, on crève de solitude. C'est ça, la vérité. Dans quelques années, je leur ressemblerai peut-être, à ces filles qui traînent dans les boîtes le samedi en quête d'un coup d'un soir, puis passent leur dimanche à traîner devant la télé en soignant leur gueule de bois. Ça donne pas envie. Remarque, marié, père de famille en pantoufles, devant la même télé mais entouré d'une horde de mômes braillards, ça donne pas envie non plus. Je ne sais plus trop ce que je veux, en fait. Partir loin d'ici et tout recommencer à zéro me semble un bon plan, à tout prendre.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 29 janvier 2012

Sonia a enfin terminé de faire la tronche, même si elle persiste à trouver que m'enfuir à l'étranger, pour reprendre ses termes, n'est pas la meilleure façon de régler la situation. Mais pour une fois, je suis d'accord avec Misha : prendre du recul est nécessaire. Je suis consciente que plus je laisse passer du temps et s'installer une situation où Alexandre vit loin de moi, moins j'aurai de chances de le récupérer. À supposer que tel soit mon désir, ce qui n'est pas le cas pour l'instant.

Je sais que ça peut sembler bizarre, après tant de mois à clamer que je l'aimais. Mais il avait raison, comme d'habitude. J'avais seize ans lorsque je suis tombée amoureuse de lui. J'en ai vingt, à présent, et je me rends compte que j'ai très mal géré notre histoire. Cette affaire d'enfant aura servi de révélateur. Jusqu'à présent, il a constitué mon seul horizon et ma seule ambition, mais je réalise — dans la douleur — que ce n'était pas sain. Il a pourtant tenté de m'en avertir, si je veux être tout à fait honnête. Mais je ne l'ai pas écouté, trop grisée par le pouvoir que j'avais de le faire céder à mes désirs.

Si j'avais pris mes distances plus tôt, qu'est-ce que ça aurait changé ? Tous ces jours passés ensemble, toutes ces caresses échangées et tous ces mots d'amour pèseraient moins lourd. Il ne se passe pas une journée sans que je n'aie envie de courir jusque chez lui pour me jeter à son cou, pour le supplier de reprendre notre relation, comme avant, oui, comme avant. Mais je sais que ça se finirait également comme avant, dans la crise et les larmes. Je dois apprendre à grandir d'abord, ou alors je finirai comme les mecs que je croise en boîte, une éternelle adolescente, avec le plaisir immédiat pour seul principe.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 14 février 2012

C'est officiel, je hais la Saint-Valentin. Je sais que ça fait très célibataire aigrie, comme réflexion, mais les petits cœurs collés dans tous les coins soulèvent le mien. Ma boîte aux lettres débordait de cartes, quand je suis rentrée. Des mots d'amour plus ou moins drôles et plus ou moins sincères. J'ai flanqué le tout à la poubelle. Ces blaireaux de la résidence s'imaginent-ils vraiment que j'irai me jeter dans leur bras juste parce que je suis seule et qu'ils ont réussi à aligner trois lignes ailleurs que sur leur téléphone ? Dans leurs rêves. D'ailleurs, ma relation avec Guy me convient parfaitement. Pour être honnête, ce qui m'énerve le plus, c'est d'avoir trié les lettres avant de les jeter. Pas pour dénicher une éventuelle facture, non, pour voir s'il m'en avait envoyé une. Pathétique. Au stade où j'en étais, autant vérifier ma boîte mail, entre trois spams pour des sites de rencontres (j'aimerais bien savoir comment ils ont eu mon adresse) et un message de ma mère rempli de photos de bébé. Quand comprendra-t-elle que je n'en ai rien à faire ?! Naturellement, rien, absolument rien d'Alexandre. À quoi je m'attendais, d'abord ? Je lui ai clairement fait comprendre que c'était fini, il tient sa parole de ne plus m'importuner, fin de

Journal d'Ariane Senchat 2 mars 2012

C'est fini, avec Guy. Lorsque je suis arrivée hier, je me suis trouvée face à face avec une blonde décolorée qui m'a jeté un regard peu amène.

« Je te présente Tania... », a fait Guy, l'air un peu mal à l'aise.

J'ai pris mon temps pour toiser l'intruse de bas en haut. Pas mal, si on enlevait les dix couches de maquillage, qu'on rallongeait la jupe de plusieurs centimètres et qu'on relevait un peu le décolleté. Là, elle paraissait prête pour arpenter le trottoir.

« La fille qui t'a jeté ? ai-je demandé, enfonçant le clou sans scrupule.

– Eh bien...

– La seule », a répondu la blonde en me poussant légèrement en arrière.

En plus, elle empestait le patchouli. J'ai secoué la tête.

« Ah bon ? Tu étais où lorsqu'il se saoulait la gueule pour t'oublier ? »

Elle a tout de même eu la correction de paraître embarrassée.

« J'ai réfléchi.

– Fais gaffe, tu risques un claquage du cerveau. »

Guy s'est interposé. D'accord, j'avais peut-être *un peu* passé les bornes. Après tout, nous avons convenu de ne pas fourrer notre nez dans les affaires de l'autre. N'empêche, cette créature ne m'inspirait aucune confiance.

« Ariane, c'est mon choix. Je reste avec elle. »

J'ai haussé les épaules.

« Comme tu veux. Enfin, si tu te fais encore jeter, tu sais où t'adresser pour te faire consoler. »

La réflexion n'a pas plu à la blonde, qui m'a agrippée par le bras avec un cri indigné.

« Pour qui tu te prends ?

– Pour quelqu'un qui n'a pas besoin de réfléchir. »

Elle a ouvert la bouche pour répliquer quelque chose de sans doute pas très agréable, mais Guy l'a embrassée légèrement sur les lèvres pour la faire taire puis m'a dirigée vers la sortie.

« Ariane, à une prochaine fois. Au revoir. »

Il aurait aussi bien pu dire adieu, parce que vu le caractère de l'autre teigneuse, ça m'étonnerait qu'elle le laisse traîner encore au club. Pas grave. Ce n'est pas comme si nous avions eu une véritable liaison. C'est juste que... j'ai l'impression qu'il fait une erreur. Qu'il va encore y laisser des plumes. Bon sang, je le souhaiterais presque, juste pour me donner raison. Pour me prouver qu'il n'y a pas de seconde chance, aussi dur que l'on essaye. Pour me dire que oui, je fais bien de partir. Pourtant, je persiste à garder dans mon portefeuille une photo d'un passé révolu, où je souris dans les bras de quelqu'un que j'ai aimé plus que tout. Que, sans doute, j'aime encore. Au fond, je ne vaudrais pas mieux que Guy, d'où mon éclat de tout à l'heure. Je n'aime pas qu'on me renvoie à mes propres faiblesses.

Journal d'Ariane Senchat 23 mars 2012

Les dossiers d'échange sont bouclés. Verdict dans moins d'un mois. En ce qui me concerne, j'ai peu d'inquiétude à me faire. Je peux déjà demander mon visa. Je n'arrive pas à croire que cela fait déjà

presque sept mois qu'Alexandre et moi sommes séparés. Et que j'y ai survécu. Quelles que soient nos peines de cœur, la vie continue, elle n'attend personne. Je dois avancer, même si je ne suis pas certaine de la direction que je prends. Qui sait, je rencontrerai peut-être un bel Australien, là-bas, et je finirai mes jours à Sydney ? Ce qui est certain, c'est que je ne laisserai pas le poids du passé me freiner. Je veux profiter de la vie qui s'offre à moi, quoi qu'elle me réserve.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 30 juin 2012

Demain, c'est le grand départ. Je vais arriver en cours d'année en Australie, puisque là-bas, l'année universitaire commence en mars. Il va falloir s'accrocher. J'ai du mal à croire que je vais débarquer en plein hiver, avec les températures qui règnent à Paris. Ça me rafraîchira. Et puis la vérité, c'est que j'ai hâte de fuir cette vie.

Hier, je suis tombée sur Alexandre en allant voir ma mère. Bien obligée, c'était le minimum syndical avant de partir un an à l'étranger. Surtout qu'elle finance une partie du programme. J'ai une bourse, je bosserai aussi là-bas, mais le billet d'avion coûte cher.

Je ne m'attendais pas à trouver le bébé avec elle. Évidemment, elle a tenté de me le fourguer.

« Tu ne veux pas le prendre dans tes bras ? »

– Non, merci !

– Regarde, il est si mignon.

– C'est comme les chatons : adorable, chez les autres. »

Elle m'a lancé un regard ulcéré. Eh bien, quoi ? Outre que je n'aime pas les bébés en général, celui-ci m'a coûté l'amour de ma vie. Enfin, disons que c'est plus facile de l'accuser, lui, que de blâmer ma propre bêtise. Et toutes les risettes qu'il pourra m'adresser n'y changeront rien.

Je n'avais pas prévu non plus que son père viendrait le chercher. J'ai tenté de me planquer au fond du canapé lorsque j'ai reconnu sa voix, mais bien évidemment, ma mère l'a invité à entrer. Je n'ai pu éviter de le saluer.

« Ariane... »

Comment peut-on exprimer autant de choses en si peu de syllabes, je me le demande. J'ai détourné le visage pour ne pas avoir en plus à lire dans ses yeux. Ma mère, qui avait dû sentir le malaise, a commencé à babiller au sujet d'Adrian. Alexandre a pris le bébé dans ses bras. J'ai eu l'impression qu'il le tenait comme un bouclier.

« Ariane part après-demain pour l'Australie, a continué bravement ma mère, histoire d'alimenter la conversation.

– C'est bien. »

Je n'ai jamais entendu ces deux syllabes prononcées avec aussi peu de conviction.

« J'espère que l'expérience te sera profitable », a-t-il ajouté, cette fois en me regardant droit dans les yeux.

J'ai senti mes joues s'empourprer. Bien sûr qu'il ne parlait pas d'expérience professionnelle, contrairement à ce qu'a pensé ma mère. Celle-ci s'est aussitôt mise à lui vanter les avantages des études à l'étranger. Comme quoi, je lui ai bien vendu mon truc. Tandis qu'elle parlait, nous nous sommes dévorés du regard. Comme au cinéma, je pouvais lire le sous-titre : *Est-ce que tu reviendras vers moi, après ?* J'ai répondu de la même façon : *Je l'espère.* Alors il m'a souri. Son beau sourire chaud qui continue, même après des mois de séparation, à me faire fondre de l'intérieur. S'il n'avait pas eu le bébé dans ses bras, je crois que je lui aurai sauté au cou. Je me suis contentée d'une inclinaison de tête avant de prendre congé. Frustrée comme jamais.

Je savais que ce n'était pas une bonne chose de le revoir. Surtout à deux jours du départ. Mais je ne vais pas flancher, pas maintenant. Je dois le faire. Comme on dit, ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 1er juillet 2012

Cette fois, nous y sommes ! Misha s'est endormi, je ne sais pas comment il fait. Les sièges de la classe économique sont inconfortables au possible. Nous volons donc vers l'Australie, après des adieux inexistantes pour moi, difficiles pour lui. C'est son copain qui nous a conduits à l'aéroport. Je dois dire que je pensais qu'il prendrait beaucoup plus mal la chose, mais il a affirmé que Misha a le droit de faire ses propres expériences. (Aurait-il subi un lavage de cerveau ?) Bon, il m'a quand même demandé de garder un œil sur lui durant notre séjour là-bas. On ne se refait pas. Garder un œil sur lui, tu parles ! S'il veut s'enfiler tous les mecs de la résidence universitaire, ce n'est pas moi qui vais l'en empêcher. Je ne suis pas flic. Puis l'amour, c'est aussi une question de confiance. On ne peut pas dire à quelqu'un « vas-y, fais tes expériences » et par derrière, veiller à ce qu'il ne dévie pas de la route qu'on lui a tracée. Il faut savoir prendre le risque de perdre.

Quant à moi, je suis libre comme l'air. Personne ne m'attend, ni n'espère rien de moi. C'est une sensation à la fois grisante et un peu effrayante. Certes, il reste le poids des souvenirs. Parfois il m'entraîne vers l'arrière, quand je me remémore Alexandre. D'autres fois, il me pousse en avant, lorsque je me rends compte que pour beaucoup de choses, je n'ai fait que me conformer à ce que d'autres, notamment mes parents, ont désiré pour moi. J'ai toujours eu des facilités : c'est certes un atout, mais lorsqu'on ne sait pas dans quel sens les diriger, c'est un peu comme de conduire une Ferrari pour aller faire ses courses à l'épicerie en bas de la rue. Même cette année à l'étranger, je l'ai décidée par défaut, plus pour fuir que pour construire. Mais à présent que j'y suis, je compte bien en tirer profit pour reprendre les rênes de ma vie en main.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 7 juillet 2012

Nous voilà installés. Les chambres de la cité universitaire ressemblent à des cages à lapin, mais la vue sur la baie est magnifique. Mon premier geste au réveil consiste à tirer les rideaux pour profiter du panorama. Malgré le froid, un grand soleil brille depuis notre arrivée. Le contraste est presque trop violent pour mon humeur. Ironique, n'est-ce pas ? Je suis censée partir libre de toute entrave vers un avenir radieux, tandis que Misha laisse derrière lui son amour... et c'est moi qui déprime alors qu'il est tout joyeux de se lancer dans l'aventure. On va dire que c'est la phase d'adaptation. Dans quelques semaines, nous aurons sans doute échangé nos rôles.

Il faut dire aussi qu'il profite à fond de notre phase d'adaptation, notamment la remise à niveau en anglais, alors que j'en ai moins besoin. Cela me laisse plus de loisir pour gamberger. Lorsque nous nous promenons dans les rues, comme par réflexe, je me demande ce qu'Alexandre penserait de telle ou telle chose. Je me dis qu'il aurait adoré assister à un concert à l'Opéra. J'irai avec Misha, mais ce n'est pas la même chose.

Il faut dire aussi qu'ici, c'est l'hiver. Un hiver radieux et ensoleillé, pour le moment, mais glacial. Passer de l'été étouffant de Paris au froid soleil austral en quelques heures constitue un choc pour l'organisme humain. C'est certainement pour ça que j'ai envie de faire demi-tour, d'aller me réfugier

entre les bras d'Alexandre, et de ne plus jamais en partir. Je revois son sourire, avant mon départ. Lequel me réchauffe plus que le soleil. Je ne sais pas si je dois espérer qu'il m'attende. Je voulais l'oublier, commencer une nouvelle vie ici. Je ne dois donc pas laisser le mal du pays me perturber.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 14 juillet 2012

Les cours reprennent lundi. Heureusement, ça m'occupera l'esprit. J'ai hâte de rencontrer les étudiants australiens, actuellement en vacances. Nous retrouver uniquement entre étrangers a quelque chose d'un peu irréel. Les étudiants viennent de tous les horizons. Misha rame toujours autant en anglais et reste scotché à moi pour que je lui serve de traducteur. Je sens qu'il va rapidement m'énerver. De plus, ce n'est pas lui rendre service ; il doit apprendre à se débrouiller un peu tout seul.

Je continue à consulter mes mails, par habitude. J'y réponds rarement. Sonia m'écrit plusieurs fois par jour, tout ce qui lui passe par la tête, de la couleur de ses sandales à son stage de voile. Ma mère ne parle que d'Adrian, ses messages partent directement à la poubelle. Même Guy m'écrit, je ne me souvenais pas lui avoir laissé mon adresse. Apparemment, il file le parfait amour avec sa blonde... pour l'instant. Karim semble bien parti pour se lancer dans la politique. Quant à Alexandre... je ne peux pas croire qu'il m'écrive. Certes, ses messages sont des copiés-collés de ceux de ma mère. S'il croit que de cette façon, je vais accepter le même, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate. Je devrais les balancer à la corbeille sans les ouvrir, comme ceux de ma mère, mais je craque toujours. Pour retrouver une tournure de phrase, une allusion voilée à un passé commun, un trait d'humour familial, tous ces petits détails qui n'ont su me retenir et qui font pourtant que, même loin de lui, je ne peux m'empêcher de l'aimer encore.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 2 septembre 2012

Le programme de droit international me semble passionnant. Nous avons eu la liste des modules aujourd'hui : je compte bien en valider un maximum. Misha s'en tient à l'anglais (vaste programme, pour lui...) et aux droits de la propriété intellectuelle. Nous ne serons donc pas beaucoup ensemble en cours. Tant mieux : pas que je ne l'apprécie pas, mais j'ai envie de voir de nouvelles têtes.

J'ai sympathisé avec un étudiant australien de ma résidence, Willy, lors du pot d'accueil. Tout le monde semblait faire un concours de qui boirait le plus vite et qui parlerait le plus fort. Lui se tenait derrière une plante verte, plongé dans un bouquin. Partant du principe que quelqu'un qui préfère lire plutôt que de se bourrer la gueule ne pouvait qu'avoir bon fond, j'ai entamé la conversation. Nous avons passé le reste de la soirée à discuter, abrités du reste du monde dans un buisson. Ce type est brillant. Et, ce qui ne gâche rien, super mignon : métis aborigène, avec des yeux verts et des cheveux d'un brun doré, plutôt costaud. Les filles tombent comme des mouches, mais il ne semble pas s'y intéresser. J'espère qu'il ne s'agit pas d'un Misha bis.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 13 octobre 2012

Willy a proposé de m'emmener dans sa famille le week-end prochain. J'ai à peine hésité. L'outback, c'est un autre univers, presque une autre planète ! Puis j'aime bien Willy. Il ne prend jamais rien au

sérieux. En un sens, il ressemble à Alexandre... Sauf que chez Alexandre, ce n'est qu'une surface. Alors que pour Willy, la décontraction constitue le fond de son caractère. Des fois, cela m'agace, parce que certaines choses méritent tout de même d'être prises en considération. Mais pour l'instant, ça me convient parfaitement : pas de prise de tête, pas d'engagement, et demain sera un autre jour.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 16 octobre 2012

La famille de Willy est vraiment cool. J'ai été accueillie à bras ouverts dans une ferme bourrée à craquer d'humains et d'animaux divers et variés. Les parents n'ont pas tiqué quand Willy leur a annoncé que faute de place, je dormirais dans sa chambre — sur un matelas pneumatique. Tu ne croiras jamais combien ils ont de matelas gonflables stockés dans une remise. De quoi loger une armée. Personne ne nous a demandé de comptes ni posé de questions indiscrettes.

C'est agréable de ne pas avoir à se surveiller sans cesse. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi libre. À l'université, il y a le regard des autres étudiants, et Misha, autrement appelé « la voix de ma conscience ». Quand je pense que c'est moi qui suis censée le surveiller, c'est vraiment le monde à l'envers. C'est lui qui me rappelle sans cesse qu'il y a quelqu'un qui m'attend à Paris et que je ne dois pas jouer avec le feu. D'où tient-il cela ? Pas de moi, en tout cas, et je ne vois pas Alexandre s'abaisser à lui demander ce service. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien promis à personne, et je compte bien profiter de mon séjour pour m'amuser, n'en déplaise à Misha.

Enfin, s'amuser... Autour de la ferme, le bush : rien ni personne à des kilomètres à la ronde, à l'exception des moutons. Quand on vient d'un pays où l'espace vital est compté, au moins dans les villes, l'impression est étrange. Dire que je me plaignais du silence à la montagne ! Pourtant, la civilisation n'était pas loin. Ici, on se sent perdu et en même temps, grisé par l'immensité de l'espace. C'est un peu comme plonger en pleine mer. Pour venir, nous avons pris un tout petit avion : de ma place, je pouvais voir la cabine de pilotage et je reconnais que j'ai un peu flippé au moment de l'atterrissage. L'aventure !

Willy a tellement de frères et sœurs et assimilés (je m'y perds un peu dans les relations entre les uns et les autres) que je n'arrive plus à les compter. J'ai donné un coup de main pour m'occuper des plus petits, comme tout le monde. Avec un succès plutôt mitigé, il faut le reconnaître. Je ne sais pas comment m'adresser à un enfant. De fil en aiguille, j'en suis venue à expliquer à Willy ma situation familiale : une sœur plus âgée et ma mère, à qui je n'adressais plus la parole. Pour lui, c'est impensable, la famille est sacrée.

Après le repas, nous sommes sortis nous promener dans l'air vif du crépuscule. La poussière rouge du bush collait à mes chaussures. Devant la ferme, un petit garçon qui ne devait pas avoir plus de deux ans jouait avec un énorme chien. Pourquoi ai-je évoqué Alexandre ? Je ne me souviens plus. Sans doute ne puis-je m'empêcher de penser à lui. J'ai déballé toute l'histoire, y compris mon incapacité à porter des enfants. Peut-être avais-je peur aussi du regard de Willy sur moi, que je sentais changer, dépasser le stade de la simple amitié. Autant mettre tout de suite les points sur les i. Il m'a écoutée sans rien dire, puis a croisé les bras sur sa poitrine pour déclarer, avec son accent traînant :

« Ah, d'accord, c'est ça.

– Ça, quoi ?

– Je me disais que tu devais avoir une histoire pas finie qui traînait.

– Comment ça, pas finie ?

– Tu t'es pas entendue quand tu parles de lui. »

J'ai tracé des signes cabalistiques du bout des doigts dans la terre rouge. Avec le ciel bleu, on se serait cru dans un film en technicolor.

« Ce n'est pas parce que j'ai encore des sentiments pour lui que ce n'est pas fini. »

D'un seul coup, ça m'a fait bizarre de parler d'Alexandre alors que je me trouvais à l'autre bout de la terre. Comme si j'avais le cœur à un endroit et la tête à un autre. J'avais un peu le vertige.

« Et lui, qu'en pense-t-il ?

– Je n'ai jamais su ce qu'il pensait.

– Je vois », a dit Willy.

Après ça, nous n'avons plus rien dit. D'autres membres de la famille sont venus nous chercher pour une partie de cartes sous la véranda et nous ne sommes pas revenus sur le sujet. Il fait trop beau, le ciel est trop pur pour se laisser hanter par de vieux fantômes.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 12 novembre 2012

C'est officiel, Misha me saoule.

« Tu couches avec Willy ? »

Je lui en pose, des questions ? En quoi ça le regarde, ce que je fais ou pas avec Willy ? Il n'est pas mon petit ami, à ce que je sache. Contrairement à Willy. Encore que, j'ai du mal à le considérer comme mon petit ami, justement. Oui, nous couchons ensemble. Et j'aime ça. Il est plutôt doué en la matière, si je peux en juger par ma courte expérience. Certes, ce n'est pas pareil qu'avec Alexandre. Parce que je ne suis pas amoureuse de Willy. Pas que je ne l'aime pas, au contraire. Simplement, je ne ressens pas pour lui l'attraction folle, irrationnelle, qui m'a poussée vers Alexandre envers et contre tout. Avec Willy, c'est naturel. Nous avons la même intelligence, le même sens de l'ironie, les mêmes centres d'intérêt. Nous ne tombons jamais à court de sujets de conversation et nous nous comprenons. Pas sur tout, sinon cela deviendrait ennuyeux. Mais sur beaucoup de choses.

« Tu vas rester avec lui ? » insiste ce boulet de Misha.

Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Peut-être. Je ne calcule pas. Je me sens bien pour l'instant, et je n'en demande pas plus.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 22 novembre 2012

Quand je disais que les rôles finiraient pas s'inverser. À présent que je vais mieux, Misha déprime. Il passe son temps à écrire de longues lettres qu'il n'ose pas poster. Je devrais les jeter dans la boîte pour lui, au moins une fois, ce serait amusant. Je connais quelqu'un qui doit mourir d'envie de les recevoir.

Pas de courrier pour moi, juste quelques mails de temps en temps que je parcours sans y porter vraiment attention. Comme je n'y réponds jamais, mes correspondants finissent par se lasser. Seule ma mère a droit à un message hebdomadaire, aussi court et neutre que possible. La liste de mes options, le travail à l'université. Le reste, je passe sous silence : Willy, mon job de serveuse dans un bar branché. Le premier m'ayant d'ailleurs fourni le second : il travaillait déjà au *Moondance* et un de ses collègues partait. Vive le piston ! Ça me change de la bibliothèque, le bar étant situé dans un quartier huppé au bord de la baie. Le soir, nous voyons défiler des hommes d'affaire en descente directe de leur gratte-ciel à la recherche d'un moment de décompression et souvent, d'une aventure d'un soir.

« Tu vas voir, m'avait dit Willy, on se fait un max de blé avec les pourboires. »

Soyons clair, je ne donne pas dans les extras, comme certains de mes collègues qui trouvent ainsi l'occasion d'arrondir joliment leurs fins de mois. Willy me suffit et inversement, au grand dam de Tom,

notre supérieur hiérarchique : il a pour philosophie de n'engager que des jolies filles et de beaux garçons pour attirer la clientèle, et ferme les yeux avec un peu trop de complaisance sur ce qui se trame derrière. Malgré ce qui ressemble fâcheusement à une forme de prostitution (et scandalise Misha, qui refuse de mettre un pied au *Moondance*), je m'entends bien avec les autres. Souvent, nous prenons un verre ensemble après la fermeture. À cette heure-là, les lumières de la ville se reflètent dans la baie. J'aime cette cité du bout du monde. Déjà presque cinq mois que je suis là. Je n'ai pas vu le temps passer.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 20 décembre 2012

Misha est rentré pour les fêtes de fin d'année. Billet d'avion première classe, il y en a qui ont de la veine... et un amant aussi riche que désespéré. Pour ma part, je n'ai pas d'argent à gaspiller dans les voyages intercontinentaux, et pas non plus une envie folle de voir ma famille. Suis-je quelqu'un d'horrible ? Quand je vois Willy avec la sienne, j'ai l'impression d'être anormale. Ceci dit, nos deux familles n'ont absolument rien en commun. Si j'avais des frères et sœurs aussi adorablement fous que les siens, je les fréquenterais sans doute avec plus d'enthousiasme.

Je vais donc passer Noël dans l'outback avec la parenté complètement déjantée de mon petit ami. Une chaleur infernale écrase la ville, je suppose que ce sera pire en plein bush. Noël en été, c'est étrange. Comme beaucoup de choses ici. À certains moments, j'adore. À d'autres, ça me remplit d'un irrépressible mal du pays. Et comme à chaque fois, le mal du pays s'accompagne d'un mal d'Alexandre. Pourquoi est-ce que je ne peux pas l'oublier ? Willy est un amoureux idéal : nous nous entendons toujours à merveille, j'adore sa famille et celle-ci m'accueille à bras ouverts. Que demander de plus ? Je dois avoir des tendances masochistes qui me poussent à aller vers ce qui me blessera inévitablement.

J'ai chargé Misha de rapporter des cadeaux à nos amis communs à Paris, et d'en déposer quelques-uns chez ma mère. Ce qu'il a bien sûr accepté : il ne refuse jamais de rendre service. Comme je l'ai déjà dit, Misha est un gentil garçon. Trop, probablement. Je lui ai acheté un koala en peluche, pour Noël. Et, sur une impulsion subite, j'en ai pris un deuxième pour Adrian. À froid, je regrette presque. Il ne faudrait pas qu'ils aillent s'imaginer que j'éprouve quelque affection que ce soit pour ce morveux qui a ruiné mon couple. Mais le koala était mignon. J'ai choisi une petite opale noire pour Sonia, une blanche pour ma mère, rien pour Cassandra — il ne faut pas exagérer non plus. Et pour Alexandre, un livre de photos de Sydney. Je dois avoir envie qu'il connaisse le pays où je vis. Quelque part loge l'espoir insensé qu'il vienne me rendre visite. C'est complètement stupide. Si j'ai bien compris, il s'occupe d'Adrian à plein temps (ma sœur n'a manifestement pas la fibre maternelle, il fallait s'en douter). Or on ne voyage pas aussi loin avec un bébé. Puis qu'aurais-je à lui dire ? Et Willy ? Ce serait un désastre et je suis idiote de caresser cette idée.

Il me reste à trouver les cadeaux pour la famille de Willy : des babioles, plus symboliques qu'autre chose, mais *beaucoup* de babioles. Mon budget déjà bien entamé va en prendre un coup, mais tant pis, c'est la fête !

* * *

Journal d'Ariane Senchat 25 décembre 2012

Joyeux Noël... Bon, d'accord, pas si joyeux que ça. J'ai eu un énorme coup de blues, on va dire. En voyant toute la famille de Willy réunie autour de la grande table, sous les acacias, au soleil éclatant de l'été, Paris m'a soudain manqué, avec ses rues noires de monde, ses enseignes tapageuses et la neige.

J'aurais voulu qu'il fasse froid, qu'il fasse nuit, porter un manteau épais et qu'Alexandre tienne ma main en se moquant des gens sortant des magasins avec une pile de paquets en équilibre dans les bras. J'aurais voulu qu'il soit là. J'ai senti une grosse boule se former dans ma gorge. J'ai repoussé mon assiette avec un mot d'excuse, puis j'ai couru me réfugier dans la chambre de Willy pour fondre en larmes, comme une idiote. Au bout d'un moment, j'ai senti des bras se refermer autour de moi, un corps se coller gentiment au mien. Willy n'a rien dit, il s'est contenté de me caresser les cheveux, jusqu'à ce que je me calme.

Quand j'ai de nouveau réussi à respirer calmement, je me suis excusée. Il m'a répondu que je n'avais pas à le faire, qu'un coup de blues, ça arrivait à tout le monde. Que ça ne devait pas être évident de passer Noël loin de sa famille. Je n'ai pas osé lui dire que ce n'était pas ma famille qui me manquait. Je doute qu'il apprécie d'entendre que je ne parviens pas à oublier mon ex, même s'il semble tout prendre à la légère.

Nous sommes redescendus au moment de l'ouverture des cadeaux, de sorte que dans l'effervescence générale, mon retour est passé inaperçu. Je ne m'attendais pas à me retrouver avec autant de paquets à ouvrir. Une vague de chaleur a chassé mon spleen.

« Commence par le mien », a conseillé Willy en me tendant un emballage oblong.

J'ai déchiré le papier dans ma hâte. À l'intérieur, une montre avec le cadran plaqué en opale. Cette pierre me fascine. On l'appelle aussi pierre de lune et elle est réputée porter malheur, particulièrement les noires. Pourtant, elle est si jolie ! J'ai sauté au cou de Willy pour le remercier et il m'a embrassée devant tout le monde. Quelqu'un a applaudi. Je me suis dégagée, le rouge aux joues, puis j'ai occupé mes mains avec le reste des paquets. Des livres, du savon, des friandises. Des petites choses, qui montrent que je suis acceptée, appréciée. Les larmes me sont montées aux yeux. Fallait-il vraiment que je parte à l'autre bout du monde pour trouver l'amour ? D'ailleurs, est-ce de l'amour, ce que j'éprouve pour Willy ? Je l'apprécie et je l'estime énormément. J'aime faire l'amour avec lui. Je me sens à ma place parmi les siens. Sa compagnie me détend. Pourtant, lorsqu'il n'est pas là, il ne me manque pas particulièrement. Pas comme Alexandre, dont l'absence continue de me ronger, avec cette impression qu'un trou noir me dévore la poitrine, aspirant tous les sentiments que je peux éprouver, les joies comme les peines. La plupart du temps, je me sens comme une coquille vide et ce n'est pas très juste pour Willy, je crois.

« Tu verras, tu finiras par t'habituer », m'a-t-il dit.

Je n'ai pas bien su s'il parlait de lui ou du pays. Peut-être des deux.

* * *

Journal d'Ariane Senchat 1er janvier 2013

Une nouvelle année commence. Je me souviens que l'an dernier, j'avais passé le réveillon au club, à draguer n'importe qui, pour oublier mon mal-être et le vide que me laissait au cœur l'absence de celui que j'aime. Aimais. Qu'importe. Celui-ci était sans conteste bien meilleur. Avec Willy, nous avons dansé sous les étoiles, au cœur du bush, nous avons plaisanté, bu en quantité raisonnable, et avant de nous coucher, nous avons fait l'amour, tendrement, sans hâte. Après, je suis restée un moment à le regarder à la lueur des étoiles (il ne ferme jamais les volets). Il m'a demandé :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Merci d'être là. »

Il a ri, s'est redressé, a passé les bras autour de ma taille, et a soufflé à mon oreille :

« *I love you.* »

J'en ai eu des frissons, malgré la température. Est-ce qu'une nouvelle histoire est vraiment possible ? Puis-je aimer de nouveau ? Puis-je oublier Alexandre ? Je ne sais pas...

Épisode 17 : Dans ses yeux

Journal d'Ariane Senchat, 6 janvier 2013

Misha est rentré, l'air épanoui et les bras chargés de paquets. De toute évidence, le psychopathe a profité des fêtes pour avancer ses pions.

« Un des éditeurs avec qui Armand travaille me propose un stage pour la rentrée, a-t-il annoncé sitôt les salutations échangées. Ils veulent se développer à l'international, alors entre l'anglais et mon option, ça colle pile-poil. Génial, non ?

– Génial. Au moins, tu as un objectif maintenant. Et Armand ?

– Il va très bien. Bien sûr, il a hâte que je rentre, et moi aussi. »

Pincez-moi, ce garçon a subi un lavage de cerveau. J'avais quitté un étudiant aussi incertain sur ses projets d'avenir que sur ses sentiments, je retrouve un jeune homme sûr de lui (jusqu'au prochain cours d'anglais, du moins) et plein de projets. Je dis respect, Armand. J'aimerais bien posséder les mêmes certitudes.

Misha m'a remis les cadeaux envoyés par ma famille et mes amis. Ma mère avait joint un gros paquet de photos d'Adrian. J'y ai jeté un œil avant de les lancer dans la poubelle, curiosité malsaine. Il a plus d'un an à présent, ce n'est plus un nourrisson. Pour la première fois, je l'ai détaillé avec attention. Un petit garçon très mignon qui ne ressemble pas du tout à sa mère. Tant mieux pour lui. J'ai compté le nombre de photos où il apparaît avec Alexandre : dix-huit sur trente-deux, contre une seule pour Cassandra. Je me demanderai toujours pourquoi elle a décidé de le garder. Juste pour récupérer son ex ? Si tel est le cas, je trouve monstrueux de jouer ainsi avec la vie d'un être humain. Alexandre, en revanche, le regarde d'une façon qui m'a serré le cœur. Tant d'amour inconditionnel... Je ne pouvais pas gagner contre un enfant. Une envie bizarre m'a chatouillé l'estomac. Celle de tenir un jour dans mes bras un tout-petit qui me regarderait avec la même adoration qu'Adrian contemple son père. Peut-être que moi aussi, j'ai commencé à changer un peu.

J'aurais rêvé que Misha me ramène des produits culinaires français, mais les lois sur l'importation en Australie sont très strictes. Adieu gâteaux, chocolat, fromage. J'ai hérité d'un livre de cuisine en guise de lot de consolation. Peut-être que je testerai quelques recettes avec Willy. Ma mère m'a envoyé des vêtements. Dommage que nous n'ayons pas la même notion de la mode. Sonia, des livres ; merci, copine. Je lis couramment l'anglais, mais je me languissais de ma langue maternelle et tout n'est pas disponible par correspondance. Je ne m'attendais pas à ce qu'Alexandre m'offre quelque chose. D'ailleurs, il n'y avait aucun nom sur le paquet, mais Misha a vendu la mèche. À l'intérieur, un bracelet tout simple en mailles argentées. Un bracelet à charmes, prévu pour y accrocher de petites breloques. D'après Misha, que je crois sur parole, c'est la grande mode du moment. Sauf que le mien ne comportait aucune breloque. S'agit-il d'une façon de me donner carte blanche pour l'avenir ? Je renonce décidément à le comprendre. J'ai passé le bracelet à mon poignet, puis je l'ai retiré. J'en ai reçu d'autres pour Noël, des complets, que je peux porter. Même celui en grains de maïs offert par l'une des petites sœurs de Willy. Ma vie est ici, désormais.

Willy m'a invitée au restaurant pour la Saint-Valentin. *So romantic...* Bizarrement, autant ça m'aurait touchée venant d'Alexandre, autant pour Willy, ça me semble ne pas coller avec son caractère. Il est tout le temps en train de plaisanter et n'est pas le dernier à traiter la Saint-Valentin de fête commerciale (tout comme moi l'an dernier), aussi son attitude me semble un peu contradictoire. Je suppose que je devrais me sentir d'autant plus flattée qu'il ait fait cet effort pour moi. Mais j'avais l'impression d'être décalée, comme souvent. Je me demande si ça me passera un jour.

Une nouvelle année scolaire commence pour les Australiens. J'ai validé mon semestre en décembre. En juin, je passerai le suivant et derrière, il va falloir me décider pour l'avenir. Willy me presse pour que j'accepte un stage dans le cabinet d'avocats qu'il vise, une firme internationale. Certains jours, j'ai envie d'accepter, de rester pour toujours au bout du monde, dans ce pays de grands espaces, de lumière et d'une certaine nonchalance. D'autres jours, Paris me manque désespérément, avec sa foule toujours pressée et son obsession pour le travail. Ici, c'est l'automne, les feuilles des arbres commencent à tomber et les jours raccourcissent, alors que là-bas, le printemps se prépare.

Après le restaurant, j'ai invité Willy à l'Opéra, à mon tour. Je ne me lasse pas de ce bâtiment étrange aux sonorités exceptionnelles. Au retour, nous avons fait l'amour. Il m'a répété « je t'aime », encore et encore. Cela me met mal à l'aise, parce que je ne peux pas lui retourner ces mots en toute sincérité. « J'essaye de t'aimer » serait plus exact — et plus blessant. Y a-t-il plus de chances pour que je finisse par lui rendre ses sentiments, si je reste ici, ou pour que ça marche avec Alexandre, si je rentre à Paris ? J'aimerais bien connaître la réponse à cette question.

Heureux les Misha qui ne connaissent pas ce genre de dilemme et reçoivent des colis aussi grands qu'eux pour la Saint-Valentin. Pour la plus grande joie de tout l'étage, qui s'est amusé à faire des paris sur son contenu. Vains, puisque l'intéressé n'a jamais voulu nous dire ce qu'il y avait à l'intérieur. Sans doute des trucs cochons.

* * *

Pourquoi je tombe toujours sur des amoureux de la marche ? C'était censé être une petite randonnée facile, histoire de profiter de la douceur de l'automne. Willy estimait honteux que je n'aie pas encore mis les pieds dans les Blue Mountains. Deux heures de train plus tard, nous voilà donc débarqués à Katoomba, une petite ville touristique. Pas vraiment la campagne profonde, la preuve : il y a même un escalier géant creusé dans la roche pour rejoindre le Scenic Railway, une sorte de chenille mécanique escaladant le flanc de la montagne. J'aurais bien arrêté là, mais Willy affirmait qu'au-delà, en direction du Ruined Castle (qui n'est pas un château mais un amas de rochers), nous aurions un meilleur point de vue. Sauf qu'un orage a surgi, venu de nulle part. En quelques minutes, on n'y voyait plus rien. Nous nous sommes abrités en hâte sous une arête rocheuse pour attendre que ça passe. La température avait brutalement chuté, je frissonnais et mes ongles prenaient une vilaine teinte bleue. Willy m'a enlevé mon blouson et a ouvert le sien pour me serrer contre lui, avant de nous recouvrir du mien. Nous entendions le tonnerre gronder au-dessus de nous, tandis que l'eau dévalait le sentier et nous éclaboussait les jambes. Pourtant, je me sentais bien dans ses bras, j'avais l'impression que rien ne pourrait m'arriver tant qu'il me tiendrait de cette façon. Je ne sais pas combien de temps l'orage a duré exactement ; une éternité de trop. J'ai sursauté à un coup de tonnerre plus fort, avec le sentiment que la foudre venait de s'abattre directement à nos pieds. Willy a resserré ses bras autour de moi et m'a murmuré à l'oreille, en français dans le texte :

« Je t'aime. »

Sans réfléchir, j'ai répondu :

« Je t'aime aussi. »

Il en est resté sans voix et moi aussi, après coup. Pourtant, c'est vrai, je l'aime. Pas de la même façon que j'aimais Alexandre, mais suffisamment, quand même, pour envisager une relation à long terme avec lui. Je n'ose pas dire, pour passer ma vie avec lui, parce que j'ai arrêté de croire qu'il y a des choses qui durent toute la vie. Je ne suis plus la fille romantique qui est tombée amoureuse de son beau-frère. La vie a passé, m'a enlevé certaines de mes illusions et en contrepartie, m'a offert quelques compensations. Comme Willy, son sourire, ses yeux clairs et sa peau brune que j'aime tellement caresser.

Un peu plus de mon amour pour Alexandre s'est dissout dans cet orage. De cette façon, petits bouts par petits bouts, je finirai bien par l'oublier. Même si c'est une partie de moi-même que je m'arrache en même temps.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 31 mars 2013

Willy a réussi une fois de plus à me surprendre. Hier soir, lorsqu'il a débarqué dans ma chambre, il brandissait deux billets d'avion aller-retour pour Paris. Départ le 28 avril. Le temps de raccrocher ma mâchoire, je lui ai demandé d'où ça sortait.

« Promotion spéciale Internet ! a-t-il annoncé triomphalement. À mille dollars l'aller-retour, fallait en profiter !

– C'est tout de même une fortune pour un budget d'étudiant, ai-je protesté.

– Bah, je me suis fait plein de fric au *Moondance*, faut bien que je le dépense.

– Pourquoi maintenant ?

– Pour profiter de la promotion.

– Je ne peux pas croire que tu envisages un aller-retour à Paris en pleine année scolaire juste parce que tu as vu une promo sur Internet. »

Il est allé à la fenêtre et m'a répondu en fixant la baie de Sydney :

« Tu sais, depuis que tu m'as dit que tu m'aimais... Je suis vachement content, si, si. Je te jure. Mais le truc, c'est que tu m'as dit ça avec seulement la moitié de ton cœur. Et j'ai envie de connaître l'autre moitié, avant qu'il ne soit trop tard.

– Trop tard pour quoi ?

– Pour faire demi-tour.

– Tu veux dire, me larguer ? Je croyais que tu m'aimais ? »

Il me tournait toujours le dos. J'ai mordu l'ongle de mon petit doigt. Mes protestations manquaient de conviction, je le sentais. Tout comme ma déclaration d'amour. Je ne parviens pas à éprouver pour lui l'intensité des sentiments que me faisait ressentir Alexandre. Mais c'est peut-être juste que je grandis. Je deviens plus pondérée.

« Je t'aime, a-t-il répondu en se tournant vers moi. Mais je crains que ce ne soit pas réciproque. Rompre maintenant sera moins douloureux. Tu sais... »

Il s'est approché de moi et a noué ses bras derrière ma taille.

« La première fois que tu m'as parlé de lui, j'ai pensé que tu ne l'oublieras jamais. Même maintenant, j'ai du mal à y croire. À la fin de cette année, nous entrerons dans la vie active. Je veux savoir si je t'aurai à mes côtés alors, ou si je dois m'attendre à ce que tu rentres un jour le retrouver. »

Il a posé la tête contre mon épaule, ses lèvres dans mon cou. Son souffle chaud me faisait frissonner.

« Je ne veux pas la moitié de ton cœur. Je veux ton cœur tout entier. »

Il a raison. J'ai toujours le cœur déchiré entre l'Australie et la France, ce n'est juste ni pour lui, ni pour Alexandre. À supposer qu'Alexandre s'en soucie. Rentrer en France constitue-t-il la meilleure façon de régler le problème ? Je ne sais pas. Peut-être que si nous attendions encore, quelques mois ou quelques années, je finirais par oublier Alexandre en douceur et par aimer Willy de tout mon cœur. Mais est-ce que je récupérerai la moitié égarée de moi-même ? C'est moins sûr.

Alors voilà, nous partons. Je lui ai remboursé mon billet, bien sûr, malgré ses protestations. Moi aussi, j'ai quelques économies, et maman a été tellement contente d'apprendre mon retour qu'elle m'a envoyé un mandat pour payer le trajet. Je verrai Alexandre, je suppose. C'est un peu l'enjeu du voyage. Rien que d'y penser, j'en tremble à l'intérieur. Sans savoir si c'est le remords, l'amour, le regret, l'envie ou autre chose encore.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 13 avril 2013

Plus le moment du départ approche, plus je me convaincs que c'est une mauvaise idée. Lâcheté, quand tu nous tiens... Misha nous accompagne : Armand lui paye le billet, même s'ils doivent se revoir moins de deux mois plus tard. Pour moi, c'est moins sûr. L'envie me tarade de rester à Sydney. Après tout, maman n'a plus besoin de moi à présent qu'elle a son homme, et mes copains vivent leurs vies. Mais ne s'agit-il pas d'une forme de fuite ? Je suis partie à l'autre bout du monde pour faire le point, prendre un nouveau départ, pourtant j'ai l'impression de tourner en rond.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 29 avril 2013

J'en ai encore la tête qui tourne. Au décalage horaire et au contraste climatique s'ajoute le choc émotionnel. Ma mère est venue nous chercher à l'aéroport, Willy et moi. Les entendre parler m'a arraché un sourire : maman est aussi mauvaise en anglais que Willy l'est en français. Ils arrivent malgré tout à se comprendre. Les compliments de Willy au sujet de Paris ont dû aider. Sébastien, le compagnon de maman, nous attendait à l'appartement avec Adrian. Alexandre assistait à une réunion tardive, et Cassandra avait mieux à faire que de s'occuper de son fils, comme d'habitude. J'ai senti l'acrimonie dans la voix de maman. Apparemment, le manque d'entrain maternel de ma sœur lui tape sur les nerfs. Fort d'un long entraînement, Willy a commencé à jouer avec le bébé qui gloussait de rire. Maman les a regardés avec attendrissement avant de se tourner vers moi :

« Ce petit, c'est ton portrait craché au même âge. »

Merci la génétique. Willy a réclamé à voir les photos avec un total sans-gêne, pour le grand bonheur de ma mère. Sébastien a eu la décence de se réfugier dans leur chambre. S'en est suivi un grand moment de solitude tandis que ma mère exhibait des clichés de moi en train de me baigner toute nue dans la mer, affublée d'une hideuse bouée canard en plastique jaune.

« Elle a raison, a commenté Willy. Adrian te ressemble, c'est dingue ! »

Voilà précisément le mot que je cherchais. Pour échapper aux commentaires, je me suis accroupie sur le tapis avec mon neveu. Ses yeux gris me donnaient l'impression de regarder dans un miroir. Flippant. Je lui ai montré comment jouer de la batterie sur la table basse avec deux petites cuillères (douce revanche contre la galerie photo). Il a rigolé en me regardant et alors... Je ne sais pas comment expliquer ça exactement. C'est comme si je l'avais reconnu. Mon cœur s'est serré violemment et une partie incontrôlée de mon esprit a pensé *mon bébé* alors que je l'attrapais pour lui faire un bisou d'esquimau. Il

faut croire que la loi du sang s'exprime parfois à voix haute. Maman a levé la tête juste au mauvais moment.

« Vous êtes trop mignons, tous les deux ! »

J'en ai eu la chair de poule. J'ai posé Adrian un peu trop vite, comme pour tenir les émotions à distance. Il s'est agrippé à ma jambe.

« Tu vois, il t'aime déjà, a commenté ma mère, ravie.

– Oui, euh... je voulais montrer la ville à Willy avant la nuit, excuse-nous. Tu viens, Willy ? »

Il m'a regardée d'un air surpris, inconscient de la tempête sous mon crâne. Pour lui, c'est normal de jouer avec un tout-petit. Pas pour moi. Cependant, il n'a pas protesté quand j'ai pris sa main. Pour me protéger de qui ?

Nous avons flâné longuement. J'ai pris plaisir à jouer les guides touristiques, puis nous avons dîné au restaurant où j'ai passé pas mal de temps à lui expliquer le menu. Cela m'a permis de reprendre mes esprits après le choc. Sur le chemin du retour, je me suis convaincue que j'avais rêvé, qu'il ne s'agissait que d'un effet secondaire du décalage horaire. Ma mère et son compagnon dormaient déjà quand nous sommes rentrés. Nous avons pris une douche, puis gagné ma chambre qui n'avait pas changé depuis mon départ, presque trois ans auparavant si je prends en compte la période passée chez Alexandre. Une éternité. Je suis surprise que Sébastien n'ait pas tenté d'y imposer sa marque. Le lit était un peu étroit pour nous deux, mais je n'avais rien contre un contact rapproché. La peau de Willy gardait le goût exotique de l'Australie, mêlé à celui du gel douche aux fleurs de cerisier que nous venions d'utiliser. Nous nous sommes caressés longtemps, comme une promesse qui n'osait s'exprimer, déjà ternie par le doute.

Willy dort, mais malgré la fatigue, je ne parviens pas à fermer l'œil. Je craignais de revoir Alexandre, je ne pensais pas que le trouble viendrait d'Adrian. Pauvre gosse qui n'a rien demandé à personne, jeté malgré lui au beau milieu d'un sac d'embrouilles. Je dois réprimer une envie irraisonnée de le protéger. Après tout, il a l'air heureux, cet enfant. Je ne dois pas projeter mes problèmes sur lui.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 mai 2013

Ce matin, l'air de rien, ma mère a proposé un pique-nique en famille dans le parc. Alexandre et Cassandra inclus. Avant que je n'aie le temps de refuser, Willy avait déjà accepté. Il comprend très bien le français, quand ça l'arrange. Nous sommes arrivés de bonne heure pour installer les couvertures et les paniers repas. Willy bavardait comme une pie tandis que je demeurais muette. Nos façons respectives de gérer le stress. Willy s'est toujours montré très tactile, mais j'ai eu l'impression qu'il forçait la dose de câlins, ce qui m'a irritée. Je ne suis pas un territoire que l'on marque.

Alexandre est arrivé une heure après avec Adrian. Il n'habite plus avec Cassandra maintenant que le petit a grandi. Il loue un appartement plus grand, avec une chambre d'enfant. Seul, à ce que j'en sais. Maman m'a dit qu'elle n'avait jamais vu autant de jouets dans une seule pièce. La faute à Cassandra, qui semble penser qu'apporter un cadeau à son fils à chaque fois qu'elle le voit compense le fait qu'elle ne s'en occupe quasiment jamais. Après tout, c'est chez Alexandre que les jouets encombrant, pas chez elle.

Aussitôt qu'Alexandre a posé Adrian, celui-ci s'est dirigé directement vers moi sur ses jambes encore chancelantes. J'ai hésité, surprise qu'il n'aille pas vers Willy, comme tout gamin normalement constitué. Trop tard : il avait déjà refermé ses bras sur mon cou, j'étais prise au piège. Je lui ai chatouillé la nuque avec une feuille pour qu'il lâche prise et il s'est roulé dans l'herbe en riant. Je l'ai imité, jusqu'à ce que j'aie la mauvaise idée de lever les yeux.

Alexandre me dévorait du regard. Inconsciente, maman babillait au sujet de la ressemblance entre

Adrian et moi tandis que son compagnon se planquait courageusement derrière son journal. Willy m'a pris la main. Je n'avais pas réalisé jusqu'alors que celle-ci était glacée. Je m'y suis cramponnée comme si je me noyais, sans pouvoir quitter Alexandre des yeux. Il a fallu que Willy pose une main sur ma nuque pour m'obliger à pivoter vers lui. Il a voulu m'embrasser, mais je me suis dégageé.

« Tu viens, Adrian, on va voir les canards ? »

À mon tour d'utiliser le petit comme bouclier. Je ne vaudrais pas mieux que les autres. J'ai saisi la menotte qu'il me tendait et nous sommes partis à pas d'escargot. Willy n'a pas tardé à me rejoindre, un bras passé autour de ma taille. Il n'a pas compris, ou feint de ne pas comprendre, quand je lui ai écrasé le pied. Quant à Alexandre, il a pris l'autre main d'Adrian, comme si celui-ci constituait un lien entre nous deux. N'importe quoi. S'il s'imagine que nous pouvons renouer comme avant, il se fourre le doigt dans l'œil. Parce que si les choses tournaient de nouveau mal, cette fois, il y aurait Adrian au milieu. L'existence de ce gosse est déjà suffisamment compliquée sans qu'on en rajoute.

Arrivé devant l'étang, Adrian a lâché ma main pour courir vers les canards, son père à ses trousses. Willy en a profité pour dire, les yeux fixés sur les volatiles :

« Tu sais, nous pourrions adopter des enfants. Autant que tu voudras. »

Il ne comprend rien. Je ne veux pas d'enfant ! Du moins, pas dans l'absolu. Adrian constitue un cas spécial. Il faut croire qu'il y a quelque chose de vrai dans cette histoire de lien du sang. Quoique, Cassandra est bien sa mère biologique, or elle ne s'en soucie pas. Quand elle est arrivée à son tour, elle a tendu à son fils un canard en plastique auquel il a à peine jeté un regard. Les vrais sont bien plus intéressants. Quant à sa mère, elle s'était déjà installée auprès de maman pour discuter.

J'ai tendu la main vers la glacière en même temps qu'Alexandre. Nos doigts se sont frôlés dans une décharge d'électricité statique. J'ai retiré la mienne comme si je m'étais brûlée. Je n'ai pas oublié la sensation de ses mains sur ma peau. Willy m'a aidée à faire le service tandis qu'Alexandre se concentrait sur son fils, bien plus intéressé par notre salade que par sa purée. Après le repas, Adrian s'est endormi sur son plaid bleu imprimé de petits moutons, blotti contre son père. Je me suis réfugiée entre les bras de Willy, mais c'est la voix d'Alexandre qui m'a bercée, cette voix chaude, un peu rauque, dont je connais chaque intonation. Nous avons discuté à mi-voix de la pluie et du beau temps, des saisons en France et en Australie. Rien de personnel. J'ai poussé un soupir, de regret ou de soulagement, quand Adrian s'est réveillé et que maman a décrété qu'il était l'heure de rentrer.

Au moment de prendre congé, alors que Willy se battait avec la glacière, Alexandre s'est avancé vers moi, Adrian dans les bras. Tandis que le petit tentait d'attraper mon pendentif en opale, il a plongé ses yeux dans les miens pour déclarer gravement :

« Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites. »

J'ai dû me retenir pour ne pas me jeter dans ses bras, serrer Adrian entre nous et lui demander de m'emmener avec lui. En me retournant, j'ai croisé le regard de Willy et j'ai compris qu'il savait à quel point j'avais frôlé la rupture. Le remords m'a tordu le ventre. Je n'aurais pas dû l'écouter. Cette rencontre n'a servi qu'à nous faire du mal à tous les trois. Il ne faut jamais réveiller les fantômes du passé.

« Nous n'aurions pas dû venir, ai-je déclaré à Willy, de retour à l'appartement.

– Je te l'ai déjà dit, si c'est pour avoir juste une moitié de ton cœur, ça ne m'intéresse pas », a-t-il répondu, les yeux assombris par un mélange de chagrin, de colère et d'anxiété.

Est-ce que je me trompe en pensant qu'en restant au loin, la rupture aurait fini par se faire en douceur ? On dit que le temps arrange tout. On dit aussi qu'on n'aime vraiment qu'une fois dans sa vie. Et il paraît que les histoires d'amour finissent mal, en général...

* * *

J'essaie de me consacrer à Willy, mais le cœur n'y est pas et il s'en rend bien compte. Aujourd'hui, nous avons emmené Adrian avec nous. Sa mère travaille, son père a cours et sa grand-mère avait un rendez-vous médical, soi-disant. En réalité, je soupçonne qu'elle l'a fait exprès pour que je me rapproche de mon neveu. Pas difficile. Je le trouve adorable, ce gamin, mais ça ne fait que compliquer les choses.

« Tu n'as jamais été comme ça avec les petits de ma famille, a remarqué Willy alors que je courais après les pigeons avec lui. C'est parce que c'est ton neveu, ou parce que c'est son fils ? »

Willy ignore qu'Alexandre n'est pas le père biologique d'Adrian. C'est un secret de famille bien gardé. J'ai réfléchi à la question tandis que nous soufflions sur un banc.

« Ni l'un ni l'autre, je crois. Simplement, je me reconnais en lui et pas seulement pour cette histoire de ressemblance physique. Du coup, je m'en veux de l'avoir snobé depuis sa naissance pour des raisons dont il n'est nullement responsable.

– Tu vas rentrer en France, après tes examens ?

– Je ne sais pas. »

Ce n'était pas la réponse qu'il souhaitait entendre. Il doit se mordre les doigts d'avoir proposé ce voyage. Mais je ne veux pas lui mentir, même pour le reconforter. Il s'est levé avec un entrain forcé.

« Tu viens, Adrian, on va faire du manège ? »

Il est monté sur le grand carrousel avec le petit, sous le prétexte fallacieux de le tenir sur son cheval. Je suis certaine qu'il ferait un père merveilleux, il est tellement à l'aise avec les enfants. Mais je ne parviens pas à m'imaginer dans les rues de Sydney avec un autre petit, qui ne ressemblerait ni à Adrian, ni à moi. C'est dans doute très égoïste de ma part et aussi stupide que ma passion pour Alexandre. Mais mon cœur écoute rarement la voix de la raison.

J'ai envie de rentrer en Australie, de retrouver une vie sans histoires, de vivre avec Willy. Et j'ai envie de rester à Paris, de voir Adrian grandir et d'aimer encore Alexandre. Seulement, on ne peut jamais tout avoir.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 6 mai 2013

J'envie la capacité de Willy à s'endormir n'importe où et dans n'importe quelles circonstances. Pour ma part, je suis certaine de ne pas arriver à fermer l'œil et de passer les dix heures de vol à ressasser mes idées noires.

Alexandre n'aurait pas dû faire ça. C'est mal et ça ne lui ressemble pas. Quant à moi, je n'aurais pas dû me laisser faire. J'étais juste partie me laver les mains avant le départ. Lorsque la porte s'est ouverte derrière moi, j'ai cru que c'était Willy. Mais Alexandre est entré, avec sur le visage une expression que je ne lui avais jamais vue. Il s'est avancé vers moi et m'a prise dans ses bras. J'aurais dû le repousser, mais mon corps m'a trahie. Il est bien trop habitué à ses baisers, à ses caresses. Je l'ai laissé m'embrasser, j'ai même ouvert la bouche dans une acceptation tacite. Est-ce que c'est parce que ça faisait si longtemps qu'il ne m'avait pas touchée ? Est-ce que c'était le risque d'être découverts ? Un goût tordu pour l'interdit, la culpabilité ? Est-ce que, tout simplement, je ne parviens pas à l'extirper de mon cœur ? Les sensations m'ont submergée au point de me faire tourner la tête. Je me suis raccrochée à son cou ; il m'a serrée contre lui, nos bassins collés l'un contre l'autre, une de ses jambes entre les miennes et ses mains sur mes fesses, exigeantes.

Je sais que si maman ne nous avait pas appelés pour le taxi, j'aurais complètement perdu pied et je l'aurais laissé me prendre comme ça, debout contre le mur carrelé. Est-ce que, parce que je n'ai pas eu le temps de consommer ma trahison, elle en est moins réelle ? Je me suis dégagée brutalement, comme si je

sortais d'une transe. Il m'a retenue par le poignet.

« Tu reviendras ?

– J'aime Willy », ai-je répondu, et j'ai claqué la porte derrière moi.

C'est la vérité. Je tiens réellement à Willy, même si en présence d'Alexandre, j'ai tendance à l'oublier. Mais si je reste toujours avec Willy et que je ne revois jamais Alexandre, ce n'est pas un réel problème. N'est-ce pas ? Alors pourquoi est-ce que j'ai l'impression qu'un poids m'écrase la poitrine et m'empêche de respirer ? Le stress, sans doute, l'air trop sec de la cabine, et...

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 8 mai 2013

Si j'avais voulu me faire remarquer, c'est réussi. Une crise d'asthme en plein vol long courrier, ce n'était pas franchement ce dont j'avais besoin. Heureusement qu'il y avait un médecin à bord, et qu'un passager avait de la Ventolin, *lui*. Mes crises se sont tellement espacées que je l'oublie les trois quarts du temps. Le temps que l'avion se pose, ça allait déjà mieux, mais Willy était blanc comme un linge. Je crois que je lui ai fichu la trouille de sa vie, même si j'ai passé mon temps à lui assurer que c'était plus impressionnant que ça n'en avait l'air. En plus, les docteurs que nous avons vus à l'hôpital en arrivant ont trouvé malin d'affirmer devant lui que c'était dû au stress, comme si je ne le savais pas déjà. Maintenant, il culpabilise de m'avoir entraînée dans ce voyage. Je ne peux quand même pas lui dire la vérité, à savoir qu'Alexandre est infiniment plus fautif que lui, dans cette histoire... et moi surtout, pour l'avoir laissé faire. Willy est trop gentil pour son propre bien. Il a insisté pour que je dorme dans sa chambre, en tout bien tout honneur, et m'oblige à me reposer pendant qu'il s'occupe de tout. Moi, je me sens affreusement coupable de ne pas l'aimer suffisamment pour parvenir à oublier Alexandre. Alexandre que j'ai volontairement blessé en lui laissant entendre le contraire. Un fiasco sur toute la ligne.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 15 mai 2013

Les pieds en l'air et la tête dans les révisions, c'est la belle vie, non ? Du moins, ça m'aide à oublier que dans un mois, j'aurai passé mes examens et que la question du retour à la maison se posera. Je n'ai toujours pas donné ma réponse pour le stage de cet été (enfin, cet hiver, australement parlant). Je crois que c'est mort, mais je pourrai toujours trouver quelque chose d'autre si je veux rester. De temps en temps, Willy me lance des coups d'œil par-dessus son bouquin. Nous ne parlons pas de l'échéance. Jamais. C'est devenu un sujet tabou entre nous. Il fait comme si de rien n'était, il rit, apparemment aussi insouciant qu'avant, mais il multiplie les petits gestes envers moi comme pour me dire « regarde comme on est bien ensemble ». Je feins de ne pas m'en apercevoir, car il m'est tout aussi insupportable de l'abandonner que de me dire que j'ai perdu Alexandre à jamais.

Le chauffage de la résidence universitaire laisse à désirer. Nous nous blottissons l'un contre l'autre sous la couette, prétexte à d'autres étreintes. Là aussi, les choses ont changé, nos rapports sont plus brutaux, avec quelque chose d'affamé qui ne s'y trouvait pas avant. Limite violents parfois, ce que je recherche inconsciemment pour me punir de ne pas savoir choisir. Parfois, je me dis que lorsque j'aurai fait mon choix, ça ira mieux. C'est l'incertitude qui me tue. Et d'autres fois, je pense que ce sera encore pire, parce qu'alors je devrai vivre avec un cœur déchiré en deux.

Tu es le seul, fidèle journal, à qui je puisse confier tout ça. Pour des raisons évidentes, je ne peux en parler à Willy. Misha plane sur son petit nuage de bonheur et ne comprend pas qu'on puisse aimer deux

personnes en même temps, lui qui a eu tant de mal à s'avouer qu'il en aimait une seule. En ce qui concerne Sonia, elle est trop loin, trop compliqué donc. Nous n'avons même pas pu nous croiser lors de mon séjour à Paris, elle était partie en vacances avec son fiancé. Ma mère s'amuse à jeter du sel sur la plaie en racontant qu'Adrian me réclame. À cet âge, ils oublient d'une semaine sur l'autre ; elle espère vraiment que je vais gober ça ?

En parlant de famille, ma sœur a finalement accepté de vendre la maison familiale. Il était temps ! Du coup, je vais me retrouver avec ma part, un petit pécule qui me permettra un bon départ dans la vie active. Il ne me reste plus qu'à choisir où je veux la démarrer, cette vie.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 juin 2013

Fini, fini, cher journal! Je t'ai un peu négligé, mais j'étais à fond dans les examens de fin de semestre. Pas si facile que ça de travailler dans une langue qui n'est pas votre langue maternelle, mais je m'en suis sortie, je crois, avec les honneurs. Et donc, ma décision est prise... roulements de tambour... Je reste en Australie. J'ai bien conscience que c'est plus par lâcheté que par véritable conviction, mais justement, faute d'une conviction bien établie, autant choisir la voie de la facilité, non ? C'est ce que je voulais, en venant ici, commencer une nouvelle vie. Allons jusqu'au bout du projet.

Willy est naturellement fou de joie. Ça me fait plaisir de le voir aussi heureux, exubérant. Comme nous n'irons finalement pas à Paris pour les vacances d'hiver, il projette de m'emmener voir la Grande Barrière de corail. Pour un peu, j'aurais presque l'impression que c'est un voyage de noces. J'ai averti ma mère que je ne rentrerais pas. Forcément, elle a râlé, mais qu'importe ? J'ai dit au revoir à Misha, qui a pris l'avion le lendemain des examens, sans même attendre les résultats. Je les lui enverrai. J'ai aussi prévenu Sonia, à charge pour elle de diffuser la nouvelle. J'ai senti un peu de nostalgie dans ses réponses, mais pas de vrai chagrin. Nous grandissons, nous quittons l'université pour entrer dans la vie active et la vie nous éloigne. Elle s'est fait de nouvelles connaissances, tout comme moi. Elle a son fiancé, commence à penser mariage, enfant... Pas comme moi. Mais avec la famille de Willy, il y a suffisamment de quoi s'occuper. Je crois que je n'ai toujours pas réussi à comprendre exactement combien il a de cousins et cousines/neveux et nièces/frères et sœurs, sans compter les oncles et tantes plus jeunes que leurs neveux et nièces, ce qui ne simplifie pas l'affaire. Aucun petit, cependant, ne m'a fait le même effet qu'Adrian. Avec le temps, peut-être...

Je n'ai pas prévenu Alexandre. Il n'y a rien à dire. Je jette directement à la corbeille les mails qui le concernent, tout comme je brûle dans l'évier sans les regarder les photos d'Adrian que ma mère m'envoie. À quoi bon ? Ressasser tout cela ne servirait qu'à me faire mal encore, à m'empêcher d'oublier. Désormais, je dois m'efforcer de regarder vers l'avenir.

Je n'avais pas déjà dit ça, il y a quelques temps ? Peu importe, cette fois j'ai choisi ma voie, et je n'en dévierai plus. Du moins, j'essaie de m'en convaincre.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 8 juillet 2013

Des manguiers immenses poussent au coin des rues. Le soir, ils se couvrent de perroquets blancs. Bien que nous soyons en hiver, le soleil brille sur les plages de sable blanc — il faut juste éviter de se baigner, à cause des méduses. Tout à l'heure, un orchestre en uniforme jouait en bord de mer. J'ai l'impression d'avoir basculé dans une dimension parallèle. Willy se montre adorable, pour ne pas

changer. Il est heureux de me faire découvrir les merveilles de son pays, mais je ne peux me défaire d'un sentiment familier de décalage. Combien de fois, en marchant dans les rues de Cairns, bordées de maisons en bois à un ou deux étages, je me suis dit que je rêvais, que j'allais me réveiller à Paris entre les bras d'Alexandre. Dans un monde plus dur, sans doute, mais tellement plus vrai. Suis-je en train de rêver ma vie ? C'est presque trop beau pour y croire, un pays où il fait toujours beau et où l'on me traite comme une princesse.

Nous avons visité une mine d'opales ; devant les traditionnelles pierres de lune au grain blanchâtre et leurs consœurs noires, je n'ai pas pu m'empêcher, une fois de plus, d'établir une comparaison avec ma vie. Paris m'apparaît dangereux, comme les opales noires (je t'ai déjà dit qu'elles étaient censées porter malheur, n'est-ce pas ?), mais tellement fascinant. J'avoue ne pas parvenir à me passionner pour les koalas, kangourous et autres bestioles exotiques dont raffolent les touristes. Même les perroquets font un boucan incroyable le soir, devant notre chambre. Quant aux crocodiles... grillés, ça rappelle vaguement le poulet.

Je me contenterais bien de passer mes journées étalée sur la plage avec un bon bouquin, mais pour faire plaisir à Willy, je le suis dans ses expéditions. Mon pire cauchemar serait de me perdre dans la jungle. On y trouve des arbres-rideaux, des arbres-frigos et toutes sortes de bestioles désagréables. Willy est très déçu que nous n'ayons pas aperçu de casoars, ces sortes d'autruches avec un casque sur la tête, mais pour ma part, je m'en passe très bien. Je n'aime pas les volatiles plus grands que moi. Sais-tu, cher journal, que chez cette espèce, ce sont les pères qui élèvent seuls les poussins ? Cette précision m'a inévitablement fait penser à quelqu'un.

Cher journal, c'est horrible : j'aime Willy, je me sens bien avec lui, et en même temps, je crève d'envie d'être avec Alexandre, de l'aider à élever Adrian alors que c'est juste impossible. Tout à l'heure, dans le minibus, nous étions à côté d'un groupe de Japonais. L'un d'eux écoutait son baladeur à fond. J'ai entendu la mélodie et stupidement, les larmes me sont montées aux yeux parce que c'était l'une des chansons préférées d'Alexandre. Je connais tellement par cœur tous ses goûts, toutes ses expressions, tout ce qui le fait rire et tout ce qui le détend, pourquoi ne puis-je être avec lui ? J'ai dit à Willy que j'avais attrapé une poussière dans l'œil, mais je ne crois pas qu'il ait été dupe. Il n'a rien dit, pourtant. Je crois qu'il s'est résigné, en dépit de ce qu'il avait dit, à n'avoir que la moitié de mon cœur. Sans doute estime-t-il, depuis notre séjour à Paris, que c'est préférable à rien du tout. Je me dis que c'est le relâchement consécutif à la fin des examens et le dépaysement qui me donnent du vague à l'âme. Cela ira mieux une fois rentrés à Sydney. Certainement.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 1^{er} août 2013

Je commence mon stage aujourd'hui. Pas dans la firme prévue au départ, celle-ci s'occupe essentiellement d'import-export. Elle a l'avantage de ne pas être située trop loin de l'université, où Willy poursuit ses études jusqu'en décembre. L'ambiance semble sympathique, la moyenne d'âge est plutôt jeune et ô surprise ! l'un de mes collègues est un client régulier du bar où je travaillais en tant qu'étudiante. Il ne s'est pas privé de me draguer, d'ailleurs, mais j'ai vite glissé que j'étais déjà en couple et fidèle. Ma vie sentimentale est suffisamment compliquée comme ça sans en rajouter.

Willy et moi avons réussi à nous trouver un studio dans un petit immeuble juste au bord de la baie. C'est un peu petit, un peu vieillot, mais le plaisir d'ouvrir nos volets sur l'océan le matin le vaut bien. Par ailleurs, le loyer n'est pas trop élevé, ce qui n'est pas un luxe : mes indemnités de stage n'atteignent pas mes émoluments de serveuse et nos économies ont été réduites à néant par les vacances. Vivement que je touche ma part d'héritage !

J'ai conscience de me montrer trop gentille, parfois, avec Willy, pour me faire pardonner le fait que je n'arrive pas à l'aimer à cent pour cent. Et d'autres fois, trop brusque pour lui faire payer le fait qu'à cause de lui, je me sens déchirée en permanence. Le pauvre a de la patience pour me supporter... Je me demande s'il va se lasser un jour, ou si c'est moi qui finirai par accepter que je ne peux pas avoir le beurre, l'argent du beurre et le sourire de la crémière.

Épisode 18 : Forget-me-not

Journal d'Ariane Senchat 5 septembre 2013

Nous sommes un cinq septembre et c'est le printemps. Je ne sais pas si je m'habituerai un jour au décalage des saisons. Peu importe. Je viens de recevoir une lettre de ma mère. J'ai brûlé les photos immédiatement sans les regarder, mais j'ai lu le courrier. Je n'aurais pas dû.

Alexandre a un cancer du poumon. Du moins, les médecins suspectent une possibilité de tumeur. Il doit passer des examens. Quel crétin ! Je lui ai dit cent fois de ne pas fumer autant, mais naturellement, il ne m'a pas écoutée. Il m'a plaquée parce qu'il voulait un enfant et à présent, cet enfant va se retrouver orphelin. Tu parles d'un gâchis !

Je sais, je vois les choses trop en noir. Willy m'a dit qu'avant de sauter aux conclusions, il fallait attendre le résultat des examens, et qu'en tout état de cause, je n'y pouvais rien. Nous nous sommes disputés. Il ne supporte pas de me voir m'inquiéter pour Alexandre. Il m'a traitée d'hystérique. Le suis-je ? Peut-être. Je n'arrive plus à raisonner logiquement dès qu'il s'agit d'Alexandre. Je me suis demandé ce que j'éprouverais si c'était Willy qui se trouvait à la place d'Alexandre, mais je n'arrive pas à l'imaginer. Willy ne fume pas, il n'est jamais malade. Et il n'a pas d'enfant.

J'aimerais tellement rentrer, voir Alexandre, me trouver à ses côtés pour l'aider dans cette épreuve, rassurer Adrian. Mais je n'ai aucun droit à le faire. Je ne suis rien pour lui. Rien du tout. Juste une ex qui lui a clairement signifié qu'elle en aimait un autre. Alors pourquoi je me soucierais de lui ? C'est bien ce que dit Willy, d'ailleurs. Revenir, ce serait avouer que je l'aime encore.

... Je l'aime encore, n'est-ce pas ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 7 septembre 2013

Je suis insupportable. Si Willy le dit, c'est sûrement vrai. Je tourne comme une lionne en cage dans l'attente des résultats des analyses. Si c'est mauvais, qu'est-ce que je fais ? Bonne question, Willy, merci de me l'avoir posée.

Je ne peux pas laisser Alexandre tout seul. Je connais sa famille, ce n'est pas vraiment le genre à assurer en cas de coup dur. Cassandra a déjà dû filer à des années-lumière. Quant à ma mère, je suppose qu'elle s'occupera d'Adrian et laissera Alexandre se débrouiller. Je ne lui connais pas d'amis proches en dehors d'Hélène, et encore, il s'agit davantage d'une relation que d'une amie. Voilà ce qu'on gagne à se montrer détaché de tout et de tout le monde. Or j'ai fait des recherches sur Internet : dans une chimiothérapie, le soutien de l'entourage est essentiel.

Sauf que si je pars, c'est fini avec Willy. Il a été très clair à ce sujet, et je ne peux pas lui en vouloir. Rien que le fait d'hésiter constitue déjà une trahison envers lui. Et Alexandre, comment le prendrait-il ? Certes, il m'a demandé de revenir quand il m'a embrassée, mais on ne renoue pas comme ça le fil d'une relation cassée. Il faudrait que nous réapprenions à vivre ensemble ; dans les circonstances actuelles, ce n'est pas facile. Sans compter que je n'ai aucune perspective d'emploi là-bas. Comment gagnerais-je ma vie ?

Quand je pense qu'il avait presque arrêté de fumer à cause de mon asthme ! Ma mère m'a dit qu'il avait repris, deux fois plus, après mon départ. Limite, c'est ma faute. Et Adrian, alors ? Le tabagisme

passif, ça ne lui dit rien, à son père ? Il ne pouvait pas faire plus attention à sa santé ? Je le déteste, mais je ne peux pas m'empêcher de l'aimer encore.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 15 septembre 2013

J'ai téléphoné à ma mère pour connaître les résultats. Elle m'a demandé pourquoi je me souciais d'Alexandre à ce point. Il est vrai que ce n'est guère cohérent avec mon attitude passée. Je me suis lâchement réfugiée derrière Adrian. On peut faire avaler n'importe quoi à ma mère du moment qu'il s'agit de son petit-fils. D'ailleurs, j'ai dû subir dix minutes de babillage au sujet du fait qu'elle était si heureuse que je me préoccupe enfin de mon neveu, pas comme ma sœur, etc. Alors que la seule chose qui m'intéressait, c'était de savoir comment se portait Alexandre.

Il va bien. Pas de cancer, juste des poumons bien encrassés par la fumée. Avec l'interdiction de fumer et une vie plus saine, tout devrait rentrer dans l'ordre. Willy avait raison finalement : je me suis inquiétée pour rien. Tout baigne. Je peux reprendre tranquillement le cours de ma vie. Alors pourquoi, d'une certaine façon, je ne peux pas m'empêcher de me sentir déçue ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 septembre 2013

J'ai reçu une lettre d'Alexandre aujourd'hui. La première depuis cette autre qu'il m'avait écrite alors en jurant que ce serait la dernière. Je l'ai jetée à la corbeille sans la lire.

Enfin, c'est ce que j'aurais dû faire. Au lieu de ça, j'ai blêmi en reconnaissant l'écriture de l'adresse et j'ai couru m'enfermer dans notre chambre sous le regard scrutateur de Willy. J'ai déchiré l'enveloppe pour me jeter sur la simple feuille qu'elle contenait, laissant de côté la photo pour plus tard.

* * *

Ariane,

Au moment où je t'écris ces lignes, je ne connais pas encore le résultat de mes examens. Peut-être que je vais mourir. Et je m'imagine que ça me donne le droit de briser la promesse que je t'avais faite avant que tu ne décides de sortir de ma vie.

Je mentirais en disant que je n'avais pas espéré que tu reviendrais, quand tu aurais pris du recul ; que tu accepterais Adrian. Quand je t'ai vue avec lui, ce printemps, j'ai cru, l'espace de quelques secondes, que tu avais compris, que tu nous rejoindrais. Mais ensuite, ce garçon s'est approché et j'ai su que j'avais espéré en vain. Tu te souviens, lorsque nous étions ensemble, je t'avais dit qu'un jour, tu me quitterais pour quelqu'un de ton âge, que c'était dans l'ordre des choses. Je n'ai jamais été aussi peu heureux d'avoir raison. J'attendais que tu mûrisses, espérant sans le croire que notre relation tiendrait jusqu'au jour où tu serais sûre de toi. Tantôt je voulais te garder tout près de moi, pour ne pas te laisser échapper, tantôt j'essayais de garder mes distances, pour ne pas avoir le cœur brisé le jour où cela arriverait. Pardon si mon attitude t'a parfois déconcertée.

J'aimerais que tu sois là, maintenant, aussi égoïste que ce soit de ma part. Parce que, tu t'en doutes, je t'aime encore, même si j'ai trop mal su te le montrer. Tout ce que je voulais, c'était une vie normale,

anonyme, standard. Ne surtout pas créer de vagues. Puis tu es arrivée dans mon existence comme une tornade et tu as tout dévasté. Ne crois pas que je t'en veuille. J'aurais pu résister, sans doute. J'aurais pu continuer à me raconter des histoires et à en raconter à Cassandra. J'aurais pu rester enfermé dans ma maison de poupées. Mais j'ai choisi de franchir le trou que tu avais percé dans mon mur pour te suivre à travers les tempêtes. J'ai eu peur parfois, mais pour le peu que ça a duré, je me suis senti vraiment vivant. J'en ai voulu plus, j'en ai voulu trop. Tu es partie. Les cyclones ne soufflent jamais éternellement.

Maintenant, ma vie est douce et calme comme un matin d'automne, sans drame et sans passion. Sans toi. Je n'arrive pas à voir le bout du chemin pourtant peut-être si proche. D'une certaine façon, je m'en sentirais presque soulagé, s'il n'y avait pas Adrian. Qui veillera sur lui, s'il devait m'arriver quelque chose ? Ton ami a l'air de quelqu'un de bien, il aime manifestement les enfants. Je suis certain que Cassandra accepterait un arrangement avec vous, si tu le désires. Tant qu'elle n'a pas à s'occuper de lui... Adrian a su trouver le chemin de ton cœur, n'est-ce pas ? Moi, je l'ai perdu, tant pis.

Si ça se trouve, je n'ai rien de grave et cette lettre te paraîtra bien mélodramatique lorsque tu la recevras. J'aimerais pouvoir prendre les choses à la légère, comme autrefois, mais on ne joue pas avec la vie d'un enfant. Si, quand tu liras ces lignes, tu sais qu'elles étaient inutiles, oublie-les. Je n'ai jamais voulu peser sur ton destin, tu as toujours été libre.

Ariane, c'est la dernière fois que je te le dis.

Je t'aime.

Sincèrement

Alexandre.

* * *

J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps jusqu'à ce que Willy vienne me chercher et se mette en colère, pleure, crie, jure qu'il allait me quitter. Je le regardais dans un état d'hébétude totale, la signification de ses paroles n'arrivait pas jusqu'à mon cerveau. J'étais ailleurs. Finalement, il a claqué la porte d'entrée, pour aller je ne sais où. Je me retrouve seule dans l'appartement, à me morfondre sur ma bêtise. J'ai vraiment tout gâché, n'est-ce pas ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 septembre 2013

Je n'ai envie de rien. Juste de me poser quelque part et de ne plus bouger. De ne plus penser. De ne plus sentir. J'aimerais devenir une statue vivante, aussi dure et insensible que la pierre. Je n'ai pas répondu à Alexandre. Il va bien, je n'ai donc plus de raison de me poser des problèmes existentiels. J'ai relu au moins dix fois sa lettre, au point que les mots sont imprimés derrière mes paupières de façon indélébile. *Je t'aime, je t'aime, je t'aime.*

Une fois que Willy a eu fini de piquer sa crise, il est revenu la tête basse, s'excusant, jurant qu'il m'aimait. Comme si je ne le savais pas déjà. Ce serait tellement plus facile si ce n'était pas le cas. Je ne sais plus où j'en suis. Enfin, si. Pour être parfaitement honnête avec moi-même, ce qui m'arrive rarement ces temps-ci, je dois reconnaître que j'ai fait une grosse connerie en quittant Alexandre. Tout ça parce

que j'ai flippé à propos d'Adrian, dont je suis la première à reconnaître à présent que c'est un gamin adorable. Pour parachever le tableau, je me suis engagée dans une nouvelle relation avec quelqu'un que j'aime aussi et que je ne veux pas faire souffrir.

La raison me dicte de rester ici. Je m'entends bien avec Willy, nous avons beaucoup de choses en commun, alors qu'avec Alexandre, nous étions dans la recherche permanente de compromis pour ne pas nous heurter. La différence d'âge, sans doute, de tempérament aussi. Puis Willy fait tout le temps attention à moi. Il peut se montrer très romantique quand il veut, alors qu'Alexandre est capable d'oublier jusqu'à mon existence lorsqu'il a du boulot. J'espère qu'il est plus responsable avec son fils. Mais mon cœur, lui, me dit tout autre chose. Je crois que je vais imiter la Belle au bois dormant, dormir cent ans, et je verrai bien qui vient me réveiller.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 2 novembre 2013

La routine, cher journal. Je commence à trouver mes marques au boulot. À la fin du mois, je saurai s'ils me proposent ou non un contrat d'embauche longue durée. Pour l'instant, ça m'a l'air plutôt bien parti. Je m'abrutis doucement dans le rythme ferry-boulot-dodo. Je travaille beaucoup, ça m'évite de penser à autre chose. Le week-end, nous faisons le ménage et les courses avant d'aller au cinéma, à l'opéra, ou flâner sur les berges, comme tous les couples du monde. Une petite vie bien ordinaire et bien tranquille. Je te néglige, cher journal, je sais. Qu'aurais-je à te raconter ? Les élans du cœur, les grandes passions, tout ce qui me poussait à me jeter sur tes pages, sont derrière moi. Je jette un regard distrait sur tout ce qui vient de France. Ce n'est plus mon monde. Du moins, je tente de m'en persuader. Je me laisse bercer par l'amour de Willy et je m'endors peu à peu à mon passé. C'est ce que je voulais, après tout.

Pourtant, depuis la lettre d'Alexandre, je réprime de plus en plus mal une envie de tout plaquer, de rentrer, et tant pis si ça doit me faire souffrir, tant pis pour la raison, tant pis pour la tranquillité. Tu sais, c'est comme quand on est tranquillement assis sur la plage, avec toutes les vaguelettes bien sages et les enfants qui font des pâtés de sable, et qu'on a brusquement envie que le vent se lève, arrache tous les parasols, chasse les familles, hurle et rugisse... On voudrait se tenir sur la plage déserte, les bras écartés, face à la tempête, pour respirer l'air agité, pour se sentir vivre, vivre enfin.

Je me souviens d'une pièce de théâtre que j'avais vue avec Alexandre : *Antigone*, de Jean Anouilh. Le vieux roi, Créon, dit à l'héroïne, Antigone : *La vie (...) est une eau que les jeunes gens laissent couler sans le savoir, entre leurs doigts ouverts. Ferme tes mains (...). Retiens-la. Tu verras, cela deviendra une petite chose dure et simple qu'on grignote, assis au soleil.* Tu vois, c'est ça, ma vie avec Willy. Le bonheur, tout simple, le soleil même quand il pleut. Mais certains jours, j'ai envie de me rebeller, comme Antigone. D'ouvrir mes doigts et de laisser l'eau recommencer à couler. De crier avec elle : *Nous sommes de ceux qui posent les questions jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il ne reste vraiment plus la petite chance d'espoir vivante, la plus petite chance d'espoir à étrangler.* Je voudrais être malheureuse pour me sentir plus vivante. Je débloque vraiment, n'est-ce pas ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 22 novembre 2013

La question qui tue :

« Tu rentres chez toi, pour Noël ? »

La réponse pour ne pas se mouiller :

« C'est ici, chez moi. »

Willy a soupiré en glissant une main dans la poche arrière de son jeans.

« Je voulais dire, dans ta famille.

– Quelle famille ?

– Ariane ! »

Oui, je sais. La famille, c'est sacré. Sauf que dans la sienne, il doit y avoir une quarantaine de personnes qui s'adorent, et dans la mienne, trois qui se détestent.

« Tu ne préfères pas passer les fêtes avec moi ? ai-je plaidé.

– Je ne veux pas que tu rompes avec ta famille pour moi.

– Ce n'est pas pour ça. Si je rentre, je ne suis pas sûre de revenir. »

Il s'est figé et m'a fixée longuement avant de répondre :

« Si c'est là tout ce que vaut ton amour pour moi, alors je n'en veux pas. »

Bang ! Une fois de plus, la porte qui claque, une fois de plus, je me retrouve seule. Je l'ai bien cherché. Je reporte sur Willy le stress qui me ronge, avec une injustice caractérisée. À croire que je fais tout pour qu'il me plaque, pour ne pas en porter la responsabilité. Ai-je mûri depuis mon arrivée, comme l'espérait Alexandre ? Je crois que non. À moins que m'en rendre compte ne constitue un premier pas.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 1^{er} décembre 2013

Willy a pris les devants : me quitter avant que je ne le quitte. Il ne supporte pas mes hésitations, tout comme jadis, je n'ai pas supporté celles d'Alexandre. Juste retour des choses ? Sous ses dehors nonchalants, il s'est révélé possessif, exigeant. Autant je me lamentais quand Alexandre ne prêtait pas suffisamment attention à moi, autant j'étouffe de ne pas pouvoir donner à Willy l'amour exclusif et inconditionnel qu'il souhaite.

J'ai téléphoné à Sonia, tellement je me sentais mal. Tant pis pour la facture, j'avais besoin d'entendre une voix de mon ancienne vie. Si elle a été surprise d'avoir de mes nouvelles après tout ce temps, elle n'en a rien montré. Selon elle, mieux vaut que je rentre régler mes comptes avec le passé. Elle n'a pas ajouté « je te l'avais bien dit », mais je sais qu'elle a toujours considéré l'Australie comme une fuite et Willy comme une excuse.

C'est faux. Je l'aimais, je l'aime encore. Pas de l'amour passionné que je continue de porter à Alexandre, mais d'une douce et tranquille tendresse. Il me manque déjà. Qu'est-ce qui me prouve qu'une fois à Paris, à supposer que je renoue avec Alexandre, je ne me trouverai pas dans la situation inverse de celle que j'ai connue ici ? Loin de France, je peux minimiser les déchirements de notre relation, mais je sais que je les retrouverai très vite.

Je dois me décider vite pour les billets d'avion. En attendant, notre appartement me semble tellement vide que ça me flanque le cafard. Je n'ai pas su comprendre Alexandre, dans l'intransigeance de ma jeunesse ; j'ai utilisé la gentillesse de Willy pour panser mes plaies et au final, j'ai rendu tout le monde malheureux.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 19 décembre 2013

J'ai mon billet d'avion pour Paris. Aller simple. Willy ne m'a pas recontactée, il loge toujours chez l'un de ses nombreux cousins. Je n'ai pas non plus essayé de le joindre, trop lâche pour l'affronter. Pas

envie d'explications définitives, comme une porte de retraite que je maintiendrais ouverte derrière moi. Je me suis contentée de lui annoncer mon départ par mail, qu'il puisse au moins résilier le bail de l'appartement. Je ne m'attends pas à ce qu'il me réponde. Nous sommes trop semblables, par certains côtés, et la tentation de couper radicalement les liens pour moins souffrir, je la connais. Je n'emporte avec moi que deux moyennes valises, si peu pour dix-huit mois de ma vie. La boîte dans laquelle je travaille a finalement décidé de ne pas m'embaucher en contrat longue durée. Je suis libre comme l'air et bientôt fauchée comme les blés.

Je suis réellement désolée pour Willy. Sa bonne humeur, ses attentions me manquent déjà. Mais je crois que je pourrai vivre avec ce manque, tandis que je n'ai jamais appris à combler celui laissé par Alexandre. C'est ce qui fait la différence, j'imagine. Ma mère est folle de joie et prend déjà toutes les dispositions pour organiser un *merveilleux* Noël familial autour d'Adrian. Je me suis retenue pour ne pas acheter une montagne de peluches pour lui, me souvenant de la façon qu'a Cassandra de le couvrir de cadeaux. Je me suis contentée d'un kangourou et d'un koala, les deux animaux les plus emblématiques de l'Australie. Actuellement, je dors avec. Je me dis que si les peluches portent mon odeur, ce sera plus facile pour Adrian de s'habituer à moi. J'ai lu ça dans un magazine chez le dentiste. Et puis j'ai bien le droit de dormir avec des peluches, non, étant donné qu'il n'y a personne d'autre pour partager mon lit ? D'accord, je suis pathétique.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 22 décembre 2013

Dans l'avion. Je feuillette les journaux d'une main distraite, mon voisin me jette un regard bizarre parce que je les tiens à l'envers, alors écrivons, ça fera plus sérieux. Tu savais qu'il y avait une exposition sur l'évolution de la mode féminine à travers la peinture au Grand Palais ? Passionnant, non ?

Je ne sais même pas ce que je vais faire à Paris. Par moments, je doute de savoir encore parler français. D'accord, j'ai la trouille. Alexandre m'aime, en théorie. Comme si je ne connaissais pas par cœur chaque mot des deux lettres qu'il m'a écrites. Mais je suis bien placée pour savoir qu'on est toujours plus audacieux par papier interposé qu'en face à face. Les frictions qui nous ont menés à la rupture ne vont pas disparaître comme par enchantement. Certes, j'ai grandi. Mon entrée dans la vie active gommara, du moins je l'espère, une partie de l'écart d'âge. Pour le reste...

Ma mère semble persuadée qu'il s'agissait d'une folie de jeunesse, d'un égarement passager. Mais si tel était le cas, je serais restée avec Willy. En vérité, aucune force au monde n'aurait pu me détourner d'Alexandre. Même maintenant, même après avoir rompu, même après avoir tenté de vivre un autre amour, je reviens irrésistiblement vers lui, comme le papillon attiré par la flamme de la chandelle alors même qu'il sait qu'il s'y brûlera les ailes. Je ne sais pas si je vole vers une résurrection ou un enterrement de première classe, mais en tout cas, j'y vais.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 décembre 2013

Noël. La fête des familles. Celle des enfants, en tout cas. Je n'ai jamais vu un gosse aussi gâté qu'Adrian, mais il a préféré mes peluches, petite satisfaction personnelle. D'ailleurs, ça a fait toute une histoire pour lui remettre son manteau, parce qu'il refusait de les lâcher, ne serait-ce que pour enfiler les manches.

Mais commençons par le début. Rien de bien excitant, tu vas voir. Je suis arrivée le 22 au soir, ma

mère m'a récupérée à l'aéroport, et j'ai dormi le lendemain jusque tard dans la journée. Ensuite, je me suis traînée comme une larve jusqu'au soir, entre deux émissions de télévision et les questions indiscretes de ma mère. Non, maman, je n'ai pas de contrat de travail, non, je ne sais pas si je retournerai en Australie. Heureusement que Misha est passé en fin d'après-midi, avant que je ne commette un matricide.

Tout va bien pour lui. Il file le parfait amour avec son chéri, leur entourage accepte plutôt bien leur relation, et son travail lui plaît ; tout est donc pour le mieux dans un monde rose bonbon rempli de petits oiseaux bleus qui chantent. Nous avons parlé de tout et de n'importe quoi, de sujets anodins. J'ai en effet fermement repoussé tout ce qui concernait ma vie privée.

J'ai retrouvé Sonia le lendemain devant le Bon Marché. Achats de dernière minute pour toutes les deux. Moi, parce que j'avais pas eu le temps, elle, parce qu'elle fait toujours tout au dernier moment. N'empêche qu'elle m'a tiré une épine du pied en me conseillant sur mes achats pour les femmes de la famille. Pour Alexandre, j'ai choisi une de ces chaînes de poignet qui font actuellement fureur chez les mâles français, toujours d'après Sonia. Elle est relativement neutre, si ce ne sont les minuscules incrustations entre les maillons, de petites fleurs stylisées en argent. Des myosotis. *Forget-me-not*, en anglais. *Ne m'oublie pas*.

Puis nous sommes allées prendre un chocolat chaud. Nous avons discuté longuement. De sa vie, calme et tranquille, de la mienne, tout l'opposé. De Willy. D'Alexandre. De moi qui ne sais plus trop quoi faire. Qui n'ai jamais su. Elle m'a dit que le fait d'être rentrée constituait déjà un choix. Si on veut.

Hier soir, repas de famille. Je l'ai revu, enfin. Un peu amaigri — les problèmes de santé, j'imagine — mais ça lui allait bien. Il ne sentait pas la cigarette cette fois, et une envie irraisonnée de l'embrasser s'est emparée de moi, juste pour vérifier quel goût avait sa bouche à présent. Je me suis forcée à penser à Willy pour me calmer. Effet garanti. Le saumon a pris une saveur de vieux caoutchouc. Nous ne nous sommes presque pas parlé, du moins, pas directement. Heureusement qu'il y avait Adrian pour nous servir d'intermédiaire, un Adrian grand, solide sur ses deux jambes et dont il est clair désormais que les yeux vont conserver cette teinte grise qui les rend si semblables aux miens. Je me demande comment c'est possible avec la mère qu'il a, mais c'est un gosse épanoui et sociable, sage aussi, et trop mignon. Tu vois, le genre de gamin qui te donne une envie irrésistible d'en avoir un, en te faisant oublier que tous ne sont pas calqués sur le même modèle. Je le veux. Et je veux son père, aussi.

La soirée a été tellement bizarre. J'avais l'impression de flotter loin de mon corps, qui continuait pourtant à parler, à bouger à peu près normalement. Je crois que mon esprit cherchait celui d'Alexandre, quelque part. Il avait lui aussi l'air un peu ailleurs. Mais bon, la télépathie, ça ne marche pas, dans la vraie vie. Il est reparti en nous laissant Adrian, avec la promesse de revenir le lendemain.

Ma mère m'a demandé si je voulais m'occuper du petit. Un an plus tôt, ça m'aurait paniquée. Depuis, j'ai acquis de l'expérience, avec tous les cousins de Willy. J'ai réussi un sans-faute au brossage de dents, enfilage de pyjama et racontage d'histoire. Le tout sous le regard attendri de maman. Je reconnais que le fait qu'Adrian soit en littérale admiration devant moi m'a beaucoup facilité la tâche. Je me demande si, au cas où nous vivrions un jour ensemble, il continuerait à m'obéir au doigt et à l'œil ? Probablement pas, une fois passé l'attrait de la nouveauté. Revers de la médaille : au milieu de la nuit, quelque chose est venu se glisser sous ma couette. Je n'ai pas eu l'énergie de me relever pour aller recoucher l'intrus, si bien que nous avons fini la nuit ensemble et qu'à huit heures du matin, il prenait mon dos pour un trampoline. D'un seul coup, je l'ai trouvé beaucoup moins mignon et j'ai lâchement appelé ma mère à l'aide. Le sommeil, c'est sacré.

Je me suis réveillée au son de la voix d'Alexandre dans le salon. Il taquinait Adrian qui riait aux éclats. Je me suis soudain sentie exclue. J'ai enfilé à la hâte ce qui me tombait sous la main, un vieux jeans et un T-shirt de surfer, puis me suis coiffé les cheveux aux doigts tandis que je filais au salon, nu-pieds. Alexandre m'a souri à mon entrée. Mon cœur s'est affolé dans ma poitrine, comme si j'avais

encore eu seize ans et mon premier béguin. Sauf que mon premier béguin, c'était lui. Toujours lui. Encore lui.

Je me suis assise à ses pieds sous prétexte de jouer avec Adrian. Ma main s'est posée sur sa cuisse et je l'ai senti se tendre, même si son sourire n'a pas flanché. J'avais envie de le caresser, mais il y avait ma mère, son compagnon qui me regardait d'un air bizarre, et Cassandra qui a choisi ce moment pour faire son entrée, aussi chargée de cadeaux que le père Noël. Nous avons défait les paquets pour le plus grand bonheur d'Adrian, davantage intéressé par les emballages que par leur contenu. Lorsque j'ai ouvert celui qu'Alexandre m'avait offert, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une erreur : exactement le même bracelet que celui que j'avais choisi pour lui, version fille. Levant les yeux, j'ai vu son visage médusé et j'ai éclaté d'un rire qui ressemblait presque à un sanglot. Si ça, ce n'est pas un signe du destin, je ne sais pas ce que c'est. Nous avons rapidement dissimulé les chaînes, sans nous consulter mais d'un commun accord. Inutile de donner prise aux discussions. J'ai remercié bruyamment ma mère et son compagnon pour leur cadeau, histoire de détourner l'attention. Cassandra tentait de faire une démonstration à Adrian du jouet électronique ultra sophistiqué qu'elle lui avait acheté, sans beaucoup de succès. On aurait presque dit une famille ordinaire.

La conversation a roulé sur des sujets anodins, la vie quotidienne, l'actualité. Je n'ai pas beaucoup parlé, je me sentais un peu déconnectée de leur réalité. Le décalage avec l'Australie se faisait sentir, cette fois en sens inverse. Je me suis demandée ce que faisait Willy, dans sa ferme du bush. Au moins, il a du monde pour l'entourer. Il se remettra plus facilement de notre rupture que je ne l'aurais fait à sa place. Que je ne l'ai fait avec Alexandre. Du moins, il me plaît de le penser pour soulager ma conscience.

Juste au moment où tout le monde, c'est-à-dire Cassandra d'un côté, Alexandre et Adrian de l'autre, allait repartir, Alexandre s'est tourné vers moi pour me demander :

« Il y a une exposition sur la mode au Grand Palais, ça t'intéresse ? »

J'ai failli éclater de rire. Le destin a de ces ironies... Mais j'ai répondu très sérieusement que oui, ça m'intéressait. Ce qui est un mensonge éhonté, il doit bien le savoir s'il se rappelle un tant soit peu mes goûts. Nous avons donc pris rendez-vous pour après-demain. Ma mère gardera Adrian pendant que nous sortirons tous les deux... en amoureux ? Je ne sais pas si les autres ont été dupes de l'excuse. Cassandra m'a jeté un regard glacial, mais c'est sa façon habituelle de me regarder. Quant à maman, la seule chose qu'elle ait retenue, c'est qu'elle allait avoir son petit-fils pour l'après-midi.

Quelle importance, de toute façon ? La seule chose qui compte, c'est que je vais avoir l'occasion de parler avec Alexandre. De m'expliquer, de remettre les choses à plat. Et, peut-être, de tout recommencer. J'ai hâte, tellement hâte de pouvoir me serrer de nouveau entre ses bras, de sentir ses lèvres sur les miennes, ses mains sur ma peau, son souffle sur mon cou. Cela fait si longtemps à présent que nous sommes séparés. Il est temps que ça se termine, non ? Puisque le destin nous ramène toujours l'un vers l'autre.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 27 décembre 2013

Dire que j'étais nerveuse en attendant le passage d'Alexandre relève de l'euphémisme. Je me disais que tout allait trop vite. À peine sortie, non, éjectée des bras de Willy, aller me jeter dans les siens ? Je ne suis pas une fille facile, non plus. À peine une girouette. Je pensais à Willy, à ce qu'il a fait. Il m'a quittée pour me rendre ma liberté. Preuve d'amour, marque d'ego ? Faut-il se cramponner pour sauver ce qu'on a, ou partir pour conserver sa dignité ? J'ai pratiqué et l'un et l'autre, avec Alexandre. Sans grand succès dans les deux cas. Alors pourquoi penser que les choses tourneraient différemment, cette fois ?

La sonnerie de la porte d'entrée m'a fait bondir, moins vite cependant que ma mère. Hélas pour elle,

Adrian est passé devant elle sans même la remarquer pour me sauter dans les bras. Dur, d'être déçue de son statut d'idole au profit de sa propre fille. Du coup, elle s'est empressée de nous mettre à la porte, Alexandre et moi.

Nous avons roulé en silence jusqu'au musée. La voiture sentait encore vaguement la cigarette, il y avait un siège bébé à l'arrière, quelques jouets abandonnés sur le sol. Je ne savais pas par où commencer, je me sentais mal à l'aise. Une fois de plus, j'ai pensé à Willy et à la facilité que nous avons toujours eue à communiquer. Je n'avais pas choisi la voie la plus simple, à supposer que j'aie vraiment choisi. J'ai donc opté pour la facilité.

« Parle-moi d'Adrian. »

Il a souri, attendri par le sujet, ou par ma tendance marquée à aborder le problème par le côté le plus facile. Les enfants constituent toujours de si commodes prétextes.

« Je suis certain que ta mère l'a déjà fait en long, en large et en travers. »

Oui, en diagonale et en trapèze aussi, mais peu importe.

« C'est ton point de vue qui m'intéresse. Après tout, tu es son père.

– Tu me l'as suffisamment reproché. »

Je me suis mordu la lèvre en détournant le regard vers la ville. Manifestement, il n'avait pas décidé de me rendre les choses faciles. Avais-je rêvé ces lettres qu'il m'avait écrites ? Sa main s'est alors posée sur ma cuisse et je me suis crispée. Pas ce genre de réconciliation. Il a retiré ses doigts pour passer une vitesse.

« Désolé.

– Tu ne m'as pas laissé le temps de changer d'avis, ai-je répliqué amèrement.

– Je croyais que si. »

J'ai soupiré. Nous retombions dans les mêmes engrenages, inexorablement. L'espace d'un instant, j'ai eu la tentation de lui dire de me déposer au coin de la rue, et de me rendre à l'aéroport prendre le premier avion en partance pour l'Australie. Dire à Willy que je m'étais trompée, reprendre mon existence sans complication. Mon front a cogné contre la vitre de la voiture alors que nous nous arrêtons à un feu. J'avais déjà essayé cette ligne-là. Je ne pouvais pas passer ma vie à fuir les difficultés et puisque j'avais choisi Alexandre, autant l'assumer.

« Arrête. Nous n'irons nulle part, comme ça.

– Si, à l'exposition, a-t-il plaisanté.

– Ce n'est pas de ça dont je voulais parler.

– Laisse-nous le temps. »

La patience ne constitue pas ma vertu cardinale. D'un autre côté, précipiter les choses ne m'a jusqu'ici rapporté que des ennuis. Allons donc pour les petits pas.

« À l'exposition, alors. »

Je ne me souviens même pas de l'exposition. Uniquement de sa voix qui m'expliquait certains détails, de mes doigts qui frôlaient parfois les siens. J'aurais voulu lui prendre la main, mais je n'ai pas osé. Un petit pas après l'autre. Ridicule, quand on songe à ce que nous avons autrefois partagé.

« Tu as aimé ? a-t-il demandé à la sortie.

– Beaucoup. »

Je ne parlais pas de l'exposition, il l'a parfaitement compris. Nous sommes allés boire un café en face, avons discuté un peu de tout et de rien, de mes perspectives de carrière, d'Adrian, des dernières nouvelles de France.

« Tu as changé », m'a-t-il dit soudain avec des yeux sérieux.

J'ai rougi, incapable de deviner s'il s'agissait d'un compliment.

« Tu as mûri. »

Sans doute pas, à considérer la façon dont j'avais géré la fin de mon histoire avec Willy. La maturité

constitue encore un lointain objectif. Puis je crois que je conserverai jusqu'à ma mort cette tendance à foncer droit devant moi sans réfléchir. Je m'attendais à ce qu'il m'interroge sur Willy, mais non. Sans doute s'était-il renseigné au préalable auprès de ma mère, véritable radio potins. Tant mieux. Je n'ai aucune raison de me montrer fière de la rupture.

Ma mère nous a considérés d'un air suspicieux lorsque nous sommes rentrés. Entre deux fournées de gâteaux, elle nous a accablés de questions au sujet de l'exposition, comme si elle voulait vérifier que nous y avions bien été au lieu de... quoi ? Foncer faire des galipettes dans un hôtel ? Heureusement qu'Alexandre a répondu à ma place : comme je l'ai déjà signalé, j'aurais été bien en peine de le faire. J'ai préféré montrer à Adrian comment dessiner des ronds sur une feuille, en l'assurant que ses œuvres étaient largement aussi belles que celles que j'avais vues au musée.

« Vous êtes mignons, tous les deux », a radoté ma mère.

J'ai observé Alexandre à travers mes cils pour voir s'il pensait la même chose. Quelque chose dans la courbe de son sourire m'a donné envie de me jeter sur lui pour l'embrasser. Adrian s'était mis du feutre partout, je l'ai emmené à la salle de bain pour nettoyer ses mains. Le débarbouillage terminé, il a jeté ses bras autour de mon cou pour un câlin. Je lui ai rendu son étreinte en lui fredonnant une comptine australienne au sujet d'un kangourou ivre qui l'a fait glousser de rire. Au moins, je ne pensais plus à tout ce que j'aurais pu faire avec son père dans cette pièce. Je me suis passé de l'eau froide sur le visage avant de revenir au salon. Puis Alexandre et Adrian sont partis, et moi je reste là toute seule comme une idiote alors que je crève d'envie d'être avec eux. En plus, je dois répondre aux questions indiscrettes de ma mère :

« Tu n'as pas l'intention de recommencer avec lui, Ariane, n'est-ce pas ? »

Si, seulement... mais je n'en sais rien, maman. Je n'en sais rien.

Épisode 19 : Les yeux d'un enfant

Journal d'Ariane Senchat, 15 janvier 2014

Une autre année commence. Aujourd'hui, j'ai emménagé dans mon nouveau studio. La première fois que je vivrai vraiment seule. Il était temps, peut-être. Pourtant, j'ai froid dans cette pièce qui ne me ressemble pas. Mes affaires peinent à remplir les meubles bon marché et dépareillés. Je ne pouvais pas rester plus longtemps chez Sébastien et ma mère. Ils ont leur vie, comme Alexandre. Le monde n'a pas arrêté de tourner durant mon absence.

J'ai passé le Nouvel An chez Sonia et son compagnon. Elle s'est abstenue de boire le champagne à minuit. Raison : elle attend un enfant. J'ai senti mon estomac se nouer et me suis retenue à grand peine de vomir le contenu de ma flûte. Enceinte, déjà ? Ne sont-ils pas trop jeunes ? Ils rayonnaient de bonheur. Un bonheur que je ne connaîtrai jamais. J'ai pensé à deux yeux gris, si semblables aux miens. Mon neveu. Pas mon enfant. Jamais je n'avais bu champagne plus amer. J'espère que mes félicitations et autres vœux de bonheur n'ont pas sonné trop faux.

Karim se trouvait là également, toujours célibataire, toujours militant et toujours fervent adepte des coups d'un soir. J'ai décliné ses offres de sorties. Plus envie de me laisser entraîner dans ce genre de plan. J'ai passé l'âge. Je veux construire, ou reconstruire, quelque chose de sérieux. Dans le cas inverse, j'aurais depuis longtemps traîné Alexandre au fond d'un lit pour lui prouver au corps à corps que nous sommes toujours faits l'un pour l'autre. Si j'en juge par notre baiser dans la salle de bain — qui a marqué, je m'en rends compte aujourd'hui, le début de la fin de mon idylle avec Willy — il n'aurait rien eu contre. Sauf que je ne veux bâtir une relation ni sur le dos d'un enfant, ni sur l'attirance sexuelle.

Ceci dit, je me demande comment se débrouille Alexandre, de ce côté. Je doute qu'il soit resté abstinent durant toutes ces années. La peau de Willy me manque, parfois. Ça et sa totale absence de complexes au lit — je suis certaine d'avoir appris des positions qui ne figurent même pas dans le *Kâmasûtra*. J'aimerais les faire découvrir à Alexandre, un jour. Ou pas. Comment réagirait-il devant ce genre de proposition ? Durant notre relation, il s'est montré plutôt conventionnel. Je ne voudrais pas le choquer.

Mais j'anticipe. Avant que nous nous retrouvions dans un lit tous les deux, de l'eau risque de couler sous les ponts. Mieux vaut me concentrer sur des soucis plus immédiats, comme trouver un emploi pour payer mon loyer. Mes économies ne tiendront pas bien longtemps, au prix du mètre carré.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 janvier 2014

Enfin une réponse positive à mes entretiens d'embauche ! Je commençais à désespérer, même si dans l'absolu, moins d'un mois constitue un délai tout à fait honorable. La patience ne comptera jamais au rang de mes nombreuses qualités, je le crains. Donc, je commence dans deux semaines à travailler pour le cabinet Yadis, filière droit international. Les études à l'étranger ont payé ! Voilà qui me retire une fameuse épine du pied. Le salaire que l'on me propose, sans être mirobolant, est tout à fait correct pour une débutante. Je compte bien le négocier à la hausse dès que j'aurai fait mes preuves.

Alexandre m'a invitée au restaurant pour fêter ça. Tu penses bien que je n'ai pas refusé.

Je ne sais pas bien où j'en suis, avec lui. Parfois, j'ai l'impression que nous sommes au point mort. Je

comprends qu'il se montre méfiant : après tout, c'est moi qui l'ai quitté pour me mettre avec quelqu'un d'autre. Mais je pensais quand même, d'après ses lettres, qu'il ferait preuve d'un peu plus d'enthousiasme en me voyant revenir. Décidément, son mode de fonctionnement m'est plus hermétique que jamais.... Le contraste avec Willy, en qui je lisais comme dans un livre ouvert, me donne parfois mal au cœur. Serai-je jamais certaine de mes choix ?

Pensons à autre chose. Je profite de mes deux dernières semaines de liberté pour emmener Adrian à Disneyland avec ma mère. Son compagnon s'est défilé (comme je le comprends !) et elle ne veut pas affronter les manèges toute seule avec un gamin de deux ans. Je me dévoue donc pour la corvée.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 28 janvier 2014

Épuisée. Adrian s'est endormi dans la voiture au retour. Je l'aurais bien imité s'il ne m'avait pas fallu distraire ma mère pour qu'elle ne s'assoupisse pas au volant. Nous avons marché toute la journée, je suis saoulée d'images et de sons. Adrian était aux anges. Ma mère n'a pas arrêté de nous mitrailler. Elle m'a dit qu'elle ne m'avait jamais vue sourire autant. C'est vrai que d'habitude, j'évite. J'imagine que prendre l'air sérieux m'aidera à paraître davantage que mon âge, qui a toujours été une source de complexes pour moi. Mais avec Adrian, je n'ai pas besoin de jouer la comédie. Je lui ai acheté une peluche de Stitch, en dépit des recommandations de son père de ne rien ramener de plus qui encombre leur appartement. Et je l'ai suivi docilement dans tous les manèges qui lui ont tapé dans l'œil, ma mère restant au bord « pour garder la poussette ».

Quand nous l'avons ramené à l'appartement, il dormait entre mes bras. Son poids tiède contre ma poitrine soulevait en moi des myriades de papillons. Plus encore lorsque j'ai vu le regard que son père nous a lancé. Je suis allée déposer précautionneusement mon fardeau dans le petit lit à barreaux de sa chambre, et quand je me suis redressée, j'ai senti la main d'Alexandre effleurer ma hanche. L'espace d'un instant, j'ai vu passer sur son visage la même expression affamée que ce jour dans la salle de bains, puis ma mère a lancé une remarque quelconque et la tension s'est relâchée. Elle a tenu à montrer à Alexandre tous les clichés de la journée. Je suis allée cacher ma honte dans les toilettes, pas assez longtemps pour éviter le sourire ironique d'Alexandre à mon retour.

« Ne sont-ils pas adorables ? a insisté ma mère en lui agitant sous le nez une photo où nous étions blottis l'un contre l'autre dans un bateau de Pirates des Caraïbes, le visage déformé par une feinte terreur.

– Très », a-t-il répondu sobrement.

Mes joues ont flambé, et j'ai ramassé un journal au hasard sur la table basse pour me dissimuler derrière jusqu'à ce qu'Alexandre me fasse remarquer que je le tenais à l'envers. C'est sûrement parce que j'étais troublée, mais sa voix grave lorsqu'il m'a dit « à demain » m'a donné des frissons. Cela fait trop longtemps que nous ne nous sommes plus touchés. J'ai besoin de sa peau contre la mienne, désespérément. Je crois que je vais aller la prendre bien froide, ma douche.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 janvier 2014

Toujours épuisée, mais la marche n'y est pour rien cette fois. Enfin, comment avais-je pu oublier la sensation de ses mains sur ma peau, de sa bouche fiévreuse qui dévorait mon corps, de sa carrure massive au-dessus de moi, de ses gestes étonnamment tendres, de son désir pulsant en moi ? Désolée, Willy, mais tu n'es définitivement pas de taille à t'aligner. Le sexe avec toi était agréable, amusant,

pimenté, étonnant parfois. Mais jamais de cette intensité qui me fait trembler et fondre entre ses bras. Nous étions deux, nous ne faisons qu'un.

Mais commençons par le début. Parce que nous n'avons pas terminé au lit tout de suite, loin de là. D'abord, nous sommes allés au restaurant. Ai-je pensé : comme n'importe quel couple ordinaire ? Peut-être. Les explications ont commencé devant un steak recouvert d'une montagne de frites. Tandis que je dévorais, Alexandre a parlé, après m'avoir priée de ne pas l'interrompre. J'avoue avoir été tentée plusieurs fois, mais j'ai su me maîtriser.

« Tu m'as attirée dès le départ, alors que j'étais encore marié à ta sœur. Un mariage de raison qui me semblait un arrangement idéal, jusqu'à ce que tu arrives. Je ne devais pas te céder. C'était trop tôt. Si j'avais attendu quelques années, la différence d'âge n'aurait pas joué un rôle aussi important, et Cassandra l'aurait sans doute moins mal pris. Je n'ai pas su te résister et je m'en suis voulu. Chaque jour, je me disais qu'il fallait que je mette un terme à cette folie. J'essayais de prendre mes distances pour retomber aussitôt sous le charme. J'attendais que tu me quittes. Il était évident à mes yeux que devenue adulte, tu aurais besoin de t'émanciper, de vivre d'autres aventures. En même temps, je redoutais ce moment. Je regrette qu'Adrian en ait été la cause. Mais je crois que c'était nécessaire. Je me suis interdit d'espérer quoi que ce soit, en dehors de cette lettre idiote, parce que j'avais peur. Pourtant, tu es là et je ne peux m'empêcher de croire encore à nous. Alors cette fois, je veux mettre toutes les chances de notre côté. Bâtir lentement, solidement. Tu comprends ?

– Oui », ai-je acquiescé, la bouche pleine de frites.

J'ai avalé un grand verre d'eau pour faire passer le tout, puis j'ai ajouté de façon tout à fait réfléchie et mature :

« J'ai envie de toi. »

Il m'a fixée quelques secondes d'un air sidéré avant de secouer la tête.

« Tu n'as rien écouté de ce que j'ai dit.

– Désolée, ça m'a échappé. Je suis d'accord.

– Pour... ?

– Hum... réfléchir avant d'agir ? »

Il a esquissé une moue dubitative. J'ai posé ma fourchette à côté de mon assiette désormais vide et lui ai désigné la sienne de l'index.

« Mange avant que ce ne soit froid. À mon tour de parler. Donc... j'ai mûri depuis mon départ. Enfin, j'espère. J'ai fait d'autres expériences, qui m'ont amenée à la conclusion que tu restais le seul homme de ma vie. Je crois que je pourrais me faire à la présence d'Adrian, mais notre relation ne doit pas tourner autour de lui. Okay ? »

Il a hoché la tête, trop bien élevé pour parler en mangeant. Mon discours ne valait pas le sien. Heureusement que je travaille sur dossiers et que je n'ai pas à plaider ma cause devant les tribunaux. J'ai croisé les mains sous mon menton et je l'ai regardé. Le désir me grignotait les entrailles, en dépit de ma promesse d'aller doucement. Il a posé ses couverts, s'est essuyé la bouche et m'a dit d'un ton calme :

« Ne me regarde pas comme ça.

– Pourquoi ?

– Parce que sinon, je te prends sur cette table. »

La chaleur dans mon ventre est devenue brasier. Comment peut-il lancer de pareilles déclarations sur le ton de la conversation ? J'ai collé ma jambe contre la sienne, puis j'ai saisi sa main sur la nappe pour la porter à mes lèvres, passant brièvement la langue contre son annulaire. Il s'est dégagé vivement pour annoncer qu'il était temps de rentrer. Sa voix, à ma grande satisfaction, n'avait plus la même assurance. La propriétaire du restaurant, étonnée de notre hâte soudaine, nous a demandé si sa cuisine nous déplaisait. J'ai menti en affirmant que je ne me sentais pas très bien ; je devais avoir l'air suffisamment chavirée pour que cela paraisse vraisemblable.

Nous avons roulé en silence une fois de plus, mais cette fois, l'air entre nous était chargé de tension. Et il n'a pas retiré ma main sur sa cuisse. Adrian se trouvait chez sa mère, pour une fois. Cassandra devait avoir un quelconque dîner entre amis, au cours duquel elle se faisait un plaisir d'exhiber son si charmant petit garçon. Elle traite ce gamin comme une marionnette ; je trouve cela navrant, mais elle reste sa mère. J'espère qu'il saura faire la part des choses en grandissant. Ou peut-être bien qu'elle s'apercevra enfin qu'il a une personnalité, contrairement aux poupées.

Quoi qu'il en soit, l'appartement était à nous et nous le savions. À peine la porte refermée, nous nous sommes jetés l'un contre l'autre, avec tellement d'avidité que notre premier baiser a été maladroit, presque douloureux. Puis, très rapidement, j'ai repris mes marques, le creux de sa nuque juste fait pour mes doigts, sa cuisse solide contre laquelle appuyer mon bassin, ses bras autour de moi qui me retenaient, m'attiraient plus près. Nos langues se caressaient, se liaient, se dénouaient pour nous laisser respirer, avant de recommencer. J'ai glissé mes mains de sa nuque à ses reins, tiré sur sa chemise pour accéder à sa peau chaude. Il a remonté ma robe le long de mes hanches tout en suçant mon cou, là où l'épiderme est si fin que ça me fait frissonner. Nous retrouvions les bons gestes comme si nous nous étions quittés la veille. On dit qu'on n'oublie jamais comment nager ou pédaler : pareil pour l'amour. Nos corps gardaient la mémoire l'un de l'autre. Pour marquer la rupture, toutefois, je l'ai guidé d'une façon que je n'avais jamais expérimentée jusque-là. Un souvenir de Willy, même si je n'ai pensé à lui à aucun moment, sur le coup. Contrairement à ce que je redoutais, Alexandre n'a paru ni désorienté, ni surpris, ni dégoûté. Au contraire. Nous avons recréé entre nous une autre harmonie, des gestes qui n'appartiennent qu'à nous, parce que c'est lui et pas un autre. Pas un instant il ne m'a arrêtée tandis je ne me lassais pas de revenir à l'assaut, encore et encore, après un moment de tendresse entre ses bras. C'est moi qui ai fini par demander grâce et m'endormir, blottie contre sa poitrine, mon oreille au niveau de son cœur, dont les battements m'apaisaient.

Je viens juste de me réveiller et je n'ose pas bouger de peur de le déranger, alors je reprends mes bonnes vieilles habitudes d'écrire, même si les mots seraient bien impuissants à décrire le sentiment de douce euphorie qui m'habite. Est-ce que cette fois, je peux dire : désormais, tout ira bien ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 31 janvier 2014

Des serments... Je me rends compte que je n'en ai jamais échangé avec Willy. Lorsque je lui disais « je veux être avec toi » ou même « je t'aime », c'était toujours « là, maintenant, tout de suite ». Jamais « pour toute la vie ». Quant à Alexandre, il m'a toujours tenue à distance, repoussant ces mêmes serments qui ne demandaient qu'à fleurir. Pourtant, lorsqu'il m'a demandé, au réveil :

« Tu me jures que cette fois, c'est pour de bon ? Tu ne vas plus t'enfuir au premier obstacle ? »

J'ai répondu sans hésiter :

« Jamais. »

Il a caché son visage dans mon épaule. Nous devons être patients (une gageure, en ce qui me concerne). Alexandre ne veut pas bouleverser Adrian. Selon moi, les enfants sont bien plus adaptables que ce que l'on croit, mais je ne vais pas contredire son père sur ce point. Donc, dans un premier temps, je deviendrai juste un peu plus présente dans leur vie. Une visite à l'occasion, pour le goûter, pour une sortie... Nous ferons les choses progressivement. (Sauf quand Adrian sera chez sa mère ou sa grand-mère, auquel cas nous aurons toute liberté de nous adonner à la passion la plus débridée... Désolée, cher journal, je tremble encore de la nuit dernière.) Un jour, il faudra bien annoncer à nos familles respectives que nous reprenons la vie commune. J'anticipe avec délectation le moment où je me retrouverai face aux parents d'Alexandre : vous avez cru être débarrassés de moi ? Eh non, me revoilà ! Pour le coup, la tribu

de Willy va vraiment me manquer. Mais peu importe, cette fois, ni Alexandre ni moi ne laisserons personne nous ébranler. Plus jamais.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 14 février 2014

Saint-Valentin. Reçu une carte d'Australie. Je l'ai lue, cette fois. Parmi mes nouvelles bonnes résolutions : ne pas me cacher la tête dans le sable chaque fois que je me trouve mal à l'aise. Willy écrit qu'il espère que j'ai retrouvé le bonheur. Typique de lui. Moi aussi, j'espère qu'il retrouvera quelqu'un de bien. J'aimerais gommer ces mois pendant lesquels j'ai renoncé ; pourtant, je sais que j'ai évolué durant cette période. Willy m'a aidée, même si je l'en ai bien mal récompensé. J'espère que de mon côté, je lui ai apporté quelque chose.

Du coup, j'ai relu tout ce que j'avais écrit en Australie, puis j'ai remonté au-delà, jusqu'aux premières pages. Le mariage d'Alexandre et Cassandra. Six ans ! J'étais encore tellement ignorante des choses de l'amour. J'ai tout découvert avec Alexandre, puis je l'ai quitté et enfin, je suis revenue. En parcourant mes notes, je me rends compte que quelqu'un qui se baserait dessus pour me connaître aurait sans doute une vision de moi très déformée. Je ne te parle quasiment que de mes problèmes de cœur, fidèle journal. Très peu de ma vie quotidienne, en particulier pour la période australienne, comme si quelque part, j'avais su que ça ne durerait pas. J'ai passé très vite aussi sur le deuil de mon père et la période qui a suivi, pourtant traumatisants. Mes amis brillent par leur absence, à l'exception de ma chère Sonia et de l'inévitable Misha. Ce n'est plus un journal, c'est le courrier du cœur. Ou celui d'Alexandre, puisqu'il semble que les deux soient indissociables dans ma tête. J'ai changé, mais j'ai l'impression que ce n'est pas visible dans ces pages. Que je suis de retour à la case départ, avec autant de passion et d'incertitude.

Pardonne-moi cher journal, de ne rien te raconter de ma vie. Pardonne-moi, de te parler autant de lui. En même temps, si ce n'est pas à toi, à qui ? Je n'étais pas volontiers mes sentiments. Même à Sonia, je peine à confier ce qui me tient le plus à cœur. Pourtant, j'ai besoin, parfois, de laisser sortir ce qui m'étouffe. Combien de fois ne t'ai-je pas écrit les yeux brûlants de larmes, la rage au ventre, ou au contraire, baignant dans le bien-être d'un amour repu ? Je me demande ce que ces lignes racontent de moi. Ce qu'un inconnu en déduirait de ma vie, s'il venait à les lire. Ce qu'en penserait Alexandre. Parfois, je me dis que je devrais les lui montrer, pour qu'il voie à quel point il a toujours été le phare de ma vie. Mais j'ai honte de certaines choses que j'ai écrites sur l'impulsion du moment, alors je continue de te cacher.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 15 février 2014

Pourquoi est-ce que j'ai laissé traîner la carte de Willy ? Je ne pouvais tout de même pas lui faire l'ultime affront de la jeter à la poubelle. À vrai dire, je pensais même lui répondre, pour lui souhaiter bonne route. Je ne pouvais pas prévoir qu'Alexandre me ferait la surprise de passer me chercher, pour une fois, et qu'il tomberait pile dessus. Je l'ai vu pâlir avant qu'il me demande pourquoi je recevais une carte de mon ex pour la Saint-Valentin.

« Lis-la », ai-je répondu en la lui agitant sous le nez.

Il l'a regardée comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux, puis l'a repoussée pour m'enlacer, très fort. Dans ma tête, j'ai répondu : *Oui, Willy, j'ai trouvé le bonheur.* Du moins, je m'efforce de le croire.

Après tous ces orages, j'ai du mal à m'habituer à un ciel bleu sans nuages apparents. Une méfiance instinctive me pousse à craindre le retour de bâton. Après le soleil, la pluie ? J'ai embrassé Alexandre. À une époque, ce genre de scène se serait terminée dans mon lit, comme si l'étreinte de nos corps pouvait répondre aux incertitudes de nos âmes. Aujourd'hui, nous en sommes restés là avant d'aller chercher Adrian chez la nounou. Preuve de maturité, meilleure assurance ? En tout cas, nous avons changé, je l'espère, pour le meilleur.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 mars 2014

Certaines choses demeurent immuables. Les parents d'Alexandre, par exemple, M. et Mme Glaçon. Quelle charmante idée de leur part de rendre visite à l'improviste à leur fils (ou peut-être qu'ils l'avaient averti et qu'il a oublié, le connaissant). Ils ne s'attendaient pas à me trouver là. Je crois que si l'on pouvait tuer du regard, je serais étendue raide morte sous la table. J'ai proposé d'emmener Adrian au parc pour leur permettre de discuter tranquillement. Le temps que j'enfile les chaussures au petit (plus motivé pour sortir que pour aller saluer ses grands-parents, ne cherche pas pourquoi, fidèle journal) j'ai eu droit à un petit florilège :

« Nous te pensions revenu de tes erreurs, Alexandre. » (L'erreur vous remercie.)

« Elle est bien trop jeune pour devenir la belle-mère d'Adrian ! » (Cassandra est tellement plus responsable...)

« Elle t'a quitté une fois, elle recommencera. » (Dans vos rêves.)

« Elle a dix-sept ans de moins que toi, ce n'est plus de ton âge de courir les jeunesses. » (Le croulant se porte encore très bien, à en juger par ses performances au lit.)

Tu peux être fier de moi, cher journal : je me suis contentée de penser très fort ces répliques avant de claquer la porte derrière moi juste un tout petit peu plus fort que nécessaire. Finie la surenchère, bonjour sagesse ! J'ai ainsi accepté de jouer les montures pour Adrian pour dépenser mon trop-plein d'énergie. Le temps d'arriver au parc, ça m'a bien calmée. Belle-mère, moi ? Cela sonne bien trop Cendrillon ou Blanche-Neige à mon goût.

« Nane ! »

Voilà ce que donne mon prénom dans la bouche d'Adrian. Ça me va. Il est le seul à m'appeler comme ça ; c'est un mot unique, comme notre relation. Ni une mère, ni une grande sœur, ni une tante, ni une amie, mais un mélange de tout ça. Il s'amuse sur le toboggan pendant que j'écris. Le voilà qui m'appelle depuis le haut de l'échelle pour que j'applaudisse ses exploits. Il peut toujours courir. Je ne suis pas son père, pour rester pétrifiée d'admiration devant lui. Je l'adore, mais ça ne m'empêche pas de me montrer sévère quand j'estime qu'il le faut, c'est-à-dire, beaucoup plus souvent qu'Alexandre. Malgré ça, il recherche volontiers ma compagnie. Il réclame son père pour les problèmes, s'il est tombé, s'il a du chagrin ou s'il a fait un cauchemar, mais lorsqu'il est bien réveillé et de bonne humeur, c'est moi qu'il vient voir.

Parfois, je me demande comment mon père était avec moi, lorsque j'étais petite. Avons-nous jamais eu cette complicité ? Je conserve de lui un souvenir rigide, distant. Difficile d'imaginer qu'il ait pu me pousser sur une balançoire ou me prendre sur ses genoux pour me lire un livre. À l'adolescence, il se montrait fier de mes performances scolaires, mais j'avais la sensation qu'il ne voyait pas vraiment au-delà. J'espère que je ne commettrai pas les mêmes erreurs avec Adrian. Il a cueilli des pâquerettes qu'il vient de m'offrir comme un trophée. Les pauvres ont perdu quelques pétales dans la bataille et je réprime une envie puérile de jouer à « je t'aime, un peu, beaucoup... ». Puis il est reparti en courant parce qu'une petite fille venait d'entrer dans le square. Je crois qu'en réalité, il convoite son tricycle. La dame âgée qui accompagne la fillette m'a adressé un sourire complice.

« Il est adorable, votre... »

Elle a hésité, ne sachant visiblement comment me situer. Une grande sœur ? La jeune fille au pair ? Une trop jeune mère ?

« Adrian, ai-je répondu. Il s'appelle Adrian.

– ... votre petit Adrian », a-t-elle achevé.

Elle le trouvera moins mignon dans trois minutes, quand il aura piqué le tricycle de sa protégée. Je crois que je vais tenter de convaincre Adrian de faire un bouquet de roseaux pour offrir à sa grand-mère paternelle. Elle n'osera pas refuser et elle ne saura pas où les mettre. Bien fait.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 16 avril 2014

« Pourquoi tu pars ? a demandé Adrian ce matin.

– Parce que ce n'est pas ici, ma maison.

– Viens habiter à notre maison, alors ! »

Ai-je déjà précisé que j'adorais ce gosse ? Il me tarde d'abandonner mon studio solitaire pour reprendre la vie quotidienne avec son père. Je vais déjà le chercher à la garderie tous les jeudis soir, parce qu'Alexandre donne des cours tard ce jour-là. Ma mère, qui assurait jusqu'alors le raccord, a un peu fait la tête que je lui pique son rôle. En même temps, elle est ravie que je sois aussi proche d'Adrian. Quant à la garderie, la « tante » passe comme une lettre à la poste, sans doute aidée par notre ressemblance physique. Pourtant, j'ai du mal à me considérer comme telle. Pour moi, Adrian est bien davantage l'enfant d'Alexandre, même s'ils n'ont aucun lien biologique, que celui de Cassandra. D'ailleurs, celle-ci ignore tout de nos arrangements. Elle n'a pas demandé et on ne lui a rien dit.

Elle prend Adrian un week-end sur deux en théorie. Dans la pratique, on est plus proche d'un sur huit. Elle n'a même pas sourcillé quand Alexandre lui a annoncé qu'il envisageait de se remettre avec moi. Pour elle, la page est bel est bien tournée, on dirait. Elle a répondu que de cette façon, Alexandre aurait moins de travail avec Adrian. Cher journal, je te jure que je ne comprends pas comment cette personne peut être ma sœur ! J'ai déjà du mal à me dire que nous appartenons à la même espèce, alors ne parlons pas de la famille. Enfin, je ne devrais pas me plaindre. Au moins, elle ne nous mettra pas de bâtons dans les roues. La famille d'Alexandre suffit largement à la besogne. J'ai demandé à mon amoureux, hier, de quelle façon il voyait son évolution depuis six ans. Il a frotté son menton râpeux contre ma joue.

« J'ai trouvé l'amour de ma vie et je suis devenu père. Pas mal, non ?

– Si je n'avais pas été là, tu serais réellement son père.

– Ce serait un autre enfant, alors. Pourquoi tu te prends la tête, tout à coup ?

– Je me disais que je m'étais construite à travers notre histoire, mais toi, non.

– Arrête. Nous évoluons tous de façon différente. Certains vite, d'autres lentement. Parfois, nous prenons de mauvaises décisions. Tu as été la première à blâmer la décision de Cassandra de garder son enfant ; pourtant, aujourd'hui, tu aimes Adrian, non ? »

Vrai. Personne ne peut prédire l'avenir quand le battement d'ailes d'un papillon peut déclencher une tempête à l'autre bout du monde. Alexandre a fermé mes lèvres d'un baiser et son étreinte a chassé mes doutes.

« Vous faites des bébés ? »

La petite voix d'Adrian a brisé le charme du moment. J'ai bondi du canapé, laissant à mon chéri le soin d'expliquer les choses de la vie à son fils. Quelle chance qu'Adrian soit un garçon ! Je me vois mal discuter de problèmes intimes avec une petite fille. Il me semble que ma mère a dû le faire, à une époque, mais je n'en ai pas gardé de souvenir. Pour me faire pardonner ma fuite, j'ai préparé un café bien serré.

Quelque chose me disait qu'il allait en avoir besoin.

Tandis que l'eau chaude coulait, j'ai laissé errer mes pensées. Que se serait-il passé, si nous ne nous étions jamais croisés ? Je ne pense pas que son mariage avec Cassandra aurait tenu. Peut-être qu'il aurait trouvé quelqu'un d'autre. Peut-être aurai-je pu faire ma vie avec Willy. Mais ce dont je reste fermement convaincue, c'est qu'il nous aurait toujours manqué quelque chose, ce que je vois dans son sourire lorsqu'il me regarde, l'élan qui fait tressaillir mon cœur lorsque nos mains se frôlent. Des petits riens qui néanmoins sont tout.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 juin 2014

Première dispute depuis longtemps. Cause première de toute dispute dans un couple : les enfants. Adrian, en l'occurrence. J'ai rendu mon studio pour m'installer avec Alexandre. Le déménagement a eu lieu la semaine dernière. Ce qui signifie que mes affaires sont à présent rangées dans l'appartement d'Alexandre. Enfin, quand je dis rangées... Cela ne prend pas en compte les capacités exploratoires d'un gamin de deux ans. Il semble prendre un malin plaisir à balayer rangées de livres et bibelots.

« Tu n'as qu'à entreposer les trucs fragiles en hauteur », suggère finement l'homme de ma vie.

Sauf que le petit diable sait monter. En l'occurrence, il a profité de ce que j'avais le dos tourné pour aller renverser son verre de jus de fruit sur mon ordinateur portable. Qui est à présent irrécupérable, tout comme mon travail de la semaine. Je lui ai hurlé dessus. Il y avait de quoi, non ? Évidemment, il a éclaté en sanglots puis a couru se réfugier dans les jambes de son père.

« Tu exagères. Il ne l'a pas fait exprès, ne le terrorise pas.

– Terroriser ? Ce gosse gagnerait haut la main l'oscar du meilleur acteur. Il n'y a que toi pour te laisser prendre à ces larmes de crocodile. Puis tant mieux s'il a eu la frousse, au moins, il ne recommencera pas. »

S'en sont suivies quelques considérations aigres-douces sur nos méthodes d'éducation respectives, mon cher et tendre revendiquant le droit d'aïnesse pour faire valoir ses vues, et moi, le fait que je ne gâtifie pas devant Adrian au point de tout lui passer. Le tout à portée des oreilles grand ouvertes de l'intéressé qui, j'en suis certaine, n'en a pas perdu une miette. Si la vilaine Nane ne veut pas, va demander à gentil papa Alexandre. Ma main à couper qu'entre nous deux et sa mère, ce petit va devenir un pro de la manipulation en moins de temps qu'il n'en faut pour crier Pikachu.

Heureusement, la brouille n'a pas duré longtemps. J'ai appris à mettre de l'eau dans mon vin, avec le temps (si, je te jure, cher journal). Je n'en suis plus à partir en claquant la porte ou à décréter la grève des câlins. Les réconciliations sur l'oreiller sont si douces... Puis mieux vaut nous y habituer tout de suite : cela ne sera ni la première discussion, ni la dernière que nous aurons.

Puisque je te dis qu'il est trop jeune pour avoir une console !

Bien sûr qu'il peut regarder Harry Potter, voyons, ça ne fait même pas peur.

Non, il ne doit pas grignoter entre les repas, même s'il a faim.

Maintenant, il marche, il est trop lourd pour qu'on le porte.

Je m'en fiche qu'il fasse une crise de nerfs, il n'ira pas à l'école en manches courtes alors qu'il fait dix degrés, juste parce qu'il veut mettre son t-shirt Pokémon.

Non, il n'est pas trop petit pour aller dormir chez son copain.

Et ça continue, encore et encore.... C'est la vie ! Il faudra simplement que je lui apprenne à respecter les appareils fragiles. Je trouve cela plus efficace que de les placer hors de sa portée. C'est comme l'histoire des placards : Alexandre a posé des sécurités sur tous nos meubles (ce qui fait que je me pince les doigts à chaque fois que je veux prendre quelque chose dedans), alors que pour ma part, j'essaie de

faire entrer dans la caboche butée de mon neveu et fils de cœur qu'il est interdit de toucher à leur contenu sous peine de représailles.

Il existe au moins un point sur lequel nous nous accordons : fermer la porte quand nous désirons un moment d'intimité. Et nous résigner à entendre « papaaaaa, j'ai soiiiiiiiif » juste au moment où les choses entre nous commencent à devenir intéressantes. Parfois, je parviens à convaincre Alexandre d'achever ce que nous avons commencé (non, on ne meurt pas de soif en dix minutes), parfois non. Parfois, cela me fait rire, parfois, cela l'exaspère. Au final, Adrian parvient toujours à retourner la situation à son avantage en nous serrant le cou de toute la force de ses petits bras et en nous répétant :

« Je t'aime crè beaucoup fort. »

Que veux-tu répondre à ça ?

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 30 juin 2014

Le père et le fils sont aussi bordéliques l'un que l'autre, je le jure. Et Adrian est censé être de *mon* sang ? Je n'y crois pas une seule seconde (et je comprends également pourquoi Cassandra ne le supporte pas plus de vingt-quatre heures d'affilée). Tu trouves que j'exagère, cher journal ? Il suffit que je lève la tête pour me rendre compte que non. Où que je porte les yeux, il n'y a plus une seule surface disponible. Des livres sont entassés un peu partout, des papiers de toute sorte recouvrent jusqu'aux chaises, et tout ce qui ne dépasse pas un mètre de hauteur a été squatté par les jouets d'Adrian. Des ribambelles de petits personnages courent le long de mes livres de droit. Que trouve à dire Alexandre devant ce spectacle ?

« Regarde comme il a bien aligné ses camions, tu ne trouves pas qu'il est doué ? »

À tuer. Je leur ai donné deux heures pour rendre au salon un aspect présentable, faute de quoi, je retourne illico chez ma mère. Je sais, cela fait très sitcom, mais il y a des bornes à ne pas dépasser. C'est efficace, en tout cas : je les entends s'affairer. En rigolant à mes dépens, selon toute probabilité, mais après tout, c'est le résultat qui compte. Après, ils pourront s'attaquer aux chambres.

* * *

(Un peu plus tard)

J'aime les surfaces dégagées. Elles rutilent, débarrassées de ce qui les encombrait et dûment astiquées d'un coup de chiffon.

« Ce n'est pas mieux comme ça ? » ai-je demandé aux deux hommes de ma vie.

Le premier m'a adressé un sourire ironique, et le second m'a demandé si je n'étais plus fâchée. Je crois qu'ils me prennent pour une folle. Ce qui me désespère un peu, c'est que je suis certaine que dans moins de trois jours, le bazar aura regagné du terrain, telle la marée venant recouvrir le château de sable éphémère. Tant pis, je leur ferai recommencer. Et maintenant, j'aimerais savoir où est passé mon exemplaire du Code de la consommation ?

Épisode 20 : Jusqu'à la dernière seconde de souvenirs

Journal d'Ariane Senchat, 13 juillet 2014

La mer brille au soleil. Le sable est trop chaud ; j'ai creusé un trou pour atteindre la couche mouillée, plus fraîche. Hors de question en tout cas que je sorte de sous mon parasol. Alexandre a voulu venir à la mer, à lui d'en assumer les conséquences et de courir après Adrian, que l'air marin semble avoir saoulé et qui rigole en se sauvant à toutes jambes le long de la plage. Ils reviennent trempés et m'aspergent de gouttes froides. Adrian se faufile entre mes jambes pour s'asseoir à califourchon sur mon ventre tandis qu'Alexandre remarque :

« Cet enfant te ressemble de plus en plus. »

Je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'un compliment. Quelques personnes nous jettent des regards à la dérobée. S'attendrissent-elles devant le spectacle, se demandent-elles quelles sont nos relations ? Souvent, on me prend pour la mère ou la grande sœur d'Adrian, en raison de notre ressemblance. Lorsque je démens en expliquant que je ne suis que la tante, que le père est Alexandre, la curiosité redouble. En vain : je ne fournis jamais d'explication. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, cela m'est égal. Alexandre a fini par adopter ma philosophie. Avant Adrian, le regard d'autrui le dérangeait beaucoup plus, mais depuis qu'il est père, il relativise les choses. Ce qui apaise également les choses entre nous.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 25 juillet 2014

J'ai emmené Adrian jouer au parc. Il a déjà soudoyé une petite fille de son âge en lui offrant une fleur pour lui piquer sa brouette. Il ira loin, ce petit... Je suis censée étudier quelques dossiers pendant ce temps, mais il fait vraiment trop chaud.

Il vient de tousser. J'ai dressé une oreille, mais tout semble normal. À ma place, Alexandre aurait déjà paniqué. Ce qu'il peut être papa poule, tout de même ! J'admets qu'il est flippant d'être appelé au travail parce que votre enfant a fait une crise d'asthme. Bien sûr, c'est lui qu'on prévient. Je ne suis même pas certaine que Cassandra ait donné son numéro de téléphone à la crèche. Quant à moi, je ne suis pas responsable légale, même si au quotidien, je m'occupe de lui autant qu'Alexandre. Bref. Il m'a appelé de l'hôpital après. Le temps que j'arrive, la crise était passée et le diagnostic posé.

La question qui tue : y a-t-il des antécédents dans la famille ? Je me suis sentie horriblement coupable en expliquant que plus jeune, j'avais souffert de cette affection. Ce n'est pas très grave dans la plupart des cas, puis ça passe souvent en grandissant, la preuve : je n'ai plus de problèmes au jour d'aujourd'hui. Mais c'est tout de même très désagréable et j'aurais préféré éviter cela à celui que je considère presque comme mon fils. Alexandre est alors intervenu pour expliquer qu'il n'était pas le père biologique de l'enfant et que par conséquent, il ignorait tout de son hérité paternelle. J'ai eu l'impression que le médecin commençait à se faire des nœuds au cerveau avec nos relations familiales. Formons-nous une famille tellement extraordinaire que cela ? Si on y songe, si je feuillette les pages de ce carnet, il n'y a rien là que de très courant. Des couples qui se font et se défont, des amoureux qui hésitent, se déchirent et se réconcilient, un enfant. Le reste n'est que détails. Pourtant, j'en ai noirci, des pages de ce carnet, et je ne le regrette pas, parce qu'au bout du compte, la seule aventure qui compte vraiment, c'est celle de la vie.

Adrian a trouvé très rigolo de devoir respirer dans un masque parfumé à la fraise. Il nous a affirmé

qu'il était un dragon qui crachait de la fumée. Je me demande s'ils ne collent pas un peu de gaz hilarant en même temps que la Ventolin. Nous sommes rentrés avec une ordonnance et une obligation de suivi chez un pédiatre. Depuis, Alexandre s'inquiète. J'ai beau tenter de le convaincre que ce n'est pas la fin du monde, il me réplique qu'il a failli me perdre à cause de l'une de ces fichues crises. Ce qui est vrai, mais je crois que le moral joue beaucoup, et notre fils se porte comme un charme de ce côté-là. J'ai rarement vu un gamin aussi heureux de vivre — pourtant, sa mère est loin d'être un cadeau. Il faut croire que c'est une question de caractère. D'ailleurs, selon moi, ce n'est pas anodin s'il a fait une crise à la crèche et non avec nous. Je sens que nous allons avoir droit à toute la panoplie des « puisque c'est comme ça, j'arrête de respirer ». Enfin, surtout Alexandre. Moi, j'ai expliqué au petit monstre que j'étais comme lui quand j'étais petite, je lui ai même fait une démonstration du masque. Sous-entendu : n'essaie pas de me rouler, je sais parfaitement de quoi il s'agit. Bon, d'accord, je reconnais que je me fais avoir aussi. Parfois. Je ne vais pas jouer tout le temps le rôle de méchante, non plus. Quelques câlins de temps en temps ne font pas de mal. Et vu la vitesse à laquelle il court vers moi, juste là, je crois que je vais en bénéficier d'une nouvelle dose.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 15 août 2014

J'ai croisé Willy, hier. J'étais allée boire un verre avec des collègues, passage un peu obligé des relations sociales ici, lorsque, en passant devant une table, quelqu'un m'a interpellée. Je m'y attendais tellement peu que j'ai d'abord cru avoir une hallucination liée à la chaleur. Il m'a invitée à m'asseoir, alors je me suis rapidement excusée auprès de mes collègues.

« Qu'est-ce que tu fais là ? ai-je bafouillé à moitié en anglais et à moitié en français.

– Moi aussi, je suis content de te revoir », a-t-il répondu avec ce sourire éclatant qui me faisait craquer, à l'époque.

L'arrivée de la serveuse m'a dispensée de répondre.

« Qu'est-ce que tu deviens ? ai-je demandé une fois celle-ci repartie avec ma commande.

– Je m'occupe surtout de droit de la famille, tout compte fait. Les magouilles financières m'ont vite lassé. Pour le reste, je vis avec quelqu'un. C'est pour elle que nous sommes là, elle avait envie de visiter Paris. Je ne suis pas revenu te harceler, si c'est ce que tu penses.

– Je n'ai pas pensé cela », ai-je protesté mollement.

Ma mauvaise conscience m'avait bien soufflé des complications possibles. J'ai enchaîné avec des félicitations sur son couple, et combien j'étais contente pour lui.

« Je ne sais pas si ça va vraiment marcher. Tu sais, on ne se rend vraiment compte à quel point quelque chose est précieux que lorsqu'on l'a perdu », a-t-il répondu, les yeux dans le vague.

J'ai plongé le nez dans le verre que la serveuse venait de m'apporter. Ce n'était pas ce que j'avais souhaité entendre, il le savait. Cherchait-il à me faire payer mon abandon ? Je n'avais pas besoin de cela pour éprouver des remords.

« Et toi ?

– Tout va bien. Je vis avec Alexandre, nous élevons Adrian ensemble, parfois avec Cassandra quand elle se souvient qu'elle a un fils. La routine.

– Quand je pense que tu ne voulais pas d'enfant... Il faut croire qu'il était vraiment l'homme de ta vie. »

J'aurais pu protester que c'était plus compliqué, que j'avais appris à accepter Adrian avant de renouer avec Alexandre et que je ne faisais nullement un sacrifice en l'intégrant dans notre couple, mais j'ai choisi la facilité.

« Oui, c'est l'homme de ma vie. »

Au même instant, une voix joyeuse nous a salués en anglais. Willy s'est retourné vers l'arrivante avec un sourire un peu crispé.

« Tu es en retard, Emi.

– Pardon », s'est excusée l'autre, timide.

Je l'ai détaillée avec curiosité. De longs cheveux noirs et lisses jusqu'aux fesses, des yeux en amande dont la couleur dénonçait le métissage. Une petite chose fragile en apparence, au sourire peint de poupée.

« Ariane, je te présente Emi, mon amie. »

Je me suis demandé s'il avait à dessein utilisé un terme à double sens en français, pour ne pas reconnaître la place que tenait ladite Emi dans sa vie. Heureusement pour elle, celle-ci n'avait pas l'air de parler français.

« Emi, je te présente Ariane. »

Manifestement, mon nom ne lui était pas inconnu, car ses yeux se sont plissés tandis que se fanait son sourire. Sa vie avec Willy ne devait pas être simple pour que ma vue lui inspire tant d'enthousiasme. Elle m'a pourtant tendu la main.

« Ravie de faire votre connaissance. Willy m'a beaucoup parlé de vous. »

J'aurais préféré qu'il s'en abstienne. Après leur avoir souhaité une bonne visite et beaucoup de bonheur, je me suis excusée en indiquant que je devais rejoindre mes collègues.

Un peu plus tard, en sortant, je suis passée près d'Emi, qui attendait seule à la table. Je me suis arrêtée pour lui demander de prendre soin de Willy. Elle m'a souri d'un air bien plus sincère, cette fois, m'assurant qu'elle le ferait. Je l'ai remerciée avant de sortir. Je ne sais pas si cela sera très efficace, mais sait-on jamais. Je n'aime pas penser que quelqu'un à qui j'ai tenu puisse être malheureux par ma faute. Willy a raison : ce n'est qu'après avoir perdu Alexandre (m'être forcée à le perdre) que j'ai réalisé à quel point il m'était précieux. Mais la leçon a été apprise et retenue. Désormais, je sais que mon avenir est avec lui. Je lui parlerai de cette rencontre tout à l'heure. Cela ne lui plaira pas, les vieux réflexes ont la vie dure, mais ce n'est qu'en nous faisant confiance que nous arriverons à progresser. Plus de non-dits entre nous.

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 novembre 2014

Non, je n'ai pas oublié de passer au supermarché. Oui, j'avais pris la liste. Non, personne n'a appelé pour annuler. Oui, nous sommes toujours une trentaine de personnes, et aux dernières nouvelles, l'appartement n'avait pas gagné de mètres carrés supplémentaires. Non, le livreur du canapé n'est toujours pas passé. Tant mieux, cela fera plus de place.

Que se passe-t-il ? Nous avons déménagé — une fois de plus, et j'espère pour la dernière avant longtemps. Un appartement plus spacieux, avec un bureau pour que nous puissions travailler sur nos dossiers ailleurs que dans le salon, zone périlleuse hantée par un petit démon. Une chambre pour Adrian, une autre pour nous — avec, à la clé, une crise du monstre : « Moi aussi, ze veut un crè grand lit ! » Oui, eh bien, on verra quand tu seras « crè grand », mon enfant. L'appartement se trouve à la fois plus près de l'université et de mon travail. La future école d'Adrian, elle, se trouve à deux pas.

« Espérons qu'il aura hérité de ton cerveau en même temps que de ton asthme », souhaite Alexandre.

Pour ma part, je n'y tiens pas. Une intelligence dans la norme me paraît amplement suffisante quand je repense à ce que la mienne m'a valu. Certes, j'ai aujourd'hui une bonne situation professionnelle, mais pas davantage que ceux de mes collègues qui n'ont pas pris d'avance dans leurs études. Pas vraiment plus qu'Alexandre non plus, même si une juriste gagne mieux sa vie qu'un enseignant — ce qu'il trouve

d'ailleurs vexant étant donnée notre différence d'âge. J'ai encore du mal à lui faire admettre que moi aussi, je peux payer lorsque nous sortons au restaurant, par exemple : j'en ai les moyens, bon sang !

Bref, en ce qui concerne demain, nous organisons une pendaison de crémaillère qui ressemble un peu à un mariage à mes yeux toujours romantiques — ce qu'Alexandre nie avec la dernière énergie. Il prétend qu'une fois lui a suffi, mais ce n'est pas moi qui m'inquiète pour l'organisation... Après tout, il s'agit bien d'une forme d'officialisation de notre couple. Nos parents seront là (j'avoue que je m'en serais passée, mais bon...), de même que les plus proches de nos amis. Champagne !

Avant cela, nous sommes passés chez le notaire. Un simple pacs vous simplifie la vie ! J'ai détesté les clauses liées au décès de l'un des époux. Surtout quand Alexandre a cru malin de me rappeler qu'il avait dix-sept ans de plus que moi et que, par conséquent, il était probable que j'aie à gérer les suites de sa disparition.

« J'espère au moins t'épargner les affres de la grande vieillesse. »

J'ai bien vu qu'il était sérieux (pour une fois) en disant cela, et à quoi il faisait allusion. Quel imbécile !

« Pour le meilleur et pour le pire, c'est ce qu'on dit dans ces cas-là, non ? Puis avec mon asthme, je partirai sans doute avant toi.

– Ne raconte pas d'idioties ! »

Je l'espère néanmoins. La perspective de sa disparition me reste totalement inenvisageable. Il n'a pas insisté, mais nous gardons toujours présent à l'esprit qu'au-delà d'aujourd'hui, il y a des lendemains à assurer. Sans doute est-ce le fait d'avoir un enfant qui nous rend plus sensibles à l'avenir. Adrian s'en fiche. Il est occupé à piller une boîte de gâteaux d'apéritifs. J'avais bien dit à Alexandre que la sécurité de ce placard ne tenait pas. Je devrais le dénoncer, sans doute, mais il a l'air de tellement se régaler que je préfère prétendre ignorer ce qu'il fait. Après tout, c'est la fête !

(...)

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 18 juin 2039

* * *

Je n'arrive pas à dormir. J'ai ressorti nos boîtes d'archives, nos vieilles photos et tous les souvenirs. Je suis tombée sur ce journal. Près de vingt-cinq ans que je n'avais plus écrit. Un quart de siècle. Pourtant, je m'y retrouve encore. Preuve qu'on ne change pas tant que cela avec les années. Alexandre dirait que le mauvais caractère conserve.

Adrian se marie demain. Je n'arrive pas à croire que les années ont passé à une telle vitesse. Un instant, vous avez un mini-terroriste qui revient tous les jours de l'école avec les genoux troués, l'instant d'après, vous êtes bientôt grand-mère. Léna, sa fiancée, est une fille adorable avec qui nous nous entendons très bien, contrairement à la future belle-mère. Cassandra a commencé à s'intéresser sérieusement à son fils à l'adolescence (un peu tard pour rattraper le temps perdu), et depuis, elle fait preuve à son égard d'une possessivité qui exaspère l'intéressé tout en menant la vie dure à sa future belle-fille. Je pensais qu'il n'existait pas pire que ma belle-mère : Cassandra a réussi cet exploit ! La mienne s'est calmée avec les années, voyant que notre couple traversait plutôt bien les tempêtes. Disons qu'elle s'est résignée...

Le mariage d'Adrian constitue aussi une petite revanche personnelle à l'égard de tous ceux qui prétendaient que notre fils serait perturbé à vie par sa configuration familiale quelque peu spéciale. Ma sœur passe son temps à voyager et refuse toute forme d'attache : après tout, si elle est heureuse comme

cela, pourquoi pas ? Adrian a connu, je crois, une enfance et une adolescence tout ce qu'il y a de plus ordinaire, bêtises comprises. Alexandre prétend qu'il lui doit chacun des cheveux blancs qui ornent à présent sa chevelure. Pour ma part, je trouve que ça lui donne l'air sexy, tout comme les petites rides au coin des yeux. Et je n'ai aucun mal à le lui prouver encore. En matière de libido, l'expérience compense largement les années. Mais je m'éloigne du sujet. Quoique, pas tout à fait. C'est une assez bonne illustration du fait que jamais nous n'avons été aussi proches que maintenant. Nous avons appris à composer l'un avec l'autre — et les frictions ont été nombreuses, souvent au sujet d'Adrian. Je crois que si les gens réalisaient quelle source potentielle de disputes représentent les enfants, ils n'en auraient jamais. L'organisation du mariage a d'ailleurs été assez épique de ce point de vue-là.

Je me rends compte que je parle d'Adrian comme de mon fils ; c'est ainsi que je le considère, tout comme il estime que je suis autant sa mère que Cassandra, même s'il ne m'a jamais donné nominativement ce titre. Il a choisi de devenir architecte, et lorsque je le regarde à sa table de travail, avec le même air concentré qu'Alexandre lorsqu'il corrige ses copies, je me dis qu'au bout du compte, nous nous en sommes plutôt bien sortis avec lui. La force de l'amour, dirait Sonia, qui devient romantique avec les années. Elle sait de quoi elle parle, elle qui a eu cinq enfants, une forme de record personnel. Un ultime pied de nez aux conventions, peut-être.

Si Misha n'a pas eu d'enfants, il chouchoute ceux de son frère, avec lequel il s'entend de nouveau à merveille, après quelques années de froid. Ceci au grand dam de son homme, qui exige toujours de sa part une attention exclusive. Misha trouve cela touchant ; moi, exaspérant. À chacun son truc. Quant à mon beau médecin (appellation contrôlée qui a toujours le don de mettre mon amoureux en boule), il a eu deux filles avec Hélène. Je n'aurais jamais pensé que la professeur revêche puisse se transformer en mère attentionnée, mais si j'en juge par la mine épanouie des adolescentes qu'ils ramènent aux différentes fêtes entre amis, je dois reconnaître qu'ils s'en sont eux aussi très bien sortis. Même si pas un enfant n'arrive à la cheville de mon Adrian. Forcément.

Je dois prononcer un discours, demain. Ce n'est d'ailleurs pas tant ça qui me perturbe que l'impression d'avoir franchi un cap. De me retrouver sur l'autre versant de la vie. Dans quelques années au plus, nous serons grands-parents. Si Alexandre m'entendait, il dirait comme d'habitude que je stresse pour rien. Sans doute a-t-il raison. Rien ne le perturbe, lui. « Tant que tu es près de moi », ajoute-t-il parfois, généralement au moment où je m'y attends le moins, et malgré les années écoulées, je fonds à chaque fois.

Tu sais quoi, cher journal, je vais refermer tout doucement la porte du passé pour retourner me coucher. Je me glisserai dans le lit contre sa chaleur. Il brûle comme un radiateur alors que mes extrémités sont toujours gelées. Je laisserai courir mes doigts le long de ses flancs pour me réchauffer, avant de descendre vers l'intérieur de ses cuisses. J'aime sentir son corps répondre à mes caresses alors même qu'il n'est pas encore complètement réveillé. Il grognera en m'embrassant, m'affirmera que je suis impossible, puis me fera l'amour avec paresse, dans cette douceur doublée de luxure qui n'appartient qu'à ces moments volés au creux de la nuit. Après, je m'endormirai apaisée, au son des battements de son cœur. Cela me semble un bon programme pour une veille de mariage.

(...)

* * *

Journal d'Ariane Senchat, 26 novembre 2071

Je trie des vieux documents pour m'occuper les mains. De la chambre à côté me parvient le sifflement des appareils respiratoires. Quelques pages plus haut, dans ce journal, et bien des années plus tôt, tu m'as

dit que tu souhaitais partir avant moi, Alexandre. Ton vœu se réalisera-t-il bientôt ? J'espère que non. Je ne peux toujours pas envisager la vie sans toi. Les médecins voulaient te garder à l'hôpital. Heureusement que Noah m'a soutenue. Tu ne voulais pas finir ta vie dans une chambre anonyme, aseptisée. J'ai tout fait pour respecter ta volonté, même si le protocole de soins à domicile est très lourd. Adrian s'inquiète un peu pour moi, de la fatigue que m'impose la situation. Il passe aussi souvent qu'il peut. C'est moi qui le mets à la porte, souvent, parce que je ne veux pas qu'il néglige sa famille pour nous. Il a une femme et deux grands enfants qui l'attendent. Et puis je peux bien te l'avouer, je veux aussi te garder rien qu'à moi, profiter de tes rares instants de lucidité, lorsque la douleur te laisse du répit.

Ton sourire n'a pas changé, il dessine toujours ces petites rides au coin de tes yeux qui me donnent envie de t'embrasser. Nous ne pouvons guère faire davantage ces derniers temps. Je voudrais me fondre en toi une dernière fois, absorber ton dernier souffle et mourir avec toi. Mais comme le dit ma chère sœur, la mauvaise herbe a la vie dure. Je ne peux pas infliger la douleur d'une perte supplémentaire à Adrian, de toute façon. Vivre pour les autres et non plus pour soi, est-ce l'apanage forcé de la vieillesse ? Quels plaisirs me restera-t-il, une fois que tu seras parti ? Mon vœu égoïste à moi était que nous quittions cette vie ensemble, tout laisse à penser qu'il me sera refusé.

Tu sais, parfois, alors que tu gisais épuisé sur ton lit d'hôpital, j'ai repensé à mon amour de jeunesse. Aurais-je vécu un drame semblable si j'étais restée avec Willy ? Sans doute pas, mais je n'aurais pas eu non plus toutes les joies qui l'ont précédé. S'il fallait que je dresse un bilan de ma vie, je dirais que j'ai été heureuse, sans doute davantage que la plupart des gens. Parce que tu te trouvais à mes côtés, et même si la route n'a pas toujours été exempte d'ornières, elle n'a jamais dévié. Tu as comblé mon âme autant que mon corps, ajoutant juste assez de piment pour ne pas rendre l'aventure monotone. Ceux qui clament que la passion s'estompe au bout de deux ans et qu'aucun amour ne dure ont tort. Ils ne tiennent pas compte des liens qui se tissent au fil des années de vie commune. Certes, ils peuvent aussi constituer un piège et retenir ensemble deux personnes qui ne s'aiment plus, mais d'un autre côté, l'amour s'en nourrit pour grandir et se renforcer. Il y a quelque chose de fascinant à se dire qu'on aura passé la majorité de son existence avec une personne qui à la base, était pour nous un inconnu. Cela effraie certains, qui préfèrent mettre les voiles dès que cela devient sérieux. C'est dans l'air du temps : ne pas bouger, c'est se scléroser. Pourquoi personne ne chante jamais les charmes du quotidien ? Mes plus beaux moments, je les ai sans doute vécus durant ces nuits d'été où nous regardions les étoiles sans presque nous toucher, avec juste la conscience aiguë de la présence de l'un et de l'autre, et le sentiment que nous nous trouvions exactement à la bonne place dans l'univers, comme les astres dans le ciel. L'aventure, ce ne sont pas seulement les grandes émotions et le cœur qui bat comme la première fois, ce sont aussi tous les petits gestes du quotidien, le geste automatique que j'ai au moment de m'endormir et qui trouve toujours ta silhouette pour me blottir contre toi, les petits déjeuners que tu me prépares lorsque tu te réveilles avant moi, le réflexe qui me pousse, à chaque fois que je pousse la porte d'une librairie, à vérifier s'il ne s'y trouve pas un ouvrage que tu recherches, les petits rituels qui rythment les saisons, les pizzas du jeudi soir devant la télévision et les après-midi pluvieux à paresser au lit entre lecture et câlins.

C'est malin, d'écrire tout cela, ça m'a fait pleurer, ce qui n'était pas vraiment le but recherché. Je vais me passer le visage sous l'eau avant de retourner dans notre chambre, je ne veux pas que tu me voies comme ça. Je sais que tu culpabilises déjà de me laisser ; tant mieux, tu me semblerais trop résigné si tu n'avais pas cela pour te raccrocher à la vie. Je ne peux m'empêcher d'espérer que tu vas guérir en dépit de tout, que nous avons encore quelques belles années devant nous. Je donnerais tout pour quelques jours de plus avec toi. Tu ne me laisseras pas seule, il y a Adrian, nos amis. Je suis bien entourée, mais ton absence ne pourra jamais être comblée. Je ferais mieux de refermer ce vieux carnet et de retourner profiter de toi avant que la grande faucheuse ne t'enlève définitivement à moi.

Cela fera deux semaines demain. Je n'arrive pas encore à croire que tu n'es plus là. Adrian voulait ranger l'appartement, je lui ai dit de ne rien toucher. Pas ce plateau où nous jouions aux échecs, ni ton bureau, ni les livres qui débordent de la bibliothèque, ni même tes vêtements dans la penderie. Je veux conserver de toi jusqu'à la dernière seconde de souvenirs. J'ai juste rendu le lit médicalisé, ce n'est pas ainsi que je souhaite me souvenir de toi. Pour moi, tu seras toujours le chevalier qui m'enlevait entre ses bras pour me coucher sur notre lit avant de me faire l'amour beaucoup plus délicatement que tes manières n'auraient pu le laisser penser. Notre lit, je m'y retrouve seule, désormais. Je sais qu'Adrian a peur pour moi, il ne me le dit pas, mais je le lis dans son regard, ses attentions. Il craint que je ne veuille te rejoindre et il a raison : si j'étais seule, je n'hésiterais pas. Le pauvre, tu lui manques aussi.

Je me demande si je dois laisser ce journal dans la boîte où j'entasse tous mes souvenirs — mon passeport avec le visa australien, les lettres que tu m'as écrites, quelques photos de nous, des billets d'avion, un emballage vide de chocolats, une page arrachée (sacrilège) à un livre... Je ne suis pas certaine de tenir à ce qu'Adrian le lise un jour, surtout la partie où je refuse son existence. Sans parler des quelques descriptions explicites de câlins. Pourtant, je ne peux me résoudre à le brûler. Il contient toute une partie de ma vie, sans doute pas la meilleure, mais c'est la partie qui a joué le plus grand rôle dans mon destin, où j'ai fait des choix et commis des erreurs — la meilleure partie, c'est la vie avec toi, après, celle que je n'ai jamais éprouvé le besoin de raconter : je me suis contentée de la savourer. J'ai eu de la chance, mes erreurs n'ont pas pesé suffisamment lourd pour nous séparer. C'est le récit d'un apprentissage, le début d'un amour. On dirait un peu un conte de fées, où le héros doit subir des épreuves et apprendre des choses sur lui-même avant de conquérir l'amour de sa princesse (ou de son prince, en l'occurrence). Où tout se termine par « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Un seul, pour nous, mais il en vaut dix à lui tout seul. Avons-nous vécu heureux ? Oui, sans doute. J'ai encore tes derniers mots dans les oreilles : « merci de m'avoir aimé ». J'aurais pu te dire la même chose.

À présent, il ne me reste plus qu'à attendre la fin. Pas trop proche pour ne pas traumatiser Adrian, mais pas trop loin quand même. Je me sens fatiguée et j'estime avoir suffisamment profité de l'existence. Tu me manques tant que je me surprends à préparer le thé pour deux, ou à te parler par-dessus mon épaule. Sur tout un mur de notre chambre, j'ai posé un panneau de liège pour y épingler des photos : nous deux dansant au mariage d'Adrian (j'avais l'impression d'être une princesse dans tes bras), toi courant derrière le petit vélo rouge (Adrian avait tendance à démarrer en trombe pour sa casser la figure dix mètres plus loin), toi me faisant le signe de la victoire au sommet de je ne sais trop quelle montagne (tu sais le plus fort, j'y retourne cet été : Adrian, qui a hérité de ta passion pour les sommets, nous y a loué une maison pour les congés de juillet) ; nous deux dans la piscine, mes jambes nouées autour de ta taille et mon visage dans ton cou, moi en train de faire la cuisine sous ton regard hilare, nos deux mains ornées du même anneau ; toi lisant à l'ombre des arbres, ou sur la plage, imperturbable en dépit d'Adrian qui t'enterre les jambes, nous trois posant à Disneyland (avec toi en train de nous retenir, moi d'un côté qui ne voulais pas me ridiculiser avec ce genre de cliché et Adrian de l'autre, toujours prêt à détalé à toutes jambes) ; une grande photo des dix ans de mariage de Sonia où tous les couples se tiennent par la taille, d'autres encore, des amis, Misha tentant d'échapper à son amant qui, vu sa tête, devait encore lui raconter des trucs pas nets ; Cassandra trinquant avec Adrian, Noah et Hélène, leurs filles dans les bras, et puis toi, toi, toi... Jeune ou vieux, gai ou sérieux, peu importe, tu étais l'homme de ma vie et je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Je suppose que c'est la dernière fois que j'écris dans ce journal, je ne vois pas ce que je pourrais encore y raconter. Mon intérêt pour l'existence a disparu en même temps que toi, je patienterai en gâtant mon fils et mes petits-enfants pour quelques années encore. Mon amour, attends-moi, je te rejoindrai bientôt.

Ariane

